N° 655 36e Année. Tome CLXXXIII 1er Octobre 1925

# MERCVRE DE FRANCE



Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE







—

**PRIX DU NUMÉRO**

**France** ....... **4 fr.** | **Etranger** ....... **4 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

# MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGT-TROISIÈME

1er Octobre — 1er Novembre 1925

1er Octobre — 1er Novembre 1925 Tome CLXXXIII

# MERCVRE

DE

# FRANCE



(*Série Moderne*)

**Paraît le 1er et le 15 de chaque mois**




PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXV

# LA
# CIVILISATION YOUGOSLAVE

—

Montant la garde depuis bien des siècles face à l'Islam, les Slaves du Midi peuvent être considérés comme les sentinelles avancées qui ont permis aux grands Etats de l'Occident de se développer et de prospérer. Hélas ! il y a des peuples ainsi placés. Mais leurs destinées ne se ressemblent pas. Les petites cités de la Grèce ont, elles aussi, défendu la civilisation contre le centralisme monarchique des Asiatiques, mais elles avaient au moins les grandes forêts des Balkans et la mer qui les entouraient d'une ceinture protectrice. Les Slaves, ces derniers venus sur la scène du monde, n'avaient que leurs armes. Après une période de brillante civilisation, rien ne leur resta que la douloureuse nostalgie de leur passé et le devoir austère de défendre le *limen Imperii*, les limites de la civilisation européenne. En effet, ce sont eux, leur sacrifice quotidien, un renoncement de toutes les heures, qui ont permis à l'Europe de développer tranquillement toutes les splendeurs de la paix, fertile en renouveaux, en réformes, et aussi de se donner le luxe de toutes les révolutions. Toute cette histoire majestueuse, cette lente élaboration, cette ascension d'une grande civilisation s'est passée derrière un mur, à l'abri du cordon militaire tendu par les Yougoslaves entre les sombres et angoissantes réalités de l'Islam et les miracles de Rome et de Paris.

Par la grande invasion touranienne du xv<sup>e</sup> siècle, une civilisation qui s'annonçait brillante et féconde fut tarie dans ses sucs vitaux. Cet arrêt qui a duré *cinq siècles* fut la cause lointaine, mais certaine, des guerres qui ont ensanglanté l'Europe. Il fut aussi la cause première de la dernière guerre mondiale. Rupture d'un équilibre nécessaire, par une nouvelle invasion de l'Asie qui prit sa revanche longtemps couvée de la défaite de la Monarchie persane et de cette autre défaite des Arabes à Poitiers. Il fallait que l'Orient asiatique prît sa revanche. Il le fit aux dépens des Slaves. Ceux du Midi en ont souffert le plus longtemps (vous n'ignorez pas que la Hongrie elle aussi fut une dépendance de la Turquie pendant 150 ans, mais qu'est-ce cela à côté des cinq siècles de régime turc en Serbie, en Bosnie-Herzégovine, du Danube et de la Save jusqu'aux portes de Raguse ?) eux qui jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle avaient marché de pair avec l'Occident et qui, par leur génie frais et vigoureux, avaient réalisé, presque un siècle à l'avance, les nouvelles attitudes de l'Art occidental. Le naufrage de la Chrétienté orientale, mais surtout des Serbes et des Bulgares, fut un malheur immense. Ce naufrage a rétréci la civilisation. Tout s'est arrêté à la fois. Au lieu d'une féconde évolution, nous assisterons désormais à des siècles d'un douloureux procès *d'involution*, qui durera jusqu'à l'aube du xix<sup>e</sup> siècle, interrompu par de rares éclairs dans la nuit profonde qui s'est épaissie sur tout l'Orient slave. L'histoire de la civilisation yougoslave n'est que l'histoire d'une collaboration manquée. Quelques traits de lumière nous viennent de Rome, du génie latin qui s'empare du cep slave, se rajeunit à son contact et produit la brillante civilisation de Dalmatie. Et pourtant les promesses de la race étaient magnifiques, encore qu'elle dût lutter dans des conditions pénibles et pour ainsi dire uniques et qui auraient eu raison de toute autre race, celle exceptée dont Joseph de Maistre a dit : « Si vous enterrez sous une forteresse un désir slave, ce désir fera un jour sauter la forteresse. »

Car à l'arrivée des Slaves en Europe, toutes les places étaient prises. Byzance, cette Rome orientalisée, régnait en souveraine des rivages de la mer Noire à la mer Adriatique et aux lagunes de Venise et de Ravenne. En Occident, Rome se débattait dans l'étreinte germanique. Les barbares fondaient des Royaumes et des Duchés, subjugués par ce qui restait de Latinité en Occident — et c'était beaucoup — en attendant le renouveau carlovingien et la consécration officielle de l'Empire romain-germanique dans la nuit de Noël de l'an 800. Ces deux grandes réalités ont déterminé d'avance l'histoire des Slaves du midi. Dès la descente des Serbes et des Croates vers la mer et vers les vallées des Balkans, deux grands courants s'emparent de leur vie morale, le courant romain d'Occident, le courant romain d'Orient, le Pape successeur des Césars, le Basileus son rival. Entre ces deux terribles maîtres, Rome et Byzance, le jeune Siegfried slave se débat, fort, concentré, timide et fruste, patriarcal, nationaliste à l'excès, démocratique dans le sens du pouvoir qui découle de la terre, mélange curieux et troublant de pacifisme et de soubresauts militaristes, tour à tour tendre et cruel, panthéiste, n'acceptant le christianisme que sous bénéfice d'inventaire, avec une estampille purement slave, sacrifiant trop souvent l'esprit au verbe.

Dans ces conditions, il n'est pas facile de développer une civilisation. Il fallait se raidir contre la fatalité historique. Et tout d'abord il fallait ne pas sombrer. Contre la pression formidable de ces deux mondes qui, au fond, n'en formaient qu'un, les Slaves dressèrent une barrière, qui même encore aujourd'hui les différenciera au milieu de l'Europe actuelle et qui résistera, en fait, jusqu'aux folles entreprises d'un marxisme niveleur. Cette barrière fut *l'écriture*, un mélange ésotérique de signes latins et grecs qui devait se dresser contre les emprises de la latinité et du germanisme comme un talisman et une formule magique. L'invention de l'alphabet slave par les apôtres Cyrille et Méthode — deux Grecs slavisés de Salonique — fut suivie

de la traduction de la Bible due aux mêmes grands hommes — la seule qui pût se comparer en puissance et en beauté au texte hébraïque, comme me l'affirmait l'illustre philosophe russe Vladimir Solovieff. Cette traduction vieux-slavone des Saintes Ecritures — comme plus tard celle de Luther en Allemagne — décida de toute l'orientation de la race slave. Ce fut le commencement d'un monde nouveau, incompris, redouté, se heurtant dès les premiers jours au monde germanique qui, après des luttes sanglantes, le refoula en partie, sans pouvoir l'éliminer.

Environ deux siècles s'écoulèrent depuis la grande œuvre des apôtres slaves — les magnifiques chroniqueurs serbes du XIII[e] siècle en découlent directement — et les premières manifestations d'une vie individuelle chez les Slaves du midi. C'est une époque de gestation laborieuse, enveloppée de mystère. Des essais de centralisation presque nationale, comme celui du prince croate Ludovic Posavski au IX[e] siècle, tombent à vide. Mais ils révèlent l'avènement sur la scène historique d'un facteur conscient de lui-même et point du tout négligeable. Finalement, la lumière se fait. Le rideau se lève et il se lève sur les flots azurés de l'Adriatique.

Le premier foyer de la civilisation yougoslave s'allume en Dalmatie. Elle surgit du contact fécond de l'âpre terre dalmate avec la mer, véhicule d'idées et de formes. Vénus Anadyomène se posa un instant sur le rivage oriental de l'Adriatique. Tout ce qu'elle toucha de ses doigts de roses se convertit sur cette côte en beauté. A cette civilisation périphérique succédera immédiatement un épanouissement de culture au cœur même du pays serbe dans la vallée du Vardar et de la Morava, dans cette ancienne Serbie et dans cette Macédoine qui furent longtemps l'enjeu de luttes sanglantes et qui, arrachées d'abord aux Grecs de la décadence, ensuite aux Turcs et finalement aux Bulgares, forment de nouveau le noyau même de notre unité nationale et contiennent la promesse d'un futur encore plus grand Etat

yougoslave entre la mer Noire et l'Adriatique. Mais la Dalmatie avant tout. Dès le VIIIe siècle, c'est dans les pays adriatiques peuplés au VIIe siècle de Serbes et de Croates, — qui implantèrent leur volonté vigoureuse et leur génie primesautier et charmant sur l'ancien fond romain, — c'est là sur ce rivage béni aux rochers rougeâtres et tourmentés, enbaumé de sauge et de myrthe, où les cigales chantent dans les pins d'Alep, où le cyprès monte la garde dans un épanouissement voluptueux et mélancolique, cousin du cyprès svelte et nerveux des collines toscanes, c'est dans ce pays baigné par une mer aux reflets de saphir et d'émeraude, telle qu'on n'en retrouve plus que dans certaines parties de l'Archipel grec, c'est là que notre race émerveillée s'inspira des grandeurs des temples romains, reprit et continua le rêve romain avec la vigueur, la fidélité et l'admirable génie d'adaptation et de compréhension qui sont à la base même de la race slave devinée par Balzac.

Le Palais de Dioclétien à Spalato inspire toute l'évolution de l'art en Dalmatie jusqu'aux temps de la Renaissance. Tous les grands artistes yougoslaves, les Laurana, les Georges de Sebenico, les Duchnovitch (Giovanni Dalmata), les Pribislavitch s'appliquent dans leurs œuvres à continuer et à développer à l'infini les innovations hardies des architectes — peut-être orientaux — du célèbre Palais. Au Xe siècle, les Croates fondent un Royaume, le premier en date de tous les nombreux essais de cristallisation politique qui se sont suivis avec plus ou moins de succès jusqu'aux jours de l'invasion ottomane. Les artistes croates puisent leur inspiration dans les monuments romains de Dalmatie et de Ravenne. Quelques débris intéressants d'églises dans la Dalmatie continentale nous révèlent des essais méritoires d'un art indépendant au service d'une jeune liberté, étouffée, dès le XIe siècle, par l'invasion des Hongrois.

Byzance et Rome se disputent le pouvoir sur l'âme slave

dalmate. Rome prévaut sur le littoral, mais au prix de déchirements moraux inénarrables. Si l'âme slave se sent impuissante à secouer le joug formidable d'une ancienne civilisation, elle en assimile les éléments et sans trahir l'héritage ancestral — les éléments constitutifs de la race — elle développe avec une forme nouvelle, avec un caractère un peu âpre, original, tour à tour contenu et sauvagement passionné, les anciennes formes qui suffisent à ses pensées et à ses prières. A la fraîcheur et à la spontanéité du moyen âge, dont la révélation s'est emparée du cœur et de l'intelligence de notre temps (à aucune époque de l'histoire le moyen âge n'a été autant étudié qu'aujourd'hui), on peut, on doit ajouter l'œuvre du monde yougoslave et son effort vers la réalisation plastique de la nostalgie de l'au-delà. Les fières communes dalmates, avant la prise de possession définitive de la Dalmatie par l'absorbante Venise et les grands souverains serbes, qui ont conduit les destinées de notre race pendant presque deux siècles avant l'effondrement final, ont couvert notre pays d'églises et de couvents où se dessinent les lignes d'un art éclectique certes, mais sûr de son génie. En Dalmatie, les cathédrales sont érigées par le peuple comme en France et en Italie. En Serbie, les couvents et les églises sont les *Zaduzbine* (ce qui revient à dire : fondations pour le salut de l'âme) de nos rois.

A Zara, dès le VIIe siècle, l'église de San Grisogono ouvre au culte un des plus beaux et des plus sévères exemples de l'architecture romane, avec sa façade à colonnettes et à petits arcs et ses trois absides. Ce sont encore : San Donato, église du IXe siècle, composée de deux églises : une inférieure, une supérieure, avec abside et matronée ; la cathédrale, consacrée en 1285, émule des dômes de Pise et de Lucques ; Cattaro avec sa cathédrale de Saint-Tryphon, consacrée en 1178, avec son bel autel roman et son baldaquin qui rappelle ceux de certaines églises des Pouilles ; le dôme de Traù, une des œuvres les plus parfaites du XIIIe siècle, commencé en 1223, avec son magnifique portail

sculpté par le Slave Radovan en 1240, chef-d'œuvre qui, seul, suffirait à rendre témoignage à la vitalité de la race slave et à son profond sens du Beau. Radovan est un des derniers représentants de l'art roman. Son portail est de la peinture sculptée. Deux siècles à l'avance, il prépare les portes du Baptistère de Florence et se révèle l'ancêtre de Jacopo della Quercia et de Niccolò dell'Arca, le sculpteur du tombeau de saint Dominique à Bologne, ce dernier Slave également. Sur le portail du dôme de Traù, Radovan, en une dernière puissante synthèse romane, contemporaine des cathédrales gothiques de France, évoque la Bible, l'Evangile, les vices et les vertus, les planètes et les mois, les travaux des hommes et des saisons, et le bestiaire traditionnel et les apôtres autour du Rédempteur et les Saints, médiateurs entre Dieu et l'Humanité. Des deux côtés du portail, des lions symbolisent l'Eglise qui triomphe sur les puissances de l'Enfer, et au-dessus s'élèvent nos premiers parents — que nous retrouvons à Sebenico, — tandis que des figures d'Orientaux, sous forme de cariatides, soutiennent confus et défaits la noble ordonnance de l'Eglise triomphante. M. Adolfo Venturi, l'illustre historien d'art italien, se pâme d'admiration devant le portail du Maître Radovan.

Radovan, écrit-il, n'est pas un simple vulgarisateur des formes romanes de l'Italie, mais un maître qui, dans son admirable ciseau antique, pressent les temps nouveaux qui s'avancent.

Or, ce ciseau est un ciseau yougoslave. La force et la mélancolie qui se lisent sur le portail de Traù sont le rêve d'un Slave roman.

Traù avec son dôme admirable à trois nefs, dans une atmosphère d'améthyste et d'encens, avec sa chapelle de saint Jean Orsini où les artistes dalmates et florentins ont créé l'apothéose de la Mort chrétienne, avec son campanile romano-gothique, Traù, île de repos et de silence, rattachée par un petit pont à la terre ferme, entourée de cyprès, à proximité de la ville impériale de Salona, Traù, avec ses

32 églises, dont plusieurs prolongent encore la symphonie nostalgique d'un grand art qui avait été le commentaire d'une fière liberté et d'un mariage heureux de la pensée latine avec la pensée slave, Traù est un des lieux les plus étonnants et les plus suggestifs du monde méditerranéen, un refuge, une prière, un chant, la Bruges slave de l'Adriatique. Et ce sont encore Curzola, avec sa cathédrale du XIIIe siècle, où se lit clairement la transition du roman au gothique ; et le palais ducal de Raguse, œuvre sombre et puissante du XVe siècle, et les cloîtres de saint François et de saint Dominique ; et ce dôme de Sebenico dont la construction a duré presqu'un siècle, décrété par la volonté de la commune slave de Sebenico en 1431, alors que le centralisme vénitien n'avait pas encore étouffé les libertés communales de la Dalmatie, œuvre complexe et charmante d'un Dalmate, Georges de Sebenico, mi-gothique, mi-renaissance, aux portails de pur caractère roman et dont la façade rappelle celle de Santa Maria dei Miracoli et de S. Zaccaria de Venise. Georges fut architecte et sculpteur, intelligence créatrice, ciseau impétueux. Nous lui devons une admirable *Flagellation du Christ*, dans le dôme de Spalato, où l'esprit slave se marie à la plasticité latine. Dans certains détails de la cathédrale de Sebenico et dans sa Flagellation du Christ (de même que dans les œuvres qu'il a exécutées à Ancône) se manifeste au plus haut degré la nature fruste, héroïque, primesautière, toute en mouvements violents, aux flammes slaves, des artistes dalmates. Et de même que Georges est le représentant d'un côté, si j'ose dire, barbare de la race slave, de même, dans les bustes de François Laurana, Slave dalmate des environs de Zara, sculpteur de la Maison d'Aragon et de René d'Anjou, auteur d'extraordinaires bustes de femmes, de l'étonnante princesse Béatrix d'Aragon (peut-être le plus suggestif buste de la Renaissance), se révèle une autre face de la nature slave. Au musée Jacquemart-André et au Louvre on peut admirer François Laurana. Au musée du Trocadéro, on trouvera le moulage

de son célèbre et tant discuté retable d'Avignon. Mais le buste le plus parfait de Laurana se trouve à Berlin, et la plus délicieuse de ses madones dans la petite ville de Noto en Sicile. La madone de Noto, élégante, fine, frêle comme un roseau, aux lèvres pincées, le regard baissé, perdu dans un rêve de douceur et de douleur, soutenant l'Enfant avec la grâce d'une princesse et dans le pressentiment d'un drame que rien ne saurait conjurer, est un chef-d'œuvre exquis, unique. Laurana a représenté en pleine Renaissance l'autre face du génie slave, ce quelque chose de rétif, de virginal, fait d'irréalité et d'abstraction que nous retrouvons dans les productions du monde slave tout entier, une gamme solitaire traduisant l'angoisse, la pudeur et l'abandon, la faiblesse et la pitié, quelque chose comme un vague effroi devant le mystère du monde qui s'étend des bustes énigmatiques de Laurana jusqu'aux analyses pleines de pitié et « d'idiotisme » évangélique des héros de Dostoïevsky. Nous ne pouvons nous arrêter ici ni sur l'île enchanteresse d'Arbe aux nombreux clochers romans, ni sur les palais des autres villes et îles de la Dalmatie, ni sur cet unique palais de Dioclétien à Spalato où se trouvent inscrites les leçons du nouveau style d'Occident. Rappelons seulement les vantaux en bois de la porte monumentale du dôme de Spalato (qui n'est, on le sait, que le mausolée de l'empereur dalmate, converti en église chrétienne), œuvre magistrale de l'artiste slave Buvina, des premières années du XIII[e] siècle, qui ne peut se comparer pour la fraîcheur et la délicieuse naïveté de l'interprétation de l'Evangile qu'aux portes de Sainte-Sabine sur l'Aventin.

§

Si nous quittons maintenant le rivage dalmate, nous nous enfonçons dans cet « océan lunaire » — c'est une expression de Pierre Loti à son retour du Monténégro et de l'Herzégovine — qui s'étend des Alpes dinariques jusqu'au cœur de la vieille Serbie. Nous quittons la mer, mais le parfum

de la sauge et du thym nous y poursuit plus enivrant encore (ce qui a fait dire à nos vieilles femmes que la sauge la plus parfumée est celle qui n'a pas *vu* la mer), et nous partons à la découverte de nouvelles églises, de superbes couvents, d'attitudes artistiques nouvelles, originales, presque contemporaines des visions adriatiques de Dalmatie, souvent inspirées de celles-ci. En tout cas, des produits authentiques du génie slave, avide d'assimilation et de création.

C'est du XIII^e siècle, nous l'avons dit, que date l'épanouissement de l'esprit municipal en Dalmatie et que s'élèvent les cathédrales dalmates, hors celle de Sebenico qui est d'ailleurs aussi la fille spirituelle du mouvement municipal slavo-romain avant Venise, mouvement admirable qui entraînait vers une féconde collaboration avec la monarchie serbe. C'est au XIII^e siècle que s'élèvent en Italie presque toutes les grandes cathédrales qui sont les oriflammes de glorieuses communes italiennes. C'est le XIII^e siècle qui a créé les cathédrales de France — ce commun dénominateur de la plus grande synthèse que l'humanité ait essayé de faire entre le ciel et la terre, toutes groupées comme une garde d'honneur autour de la pure et transcendentale figure de saint Louis. Et c'est encore au XIII^e siècle jusqu'à la fin du XIV^e, entre le point culminant du moyen âge et la consolidation des grandes monarchies, que la Monarchie serbe s'élève sur le chaos des principautés slaves, se condense en une force active, organisée, civilisée, et — conduite par des souverains de génie dont un des plus grands fut le fils d'une princesse française *cousine de saint Louis* — s'élance à la conquête de l'unité territoriale de notre race. Œuvre d'immense envergure, violemment interrompue à la fin du XIV^e siècle par l'invasion musulmane. C'est alors que notre race a joué son plus grand atout dans l'histoire. Elle l'a joué et elle a perdu. Elle n'a plus pu se relever de ce grand effort avorté que de nos jours, par la création de l'Etat actuel, celui-ci, en l'espèce, n'étant rien d'autre

que la Serbie des Rois et des Empereurs du XIIIe et du XIVe siècle, agrandie des pays que la dynastie impériale serbe eût certainement englobés et unifiés sans l'arrêt du destin dans les plaines de Kossovo.

Cette monarchie, qui a à son actif une brillante histoire d'environ deux cents ans, se devait à elle-même et à sa gloire de laisser des traces visibles de son esprit organisateur, de sa mission politique et civilisatrice. Les Rois, les Empereurs et les Princes de la Serbie du moyen âge — qui s'étendait du Danube à Salonique et aux Bouches de Cattaro (et si l'on visite la ville italienne de Bari, sur l'Adriatique occidentale, on trouvera un retable d'argent dans la basilique de Saint-Nicolas, sur lequel un de nos rois, le fils de la princesse française, s'intitule : « Seigneur et Maître de tous les pays du Danube jusqu'au Golfe Adriatique »), ces souverains ont été de grands constructeurs. Ils ont couvert d'églises et de couvents tout le territoire qui s'étend des premiers plateaux montagneux de la Dalmatie jusqu'au Vardar, et au delà. Ce sont des symboles de la foi en Dieu et en la destinée de la race, dont un historien d'Art français M. Gabriel Millet, — auquel nous devons des ouvrages de premier ordre sur l'ancien art serbe — a pu dire : *Nous devons aux Serbes l'ensemble le plus riche que nous ait légué l'ancien art chrétien d'Orient.* Cet ensemble d'œuvres magnifiques, abstraction faite du principe des nationalités, justifierait à lui seul la résurrection et l'unification de la Yougoslavie. A l'époque de nos grands rois, le peuple serbe atteint un haut degré de puissance et de richesse. Il fait œuvre de civilisation dans tout l'Orient européen. Au XIIIe et au XIVe siècles, la Serbie est la seule grande Puissance du Proche-Orient. Tout ce qui fait l'organisation politique d'un grand Etat, les assemblées périodiques, les tribunaux, le jury, les statuts municipaux, les fonctionnaires, les dignités de la Cour, les grandes charges de l'Etat, l'organisation de l'Eglise, les Serbes l'ont conçu sur le même modèle que les peuples de l'Europe

Centrale. Le célèbre code de l'empereur Douchan le Fort, promulgué dans la ville impériale de Skoplié en 1349, ne fait que consacrer, en matière de droit public et de droit criminel, les ordonnances des anciens rois. Quand le roi de France Charles VI fit chanter, en 1389, à Notre-Dame de Paris, un *Te Deum* sur l'annonce, hélas! démentie quelques jours après, d'une grande victoire des Serbes à Kossovo, il rendait par là implicitement hommage à la grande œuvre civilisatrice d'une monarchie, dès cette époque amie de la France.

Un grand souffle de religiosité passe sur les terres serbes, comme partout. Les Orseolo et les Giustiniani à Venise donnent des Saints et des Moines à l'Eglise. A la fin du XIIIe siècle, un grand saint occupe le trône de France. En Serbie, la famille royale de Nemanya suit le courant ascétique du siècle et le premier Roi de cette dynastie revêt l'habit monastique et se retire dans le monastère de Studenica, sur un affluent de l'Ibar. Sa femme, à son exemple, prend le voile chez les religieuses de la Mère de Dieu à Ras et finit ses jours sur la Toplica. Les Némanydes sont des souverains politiques, de grands rassembleurs de la terre serbe, mais — en bons chrétiens — ils songent aussi au jugement dernier, à l'intercession de la Sainte Vierge et des Saints qui assureraient leur salut. La cité fait défaut. Le monastère la remplace. Il est tout : palais royal, résidence épiscopale, lieu de propagation de la foi. C'est la *Zaduzbina*, une fondation pour le salut de leur âme. Tous les souverains serbes bâtissent des couvents et des églises. L'atmosphère est saturée d'art et de foi. Hélène d'Anjou, je l'ai déjà dit, occupe le trône serbe. Cette cousine de Charles, Comte d'Anjou et de Provence, roi de Naples, tige de la première maison capétienne d'Anjou et pour tout dire frère du Saint Roi, intelligente, bonne et généreuse, éclaire d'un sourire bien féminin et bien français l'histoire de la maison royale de Serbie jusqu'à sa mort, en 1314. Femme d'Etienne Ier, qui régna de 1243 à 1276, et mère

d'Etienne II Miloutine (1282-1321), elle tient, en bonne Française, la balance entre les deux courants de Rome et Byzance. Les orthodoxes et les catholiques la vénèrent également. Elle érige des églises en Serbie et sur le littoral dalmate et albanais, à Cattaro, à Antivari, Dulcigno et Scutari.

Elle donnait à tous toute chose en abondance, — nous dit un chroniqueur serbe, un Froissard de l'époque, — elle donnait comme un constructeur sage et intelligent. Elle assurait à tous la nourriture en temps utile.

Hélène et son grand fils sont précédés à un demi-siècle de distance par la haute figure du prince royal Rastko, le plus jeune fils de Nemanya, le fondateur de la dynastie, qui, le 27 juillet 1189, à Nisch, reçut solennellement Frédéric Barberousse en route pour Constantinople et Jérusalem. Rastko domine son époque sous le nom de *Sava*. Il se fait moine. L'empereur byzantin Alexis III lui concède le monastère de Chilandri sur le mont Athos. Des ruines au milieu des bois. Sava et son père y édifient l'église de l'Annonciation, des cellules, des remparts. Le vieux souverain y goûte, pendant quelque temps, les joies austères du renoncement et termine sa rude carrière en 1200, sur des nattes, avec une pierre sous sa tête. Il avait fondé les deux piliers de l'Eglise serbe, les couvents de Studenica et de Chilandari. Un peu plus tard, un fait considérable donne l'essor aux constructions. C'est la création de l'Archevêché en la personne de Sava. Le siège fut d'abord à *Zica*, puis à *Petch*. En 1207, Sava, conseiller, législateur, évêque, homme d'Etat et ascète, ramène son père à Studenica et prend la direction du couvent.

Il construit beaucoup et commence la magnifique cathédrale de Zica pour son frère Étienne, le premier roi, couronné par les légats du pape Honorius III, — le pontife qui approuva la règle du poverello d'Assise. A Zica sont couronnés nos Rois. En 1904, Pierre I[er] fut couronné et reçut le Saint Chrême à Zica et le Roi Alexandre y viendra

à son tour. Zica, c'est le Reims de la Serbie. La Serbie possède désormais deux sanctuaires hors de pair où résident les chefs de son Eglise : à Studenica réside le premier des prieurs de tous les couvents serbes ; à Zica résident les archevêques : deux œuvres d'art, l'une précieuse et simple, l'autre robuste et complexe, attirant invinciblement les regards de quiconque voudra construire. Durant plus d'un siècle, on les imitera librement, — nous dit M. Millet, — comme les Serbes savent imiter, en choisissant les motifs, en cherchant des combinaisons nouvelles. Désormais, le plan des églises va se transformer. Chaque fondation marque une étape nouvelle sur la voie qui conduit de l'église de Studenica à celle de Decani, édifiée en 1330, du dôme large et de la nef simple à la haute coupole dressée sur le faîte d'une basilique à cinq nefs. La superbe église de Decani reflète toute une époque. Par ses sculptures, elle appartient à son temps, au temps où l'art latin jette le plus vif éclat autour du pays serbe, sur la côte de la Dalmatie et dans le sud de l'Italie...

Les marbriers serbes semblent avoir connu aussi le décor roman français du XIIe siècle. On peut comparer tel portail de l'église de Studenica et de Decani au portail occidental de l'église de Charlieu, sur le Sornin, affluent de la Loire. Les Serbes ont reçu de l'art roman leurs premières impressions. L'art roman est en quelque sorte l'art national des Yougoslaves. Le gothique les a à peine effleurés. Venise l'a introduit en Dalmatie. Mais il est étranger au génie de notre nation. C'est ce qui détermina Mgr Strossmayer, l'illustre évêque de Diakovo, à construire sa cathédrale en 1883 en style roman. Il le considérait comme style slave par adoption et comme celui qui relie l'église d'Occident à celle d'Orient. Au temps de Nemanya, la Serbie tirait ses ressources de l'Adriatique. Elle touchait aux cités dalmates. Elle n'en fut séparée plus tard que par les Turcs. Plus loin, au delà de la mer, les Serbes voyaient s'élever de magnifiques églises. Une même atmosphère les enveloppait.

Ils recevaient des leçons des deux côtés. Ils les ont écoutées, les unes et les autres. Ils les ont combinées à leur manière. Mais ils ont affirmé leur volonté d'être eux-mêmes. Dès le début s'accuse le caractère individuel de leur art. Notre peuple fait un effort créateur. Il choisit librement ses emprunts. Il s'éloigne de Constantinople. Sur certains points il s'en rapproche. Sur d'autres, il emprunte à la Dalmatie, à la Grèce, à l'Occident. Je ne puis qu'effleurer cette grande page de la civilisation yougoslave, mais il convient de rappeler que seize magnifiques églises se sont élevées du XIII<sup>e</sup> siècle à la fin du XIV<sup>e</sup> sur le sol serbe, monuments merveilleux que la rage ottomane ne put ou ne sut complètement détruire et qui s'élèvent maintenant sur le sol enfin libéré, comme les témoins éloquents d'une ascension vigoureuse, religieuse, artistique et politique et comme une promesse pour l'avenir de la race. Au fond du lac enchanteur d'Okrida — dans la Macédoine restituée pour toujours à l'âme serbe — s'élèvent le couvent et l'église de Saint-Naoum. La première église construite par ce collaborateur des premiers apôtres slaves, dédiée aux Saints Archanges, fut consacrée l'an 900 sous l'empereur Ludovic III, le 7<sup>e</sup> successeur de Charlemagne, et sous l'Empereur de Byzance Léon le Philosophe. L'église actuelle provient d'une reconstruction. Elle offre un singulier mélange ; elle est byzantine par le plan, serbe par les voûtes. Le contraste que forme la coupole, ombrée et coloriée, avec le parement sévère de la nef unie, tout en pierre, est d'un effet saisissant. Saint-Naoum est un des plus vénérables sanctuaires de la Serbie et du monde yougoslave. Pour une misérable « rectification » de frontière, on a voulu l'arracher au peuple qui le conçut et le construisit, au peuple dont l'âme vibre dans ce sanctuaire, pour le donner à un peuple qui n'a rien de commun avec ces augustes traditions. C'eût été comme si on eût voulu arracher à l'Italie le couvent de Subiaco, fondé par saint Benoît et d'où le patriarche des moines d'Occident promulgua la première règle de son

grand ordre. Subiaco est italien et Saint-Naoum est serbe, et serbe il restera toujours.

Quelques mots maintenant sur la peinture religieuse serbe au XIII^e et au XIV^e siècle. Presque toutes ces églises aux coupoles hardies, aux décorations romanes et byzantines transformées par le génie des architectes et des sculpteurs serbes sont à l'intérieur couvertes de fresques. Les peintures des églises de Gratchanica et de Nagoritcha et les fresques du temps de l'empereur Douchan à Ljuboslen (1337), par le pittoresque, par le détail piquant, la composition complexe et animée, la grâce des anges ou de la jeune Vierge ou la beauté du Christ, dépassent et de beaucoup les chefs-d'œuvre de l'iconographie grecque, comme on les retrouve à Mistra, non loin des ruines de Sparte, dans cette étrange ville féodale en ruines fondée au XIII^e siècle par Guillaume de Villehardouin et dont Maurice Barrès nous a laissé des pages inoubliables.

Qu'il peigne l'enfant couché sur la patène — nous dit M. Millet — ou le buste du Crucifié dressé hors du tombeau, le peintre serbe s'attache aux formes pleines, aux lignes harmonieuses, aux traits purs et calmes qui plus tard séduiront Raphaël.

L'œuvre du peintre Eutychès à Nagoritcha, avec la date de 1317, peut soutenir, d'après l'historien français, la comparaison avec les Siennois. Nous admirerons, malgré les ravages du temps, son coloris frais, ses tons clair-jaune, gris-bleu, violet très fin, jaune à reflets bleutés, que rehausse du bleu noir, son dessin juste, la grâce de ses anges autour du Pantocrator ou devant les bergers de Bethléem, la vigueur de ses figures auprès du Sauveur baisé par Judas.

Nous retrouverons dans nos fresques cette souplesse des draperies, cette douceur des traits, cette ondulation des larges barbes soyeuses qui font le charme du grand maître siennois Duccio di Buoninsegna. Les scènes serbes de l'Evangile pourraient soutenir le voisinage de la « Maestà » de Duccio au Musée de l'Œuvre du Dôme de Sienne. Et si nous

allons au fond des choses, nous verrons, dans le maître serbe, un émule plutôt qu'un disciple, — même remarque pour Radovan, l'auteur du portail de Traù — et nous découvrirons dans toute cette œuvre vivante et forte de l'école serbe-macédonienne une des sources où le Trecento a puisé sa sève et ses inspirations. Deux ans encore avant Kossovo — où s'écroula toute cette joie de vivre, — au moment où les Serbes ramassaient toutes leurs forces pour arrêter l'Infidèle, les Chrétiens des Balkans tournaient les yeux vers eux et leur demandaient la grandeur des idées et la grâce de l'art.

Et puis — ce fut l'effondrement, la nuit.

§

Ce fut alors la hideuse invasion de l'Antéchrist de l'Humanité. Plus d'un siècle plus tard, Soliman le Magnifique menaça le Pape de faire abreuver ses chevaux dans le Tibre et de transformer l'église de Saint-Pierre en écurie. Pensez ce que l'Italie et le monde eussent souffert. Pensez ce qui serait arrivé de la France si Charles Martel n'avait pas brisé l'invasion arabe à Poitiers. (Et pourtant Dieu sait combien supérieurs étaient les Arabes aux Turcs!) Certes, dans les deux cas la civilisation aurait infiniment plus souffert. Mais aussi, par la nature des choses, l'invasion aurait moins duré. Dans les Balkans, elle dura cinq siècles.

Les couvents et les églises profanés, abandonnés. Les Chrétiens qui résistèrent massacrés. Les jeunes Serbes envoyés à Constantinople et transformés en janissaires. Désormais, à l'horizon slave et chrétien se découperont les silhouettes des minarets. On entend à coups de cimeterre clouer le cercueil de l'Empire. Toute la Serbie, toute la Macédoine, l'Herzégovine, la Bosnie, qui au XVe siècle avait été un splendide Royaume et où l'art, sous l'influence des Franciscains, s'était superbement épanoui, tout est submergé par les flots ottomans. La Bulgarie n'existe plus, la Grèce n'existe plus. Après les pays slaves balkaniques vint le

tour de la Slavonie, envahie au XVIe siècle. Les vagues turques déferlèrent jusqu'aux portes de Spalato. Pour empêcher la chute de la Dalmatie, il fallut que le pape Pie II Piccolomini proclamât une Croisade pour la défense de Raguse, que Venise tînt une flotte formidable dans l'Adriatique et qu'elle armât en toute hâte la population dalmate, ce qui n'empêcha point les incursions des corsaires barbaresques sur le littoral dalmate. La Croatie et la Slovénie, seules, réfugiées sous le manteau impérial, ne connurent pas l'abomination de la désolation, mais elles tremblèrent souvent et toute leur vie publique fut suspendue pendant trois siècles par les mesures de défense contre l'invasion menaçante.

La Serbie s'enfonce dans la douleur et dans l'isolement. Le *sacro egoismo* de l'Europe ne reconnaît plus ses frères. La scission est complète. De longs siècles de noirs ennuis s'écoulent. Le Serbe devient rayah. Le conquérant est le maître de la vie et de la mort du peuple conquis. Aux veillées, les femmes filent, tissent, les hommes vaquent aux travaux des champs pour acquitter la dîme à l'Aga. Tout est silence. Les cloches sont muettes. Silence dans le sanctuaire, silence aux champs. Une partie des ouvrages que l'on voit à l'Exposition des Arts décoratifs, c'est de l'art décoratif et industriel qui descend en ligne directe d'un passé de larmes et de sang. L'aristocratie décimée émigre dans les possessions vénitiennes ou de l'Empire. Le commerce est anéanti ou monopolisé par les Turcs et par les Grecs. Cependant, des plaines ensanglantées de Kossovo s'envolait la chanson de geste serbe, ces chants populaires, ce célèbre cycle de Kossovo qui étonna le monde, qui excita l'admiration de Gœthe, qu'Adam Mickiewicz appela l'Arche Sainte portée par les rapsodes aveugles à travers le pays pour entretenir l'espoir en une prochaine libération. Chants merveilleux, pétris d'espoir et de foi, de courage, de haine et d'amour, concis, réalistes, clairs et pittoresques, que tant d'illustres Français, depuis Mérimée et Mar-

mier, ont traduits ou commentés et qui firent l'objet d'un article d'Edouard Schuré dans la *Revue des Deux Mondes* pendant la guerre.

C'est alors que surgirent aussi les « Haidukes, » les brigands chrétiens, tels les chevaliers en Espagne soulevés contre les Mores Déjà les héros serbes aiguisent dans les forêts ancestrales le glaive vengeur. La défaite de Kossovo, ils la glorifient comme une victoire. Phénomène identique dans le cycle breton. Et peut-être est-ce l'âme celtique qui vibre à l'unisson dans les deux pays, exaltant le sacrifice d'un peuple comme l'épurement des âmes au feu d'une expiation sanglante.

Mais la vie, la grande vie royale d'un peuple qui avait marché à grands pas dans la voie de la civilisation, cette vie n'existe plus. A l'encontre des lois physiologiques, la mort envahit le centre de l'organisme et le sang reflue aux extrémités. A ce moment suprême, la Dalmatie et surtout Raguse sauvent la civilisation yougoslave. La fière Raguse développe du xv$^{e}$ au xvııı$^{e}$ siècle une civilisation intense, comme si elle avait voulu mettre à l'abri et concentrer tout ce qui était resté de vivant dans la race. Raguse a été la couveuse de la nouvelle Yougoslavie. La littérature slave qui s'épanouit à Raguse et ensuite dans toute la Dalmatie nous charme, parce qu'elle ne doute de rien, parce qu'elle revêt toutes les formes et toutes les attitudes de la pensée occidentale, avec une spontanéité, une grâce et un abandon adorable et qui s'allient chez le grand Gundulitch aux vastes pensées et aux nostalgies d'une patrie plus vaste, perdue, — mais qui réapparaît à l'horizon. Le drame, la poésie lyrique, la poésie épique, la satyre, l'idylle, les dissertations historiques et philosophiques, les plus hautes spéculations de la science, tout est représenté dans la petite République slave de l'Adriatique qui pendant la nuit ottomane tient le cœur et le cerveau de la race asservie.

Ainsi nous avons dans la littérature yougoslave deux

grands courants, deux rôles historiques : les chants populaires conservateurs et traditionnels, alimentant la flamme de la revanche, sculptent le peuple dans ses attitudes définitives qui en forment un être distinct des autres ; les poètes adriatiques gardent le contact avec l'âme occidentale.

Le seul point lumineux dans ce sombre drame, c'est Raguse. Sur tous les autres pays, c'est le crépuscule, quand ce n'est pas la nuit profonde. La Croatie, féodalisée et latinisée, se débat entre le danger de l'invasion ottomane et les félonies de la maison des Habsbourg. La Slovénie, brutalisée par les reîtres allemands, souffre en silence.

Au seuil des temps nouveaux se dresse la grande figure du Ragusain Roger Boscovitch, petit-fils d'un humble Herzégovinien, d'un Serbe de la région montagneuse où parviennent atténuées les influences des courants adriatiques. L'esprit souffle où il veut. L'apparition de Boscovitch est le commentaire le plus éloquent de cette parole évangélique et en mêmetemps la preuve la plus lumineuse et définitive de la puissance civilisatrice du génie yougoslave. Remy de Gourmont a parlé de Boscovitch avec une admiration profonde, et ce n'est pas une mince preuve de l'universalité du génie gourmontien. Roger-Joseph Boscovitch naquit à Raguse en 1711 et mourut à Milan en 1787. Sa science — écrit Remy de Gourmont — emplit tout le milieu du XVIII^e siècle. Il fut jésuite, un de ces jésuites fort libres, dit-il, comme on en vit tant autrefois, un jésuite dans le goût de van Eyden, qui enseigna à Spinoza le latin et l'athéisme (en quoi de Gourmont se trompe, Boscovitch fut un grand croyant et un excellent Jésuite jusqu'à la suppression de la Compagnie). Géomètre, astronome, physicien, il voyagea, enseigna, rédigea de savants traités, — c'est toujours Remy de Gourmont qui parle, — fut membre de l'Académie Royale de Londres (et de l'Institut de France, ajouterons-nous), directeur, à Paris, de l'Optique de la Marine. Les bureaux lui firent tant de misères que la rai-

son de ce grand homme simple et logique se dérangea. Il mourut fou, comme Nietzsche qui l'admirait d'avoir osé réduire la matière à une pure conception de l'esprit. C'est de Boscovitch qu'est venue la théorie atomistique moderne, qui a révolutionné la chimie. Remy de Gourmont cite Wurtz, le grand chimiste français mort en 1884, qui en 1879 énonce une théorie de la matière sans se douter qu'elle fut conçue par Boscovitch dès 1745. Les idées du grand savant yougoslave avaient passé dans la circulation et Boscovitch eut longtemps la destinée du constructeur du Palais Ducal d'Urbino, Lucien Laurana, de son cousin François Laurana, et de tant d'illustres enfants de notre race : l'oubli.

Boscovitch meurt presque à la veille de la Révolution, le même jour où s'éteint aussi son grand ami le comte de Vergennes, ministre des Affaires étrangères de Louis XVI. Et c'est la Révolution qui donne le branle aux consciences engourdies et le signal de la rescousse aux compatriotes du grand Ragusain.

§

Sous les yeux de Napoléon, une révolution audacieuse éclate en Serbie contre les Turcs. Elle a pour chef suprême un paysan extraordinaire : Karageorges. C'est lui qui soulève les paysans serbes. C'est lui qui allume le flambeau de la révolte qui ne s'éteindra qu'un siècle après avec notre libération. Des profondeurs des siècles de douleur il invoque et évoque le génie de la race. La Serbie se reprend à vivre. On la croyait morte et enterrée sous le linceul ottoman ; elle n'était que domptée. Après cinq siècles, frémissante, elle se lève et, de victoire en victoire, Karageorges en fait un phare resplendissant qui perce les ténèbres du monde balkanique. La révolution de 1804 est la mère de toutes les révolutions, du Danube à la Crète. La Roumanie, la Grèce, la Bulgarie sont issues du grand geste de Karageorges. Lord Byron, lorsqu'il accourut au secours des

héros grecs immortalisés par le poète des *Orientales*, ne se doutait pas qu'il rendait hommage à celui qui, presque vingt ans auparavant, avait ébranlé la puissance ottomane et rendu possible la libération de l'Acropole.

Le nouveau principe des nationalités s'est affirmé par l'étonnante résurrection de la Serbie. La vie reprend ses droits. Metternich règnera encore, mais il est déjà vaincu. Les Monarchies oublieuses de leur mission sont relevées par la démocratie qui pétrit l'avenir. Oui, mais le « droit divin », interprété par Metternich, disputera encore le droit de vie à l'homme désenchaîné. Le XIXe siècle n'a été qu'une lutte poignante entre la raison d'Etat des grandes monarchies et le droit de disposer d'eux-mêmes du *démos* opprimé. Italie ou Yougoslavie, Tchécoslovaquie ou Pologne, c'est toujours la même chose. Ce duel a duré cent ans. L'issue en était tracée d'avance. Mais il fallait forger les armes pour résister aux raisonnements captieux d'une diplomatie issue de la Sainte Alliance. Certes on savait qu'à la fin la force populaire aurait le dessus ; mais en attendant, il fallait retremper les âmes dans le culte du *Moi* national, remonter aux sources.

Il fallait établir une différenciation, jeter du lest, sacrifier beaucoup d'apports étrangers pour — au jour des inévitables réparations — justifier sa révolte et sa raison d'être. Ce procès d'épuration et de nationalisation se fit par l'effort conjugué de quelques grands Serbes et de quelques grands Croates. Mais encore une fois les Serbes prirent les devants. Un grand autodidacte, appelé Vuk Karadjitch, recréa la langue. Il en retrancha toutes les formes archaïques. Comme plus tard Alessandro Manzoni en Italie, il puisa à pleines mains aux sources populaires. Il publia les chants nationaux, les fabliaux, les proverbes, un premier grand dictionnaire de la langue parlée. La langue devient un instrument littéraire de premier ordre, un instrument de précision, sensible à toutes les nuances de la pensée. Elle devient peut-être la plus

belle des langues slaves après le russe. A la suite du grand réformateur serbe, les Croates Ludovic Gaj et Strossmayer — le grand évêque, ami de Mgr Dupanloup, l'âme du nouveau mouvement politique littéraire et artistique en Croatie et en Dalmatie, — les Slovènes Blajweiss et Presern, les Dalmates Pavlinovic et Petranovic (et je passe d'autres noms qui sont légion) président au réveil littéraire, au nouveau printemps sur la terre yougoslave, ravagée, exténuée par le joug ottoman et par le gouvernement tentaculaire des Habsbourg.

Quel travail! Quelle joie de vivre! Et pourtant, la nation n'est pas libre, tant s'en faut. Tout le long du XIXe siècle elle reste ce qu'elle a été, soumise à la Turquie, à la Hongrie, à l'Autriche, — héritière de Venise pour la Dalmatie. Seuls deux Etats serbes, — la Serbie et le Monténégro, — maintiennent — mais aux prix de quels sacrifices! — la flamme de l'espérance. La Croatie lutte bravement contre le terrorisme magyar; elle développe sous le nom Illyrique (une résurrection napoléonienne) un magnifique programme de culture; sous le Ban Jellatchitch, elle combat le dictateur hongrois Kossuth qui « ne trouvait pas la Croatie sur la carte géographique ».

Le grand Strossmayer fonde une Université, une Académie, une galerie de tableaux à Zagreb, collection remarquable de toiles de toutes les écoles italiennes, qui a mérité les éloges de mon ami M. Berenson, le grand historien d'Art. A Belgrade, une Université, une Académie et plusieurs sociétés littéraires continuent les glorieuses traditions de Raguse et des Nemanjides. La Slovénie, sentinelle avancée contre le germanisme, se réveille à son tour. Elle s'adonne avec passion à un travail intense, scientifique et littéraire, dont le foyer actuel est l'université sœur de Ljubljana. Les Serbes de Hongrie créent à leur tour de nombreuses sociétés littéraires.

Le Patriarcat serbe, qui, depuis la fin du XVIIe siècle, résida dans la ville de Karlovitz, jadis politiquement hon-

groise, mais purement serbe de nationalité, encourage le mouvement national. On travaille partout, on lutte partout : à la Diète de Croatie, à la Diète de Dalmatie, à la Diète de Hongrie, au Parlement de Vienne. Mais tous les regards sont dirigés vers la petite Serbie, où des souverains patriotes attendent patiemment, comme jadis le roi du Piémont Charles-Albert, une occasion propice pour appeler la race à la liberté, à l'unité. La grande figure du prince Michel Obrenovitch émerge du milieu chaotique des Balkans. Il prépare les esprits à l'immanquable revanche, il signe des actes secrets avec Strossmayer, avec le prince Nicolas de Monténégro, il prépare la voie au roi Pierre, petit-fils du grand Karageorges, qui, au siècle suivant, réalisera et bien au delà les projets du Prince Michel.

Mais l'Europe se tait. L'Autriche semble toute puissante. Et, en effet, elle l'est. Les Allemands, après Sedan, exercent une hégémonie effrayante en Europe. Albert Sorel a beau annoncer la liquidation future de la Monarchie des Habsbourg, conséquence inévitable, disait-il, de la liquidation prochaine de l'Empire ottoman. Ce sont des voix isolées. On les tourne en dérision. Le *statu quo* sacro-saint paraît éternel. Le président Roosevelt, au cours d'une visite officielle à Vienne et à Budapest, ignore la Bohême, la Pologne, la Croatie, les Italiens et les Roumains de l'Empire. Dans ses discours, rien n'existe que Vienne l'allemande et Budapest la magyare. Au loin, très au loin dans la brume, le Hradcin de Prague. Symptôme inquiétant, si la démocratie américaine, si le prédécesseur de M. Wilson, ne devait oser mentionner le vin généreux que sous une fausse étiquette.

Mais tout à coup la guerre balkanique éclate. L'Autriche éperdue assiste, frémissante de surprise et de colère, aux victoires éclatantes des Serbes et des Monténégrins, des Bulgares et des Grecs. L'armée serbe, sous le haut commandement du roi Pierre, écrase, dans la bataille historique de Koumanovo, l'armée turque. Kossovo est définiti-

vement vengé. Le Turc disparaît, mais le *statu quo* et l'Autriche restent. Cependant Albert Sorel l'a dit : l'Autriche aura son tour. Et en effet un cataclysme arriva, unique dans l'histoire. Il arriva sous la forme du *suicide* de la monarchie des Habsbourg et du guet-apens avorté de la maison des Hohenzollern. Et c'est au prix effrayant de 14.000.000 d'hommes (prix que les peuples opprimés auraient repoussé avec horreur si on leur avait offert la liberté sous cette condition) que l'œuvre néfaste du traité de Vienne fut détruite, et que de nouveaux mais anciens peuples furent appelés à la vie, selon la terrible et divine loi : « Si le grain ne meurt... »

*Pologne*, *Tchécoslovaquie*, *Yougoslavie*, ainsi s'appelle la grande triade que le vaincu de la Marne et de Verdun n'avait pas prévue lorsqu'il violait la Belgique. Les pavillons de ces trois nations-Etats à l'Exposition Internationale de Paris témoignent que les temps sont révolus, qu'une histoire tragique est enfin oubliée, que de nouveaux éléments de civilisation — en attendant qu'une Russie renouvelée et revenue, rajeunie et épurée, à ses grandes traditions, reprenne la place qui lui revient de droit, — donnent leur apport à cette grande civilisation européenne qui, en ce moment, traverse une crise laborieuse de reconstruction et qui aurait besoin de tant d'arcs-boutants moraux.

La civilisation yougoslave reste éclectique comme au temps où s'élevaient les cathédrales de Dalmatie et de Serbie. Elle traverse un temps de douloureuse gestation, de revision des valeurs littéraires, artistiques, morales, un temps de recherches dans tous les champs.

Mais l'éclectisme ne produit plus les miracles de Traù et de Studenica. La belle ordonnance, l'élément « tectonique » sont absents. La composition est fragmentaire. Le roman commence à poindre timidement, preuve d'une société en formation ou en reconstruction, n'ayant pas encore les loisirs de l'introspection. L'observation est réaliste, poignante,

amère, sevrée du *misereor super turbam* du roman russe. La poésie lyrique a des accents de tendresse et de fraîcheur, à la forme impeccable, encore que trahissant trop souvent une imitation manifeste des Parnassiens et des Symbolistes français (comme elle a imité jadis les romantiques allemands et italiens). Mais dès qu'elle se souvient de ses origines, des campagnes et des horizons familiers, des profils des montagnes où s'abrite une race forte et prolifique, rompue à toutes les rudesses d'une vie tissue d'élans refoulés, gardant dans son dénuement guerrier une dignité sans pareille et comme un reflet de l'épopée impériale ; dès que la poésie yougoslave se souvient de tout cela et qu'elle s'élève dans des régions où plus rien ni personne ne saurait l'entraver ni l'amoindrir par des réminiscences littéraires, elle crée des chefs-d'œuvre lyrico-épiques colorés, sobres, rudes et puissants comme cette *Guirlande de Montagne*, du Vladika Pierre II de Monténégro, qu'on ne saurait comparer à rien dans la littérature du monde slave tout entier, œuvre bien plus forte et plus originale que les récits poétiques et dramatiques de Mickiewicz et de Pouchkine. Le drame aux envolées superbes est romantique dans sa tendance et dans son esprit, tempéré par des analyses de caractères, pétries de réalisme et d'une amère tristesse. La peinture a passé à travers toutes les écoles, depuis les douceâtres visions et les chaires potelées de Cabanel, depuis le genre historique de Jean-Paul Laurens et les grisailles de Munich jusqu'aux dernières formules de l'impressionisme, s'élevant parfois à une réelle grandeur de lignes et de tons au contact du paysage ancestral. Le Yougoslave est plus coloriste que dessinateur. Il préfère la matérialité de la vision terrestre aux lignes spirituelles des Japonais et des Florentins. La sculpture descend en ligne directe plutôt des rudesses de Georges de Sebenico que des raffinements de Laurens, au modelé puissant, à la technique impeccable, hantée par des rêves asiatiques, tributaire aussi des idées « scientifiques » de Vienne, ayant créé un type de femme plus voisin des

cabanes et des rochers Karstiques que de la beauté idéale des héroïnes des chants populaires. L'architecture se plie aux exigeances d'une ascension rapide des classes enrichies, soulignant le divorce avec le culte de la beauté manifestée quand la race marchait magnifiquement de pair avec le génie constructeur de Rome ou de Byzance. Le style national n'a, à quelques exceptions près, aucun emploi. Les sciences ont des représentants de premier plan; — la géographie, l'archéologie, la géologie, la chimie, les sciences naturelles, les mathématiques, la philosophie continuent dignement les hautes traditions de Boscovitch et des autres grands Ragusains. L'histoire n'est pas encore sortie des langes d'une érudition encombrante du type allemand. Empêtrée dans le nationalisme romantique du siècle passé, elle ne s'ouvre que lentement — par de rares exceptions — au concept de l'histoire, art et science à la fois, de l'école française et des modèles anglais. La philologie est le domaine privilégié des Yougoslaves, hantés, plus que n'importe quel peuple, du besoin de remonter aux origines des choses, se séparant péniblement du passé, qui leur est à la fois un talisman et une gène. L'historisme, vilipendé par Nietzsche — et le « philologisme », ajouterons-nous, — est le mal des Slaves. La critique est encore à ses premières armes, non encore émancipée des préoccupations subjectives et personnelles. La musique ne sait encore tirer tout le parti possible de l'immense richesse des mélodies populaires, qu'on retrouve dans quelques pages de Haydn (lui-même peut-être d'origine slave) et de Beethoven. L'art décoratif s'inspire du style ornemental national et produit des œuvres charmantes. Pour tout dire, la civilisation yougoslave ressemble à un vaste et magnifique chantier aux constructions disparates, aux essais multiples, hésitant dans sa voie, mais entrevoyant une grande mission dans les brumes du lointain.

Après tant de siècles d'esclavages ou de sujétion politique, entravée dans son essor, la nation ne s'est pas encore

entièrement retrouvée. Et d'ailleurs comment se retrouverait-elle si vite? La civilisation moderne, aux crises de laquelle nous assistons avec angoisse, ne nous encourage pas à nous retrouver, puisqu'elle-même se cherche un peu partout. Un type yougoslave spécial se formera peu à peu à travers mille tâtonnements. La nation serbo-croato-slovène, c'est-à-dire yougoslave, ferme dans sa volonté de défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang sa jeune liberté, si chèrement rachetée, liberté qui est en même temps une des sauvegardes de la paix du monde, a de quoi se nourrir spirituellement — nous l'avons vu — et où puiser ses inspirations. Elle doit combattre le découragement sous toutes ses formes. Elle doit aussi combattre l'agnosticisme spirituel qui est l'ennemi mortel de toute création. Le rôle de la Yougoslavie est évident. C'est le rôle de médiatrice. Préposée à la garde du défilé qui réunit à la fois et qui sépare l'Occident de l'Orient, placée entre le Danube et l'Adriatique, la Yougoslavie se fraye courageusement la voie vers une affirmation de plus en plus originale de sa personnalité. Avec ses écrivains, avec ses penseurs, avec ses artistes et avec ses savants, elle remplira la mission de facteur de liaison, d'harmonie, d'ordre, de clarté, de compréhension, d'idéal moral qui lui a été impartie par la Providence.

En fonction de cette mission, la Serbie a mis dans la balance tout d'abord son *glaive*. Car il est inutile de nous bercer d'illusions. La liberté ne se mendie pas. Elle se prend. Et, au nom du droit et de la civilisation, on la garde par la force. Par son sublime sacrifice, par le million de ses morts, la Serbie a fait œuvre de civilisation au plus haut degré. Innocente de la guerre, forcée de se défendre, elle a fécondé et consacré le sol natal pour les moissons futures. Par le culte de la langue nationale et par son Eglise, elle a sauvé le *moi* moral de la nation entière. La Croatie et la Slovénie ont rempli, elles aussi, une grande mission. Elles ont construit le pont d'or qui a relié notre nation à

l'Occident. Pays catholiques, ils ont courageusement résisté aux séductions et aux emprises de deux grandes civilisations, — l'allemande et l'italienne, — moralement bienfaisantes, politiquement fatales aux Slaves. Elles se sont constituées les gardiennes d'une auguste tradition littéraire et artistique. Elles ont transmis nos lettres de créance à la civilisation européenne. Et c'est d'une collaboration intime entre le génie serbe et le génie croatoslovène, identiques dans leur essence, différents dans leur forme, que la fusion de toutes les parties d'une seule nation couronnera l'œuvre libératrice de la génération qui descend au tombeau.

COMTE LOUIS DE VOINOVITCH.

# PERVERSITÉ [1]

—

## VIII

Il fallut bien qu'Emile suivît le mouvement. Bouboule le tenait et ne le lâchait pas. Ils entrèrent, tout mouillés, dans une grande salle pleine de femmes qui dansaient au son d'un piano mécanique et qui les saluèrent aussitôt et se précipitèrent à leur rencontre. Emile était abasourdi. Il dirigea Bouboule dans le fond de la salle, le fit asseoir sur une banquette et s'écroula piteusement à ses côtés.

Les femmes, en sautillant et en poussant de petits cris, se groupèrent devant eux. Elles entr'ouvraient leurs peignoirs.

— Deux femmes, dit simplement Bébert.

— Eh bien ! prends-moi, moi... moi..., s'écrièrent-elles ensemble en avançant leurs sourires peints, leurs poitrines, leurs cuisses, leurs ventres nus et vivants... Laquelle choisis-tu ? Dis... laquelle ?

Bébert désigna deux de ces « dames » et leur assigna près du gros Bouboule des places sur la banquette. Elles ne se firent pas prier. L'une d'elles, qui était blonde et s'appelait Denyse, enjamba sans façon Emile et demanda :

— Tu paies un bock ?

— Oui, dit Emile.

— Alors, commanda-t-elle très haut, ce sera un cherry... et toi, Carmen, qu'est-ce que tu prends ?

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 654.

Carmen, qui se frottait contre Bouboule et lui caressait les mains, annonça :

— Une fine !

— Et des cigarettes, jeta joyeusement Bouboule.

Le garçon proposa à ces messieurs une petite liqueur à leur goût, passa l'ordre à la caisse et revint avec son plateau.

C'était la tournée de Bouboule. On trinqua sans cérémonie. Les femmes riaient, se trémoussaient, pillaient les cigarettes qu'elles enfouissaient dans le voile de couleur qui serrait leur chevelure, puis, comme le piano mécanique débitait à grand tapage une valse, elles chantèrent, excitées par le bruit :

*Voilà*
*Maria,*
*La terreur des Batignolles.*
*Elle dégringole*
*Les passants.*
*Tous les hommes, pourtant,*
*En raffolent...*

— Aimes-tu danser ? demanda Denyse à Emile.

— Non, je ne danse pas.

— Et faire l'amour ?

Emile haussa les épaules.

— Oh ! dis ! riposta la fille... c'est tout d'même bon, une petite dame... qu'est-ce que tu crois ? J'te montrerai.

Elle lui passa sur les genoux sa jambe nue et potelée qu'une chaussette de soie blanche et de mignons escarpins vernis rendaient presque élégante, et, l'approchant contre elle, l'attirant, l'aguichant du regard :

— Moi, t'sais, confia-t-elle, on ne m'résiste pas. J'suis connue pour être la plus plaisante de la maison et la plus polissonne... Quoi?

— Non, non..., se défendit Emile.

Denyse éclata d'un rire aigu et, de sa jambe, serrant

les jambes d'Emile, elle le pressait à petits coups pour lui communiquer un peu de son énervement et le décider à monter. Mais Emile se dérobait. Il ne répondait pas aux questions trop directes que lui posait cette demoiselle et évitait tant qu'il pouvait de se laisser tenter par ses promesses.

Bébert, assis en face, le surveillait.

— T'auras du mal à t'en tirer, observa-t-il. La môme en tient.

— Tu vois? reprit Denyse... allez..., viens donc..., tu n'as que cinq francs à donner à la caisse et puis, à moi, mon p'tit cadeau. Ça t'ruinera pas.

— Je vous dis non.

— Tu as tort.

Emile, honteusement, se dégagea. Il en avait assez de toute cette comédie. Puisqu'il ne voulait pas, allait-on l'embêter encore? Il regarda Denyse avec colère.

— Oh ben ! fit-elle, fallait prévenir qu'tu n'étais qu'un méchant, qu'un brutal.

— Foutez-moi la paix ! gronda Emile.

— Là ! te fâche pas !...

Bébert intervint :

— Des fois, dit-il à l'adresse de Denyse, on tombe sur des becs.

— Ou des pochetées.

— Tant mieux, fit Emile qui aurait mieux fait de se taire.

— Tant mieux ?

Denyse eut une moue offensée; elle se regarda dans les glaces, tira légèrement sur les guiches blondes qui passaient par-dessous son serre-tête et, désignant Emile qui ne trouva rien à répondre, dit tout haut :

— T'as entendu ? J'parlais de pochetées... il a compris.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'informa courtoisement Bouboule.

Denyse quitta la table. Dans la salle où des militaires, des ouvriers, de petits employés coiffés de chapeaux melon, des jeunes gens en casquette buvaient avec les « dames » et les suivaient parfois dans la direction d'un étroit escalier, c'était la cohue des grands soirs. On ne s'entendait plus. Un orchestre, composé d'un joueur de banjo et d'un joueur d'accordéon, reprenait, aussitôt que le piano mécanique s'arrêtait, des airs de danse. Schimmy, fox-trot, blue, succédaient ainsi aux polkas et aux valses, ou bien l'accordéon, de son nasillard et sonore gargouillement, entamait une java et, dès la première note, toutes les femmes se levaient. Des grelots, attachés au pied du musicien, accentuaient la cadence. La plupart des femmes dansaient entre elles, profitant de la circonstance pour promener sous les yeux des buveurs leurs charmes les plus secrets, les étaler, leur imprimer un lascif mouvement où elles étaient expertes. Malgré les voiles de soie cerise, vert, tango, rose, bleu ou jaune attachés sur l'épaule par un nœud et retombant gracieusement en arrière, on les voyait dans toute leur nudité, et la négresse, qu'un marin poussait à reculons, découvrait entre les cuisses les crins longs, raides et défrisés de son obscure toison.

Emile n'en croyait pas ses yeux. Il regardait, saisi d'un grand malaise, ces croupes et ces jambes emmêlées, ces poitrines dont certaines étaient fermes et bien prises, ces flancs purs qui l'éblouissaient, et une ivresse muette s'emparait de ses sens. Il n'osait cependant pas le laisser paraître à cause de Bébert que ce spectacle ne troublait en aucune façon et qui tournait le dos. Où qu'il dirigeât ses regards, Emile apercevait des femmes et ne pouvait pas les éviter, car elles prenaient plaisir à forcer l'attention de quelque homme que ce fût.

Seule, occupée à entreprendre Bouboule, Carmen ne dansait pas : elle lui parlait à l'oreille et l'embrassait. Bouboule, au comble de la satisfaction, se laissait faire,

quand, après la java, Denyse, qui s'était attablée en société de trois jeunes garçons à chemise de surah noir, appela Carmen d'un petit signe de tête.

— Vous permettez ? demanda celle-ci très poliment.

Elle se leva et Denyse lui raconta on ne sait quelle histoire à voix basse qui paraissait la dégoûter. Emile crut tout d'abord qu'il s'agissait de lui, mais Carmen se pencha et Denyse, et toutes deux regardèrent en silence Bébert et son ami. Puis Carmen revint à la table, mais elle avait un air revêche qui surprit fort Emile.

Bouboule aussi en fut frappé.

— Alors, questionna-t-il, y a plus d'amour ?

— Oh ! dit Carmen, passe la main.

— Pour ?

Denyse avait quitté ses compagnons. A la caisse maintenant, elle parlait au patron qui, derrière une énorme plante artificielle, voyait sans être vu. Peu après, le patron sortit de sa cachette, s'approcha de Bébert.

— Tiens ! Bonsoir, monsieur Paul, dit Bébert.

M. Paul était un homme pesant et réfléchi qui ne riait pas tous les jours.

— Faudra, déclara-t-il sans autre explication, pas moisir à cette table, messieurs. C'est bien compris ? Quant à M^me Carmen, on la demande.

— Bien, bien, monsieur Paul, fit aussitôt la fille.

Bouboule tourna la tête.

— Vous n'êtes guère commerçant, constata-t-il en ricanant. Comment ? on vient pour consommer et vous soulevez ma petite dame !

— C'est possible, affirma M. Paul, mais c'est tel que j'ai dit. N'insistez pas. Chez moi, j'veux pas de combinaisons de tocards ni d'boniments aux pensionnaires. Le garçon ne vous servirait plus.

Bébert avait pâli.

— Vos femmes, dit-il, on les incendie pas.

— Probable ! renchérit le gros Bouboule. On n'est pas venu, monsieur Paul, question travail.

— Ça suffit.

— Ben, on s'en ira pas, décida brusquement Bébert qui se renversa sur sa chaise et alluma une cigarette.

M. Paul parut hésiter. Il demeura debout près de Bébert qui lui soufflait insolemment sa fumée dans le nez, puis, sans plus élever la voix qu'il ne l'avait fait jusqu'ici :

— J'vais envoyer l'garçon prévenir les agents, dit-il. Ça sera comme vous le voudrez... ou je vous donne trois minutes pour déguerpir. Trois minutes montre en main, sans la moindre rouspétance.

— Oh ! fit Bouboule ! A nous ! balancer des bobards pareils !

Bébert lui dit :

— Dehors, il parlerait pas comme ça.

— Non. Il s'y risquerait pas.

M. Paul répondit :

— J'm'intéresse pas à c'qui pourrait s'passer dehors; ici, j'suis chez moi et chez moi y a jamais rien que d'régulier.

Et il consulta sa montre posément, tandis que, prévenues par Denyse et Carmen, toutes les femmes de l'établissement dirigeaient vers eux leurs regards.

— Allons-nous-en! dit alors Emile... venez, monsieur Bébert... monsieur Bouboule !

— La ferme !

— M'est avis, bougonna Bouboule avec mépris, qu'être reçu comme on l'est ici, y a d'quoi vous débecqueter... C'est bon, monsieur Paul, on s'trisse.

— Et vous aussi, n'est-ce pas ? ordonna M. Paul à Bébert qui serrait de ses doigts le marbre de la table comme pour s'y cramponner... allez ! ouste !...

Bébert finit par se lever. Mais il plongea la main dans sa poche.

— T'es pas fou ! chuchota Bouboule en lui prenant la main. Viens... quoi... puisqu'on s'en va.

Et il poussa Bébert rapidement vers la sortie, où Emile, bouleversé par cette scène, s'attendait aux dernières catastrophes.

★

Dehors, la colère de Bébert éclata, et comme Emile cherchait à le calmer, il en subit le contre-coup.

— Ballot! crétin! le rabroua Bébert. Ah! regardez-moi-le, ce mal foutu. C'est cause à lui si c'qui arrive arrive. Tu pouvais pas rester assis ?

— Mais les agents seraient venus.

— Les agents, dit Bébert avec haine, j'aurais tiré dedans plutôt qu'ils m'touchent.

— Oh ! fit Emile.

Bébert reprit :

— Ils pouvaient rien d'abord vis-à-vis de nous, les agents, bougre d'idiot. On s'tenait tranquilles, pas ? On embêterait personne !

— Je ne sais pas, dit Emile naïvement. Je n'ai pas l'habitude.

— Tais-toi !

— Monsieur Bébert !

— On a tout d'même agi comme il fallait, observa Bouboule décidé à tout prendre gaîment. Râle pas, Bébert. On s'rait propres maint'nant avec les gaffes. Ils s'gênent pas pour aider les patrons.

— Ah ! toi aussi, riposta durement Bébert, tu t'en mêles.

— T'en fais pas, quoi !

— Si, j'm'en fais.

— Et après ? demanda Bouboule : c'est pas sérieux, voyons... un homme comme toi !

Bébert montra Emile du doigt et, sur un ton d'immense dégoût et de pitié :

— J'm'en fais, dit-il, qu'il soye si c...

Et il cracha dans la direction d'Emile en laissant retomber le bras.

Emile, tout déconfit, s'adressait en lui-même cent reproches amers pour cette soirée qu'il aurait pu, peut-être, éviter avec un semblant d'énergie. Mais il était trop tard maintenant. Bébert recommençait à l'insulter, à le traiter sans courtoisie, à lui chercher querelle et il n'osait pas l'irriter davantage en répondant. Pouvait-il tenir tête à ce petit homme coléreux et violent ? Emile n'y pensait pas. Seulement, il ressentait une déception si vive qu'il n'avait que l'idée de rentrer et il ralentit le pas.

— Marche devant ! cria Bébert.

Emile dit tristement :

— Je voudrais aller chez nous.

— Non.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Devant, que j't'ordonne, répéta Bébert âprement. Si t'es fatigué, m'en fous ! T'iras quand même.

— Mais où ?

— Au bar Tango, lui apprit Bouboule. On est juste à l'heure pour nos dames. Allez ! ne vous inquiétez pas, monsieur Emile. Quand nos dames seront là, on n'tardera guère à les suivre au dodo.

— Ah ! et pourquoi? s'enquit Bébert.

— Tiens donc. Parce que c'est samedi, répliqua Bouboule. Le jour où qu'elles ont l'plus d'travail, tu n'y es pas ? r'mets-toi !

— C'est juste, conclut Bébert.

La pluie tombait toujours et cernait les lumières d'un halo blême et roux. Sur les trottoirs luisants, de longs reflets se croisaient en tous sens. Les feux rouges d'un bureau de tabac y mêlaient comme des traînées sanglantes, et l'ombre qui pesait sur les rues s'étendait sans limite, comme un épais drap noir, immobile et funèbre, aux longs plis confondus.

Emile associait à son découragement ces perspectives inertes et désolées, cette nuit glacée d'hiver, et plus il avançait, plus il se sentait inquiet, brisé, désemparé.

— Tenez, on arrive, annonça tout à coup Bouboule. La galerie du métro, à leur droite, plongeait à enjambées égales, entre l'alignement des becs de gaz, dans la nuit, et les carreaux des bars tout embrasés par l'électricité rayonnaient dans le bas des maisons.

— Ici, redit Bouboule. Entrez... Ah ! bravo, monsieur Emile... la troisième table.. là... asseyez-vous tout à votre aise, et, garçon ! trois anis.

IX

Irma arriva la première comme la demie de minuit sonnait à une pendule-réclame fichée contre le mur. Elle était exténuée, mais sa surprise n'eut pas de borne à voir Emile en si bonne compagnie et elle en fut réconfortée.

— Comment ça se fait que tu es sorti avec lui ? demanda-t-elle à Bébert qui ne desserrait pas les dents.

— Ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux, répondit celui-ci.

— Sans blague ?

— Hé ! coupure... Bébert l'a à la caille, souffla tout bas Bouboule à l'oreille d'Irma.

Elle regarda son frère et dit :

— T'as encore rouspété ?

— Non, murmura Emile, pas du tout. M. Bébert m'a forcé à sortir avec lui.

— Forcé ?

— Enfin, il m'a obligé, dit Emile.

Bébert secoua la tête.

— Ça m'apprendra, déclara-t-il, à ne pas vouloir être vache... attends... Tu ne perdras rien.

— Et qu'est-ce qu'il boit ? s'exclaffa doucement Irma qui cherchait un dérivatif. Un anis ?

— Je n'ai pas encore bu, fit Emile.

— Eh ben, bois ! lui cria Bébert. Bois donc, cochon !

Irma voulut s'interposer.

— Ce sera pour moi, murmura-t-elle, du moment qu'il ne l'aime pas. Donne. Passe-moi ton verre, Emile.

— Non, dit Bébert, puisqu'on le lui a servi, à lui, il le boira.

— Voyons, Bébert!

— Il le boira, reprit-il rudement, ou je ne suis plus un homme. Ah! non de Dieu!

Emile se sentit défaillir.

— J'attends ! gronda Bébert.

Cette scène était vraiment stupide.

— Laisses-y au moins l'temps, proposa Bouboule. Tu sais, quand on n'a pas envie, des fois, on est là qu'on s'décide pas.

Emile, craintivement, saisit son verre, l'approcha de sa bouche.

— C'est pas mauvais, expliquait Bouboule pour aider le malheureux. C'est même bon, et agréable... n'est-ce pas, madame Irma ? L'anis est rafraichissant à la santé.

— Pouah ! fit Emile.

Il jeta un regard suppliant à Bébert et tout pâle, espérant que peut-être l'autre allait s'adoucir, s'arrêta. Mais Bébert était inflexible et Emile dut s'exécuter.

— Eh bien ! dit gentiment Irma, tu vois ? ce n'était pas la mort.

Emile se tut.

— Il ne répondra pas, va ! ronchonna Bébert. Il se laisserait plutôt piler... ah! la carne!

Fort heureusement, M^me^ Camille, dont Bouboule surveillait et partageait quotidiennement les recettes, parut et salua la société. Ses vêtements crottés, son chapeau enfoncé trop à fond ne l'embellissaient point, mais Bou-

boule, à cause probablement du pari qu'il avait soutenu et gagné dans ce même établissement, l'accueillit avec mille tendresses.

— Faisez sisite ici, lui débita-t-il amoureusement, tout près de son petit nonhomme !

— Probable que j'l'ai gagné, affirma cette personne distinguée.

Elle embrassa Bouboule, enleva son chapeau, se coiffa, arrangea son visage et, satisfaite de se trouver au chaud, étouffa un bâillement.

Mme Camille « faisait » très comme il faut. Elle portait un imperméable serré et ajusté de couleur acajou, de hautes bottines lacées et ses cheveux frisés et coupés court encadraient une figure très jeune et engageante. Ses yeux clairs, étroits et bridés, souriaient constamment.

— Qui est-ce? demanda-t-elle discrètement, en désignant Emile.

— Mon frangin, dit Irma.

Camille lui adressa un petit salut de la tête, qu'Emile entrevit sans répondre, à travers un brouillard.

Il était écœuré. L'anis qu'il avait bu lui donnait le vertige et lui laissait sous la langue comme un goût alarmant qui ne pouvait se dissiper.

— Tu es malade ? s'informa Irma qui depuis une minute l'observait.

Emile allait se plaindre.

— T'en occupe pas, railla Bébert. Malade ? Pour un gobelet !

— Oui, fit Emile.

— Ben, mon vieux, ça s'passera, déclara Bébert. C'est tes oignons. Si tu crois que j'irai te tenir la tête, y a rien de fait.

Irma n'était pas rassurée. Elle voyait Emile troublé par un malaise et redoutait qu'il ne se tînt pas bien. Aussi, lui fit-elle place à ses côtés et tandis qu'entre Bou-

boule, Camille et Bébert, la conversation s'engageait sur des considérations générales, elle l'interrogea à voix basse :

— T'auras peut-être trop bu, n'est-ce pas ? chuchotait-elle. Non ? pourtant, c'est pas un verre comme ça qui peut faire mal.... Où as-tu mal ?

— Partout, expliquait Emile, les yeux fermés. Ça tourne, ça donne envie de se jeter par terre.

— Mais non.

— Ici d'abord, quand on est arrivé, pour commencer Bébert a payé le mousseux... et M. Bouboule a vidé cinq bouteilles à lui tout seul... Ah! là là... moi, je te jure, je n'ai pas même fini mon verre...

— Et ensuite ?

— Ensuite, c'était des liqueurs.

— Combien ?

— Une! dit Emile dans un hoquet.

Irma se mit à rire.

— Il n'y a rien de risible à ça, lui reprocha Emile. Si tu savais seulement où c'est qu'on a été, tu ne rirais pas.

— Quoi ?

— Non, non, cherche pas... je ne veux pas parler...

Bébert prêtait l'oreille; il se tourna du côté d'Irma et demanda :

— Qu'est-ce qu'il raconte encore ?

— Bah !... laisse... laisse...

Emile, dodelinant de la tête et riant brusquement aux anges, continuait :

— Impossible, débitait-il comme si quelqu'un l'eût pressé de questions... c'est impossible... n'insistez pas.

— Mais il est saoul ! gouailla Bébert.

— Pardon ?

Bébert prit Bouboule à témoin.

— C'est toi qui as bu, constata-t-il, et c'est lui qui est noir. Hein ? quelle averse !

— Oui, reconnut Bouboule. Il ne tient pas le coup, le frère.

Les deux hommes échangèrent un regard amusé et, comme Emile se défendait toujours de trahir son secret :

— Tu vas voir, annonça Bébert, les boniments qu'il va sortir. Ah ! mon pauvre vieux... si c'est pas malheureux ! A son âge...

— Ben, ne t'occupe pas de lui, dit Irma... n'y prête pas attention...

Et elle ajouta, mais plus bas :

— Quelle liqueur y avez-vous fait prendre ?

Bébert eut un grognement :

— Mais rien de rien, répondit-il... tiens, haut comme çà, l'creux d'une noisette de marc... Tu penses!

Emile avait ouvert les yeux et, se voyant auprès d'Irma, il se sentait mieux. Il attacha sur Bouboule un regard étonné puis, se penchant, il découvrit Bébert qu'il avait sans doute oublié et sa figure se renfrogna.

— Eh! bille! lui jeta celui-ci. C'est l'effet que j'te produis?

L'autre se recula vivement derrière Irma.

— Ah! mais il est marrant, dut avouer Bouboule. Il veut jouer maintenant. Il cherche à jouer... Tiens... là... hi! hi! hi!... Il désire quelque chose?

— Il voudrait rentrer, répondit faiblement Irma...

Bébert ne parut pas entendre. Il offrit une tournée de bordeaux rouge et proposa des sandwiches, mais ces dames n'avaient pas faim. Les yeux sur la pendule, elles attendaient l'heure de la fermeture pour décider, chacune, son homme à s'en aller, tellement elles étaient lasses.

Emile poussa un long soupir.

— Aye patience, conseilla tendrement Irma en lui prenant la main sous la table. On va partir.

— Non. Tout de suite, gémit Emile.

Irma le secoua.

— Voyons, reprocha-t-elle, prends sur toi d'être rai-

sonnable, au moins. Tu n'es jamais content. Nous aussi on en a marre, tu sais, et on s'plaint pas. Allez... fais comme tout le monde.

Bébert aussitôt triompha.

— Quand je me tue à dire, proclama-t-il d'une voix mauvaise, que c'est un empoisonnement, c'mironton-là! Il découragerait père et mère. Visez donc sa bougie! Plus exigeant, on l'trouv'rait pas.

Emile se redressa.

— Moi, riposta-t-il, je ne vous parle pas.

— Mais moi, je te cause, fit Bébert aussitôt, et que ça te plaise ou non, c'est du kif.

— Oui, répondit Emile, seulement, quand on était là-bas, vous faisiez moins le malin.

— Comment?

— Au bordel, précisa-t-il hargneusement. M. Bouboule ne me démentira pas. Ah! c'est pas vrai?

Irma voulut le retenir.

— Non, reprit Emile. Maintenant que j'ai commencé, je viderai mon sac. Ça serait trop commode de tourmenter les gens sans qu'ils se défendent. Je ne peux plus accepter tout ce qu'on me fait à la fin, les affronts, les insultes... Est-ce moi qui ai proposé d'entrer dans cet endroit? Je vous ai suivi contre mon gré, et là, avec les femmes...

— T'es donc allé voir tes anciennes? dit Irma à Bébert.

Il l'écarta brutalement, d'un geste, et Emile se rejeta en arrière.

— Continue, fit Bébert... Va!... Mais vas-y!.... parle! raconte tout ce que tu as dans ta sale caboche, dégoise!

Bouboule s'était levé.

— Eh bien?

— Je ne sais plus, articula fiévreusement Emile. Je ne voulais pas... ça m'est sorti tout seul... ne me faites pas de mal, monsieur Bébert...

Lui aussi s'était mis debout et Bébert l'imita :

— Au bordel! clama-t-il... Ben, répète,... explique un peu la façon dont je m'suis conduit, mouchard, au bordel... Explique!

Il s'approcha d'Emile et, le prenant par le revers de son pardessus, le rudoya :

— Explique! Ah! tu n'veux pas? propre à rien. T'as plus ta tête à toi? Ben, mon salaud, j'vas t'montrer c'que ça coûte, d'essayer de baver. Tiens, charogne... fumier! Saloperie!

Entre ses mains, Emile dansait burlesquement et encaissait les coups que Bébert férocement lui portait dans les côtes. Il ne se défendait pas. Il gémissait. Il cherchait son chapeau qui avait dû rouler par terre et Bébert, sans arrêt, le frappait et l'insultait devant les derniers habitués du bar qui, se gardant d'intervenir, suivaient la scène et l'approuvaient.

A la fin, Bébert se baissa; il ramassa le chapeau d'Emile, le lui enfonça sur la tête et, de l'autre main qu'il avait libre, donna au malheureux garçon une gifle retentissante, qu'il accompagna d'un violent coup de pied au derrière. Puis entr'ouvrant la porte :

— File maintenant, cria-t-il... File... et plus vite que ça... là... dehors!...

Bouboule, près d'Irma, l'empêchait de bien voir.

Il dit pourtant, quand Emile fut parti :

— Voyez-vous, madame Irma, Bébert est peut-être un peu vif, mais M. Emile n'a pas eu raison dans cette histoire. De vous à moi, quel mal avons-nous fait d'aller au bobinard? Il pleuvait. On s'embêtait à vous attendre. Et après? Croyez-vous que des personnes de votre rang, on s'amuserait à les tromper? Ça n'aurait pas le sens commun.

Et il conclut, cérémonieusement, son chapeau Cronstadt à la main :

— Nous autres, madame, on a du savoir-vivre.

## X

Le lendemain, Emile garda le lit et, de toute la journée, évita d'attirer l'attention. Le corps tout endolori des coups qu'il avait reçus, il souffrait cruellement lorsqu'il tentait de faire un mouvement. Et ses membres étaient si las qu'il craignait de ne pouvoir se rendre à son bureau.

Cette perspective l'inquiétait fort. En outre, l'infortuné garçon se reprochait d'avoir bien inutilement peiné la Rouque en lui indiquant l'endroit où Bébert et M. Bouboule l'avaient conduit, la veille. C'était absurde. C'était une bien petite vengeance. Emile se la pardonnait mal, car il n'en voulait plus à présent à sa sœur. Il lui rendait cette justice qu'elle s'était toujours interposée dans ses disputes avec Bébert. Et cela lui était à la fois doux et pénible, le harcelait sans répit. Etait-il juste qu'Irma, qui l'avait si souvent défendu, éprouvât, par sa faute, une semblable déception? Il comprenait qu'elle en était certainement malheureuse, au silence qui, de l'autre côté de la cloison, régnait.

— Voilà, songeait-il tristement. Maintenant, ils vont se disputer. Elle n'aura plus confiance.

Puis, dans sa souffrance, il pensait à Bébert et ressentait une âpre satisfaction à ne point lui avoir mâché ses vérités. Dans son esprit étroit, borné et sans cesse altéré par la peur, il s'en fallait vraiment de peu qu'il ne se vît sous un jour héroïque ni ne grossît démesurément, en se félicitant, le fait d'avoir parlé. Car Emile était de ces gens têtus et obstinés qui cherchent moins dans les événements une leçon profitable que la raison de justifier leurs gestes et de s'en prévaloir. La haine qu'il avait pour Bébert l'aveuglait. Il eût provoqué les plus cruels affronts pour qu'ils puissent lui fournir l'occasion de se prouver qu'il n'était pas sans courage. C'était la première

fois qu'il en avait montré ; aussi il augurait bien de l'avenir et ses soucis s'apaisaient.

★

Or, Emile comptait sans Bébert qui s'éveilla vers la tombée du jour et dit après un sonore bâillement :

— A partir d'à présent, que je ne le voye plus sur ma route, n'est-ce pas, ce crétin-là?

Il parlait haut afin d'être entendu d'Emile et celui-ci n'en douta plus après une réponse de sa sœur, lorsque Bébert reprit, sur le même ton :

— Oui, oui, j'pige la combine. Il voulait, avec ses bobards, faire qu'on n'soye plus d'accord et qu't'ayes la crise contre moi. Ah ! l'miteux !

Il y eut un silence. Emile retint son souffle. Mais Bébert, durant plus d'une heure, resta sur ces paroles précises. A peine si, de loin en loin, le bruit qu'il faisait dans le lit en changeant de place, apportait à Emile un léger craquement du sommier. Puis Bébert se leva. Ses pieds claquèrent sur le bois du parquet ; il se chaussa, poussa deux ou trois jurons, alla dans la cuisine, revint, parla à Irma, tourna quelques minutes et finalement prit la porte qu'il referma violemment sur ses talons.

Tapi dans ses couvertures, Emile éprouva tout d'abord du plaisir à ne plus entendre Bébert et il se réjouit ; mais aussitôt la douleur lui arracha un petit cri et Irma dans sa chambre bougonna.

— Quoi donc ? demanda-t-il.

— Fais pas tant de manières, répondit Irma.

— C'est que j'ai mal.

— Eh bien, tant mieux, lui dit-elle. Je voudrais qu'il t'ait cassé les pattes.

— A moi ?

— Parfaitement.

— Oh ! par exemple, fit Emile. Par exemple ! Tu n'es pas juste, Irma. Pourquoi ? Voyons. C'est pas ma faute.

Réfléchis. Tu ne peux pas être injuste à ce point-là. Hein ?

— Te tairas-tu ? cria Irma.

Emile s'attendait si peu à être rabroué par sa sœur qu'il fut près de pleurer.

— Elle aussi, se désola-t-il intérieurement, est contre moi à présent. Elle aussi. Ah ! saleté de vie. Elle... Irma !

Tout allait donc l'abandonner ! lui échapper ! Le malheureux ne sut plus à quoi se vouer. Dans la demi-obscurité qui l'entourait, il se sentit perdu, exposé désormais aux fureurs de Bébert, et cela lui parut si affreux qu'il crut avoir rêvé.

— Irma ! appela-t-il alors de sa voix de fausset. Irma... oh ! non, n'est-ce pas ? ce n'est pas vrai... Tu n'es pas fâchée contre moi ?...

Mais Irma garda le silence et Emile dut en prendre son parti.

Un peu plus tard, il entendit la fille bouger dans sa chambre, verser de l'eau, chausser ses bottines et, tout en s'habillant, chantonner. Il frémit. Elle se préparait à rejoindre Bébert au bar Tango. L'idée qu'elle partait sans lui donner même un regard fut particulièrement pénible à Emile. Pourtant à l'entendre marcher si près de lui, il ne perdait pas encore tout espoir. Il se disait qu'Irma passerait peut-être le voir avant de s'en aller et il fermait les yeux dans cette attente, car elle lui était douce et le berçait.

— Oui, oui, murmurait-il béatement... elle va venir...

Il était comme un enfant qui a besoin de caresses, parce qu'il a mal et doit rester couché. Rien que ce chantonnement, qui arrivait de la pièce voisine, lui apportait déjà un apaisement. Cette présence d'une femme dans la maison l'attendrissait sur lui-même et, petit à petit, sans qu'il s'en aperçût, elle l'inclinait à suivre par la pensée les moindres gestes d'Irma, à les accompagner, les précéder. Ainsi il la voyait à sa toilette : elle se penchait, se

lavait, s'essuyait, puis laçait ses bottines. Emile accueillait ces images avec un sentiment qu'il n'osait point analyser et, insensiblement, à la présence d'Irma se substituaient dans son esprit d'autres présences plus étranges, plus secrètes. Il s'abandonnait à elles, les laissait librement circuler dans la chambre et autour de son lit. Pouvait-il les écarter ? Une légère poussée de fièvre accélérait le rythme qui les faisait aller, venir, se déplacer. Mais quelles présences ? et de quelles femmes ? Emile n'aurait su le dire. Il suffisait qu'elles fussent à ses côtés pour qu'il éprouvât du bien-être et une espèce d'engourdissement.

Cependant s'il pensait à Irma, ce n'était plus tout à fait elle qu'il voyait, qu'il croyait voir, ou elle avait un autre visage, des façons qu'il ne lui connaissait pas, de petits rires agaçants, provocants.

— Hein, quoi? bégaya-t-il. Quoi donc?

Il s'agita confusément, prononça des paroles sans suite, se sentit chaud et froid. Quoi donc ? C'était Denyse qui était là et lui parlait. Que disait-elle ? Emile n'entendait pas, ne saisissait rien de précis de ce qu'elle racontait. Soudain il devina qu'elle se déshabillait et s'approchait du lit. Comment donc! Cette eau versée, c'était elle qui l'avait tout à l'heure fait couler dans la chambre pour ses ablutions ? Elle et non pas Irma ? Emile avait-il pu confondre ? Denyse ! Il éprouva une rare félicité. C'était elle avec ses jambes nues, un peu grasses, ses lèvres peintes, ses seins, ses yeux froids et rieurs. Il la touchait, lui passait sur le corps ses mains d'homme. Et elle ne se défendait pas. Elle lui disait tout bas des mots qui flattaient son désir, le troublaient maintenant, l'embrasaient.

Emile se réveilla.

— Irma ! cria-t-il... où es-tu ?

Il écarta les draps, tenta de s'accoter de son mieux dans le lit, glissa, fit encore un effort, parvint à se met-

tre debout, pieds nus sur le plancher et, à tâtons, alla jusqu'à la porte.

— Es-tu là ? demanda-t-il.

Mais personne ne répondit et le pauvre garçon, geignant à chaque pas, finit par découvrir à terre ses vêtements, les ramassa, chercha sa montre et, à la lueur d'une allumette, regarda. Neuf heures. Il comprit qu'Irma était sortie depuis longtemps. Il n'insista point. Il revint tristement se coucher.

## XI

Désormais, il arriva fréquemment à Emile de penser à Denyse et, lorsqu'il descendait du métro, à Grenelle, d'être tenté d'aller la voir. Mais il craignait qu'elle ne lui fît mauvais visage ou que M. Paul, le patron, le reconnaissant, ne le jetât dehors. A chaque instant, le souvenir de cette fille s'insinuait en lui et le troublait. En vain lui opposait-il le mépris qu'il avait toujours èu pour les femmes de cette catégorie, il y pensait quand même, il en était honteux.

C'était surtout, le soir, à la sortie du bureau, que cette idée entrait en lui et ne le quittait plus. Alors, au lieu de prendre par la rue du Commerce, Emile remontait le boulevard. Arrivé à la hauteur du 162, il s'arrêtait, considérait, sans qu'il y parût, la devanture aux vitraux de couleurs, épiait les allées et venues des passants, puis s'éloignait à regret. Il vivait avec le désir de cette fille... et ce désir devenait tel qu'il le tyrannisait parfois et le plongeait dans l'hébétement.

Durant ces périodes, Emile n'était plus le même homme. Il regardait les femmes dans la rue, se retournait sur leur passage, hochait la tête et, la nuit, tendait l'oreille quand Irma rentrait avec quelqu'un. Il oubliait qui elle était pour lui, se complaisait à surprendre ses soupirs, les mots qu'elle chuchotait, s'en délectait amère-

ment. Il l'imaginait se donnant pour de l'argent — comme Denyse. Il en souffrait, quoique rempli d'obscures délices. Ses appétits, si longtemps endormis, ne lui laissaient aucun repos et le poussaient maintenant à suivre dans le quartier des gamines que ses façons épouvantaient, ou bien de vieilles femmes qui l'écouteraient peut-être. Mais il n'osait parler à aucune. Au dernier moment il s'enfuyait, tourmenté de désir, s'apercevant enfin que toutes ces créatures lui étaient odieuses et ne pouvaient remplacer Denyse. Etait-il bête ? Il n'y avait au monde qu'une Denyse ; il le savait, une seule, mais il savait aussi qu'il n'oserait jamais lui rendre visite, parce qu'elle se gausserait de lui.



Pourtant, un soir, l'envie de voir cette femme devint si impérieuse qu'après avoir longtemps erré aux alentours du 162, il se décida à entrer. Dans la salle vide, les femmes, par petits groupes, jouaient aux cartes, cousaient, brodaient. Deux d'entre elles tricotaient des lainages, assises vis-à-vis, sur une bouche de chaleur, et leurs jambes l'une dans l'autre se tenaient sous les peignoirs, frileusement serrées. A l'arrivée d'Emile, toutes se levèrent et Emile se sentit délivré, car, à la place du patron, il n'y avait, derrière les plantes vertes, qu'une énorme commère qui sonna aussitôt le garçon.

— Ah! tiens, c'est toi ! dit Denyse. Tu viens tout seul?

— Oui, tout seul, répondit Emile. Absolument. Qu'est-ce que tu bois ?

— Un petit cherry, fit-elle, pour n'pas changer.

— A cette heure-ci ?

— Moi, tu sais, je n'ai pas d'heure, dit Denyse.

Elle s'assit près de lui sur la banquette.

— Alors? questionna-t-elle.

Emile pensait rêver. Il regardait Denyse, souriait, lui prenait la main.

— C'est drôle, commença-t-il; quand il n'y a pas la musique, on est mieux.

— Tu trouves ?

— N'est-ce pas ? se reprit-il, craignant de l'avoir contrariée, c'est mieux et c'est moins bien... C'est autre chose.

— Dame! observa Denyse, on ne peut pas mener la vie des samedis tous les jours, on n'y tiendrait pas, personne...

Le garçon porteur du cherry avança :

— Et Monsieur, s'informa-t-il, ne prend rien ?

— Non, merci.

— Alors paye, dit Denyse, et donne le prix de la chambre; comme ça, on va monter tout de suite.

Elle vida d'un trait son petit verre, aida Emile à se lever, puis, le précédant vers l'escalier qui conduisait à l'étage :

— Madame! appela-t-elle, en remettant l'argent.

La chambre était étroite, basse de plafond, avec un lit de fer contre le mur et un bassin posé sur un seau de toilette. Mais Emile la trouva gentille. Dans une glace, des photos de militaires, des cartes postales sur lesquelles on voyait des colombes, une lettre au bec, où on lisait ces mots : « Doux message », étaient fichées le long du cadre. Emile s'y arrêta. Il y avait des vues de Grenoble, de Montargis.

Il déclara :

— Montargis, je connais.

Puis il s'approcha timidement de Denyse, la saisit dans ses bras.

— Attends, fit-elle en l'écartant, ôte ton pardessus. Il est tout mouillé et il m'fait froid... Tu veux bien?

— Certainement, dit Emile.

— Mais avant, poursuivit Denyse avec une moue espiègle, tu vas me faire mon petit cadeau, n'est-ce pas ? bien gentiment...

Elle prit elle-même dans le porte-monnaie d'Emile deux coupures de dix francs, une de cinq, les glissa dans son bas et, comme il la dévorait du regard :

— Fais pas c'tte bouillotte-là, railla-t-elle, et amène-toi... Quoi? Tu n'es pas encore prêt ?

*

... Il lui resta de ce moment passé avec Denyse une impression si pénible qu'il se le reprocha personnellement et s'en alla vacillant sur ses jambes, la tête vide, le cœur lourd. Il marchait sans savoir, cherchant l'ombre et n'ayant plus notion de rien. Dans les rues, les passants, les taxis, de lourdes voitures de livraison roulant à vide, se hâtaient et cent lumières, partout, éclairaient les maisons.

Emile ne voyait pas, n'entendait pas. Il était écœuré, il se fuyait lui-même et lorsque, après avoir tourné ici et là dans les rues et cheminé, durant près de trois heures, il se trouva devant l'immeuble où il logeait, il parut stupéfait.

Sur le pas de la porte, Belle-Amour et celles qu'on nommait Nénette, la Marquise et Trou-de-Vrille, bavardaient. Elles s'écartèrent pour le laisser passer et Emile entendit la Marquise qui riait. Il se garda de répondre, prit l'escalier.

— C'est toi ? cria Irma.

Emile ne dit rien, gagna sa chambre. Oui, c'était lui. Elle ne le voyait pas? Qu'est-ce que cela pouvait lui faire? Cela ne regardait personne. Mais Irma insista. Elle frappa à la porte d'Emile.

— Ben, dit Emile, je ne t'ai pas appelée... Il y a du nouveau ?

— Non, répondit Irma derrière la porte, seulement je je ne suis pas habituée à ce que tu rentres à pareille heure. J'étais inquiète.

— Je rentre quand il me plaît, grogna-t-il.

— Bon. bon.

Elle lui demanda au moment de sortir :

— Il ne t'est rien arrivé, au moins ?

Emile se tut.

— Allons, tant mieux, dit Irma en s'en allant. Je croyais que Bébert t'avait rencontré et que c'était lui qui t'avait retenu. Couche-toi, maintenant et dors.



— Dors? grommelait Emile assis tout habillé sur son lit. Dors ? Si je veux. Elle ne va pas se mettre à me donner des ordres ? Ça serait le comble... Ah ! là là... Mais Bébert là-dedans... Qu'est-ce que ça signifie ? me retenir ?

» Ah oui, découvrit-il, enfin... Voilà. Bébert devait attendre après moi pour m'ennuyer encore. Il m'attendait. Il me cherchait.

Cette idée d'abord l'égaya, parce qu'il avait échappé à Bébert, puis l'assombrit. Il se sentit seul au monde, chétif, sans force devant cet homme qui ne désarmait pas et lui voulait du mal. Ce n'était pas un homme, mais une brute, un voyou. Quel plaisir trouvait-il à poursuivre constamment Emile de sa haine ? Emile savait qu'il n'était pas de taille à lutter contre lui et il comprenait que c'était précisément à cause de cela que Bébert s'acharnait. Si Emile avait pu se défendre, Bébert n'aurait pas insisté. Certes non, il se serait comporté prudemment, comme il l'avait fait avec M. Paul l'autre nuit, quitte à crier ensuite et à provoquer tout un scandale.

« Naturellement, se dit Emile... Avec M. Paul, il n'en a pas mené large, tandis qu'avec moi... »

Ce souvenir lui rappela soudain Denyse, la salle vide du 162, les femmes cousant, jouant aux cartes. Une d'entre elles, qui confectionnait à un guéridon des cigarettes et se servait d'un petit appareil de métal, lui apparut

si nettement qu'il se souvint de l'avoir regardée, tandis que Denyse lui parlait, et il se sentit alors plus seul encore, plus misérable. A qui aurait-il pu penser en ce moment pour reprendre courage ? Il cherchait, ne trouvait personne. Sa sœur soutenait ouvertement Bébert depuis la scène du bar Tango. Quant à Denyse, Emile ne savait pas. Elle s'était conduite avec lui comme avec un client quelconque, sans empressement, sans plaisir. Qu'avait-il donc supposé? Il répugnait à se l'avouer. Sa naïveté l'humiliait, l'irritait.

« Oui, grogna-t-il ; c'est bien fait pour moi... C'est tant pis. »

Mais il revenait à Denyse et, malgré le pénible sentiment qu'il conservait de leur rencontre, il s'en repaissait, car il rattachait tout à elle comme au seul être humain à qui il pût penser. Quelle que fût la déception qu'il eût goûtée auprès de cette fille, elle était sa consolation. Il n'avait pas mieux à lui opposer, à lui préférer. Et c'était navrant et ridicule. Il le sentait ; et il cherchait à s'en convaincre, peut-être pour n'avoir pas à en souffrir, mais aussi parce que, dans le dégoût qu'il s'inspirait, il ne voyait personne plus près de lui ni plus capable, à bien réfléchir, de lui être comparé.

Alors il se mit à marcher dans la chambre, de long en large, accueillant chaque image qui pouvait évoquer Denyse et la lui rappeler. Que faisait-elle à pareille heure ? Emile ne le savait que trop... Il la voyait, allant d'un homme à l'autre, se proposant, s'asseyant et buvant. Il la voyait comme si elle eût été près de lui, dans cette chambre. Et il n'était pas jaloux de tous ces hommes qui montaient avec elle; il trouvait cela naturel. Il n'en était point offensé. Non. Pas le moins du monde. Pourquoi offensé ? Emile ne découvrait aucune raison de l'être. Seulement, quand il fut couché, il se prit la tête dans les mains et, seul enfin avec lui-même, dit tout bas :

— Saleté! Salope!... oh! oui... putain, va! Sale putain! Sale pouffiasse...

Et il éclata en sanglots.

XII

Il fut tiré de son sommeil, vers trois heures du matin, par des coups frappés contre le mur et une voix qui disait :

— J'veux qui s'réveille, nom de Dieu ! et il se réveillera. Faut qu'j'y parle.

Emile se frotta les yeux.

— T'réveilleras-tu ? continuait la voix... Ah ! cochon ! il fait c'lui qui roupille... Attends un peu, mon neveu ! Emile !

— Eh bien ! fit Emile.

Il comprit que c'était Bébert et demanda :

— Qu'est-ce que vous avez ?

Bébert cria plus fort :

— J'ai marre de toi, comprends-tu, marre! marre!

Et il heurtait du poing le mur en répétant « marre » de si haineuse façon qu'Emile eut peur et ne répondit rien.

Bébert alors éclata d'un gros rire.

— Ecoute, proposa-t-il, ensuite, en se mettant à chanter :

Joyeux, fais ton fourbi.
Pas vu. Pas pris.
Mais pris, rousti
Bat d'Af!
Ça sent la merd' dans les ro-ses.

— Il sera saoul, pensa Emile.

Bébert reprit :

— T'as eu raison ce soir de pas t'mettre dans ma route, parce que t'aurais vu si j't'arrangeais, moi. Figure ! Ah! là mais, j'te préviens, on s'rencontrera un autre jour

et j'te crèverai. Tiens-toi pour averti. J'te filerai en l'air. J't'esquinterai.

— Pourquoi ? dit Emile atterré.

— Ah! il demande pourquoi, se récria Bébert, en ricanant. Mais pour de rien, fumier. Parce que c'est mon idée.

Il continua sa chanson, cogna encore le mur, et soudain se sentant tout heureux, annonça :

— J'te crèverai à coup de lame, môsieur ! Comme ça... là ! Pan ! Le rouge pissera. J'aurai ta peau.

Accompagnant ses paroles du geste, Bébert avait tiré son couteau de sa poche, l'avait ouvert. Il le lança furieusement contre la cloison dont le plâtre s'effrita, puis, se baissant, il ramassa son couteau qui était tombé à terre, recommença son étonnante démonstration.

— Viens au pageot à présent, dit Irma.

— Oh ! ça va, ça fait assez comme ça, riposta durement Bébert. Je n'suis pas homme à c'qu'on m'commande.

— Mais je n'te commande pas.

— Ça serait pas à faire.

Après un temps très court, la Rouque reprit :

— Pas la peine d'ameuter la maison. Si tu crois qu'c'est agréable pour les gens qu'est autour... Demain la concierge viendra gueuler.

— J'm'en fous, dit Bébert.

— Oh ! tu t'en fous ! tu t'en fous !

— Et comment !... et puis quoi, gronda-t-il, après ? Tu m'cherches ?

Stupéfait, Emile colla l'oreille au mur. Les voix d'Irma et de Bébert lui parvinrent plus précises, mais vibrantes. Elles résonnaient étrangement.

— Ah! tu me cherches! clamait celle de Bébert.

— Parle moins haut.

— Non.

— Voyons, Bébert, fit la Rouque posément. Ça n'a pas

de sens, la vie qu'tu mènes. T'as abîmé l'papier du mur, avec ton couteau. Sois raisonnable.

— J'veux pas.

— Mais pourquoi... qu'est-ce que tu as ?

Il se mit à siffler.

— Dis-le, allons ! insista doucement Irma. T'y penses pas ? Dis c'que tu as une bonne fois et cesse de...

— Tiens ! répondit alors Bébert... voilà c'que j'ai...

Le bruit d'une gifle qu'Irma venait de recevoir retentit nettement, puis d'autres bruits plus sourds, qui devaient être des coups, se succédèrent.

— Oh ! quoi... arrête... arrête... Assez ! supplia la Rouque... Me cogner, moi! après tout ce que j'ai été pour lui... T'as pas de cœur, Bébert !...

Il y eut un silence et la voix de Bébert de nouveau s'éleva :

— J'te défends d'pleurer, jeta-t-il froidement; pleure pas, t'as pigé?... ou j'remets ça...

— Oh! non... soye pas comme t'es, Bébert, gémit la fille, soye pas mauvais... Qu'est-ce que je t'ai fait, d'abord ? Jamais j't'ai discuté... Et tu es ostiné après moi.

— La ferme !

Emile était bouleversé. Pour la première fois depuis longtemps, il entendait Irma pleurer et cela, malgré lui, l'emplissait de plaisir et d'étonnement. Plus elle pleurait et plus Bébert la querellait pour qu'elle se tût. Etait-ce possible ! Le plaisir qu'éprouvait Emile, il ne l'analysait pas, mais il se disait qu'il n'était plus seul désormais à souffrir par Bébert. La Rouque souffrait aussi. Elle apprenait, à son tour, que cet individu n'était qu'un être abject, dur, insensible. Elle allait enfin y voir clair. Emile ne se possédait plus. Une singulière jubilation s'emparait de ses sens, les comblait. Il se sentait ivre de bonheur. Il frissonnait Son cœur palpitait, lui battait, eût-on dit, dans la gorge, l'étouffait. C'était trop à la fois; trop pour lui, et il fut sur le point de crier à Irma de prendre

courage et de ne pas céder, quand il se ressaisit et redevint — fort heureusement — plus prudent et plus calme.

— A quoi bon lui dire ça, ce soir ?... songea-t-il... Demain je lui parlerai... je lui raconterai tout ce que je pense... oui... Demain...

Il ne doutait pas un moment qu'Irma ne l'écoutât ni ne souscrivît à ses propositions. C'était certain. Les coups que Bébert lui avait donnés, elle ne les oublierait pas de sitôt. Elle se les rappellerait et Emile ferait en sorte de l'humilier davantage pour la lier à lui. Cela devait quelque jour se produire et voilà que ce jour arrivait brusquement qui allait tout changer. Il se voyait déjà délivré de Bébert et rendu à la vie quotidienne et paisible qu'il aimait. Ce n'était pas trop tôt.

Derrière le mur, l'oreille tendue, Emile percevait à présent des mots confus, un vague murmure dont le sens lui échappait. Il attendit encore quelques minutes, puis il se recoucha et s'endormit très tard d'un sommeil agité. Le lendemain, il se sentit — contre son habitude — dispos et bien portant. Tout le monde s'étonna de sa bonne humeur. Qu'avait-il ? Pourquoi se montrait-il si joyeux ? Il quitta le soir son bureau sans traîner, descendit du métro, grimpa les escaliers quatre à quatre, entra chez lui.

— Irma ! cria-t-il aussitôt, Irma... c'est moi... Me voici...

— Ben, fit Irma... qu'est-ce qui te prend? Ça ne va pas mieux ?

Emile s'arrêta net. Il regarda la Rouque qui laçait ses bottines et tournait vers lui son visage peint, aux yeux noirs et cernés. Elle était belle ainsi. Ses cheveux roux, rejetés en arrière, ses épaules nues, sa gorge qu'on voyait sous la dentelle d'une chemise rose à petits plis le troublèrent. Il fit un geste.

— Pourquoi cries-tu ? lui dit Irma.

— Je... je croyais... répondit Emile.

— Comment ?

— Après ce qui a eu lieu cette nuit... entre vous...

La Rouque fronça sévèrement les sourcils.

— Cette nuit ? demanda-t-elle.

— Ben, oui...

— Que s'est-il donc passé ?

— Il t'a battue, n'est-ce pas ? dit Emile.

Elle haussa les épaules, imperceptiblement, observa Emile, lui sourit.

— Certainement, reconnut-elle ensuite. Il m'a battue. La belle affaire !

Emile toussota et perdit contenance.

— Mais comment sais-tu donc, interrogea la Rouque, qu'il m'a battue ? Tu écoutais ?

— Ben, répliqua Emile, quand Bébert m'a eu réveillé...

— Laisse Bébert, ordonna Irma d'un ton désagréable... Le mêle pas à tes histoires. Je n'le supporterais pas... D'abord c'n'est point cause qu'il t'a réveillé que tu devais écouter. Tu n'as pas honte ! Si j'le lui racontais, je n'sais pas la façon qu'il le prendrait, t'sais. Avec lui, ça fait vite.

— Pourtant, il n'avait pas de raisons de te battre, avança craintivement Emile. J'ai très bien entendu. Non. Pas la moindre raison.

— Si, affirma la Rouque.

Elle noua sur la jambe ses lacets, les enfonça dans la tige vernie des chaussures, se releva.

— Et ces raisons, t'as pas à les connaître, dit-elle avec sérieux. C'est mes raisons, à moi.

Emile hocha piteusement la tête.

— Oui, poursuivit la curieuse créature. Tu ne vas pas vouloir te mettre à tout régler ici ?

— Oh! vraiment, fit Emile, ce n'est pas moi qui règle tout ici, comme tu viens de dire, Irma, tu n'es pas juste...

— Quoi ?

— Moi, je ne pensais qu'à la peine que tu as eue cette

nuit, quand tu pleurais, et c'est pourquoi je suis rentré si vite. Je voulais être avec toi, près de toi.

— Non, dit la Rouque, oh! non... pas ça...

— Ecoute, reprit Emile qui la voyait, malgré ses dénégations, plus touchée qu'elle ne le voulait paraître, nous, on est frère et sœur et le mal qu'on fait à l'un, l'autre en a mal aussi. Pas vrai ? Il en a mal, au moins moi, je te le jure. Je te plaignais cette nuit. Je me mettais à ta place.

Irma baissa les yeux et demanda :

— Pourquoi avais-tu mal?

— Parce que c'est un mauvais homme, débita-t-il d'une traite, qui ne cherche qu'à vous brutaliser. Il aime ça, c'est son vice. Oh ! je le connais. Cette nuit encore, il a menacé de m'esquinter, tu te rappelles? il ne s'est pas gêné pour le crier tout haut.

— Il avait bu, répliqua simplement Irma.

— Bu ? bien sûr, mais ça n'empêche rien, dit Emile. Ce qu'il a promis, il le fera.

— Mais non.

— Mais si ! riposta-t-il. De sa part, on peut s'attendre à tout. Ça lui plaît de tourmenter les gens. Ça l'excite. Moi, vis-à-vis de lui, je ne sais plus comment faire. J'ai beau ne pas répondre...

Irma dit doucement :

— Y a des fois qu'il est si gracieux !

— C'est qu'il cache sa nature, affirma fiévreusement Emile. Crois-moi... Et puis avec toi, il a peut-être des moments agréables, parce que tu lui donnes du plaisir...

— Et des sous, fit Irma.

Emile reprit :

— Alors il est plus souple, n'est-ce pas ? Il se laisse tomber... Tandis que, moi, je sens qu'il me déteste, qu'il me hait, et qu'un jour ou l'autre il me brutalisera encore lâchement, selon son habitude. Ah! mon Dieu, tout seul, je suis tout seul...

— Et moi, murmura soudain très bas la Rouque, tu n'me comptes pas ? Tout c'que j'peux faire pour le retenir, je le fais, va... et je le ferai, chaque fois.

— Irma !

— Non, m'oblige pas à raconter tout c'qu'il bonnit quand on r'vient ensemble, du Tango...

— Ah! tu vois, tu vois! dit Emile... N'est-ce pas? il a promis de me tuer.

— Des fois, oui, il en parle, dut avouer la Rouque, et j'fais celle qu'en rigole pour empêcher qu'il y pense pour de bon. Si tu savais comment qu'il m'traite alors. Il m'cogne dehors, sans s'occuper des gens, n'importe où... comme ça se trouve et j'me défends pas. J'laisse sa colère passer sur moi.

— Mais c'est abominable.

— C'est pas tout l'temps rose d'être mariée avec lui, affirma la Rouque... Un homme pareil, on l'comprend pas. Il a sa tête.

Emile prit Irma dans ses bras.

— Si tu voulais, dit-il avec terreur, Irma !...

— Oh ! penses-tu !

— Je te jure, Irma ! Il suffirait que tu veuilles. On s'en irait.

— Et où qu'on irait ? demanda-t-elle.

— Ailleurs, dans un autre quartier, répondit Emile... L'quartier où je travaille, c'est bien...

— Rue d'la Roquette ?

— Les autres rues aussi, expliqua-t-il. C'est plein d'hôtels. On habiterait l'hôtel et c'est passant toute la nuit pour toi. Tu t'y retrouverais...

— Ça serait surtout Bébert qui me retrouverait, murmura lentement la fille. Il m'l'a pas caché, va. Partout qu'on irait, il le découvrirait, sois tranquille. On n'y échappe pas...

— Ne parle pas comme ça, Irma ! supplia Emile. Ne m'enlève pas tout espoir... Je suis sûr que si on essayait,

on réussirait... Non ? tu ne veux pas essayer ? Tu as peur ?

— Non. J'ai pas peur.

— Eh bien ?

— Eh bien, soupira-t-elle, j'sais pas.

Emile allait la presser encore de tenter avec lui la chance, mais il lâcha soudain sa sœur, s'écarta d'elle, devint livide et, mettant un doigt sur sa bouche, lui fit signe de se taire.

— Le v'là, n'est-ce pas ? souffla Irma... C'est lui ?... C'est Bébert ? On a ouvert la porte ?

## XIII

C'était, en effet, Bébert. Il entra, parut surpris de découvrir Emile avec sa sœur, mais n'en dit pas un mot et enleva sa casquette, qu'il jeta sur le lit.

— Tu vois, balbutia la Rouque, on parlait justement de toi, avec Emile.

— Hé bien ! n'vous dérangez pas.

— Oh! fit la Rouque, avec un petit rire qui sonna faux, pour ce qu'on racontait...

Bébert se tourna du côté d'Emile et le dévisageant :

— J'parie, déclara-t-il, qu'en v'là un qu'éprouve guère de plaisir à me voir. C'est exact ?

— Pas du tout, riposta la Rouque. Seulement comme t'y fais toujours peur, il prend tes boniments à la lettre. C'est à ce point-là qu'il n'sait quoi inventer pour avoir peur... Crois-tu ?

— Moi, j'y fais peur ?

— Oh ! t'es marrant tout d'même, dit la Rouque... Tu peux pas t'empêcher... La preuve...

— Mais j'y ai jamais fait peur, répliqua Bébert, sans vergogne. C'est des idées. Des imaginations. Tu t'en es aperçue, toi ?

Il eut une petite moue, regarda fixement devant lui comme un homme subitement envahi par une obscure pensée, sourit, cligna un œil.

— J'te promets bien, affirma-t-il ensuite, sur un ton enjoué, qu'il doit y avoir erreur.

Et, s'adressant à Emile qui restait prudemment éloigné :

— Voyons, dit-il, réponds, puisqu'il est question de toi. T'es pas rassuré ? Tu t'méfies ?

Emile ouvrit la bouche, mais aucun son n'en put sortir. Il tenta de répondre par un geste, un grand geste vague, embarrassé.

— Tiens, fit observer Irma, rien qu'd'y parler tu l'mets dans des états. Il trouve pas ses mots. C'est curieux d'être comme ça, hein ? Faut pas lui en vouloir.

— Ben, naturellement, dit Bébert.

L'expression de son regard cependant changea, se tendit, durcit.

— Emile ! appela la Rouque.

— Non, laisse, trancha Bébert. Vise donc. Un peu d'plus, il rentrerait dans les murs, tellement qu'ça l'amuse que j'y aie causé. Qu'est-ce que je disais ? Le v'là qui va renverser la toilette, à présent.

— Viens ici, appela une seconde fois Irma. Il ne te touchera pas. Avance... Viens, Emile !

Bébert avait sournoisement plongé sa main droite dans la poche de sa petite veste, attendait et se dandinait.

— Avance, mais avance, répéta la Rouque.

— C'est vrai. Avance donc ! proposa Bébert. T'as entendu ?

— Je... je..., bredouilla lamentablement Emile, en désignant Bébert... Tiens... là...

Il recula épouvanté.

— Quoi, là ?

Bébert demanda :

— C'est-il qu'tu vas longtemps nous mettre en boîte

avec tes mômeries ! Avance donc, cabochard. Ah ! non... tu refuses ?

Il fit deux ou trois pas dans la direction d'Emile et, bonhomme, s'amusant de la terreur qu'il avait l'air d'inspirer à son insu, prit un temps, se piéta dans une attitude étonnée.

— Le couteau ! murmura Emile... Dans sa poche... le... le couteau... Irma ! Il l'a ouvert.

Irma ferma les yeux.

— Ouvert ? déclara Bébert sur un ton conciliant... Ben, oui... il est ouvert...

— Oh ! supplia Emile... par pitié ! N'approchez pas... arrêtez !...

— T'es tout d'même ostiné, fit Bébert. On te d'mande d'avancer, tu n'veux pas.. et pis si on avance, tu cries...

Irma dit à voix basse :

— J'permettrai pas, Bébert, que tu y fasses mal.

— Alors, railla-t-il... toi, t'as quèque chose à voir là n'dans? Tu charries?

— Bébert!

— Attends ! répliqua-t-il... il en restera pour toi si qu't'en désires... Te chagrine pas.

En parlant ainsi à Irma, il s'était approché d'Emile; mais celui-ci tentant de l'écarter, Bébert le poussa rudement.

— Voilà, débita-t-il tout à coup, en montrant son couteau... Tu vas voir. Qu'est-ce que c'est qu'un méchant p'tit coup d'lame? J'veux pas te tuer, ballot! J'vas t'piquer simplement... t'piquer... tu l'sentiras même pas... J't'assure, rien de rien... à peine...

— Oh ! non... non, non, gémit Emile, qui, maintenant, retiré au fond de la chambre et adossé au mur, s'immobilisait dans une attitude terrifiée.

Bébert le fixa rudement dans les yeux, le pénétra tout entier de son regard et, agitant son arme, de l'air le plus engageant du monde :

— T'y es? questionna-t-il. T'es-t'y prêt? Ça sera vivement fait... Bouge pas...

Emile poussa un cri.

— Là! dit Bébert.

Il jeta son couteau en avant, le retira, en menaçant la Rouque qui s'était instinctivement portée vers lui pour arrêter son geste, puis, le lançant très vite, toucha Emile une nouvelle fois.

— Au secours! hurlait celui-ci. A l'assassin! Au secours! Au secours!

Bébert lui annonça :

— Si tu gueules, j'te finis... hein? tu m'saisis bien... Je te...

Il regarda sa lame qui apparut ensanglantée, et, maître de lui comme de chacun des coups qu'il portait, serra les dents.

— Monsieur Bébert! Monsieur Bébert! pleurait Emile... Non, Monsieur Bébert... Oh !...

Il se laissa tomber par terre, cria plus fort, trépigna de douleur. Bébert se pencha sur sa victime. Il n'enfonçait pas tout à fait la lame, mais, aussitôt qu'elle atteignait Emile, la retirait rapidement pour frapper encore... Plus Emile appelait et plus Bébert demeurait calme en continuant son horrible jeu. Il se releva enfin, pâle, crispé, les yeux étrangement brillants, ferma son couteau et, d'une voix qui semblait détimbrée, ordonna :

— Maint'nant voilà... c'est fini... J'te touche pas... Mais non... mais non... Mets-toi d'bout... Allez! les piqûres que t'as reçues, c'est moins que rien... Debout... allons... ne m'fais pas répéter... Quitte d'ici... nom de Dieu!... Fous-moi l'camp dans ta chambre.

Emile, titubant comme un homme ivre, obéit; il passa devant Irma et voulut s'arrêter. Bébert le poussa par derrière. Il s'affala dans le couloir, se releva péniblement, disparut. Mais Bébert l'avait suivi.

— Allez-vous-en! geignit Emile.

— Tu vas t'déshabiller, dit Bébert, et Irma va t'donner d'l'eau, des serviettes et du sel, du gros sel que tu feras fondre dans l'eau. Tu n'auras qu'à passer de c'tte eau salée où qu'tes piqué.. tu te coucheras...

— Irma! appela-t-il.

Elle apparut, livide.

— Apporte c'que j'viens d'y dire, débita tranquillement Bébert, et grouille-toi. Il n'en clabotera pas pour cette fois-ci. Soye assurée. Seulement, des idées qu'il aurait de r'commencer ses gueulements quand tu s'ras descendue, tu descendras toute seule et moi je resterai ici à le surveiller.

Sur ces conseils, Bébert se retira et alla se laver les mains. Il lava aussi son couteau, se déchaussa, mit les pantoufles d'Emile.

— Il saigne beaucoup, tu sais, lui confia Irma qui, terrifiée, le rejoignit dans la cuisine.

— Ah! oui?

— Oui... oui... affreusement...

— Ben quoi, c'est naturel, conclut Bébert. Y a rien là n'dans que d'naturel, j'te jure. C'est plutôt l'contraire qui m'étonnerait.

## XIV

A la vue de son propre sang qui coulait, Emile fut envahi par l'épouvante et se reprit à pleurer, à se lamenter ; mais Bébert le rappela brutalement à l'ordre.

— Veux-tu que j'te fasse taire? lui cria-t-il.

Emile pleura plus bas. Il avait dans le gras du bras et à l'épaule quatre plaies peu profondes, deux autres à la cuisse droite et une longue éraflure à l'aine qui saignait en abondance. Les serviettes qu'il trempait dans l'eau étaient toutes rouges. Emile les mouillait, les pressait, puis les passait sur ses blessures qui alors le cui-

saient davantage et lui arrachaient de petits cris, qu'il étouffait pour ne pas irriter Bébert.

Celui-ci se tenait dans la cuisine et lisait des journaux. Il était sans remords. Une cigarette collée au coin de la bouche, il parcourait les feuilles paisiblement et, de temps en temps, il souriait, satisfait de lui-même, s'étirait, se versait du rhum. Près de la bouteille, sur la table, étaient placés sa montre et son couteau. Il leur jetait parfois un coup d'œil. La montre lui rappelait Irma. Le couteau, Emile. Mais il n'insistait pas et reprenait aussitôt sa lecture avec un grand sérieux.

A cinq ou six reprises, la Rouque rentra, accompagnée, et Bébert l'entendait ouvrir, fermer sa porte. ...La soirée se passait sans accrocs. Emile, dans sa chambre, ne faisait aucun bruit; il avait fini par se coucher et s'endormir. Quant à Bébert, il avait lu ses journaux, vidé presque aux trois quarts la bouteille de rhum.

Il bâilla.

— Ahhh! fit-il.

Irma, qui reconduisait un client jusqu'à la porte, s'apprêtait à le suivre.

— Bah! ça fait bien comme ça, lui annonça Bébert, laisse tomber.

Il se leva, sortit de la cuisine.

— Et alors, chuchota la Rouque... Emile ?

— Il m'a pas causé d'peine, dit Bébert. Probable q'ça lui aura suffi.

— T'as été le voir?

— Ma foi, non.

Irma proposa :

— Veux-tu que j'aille me rendre compte, moi? Si, quelque fois, il avait besoin d'autres serviettes, on n'peut pas les lui refuser.

— J' t'empêche pas, fit Bébert.

Il regarda Irma pénétrer dans la chambre, hocha silen-

cieusement la tête, alla jusqu'à l'entrée, donna deux tours de clef à la serrure, revint.

— Eh ben, s'informa-t-il, il n'est pas claboté?

Irma, chargée de la cuvette et des serviettes ensanglantées, répondit à voix basse :

— Il a fait propre par terre, j'te promets. C'est plein d'eau. Quel aria!

— J'pense bien, fit Bébert en allant se coucher.

La Rouque se secoua.

— Bonsoir, dit-il.

— Je vais venir tout de suite, répondit-elle en rinçant la cuvette sur l'évier et évitant de se salir. Dans cinq minutes.

Elle tira du linge d'un placard, retourna au chevet d'Emile, l'écouta respirer.

— Mais il n'a pas de draps, constata-t-elle soudain avec stupéfaction. Qu'est-ce qu'il en a donc fait? C'est embêtant quand même. Il va tacher.

Du sang avait collé par endroits sa chemise, s'était coagulé. Les couvertures en étaient pleines, ainsi que la toile du matelas et ses vêtements qu'il avait dû jeter par terre, sans aucun soin, en se déshabillant.

— Mon Dieu! soupira la Rouque découragée... Qu'est-ce que ça signifie, des aventures pareilles!

Elle se sentait prise de dégoût, de tristesse et se disait qu'il fallait, véritablement, n'avoir plaisir qu'à faire le mal pour se livrer, comme l'avait fait Bébert, à un acte si odieux. Etait-ce possible ! Elle avait beau s'interroger. Cela passait sa raison, lui paraissait révoltant, monstrueux. Et pourquoi? répétait-elle en tournant dans la chambre. Pourquoi?... pourquoi?...

Bébert, qui s'était mis au lit, l'appela.

— C'est bon, dit-elle. Je viens.

— Mais tout d'suite, cria Bébert.

La Rouque le rejoignit.

— Naturellement, observa-t-il, moi, maintenant, j'compte pour rien, y en a qu'pour l'autre.

— Il n'a même pas de draps, dit Irma.

— Ben, tant pire.

Bébert se mit sur son séant.

— Tu n'es pas folle, demanda-t-il, de t'en faire pour des draps?

— Ça dépend, riposta-t-elle : un pauvre type tel que lui, j'peux bien être ennuyée. Après tout, c'est mon frangin, n'est-ce pas? Tu l'as bien arrangé.

— D'puis l'temps qu'il le mérite, affirma tranquillement Bébert, fallait que ça se passe.

— Ah! vraiment?

— Vraiment.

Il ajouta en allumant une cigarette :

— Moi, faut pas m'braver ou j'me venge. J'oublie pas. J'oublie jamais. Seulement comme, à présent, ton salaud de frère va filer doux, j'y remettrai ses draps dans la chambre dès demain matin et on n'en parl'ra plus.

Alors Irma se révolta :

— Comment, s'écria-t-elle, toi! tu t'es abaissé à y faire une chose pareille?

— Ben, pourquoi pas?

— Parce que, dit Irma courroucée, c'est guère d'un homme d'agir si petitement.

Bébert se tut.

— Non, guère d'un homme, reprit la fille. J'te reconnais pas. Ça n'a pas d'nom. As-tu seulement pensé de c'qu'on dirait de toi, si ça s'savait?

— Si ça s'savait?

— Certainement, poursuivit-elle. Y aurait personne pour te donner raison.

— Toi, la première, n'est-ce pas? la provoqua Bébert qui avait sauté du lit et, la main levée, attendait.

— Oui, dit Irma.

La main s'abattit. Irma ne se déroba point et la reçut en plein visage.

— Frappe encore, gronda-t-elle, mais frappe, frappe donc. Si tu crois qu'ça m'fera changer d'avis, t'as du retard... Eh bien, qu'est-ce que tu as? Tu ne t'sens plus le courage?

Elle regardait Bébert en face, de très près, et, pour mieux le narguer, se mit à rire.

— Attention ! dit Bébert.

Irma lui répondit :

— Esquinter les gens sans défense, cogner les femmes, t'es fort là-dessus, hein? T'as l'habitude.

— Fais attention, répéta-t-il. Je n'te l'rappellerai plus. Si c'est une tripotée qu't'as envie, sois sans crainte, j'vas t'servir.

— C'est ça, fit-elle.

Mais Bébert lui tourna tout à coup le dos, se recoucha et très digne, déclara :

— Tiens! cause toujours, tu m'embêtes. J'suis pas aux pièces ici ! Ah bon Dieu, non. Après l'frangin, avoir à dresser la frangine, merci bien!

Près de lui, de la nuit entière, la Rouque ne put fermer l'œil. Elle était indignée. Elle ne comprenait rien à Bébert et les questions qu'elle se posait à son sujet la tracassaient. Quel homme était-il donc, pour avoir pris si aisément son parti de ne point la battre? Elle s'en étonnait, se perdait en conjectures, se reposait les mêmes questions. Mais, plus Irma s'efforçait d'y répondre, plus son effort demeurait vain.

Elle vit ainsi dans les persiennes le petit jour pointer, grandir, emplir la chambre d'une vague lueur décolorée. Sur les murs, au plafond, cette lueur qu'elle regardait lui fatiguait les yeux. Puis la lumière se fit plus claire, rayonna entre les minces lamelles de bois et Irma écouta si Emile se levait. C'était pourtant son heure. Les voitures qui roulaient dans la rue à grand fracas auraient

dû l'éveiller. La Rouque était inquiète. Elle n'osait, de peur d'être surprise par Bébert, aller voir ce que faisait Emile, s'il souffrait, s'il avait besoin d'elle. Un découragement profond l'accablait.

A son côté, Bébert, la bouche ouverte, ronflait. Son haleine répandait une forte odeur de rhum et de tabac. Endormi, il était laid à voir. Ses cheveux, qu'il s'était fait couper la veille et raser sur les tempes, lui prêtaient un nouveau visage que la fille découvrait maintenant comme celui, ou presque, d'un inconnu. Pourquoi s'était-il fait tailler les cheveux de la sorte, à cette mode imbécile des matelots américains? Elle lui allait mal. Elle était loin de l'embellir. Mais hélas! il en était de tout pareil avec Bébert; cela lui avait plu et voilà. Il n'en fallait pas davantage. La seule explication était qu'il avait jugé bon que cela fût ainsi. Au surplus, il n'en donnait pas.

Cela rappela à Irma la façon révoltante dont il avait tiré son couteau et s'était jeté sur Emile. Pourtant, Emile n'avait rien dit ou fait qui justifiât un tel acte. Au contraire. Mais Bébert avait eu envie de frapper Emile de plusieurs coups de couteau, et il les lui avait donnés. C'était son idée; il y pensait depuis longtemps déjà le soir, quand il rentrait et menaçait le malheureux. Personne n'aurait pu l'en empêcher. Ni Dieu, ni diable. Il n'y avait pas à lutter : c'était sa nature, une sale nature, qui le poussait au mal. Ensuite il n'y songeait plus; il n'en avait nul regret, nul ennui, nul souci même.

« Ah! non, aucun, se dit la Rouque. Pour c'qui est de regretter l'mal qu'il a fait, celui-là, il s'en fout. »

Elle soupira, se pencha hors du lit, regarda l'heure à une petite montre qu'elle avait à la portée de la main sur une chaise et se coula sous les couvertures, les ramena frileusement très haut.

De la rue s'élevait la rumeur du matin avec ses bruits divers et familiers. Les volets des boutiques claquaient.

Des taxis, qui sortaient d'un garage voisin, passaient l'un après l'autre. Puis un marchand d'habits jeta son cri plaintif :

« Habits! Chiffons! »

Irma prêtait l'oreille. Elle guettait le moment où Emile appellerait pour aller lui donner des soins et avoir au moins une excuse si Bébert se fâchait. Mais Emile ne bougeait pas. C'était bizarre. Irma redoutait qu'il ne pût appeler. Cette idée la tourmentait. A la fin, n'y tenant plus, elle se leva avec mille précautions, courut au chevet de son frère.

— Irma, prononça celui-ci, dès qu'elle pénétra dans la chambre.

La fille s'approcha doucement.

— Tu ne dormais donc pas? fit-elle.

— Non, répondit Emile. J'attendais après toi, que tu viennes...

— Et comment es-tu?

— Ça m'tire, dit-il d'une voix faible. Là, dans l'épaule, dans le côté.

— Ne t'agite pas surtout, chuchota tristement la Rouque. Ne bouge pas... Tu as eu froid?

— Oui, froid, articula péniblement Emile... très froid... à présent encore... j'ai... je...

— Chut! souffla Irma. Laisse-moi faire... ne parle pas... Il ne faut pas... reste bien sage...

Elle arrangea les couvertures qui étaient empilées et tassées, remonta l'oreiller.

— Hein? pleurnichait Emile, pourquoi m'a-t-il frappé? J'ai mal.

La fièvre le secouait. Il tremblait. Il claquait des dents, et, comme il voulait expliquer où il avait mal :

— Non, dit Irma, ne parle pas, voyons. Tais-toi... je vais bien te soigner... tu penses, mais il faut être raisonnable. Tiens, regarde : tes blessures sont déjà fermées. Tu vas guérir, vite.

— Oui, mais j'ai froid... tellement!...

Il murmura comme un enfant :

— Et puis, il faudra prévenir...

— Quoi?

— A mon bureau.

— C'est entendu, affirma gentiment la Rouque... j'irai moi-même... Bien sûr qu'il faut prévenir.

— Un... pneumatique, dit Emile, pour qu'ils envoient le médecin, n'est-ce pas? tu iras le mettre à la boite...

— Je le porterai, tout à l'heure, dit Irma.

Elle le quitta pour aller faire chauffer de l'eau, puis revint avec la cuvette, des serviettes et commença à le laver. Mais Emile ne pensait qu'au pneumatique qu'il voulait envoyer et il ne fut en paix qu'après l'avoir écrit lui-même au crayon et remis à Irma. Il souffrait moins. La Rouque lui avait nettoyé et bandé ses plaies et fait prendre une tasse de café noir. Néanmoins la fièvre persistait et, vers onze heures, elle augmentait si brusquement qu'Irma, qui rentrait de la poste, fut sur le point de redescendre prévenir un docteur.

Bébert la héla.

— Qu'est-c'qu'il s'passe donc? demanda-t-il. T'étais sortie?

Irma le mit au courant en deux mots et Bébert s'arracha du lit, s'habilla :

— Attends que je l'aye vu, grommela-t-il, avant d'te révolutionner. Un docteur n'y pigera rien et entre nous faut s'méfier. T'imagines le tintouin qu'on aurait si qu'Emile s'permettait d'expliquer le coup?

Suivi d'Irma, il entra dans la chambre, considéra Emile, lui tâta le pouls.

— Oui, dit-il, c'est désagréable, mais rassure-toi. On va lui filer d'la quinique.

— J'en ai justement acheté en allant à la poste, lui apprit Irma.

— Quelle poste?

— Un pacu, répondit la fille. Il a tenu à prévenir qu'il n'irait pas à son travail.

— Bon, fit Bébert d'un air bourru.

Il se gratta la tête et, comme Emile ouvrait les yeux et le reconnaissait :

— Aye pas peur, lui dit-il. Avec Irma, on est là pour t'rendre service. Va pas te faire d'idée, au moins. On est assez contrariés comme ça.

— Oh! oh!

— Naturellement, reprit Bébert, ça t'cuit, tes écorchures. Mais n't'en fais pas et ne remue pas. Comment?... Tu veux parler?

— Monsieur Bébert, balbutia Emile, je... ne...

Il fit un geste et soudain s'agitant et se reculant sous ses couvertures, poussa un cri strident.

— Allons, voyons, lui reprocha Bébert. On n'te touche pas, on n'te fait rien...

— Le... le... couteau! gémit Emile. Oh! non, je ne veux pas... dites... Partez! allez-vous-en !

— Oui, proposa Irma en écartant Bébert, quitte d'ici. Il croit qu't'u vas lui faire encore du mal et il n'a plus sa tête. T'ostine pas. A quoi ça t'sert ?

— Rapport au toubib, répondit sérieusement Bébert. J'veux qu'il comprenne...

— Il est trop fatigué.

— Ecoute, ordonna-t-il, faut qu't'y fasses la leçon et qu'si on l'interroge, il raconte qu'on l'a attaqué dehors, qu'il sait pas qui. Autrement, toi comme moi, on en aura des embêtements. T'as saisi ?

— Mais l'toubib n'y d'mand'ra rien.

— Des fois, dit Bébert... suffit qu'on tombe sur une betterave.

— Ben, j'y causerai, déclara la Rouque. J'espliquerai qu'c'est dans la rue qu'il a été poignardé par un type... Ainsi tu peux aller sans t'faire de bile. J'arrangerai tout. Va, sois tranquille et, quoique tu t'soyes conduit hier de

façon qu'il y a pas d'mots, appuye-toi sur moi. J'te promets que tu peux... Appuye. Appuye. J'tiendrai l'coup.

## XV

Le médecin, envoyé par le patron d'Emile, arriva à la nuit et Irma se lança dans des explications si embrouillées qu'il ne témoigna nulle envie d'en apprendre davantage. Il se borna à constater qu'Emile n'était point en état de reprendre son travail avant une quinzaine de jours, rédigea une ordonnance et laissa son adresse.

Bébert, qui écoutait contre la porte, se sentit soudain plus dispos.

— Tu vois, annonça-t-il joyeusement à la Rouque, j'avais-t-il pas raison d'penser qu'çà n'serait rien ?

— Je préfère qu'ça soye ainsi, répondit-elle.

— Ben et moi donc ! Y a des chances. Seulement, déclara-t-il, quand j'dis une chose, il y a qu'à me croire. J'suis pas pour les complications, t'sais, et rapport à c'qui est de filer des coups de lame sans détériorer qui qui les reçoit, j'ai la main, mieux que personne, et comment !



La vie reprit son cours. Bébert alla rejoindre Bouboule au bar Tango, Irma ses clients du boulevard, et Emile, peu à peu, recouvra ses forces et put bientôt se lever et marcher.

Sur les conseils d'Irma, il avait pardonné à Bébert et celui-ci s'était engagé en retour, par serment, à le laisser tranquille. La paix semblait donc faite entre eux. Une paix durable quand Emile qui, depuis cette histoire, évitait de la rappeler, s'aperçut que les femmes en bas, lorsqu'il rentrait, parlaient de lui et le regardaient drôlement. Cela lui fut désagréable. Qu'avaient ces femmes à s'occuper ainsi des gens? Emile en restait surpris. Elles l'inquiétaient et lui qui, d'habitude, feignait de ne

jamais prendre garde à elles, les observait maintenant du coin de l'œil et essayait d'entendre ce qu'elles disaient.

Trou-de-Vrille et la Nénette étaient les plus loquaces.

— Vise-le! chuchotait l'une.

— Oui, disait l'autre, à sa place, moi, qu'est-ce que j'aurais porté comme plainte.

La première reprenait :

— Un c... pareil? Il a les foies!

Se sentant surveillées, elles en profitèrent certains jours, pour parler à voix haute et échanger entre elles des réflexions blessantes sur la personne d'Emile, son courage, sa moralité.

— Figure-toi, déclara un soir Trou-de-Vrille, comme Emile approchait, paraît qu'la Rouque y lâche des ronds.

— Des ronds, à qui ? demande la Nénette, feignant de ne pas comprendre.

— Mais au mosieur qui est dans les porte-plume.

— Faut qu'elle en aye envie!

— Bédame, reprit Trou-de-Vrille, tous les goûts est dans la nature... Seulement si l'mec apprend ça, t'entendras encore du raffut, tu peux m'croire.

— Tiens, dit Nénette. L'c... appellera encore à l'assassin! puis il taira sa gueule, pas vrai?

Emile avait fait mine de monter l'escalier, mas il était revenu sur ses pas et, tapi dans le corridor, il écoutait les deux femmes qui, l'ayant vu, se mirent à rire.

— De qui parlez-vous donc? leur demanda-t-il sèchement.

— Hé! les copines, y a quelqu'un qui nous cause. Amenez-vous toutes, mais grouillez-vous.

— Je ne cause qu'à vous seules, dit Emile en désignant Nénette et Trou-de-Vrille, parce que...

— Hou! hou!

— Parce que...

— Accouche! fit Nénette, en le saisissant par un bras et l'attirant dehors.

Emile la repoussa.

— Dites donc, riposta-t-elle, vous pourriez p't'être avoir d'autres manières.

— Il nous cherche, affirma Trou-de-Vrille. On lui demandait rien. Il a commencé par nous traiter d'tout et maintenant il veut battre la Nénette.

Emile, au milieu de ces femmes, leur répondait, mais elles couvraient sa voix de leurs cris et de leurs rires et certaines le poussaient par derrière, le pinçaient, se jetaient sur lui.

— Enfin, bredouilla-t-il, allez-vous me laisser rentrer?

Trou-de-Vrille s'approcha. De la pointe de son parapluie, elle fit rouler par terre le chapeau d'Emile et déclara :

— Parler aux femmes son bibi sur le crâne, ça ne se serait jamais vu... Ah! ah! ah! Là, maintenant, t'es correct, t'es régence... hein? qu'est-ce que tu veux?

— Je vous préviens, dit Emile, que si vous ne cessez pas, j'irai...

— Mais où qu't'iras ? s'exclamèrent-elles en chœur, amusées par les façons d'Emile, son air furieux, sa petite voix... A la gare? Au bout du quai? Raconte!

— J'appellerai les agents! cria Emile. Vous pouvez en être certaines... oui... les agents... je...

Une bordée de rires et d'injures accueillit ces paroles. Mais la Nénette réclama le silence, l'obtint, s'avança et dit :

— C'est-il que tu veux leur expliquer pourquoi qu'tu gueulais, l'autre nuit, au secours ?

— Taisez-vous. Je vous défends, dit Emile en voulant l'empêcher de parler.

Trou-de-Vrille lui posa la main sur l'épaule.

— Mon petit, affirma-t-elle, quand on est assez lâche

pour encaisser des coups d'lame et s'dégonfler, faut pas la ramener. Nous, on sait ce qu'on sait. Par conséquent, si tu tiens à n'pas avoir d'embêtement de c'côté-là, t'amuse pas à parler des agents, sinon...

Elle fit un geste canaille.

— On t'donne, acheva la Nénette.

Toutes soudain s'écartèrent et l'une d'entre elles, ramassant le chapeau d'Emile qui était couvert de boue, le lui tendit. Il le prit machinalement, l'essuya de la manche, dit « merci », puis, comme des badauds s'amassaient, il tourna les talons et s'en fut.

*

Quelle aventure! Emile n'osa pas en informer Irma, car il redoutait qu'elle ne l'apprît aussitôt à Bébert; mais son secret lui pesait et lui devint si accablant que la Rouque s'en aperçut.

— T'as des ennuis? le questionna-t-elle. Quels ennuis? Par ma faute?

— Non.

— Par la faute à Bébert?

— Non plus, répondit Emile.

Il fut sur le point de tout dire et se retint, grimaça un sourire, s'éloigna.

— Il ne s'corrigera pas, se dit Irma intérieurement. Jamais content, jamais causant.

Puis elle n'y pensa plus.

Or Bébert avait, lui aussi, remarqué qu'Emile changeait d'humeur et l'évitait comme autrefois, et cela l'intriguait. Il ne lui avait pourtant rien fait. C'était inexplicable. Il chercha, se demanda quelles raisons pouvait avoir Emile de le fuir ; mais, comme il n'entrait pas dans sa nature de se creuser longtemps la tête, il n'insista pas autrement et déclara à la Rouque :

— T'sais, y a l'Emile qu'a quelque chose.

— Bien oui, dit celle-ci. J'l'ai interrogé et j'ai pas pu rien lui tirer.

— Voilà, conclut Bébert, quand c'est l'tempérament d'embêter les autres et soi-même, on vous tuerait que ça r'viendrait.

Bébert n'avait pas tort. Mais si l'attitude d'Emile à son égard le surprenait, celui-ci en était réellement abattu, car il n'avait pas le courage de provoquer une explication. La crainte qu'il ressentait d'être accusé d'avoir fait des cancans dans la maison, l'obligeait à se taire. Il en souffrait, se reprochait son manque de confiance. Les jours se succédaient, accumulant les malentendus.

Ni Bébert ni la Rouque à vrai dire n'en avaient souci. Leur idée sur Emile était faite. Ils n'y revenaient plus, mais ce dernier, qui avait peur de tout, s'attendait constamment à des complications et ne savait comment y échapper.

« Eh bien, se promettait-il, ce jour-là, je parlerai. Je raconterai ce que ces femmes m'ont dit ».

Mais alors, il serait trop tard. Et Emile le savait. On ne le croirait pas. Les faits qu'il invoquerait se retourneraient contre lui, le confondraient. Pourquoi plutôt ne pas se confier franchement à Irma? Emile parfois s'y décidait en maugréant; il se jurait de ne plus tergiverser, il préparait ses phrases; mais les femmes qui, le soir dans la rue, l'attendaient et l'accueillaient par des sourires de moquerie, lui ôtaient son courage et il ne disait rien.

Entre elles et lui, l'infortuné garçon pensait de bonne foi qu'une convention tacite pourrait s'établir à la longue au prix de son silence. Cela le rassurait, lui rendait quelque espoir. Par moments même, il en arrivait à admettre que Nénette, par exemple, qui avait menacé de le « donner », lui savait gré de ne jamais répondre à ses plaisanteries autrement qu'en pliant le dos ou en la

regardant d'un air humble et soumis. Il était prêt à lui céder sur tout, pourvu qu'elle n'ébruitât pas l'affaire. Et sa lâcheté devant cette fille devint si évidente qu'elle risqua presque de manquer son but.

En effet, dès qu'Emile se montrait à présent, Trou-de-Vrille sifflait entre ses dents et d'un petit mouvement de la tête appelait ses pareilles. Celles-ci cessaient alors de héler les passants, se retournaient, suivaient des yeux Emile et se confiaient leurs impressions.

— C'est dressé, ça, madame ! observait l'une.

— Bravo, Nénette !

Trou-de-Vrille ajoutait :

— Et bien poli, bien comme il faut.

— Oui, disait la Nénette, il finit même par m'cavaler. Parole ! Etre foireux à c'point-là, j'l'aurais jamais pensé.

Emile ne bronchait pas. Il avançait sous les lazzi qu'on lui lançait et, tête basse, honteux, se dépêchait.

Or, parmi toutes ces filles qu'il reconnaissait pour les trouver invariablement le soir, au même endroit, il s'étonnait de ne point apercevoir Belle-Amour. Pourquoi ne la voyait-on plus ? Emile en fit plusieurs fois la remarque. Pourtant, elle était là, jadis, lorsqu'il revenait du bureau, et il se la rappelait, debout contre le mur, immobile, attendant on ne savait quoi. Quelque temps qu'il fît, elle occupait la même place, dans la même attitude gênée et maladroite qui tranchait singulièrement sur celle des autres femmes. Que lui était-il arrivé ? A diverses reprises, Emile regretta son absence et se dit, avec amertume, que sa seule alliée n'étant plus là pour le défendre, il n'était pas encore au bout de ses misères et devait s'y habituer.

## XVI

Bientôt, il ne vécut plus que dans le regret de cette créature, car les autres devenaient si agressives qu'elles l'empêchaient, certains soirs, de rentrer et lui faisaient

mille avanies. Les unes ne le laissaient passer qu'à condition de leur verser dix sous, ou bien elles lui tiraient sournoisement les cheveux, le piquaient avec des épingles, lui administraient dans le dos des coups de parapluie et se sauvaient en poussant de gros rires. Emile ne disait rien. Il donnait ce qu'on demandait, endurait sans se plaindre les tracasseries de tout ordre dont il était l'objet et chez lui, dans sa chambre, dévorait amèrement sa honte et finalement pleurait.

Les larmes lui étaient un secours qu'il ne s'expliquait pas. Elles le délivraient — trouvait-il — d'un mal si secret, si profond, qu'ensuite il s'en croyait guéri. Mais, à son âge, il se faisait l'effet du plus misérable des hommes pour pleurer de la sorte parce que des filles le tourmentaient. N'allait-il pas se révolter, prévenir tout de bon les agents ou rendre une bonne fois coup pour coup et injure pour injure ? Il l'aurait bien voulu, sans la peur de Bébert et d'Irma, qui apprendraient alors les bruits étranges qu'on colportait dans la maison et en seraient furieux. D'autre part, comment se battre seul contre toutes ces filles ? Emile en était incapable, il se ferait rosser par elles et le scandale éclaterait.

Dans cette triste alternative, l'infortuné garçon n'avait guère à choisir. Il n'était pas maître des événements. Loin de là. Quoi qu'il envisageât, il se heurtait à Bébert et ne se souciait pas d'avoir encore affaire à lui. Ses blessures étaient trop récentes pour qu'il ne gardât point du terrible petit homme un atroce souvenir. Il le voyait tirant son couteau, le montrant, puis se jetant sur lui férocement et le frappant en dépit de ses cris, de ses plaintes, de ses supplications. Ce Bébert était un monstre. Il n'avait ni cœur ni entrailles et avec lui on pouvait s'attendre à tout. Emile, en y pensant, sentait un froid mortel le glacer jusqu'aux os et cette sensation suffisait amplement à le retenir quand maintenant, à bout de rage et d'humiliation, il se trouvait parfois disposé à parler.

A quelques soirs de là, assis dans la cuisine, Emile agitait tristement ses pensées, quand la sonnette d'entrée carillonna et le fit sursauter. Il ne répondit pas, mais se demanda stupéfait qui pouvait à cette heure venir l'importuner. Etait-ce Irma qu'on voulait voir ? Emile attendit, alla jusqu'à la porte. Il y avait quelqu'un derrière, sur le palier. Emile en était sûr. Et ce quelqu'un sonna une seconde fois.

— Qui est là ? dit Emile.

Une voix rauque, étouffée, murmura :

— Monsieur Emile, ouvrez-moi...

— Mais qui êtes-vous ?

— Belle-Amour, répondit la voix. Il faut absolument que je vous cause... Vous entendez, monsieur Emile... J'vous veux pas d'mal, vous le savez...

Emile ouvrit.

— Quoi ? qu'y a t-il? débita-t-il précipitamment. Pourquoi êtes-vous ici ? Je ne comprends pas... que voulez-vous ? racontez !... mais racontez !...

Belle-Amour le regarda.

— Eh bien? dit-il. C'est moi, oui. Vous avez à m'apprendre quelque chose ? Tenez, entrez ici... dans ma chambre... je vous écoute.

— Il faut avoir pitié, n'est-ce pas ? commença Belle-Amour, qui s'exprimait avec difficulté et considérait d'un œil vague la pièce où elle se trouvait.

— Pitié ?

— Oui, oui, soupira-t-elle.

— Pour quelle raison ?

Elle baissa la tête.

— Allons, racontez, fit Emile interloqué. Expliquez-vous.

— Ah ! gémit Belle-Amour, je vous jure que ce n'est pas ma faute... que je n'ai pas agi contre vous... Mon Dieu, cela s'est passé, je ne sais comment... et, n'est-ce pas ? on ne peut me donner tort, ce n'est pas vrai...

— Il faudrait, dit Emile, parler plus clairement si vous voulez vous faire comprendre. Qu'avez-vous fait ?

Il la considéra, du haut en bas, comme pour bien se rendre compte qu'elle était devant lui, la toucha doucement de la main, à l'épaule, s'écarta en silence.

Belle-Amour se taisait. Elle paraissait ivre et dans un état d'étrange exaltation, car elle tremblait parfois, s'agitait, puis retombait dans son mutisme au moment où elle s'agitait le plus et faisait effort pour parler. Sa robe était tachée de boue, mouillée, ses cheveux tout défaits et, quand Emile la pressait de questions, la malheureuse attachait sur lui un regard si honteux et désespéré qu'il n'osait pas poursuivre et détournait les yeux.

A la fin, Belle-Amour prit la main d'Emile et, la portant à ses lèvres, articula d'une voix entrecoupée :

— C'est quand j'ai... entendu que vous appeliez... au secours... à l'assassin... l'autre nuit... oui... ça m'a tirée de moi-même... oh! oui... Il y avait un homme... dans... ma chambre... il pourrait... le dire... j'ai sauté dehors... dans le corridor et... j'ai tout de suite... répondu... parce qu'il voulait que... je... revienne : « Non... laisse-moi... laisse-moi... » Je suis alors montée ici... et vos cris me faisaient mal... Si mal. Mon Dieu... oui, j'étais là, derrière la porte... j'ai tout entendu... quand il vous a... poussé par terre... et après... dans votre chambre... quand il a dit... à la Bouque... d'apporter de l'eau... et du... du sel... du gros sel... pour vous laver... C'est honteux d'avoir fait ça... honteux... lâche... oui... m'sieu Emile... j'étais comme folle... comme folle furieuse... Ensuite... de trois jours... je n'ai pas sorti... Folle... je vous dis... quelle horreur !...

— Taisez-vous ! dit Emile en la repoussant.

Il s'écarta aussi et lui cria :

— Vous ? Mais vous êtes pire que les autres... ah ! taisez-vous ! oui, je saisis maintenant... je commence à comprendre... Tout ce que vous avez entendu pendant

qu'il me frappait, vous l'avez répété ?... vous l'avez dit à ces femmes dans la rue... N'est-ce pas ? C'est vous...

— Je ne sais pas, répondit Belle-Amour.

— Parbleu ! fit Emile... Voilà... Cela est simple. C'est par vous que ces créatures ont appris ce qu'elles racontent en bas entre elles quand elles me voient... Hein ? Je comprends parfaitement... Vous ne savez pas ? Mais si, vous savez... vous savez très bien et au surplus, vous mentez...

Il s'échauffait. Sa petite voix de fausset devenait plus perçante. Belle-Amour se boucha les oreilles.

— Ce n'était pas contre vous, affirma-t-elle, prise d'un immense découragement... Croyez-moi, je vous en supplie, monsieur Emile. Je craignais qu'il ne s'mette après vous encore et alors...

— Alors quoi ? l'arrêta-t-il avec rage pour poursuivre de plus belle, ça ne vous a pas suffi d'avoir empoisonné ma vie et mis tout le monde contre moi ? Il vous fallait autre chose... et vous avez enfin trouvé... vous êtes montée ici parce que ce n'est pas assez quand je rentre qu'on me fasse des affronts... Non... pas assez... vous êtes venue tout me raconter... me jouer la comédie... Ah ! vous pouvez être contente... Regardez-moi, vous avez réussi ! Je... je...

— Monsieur Emile, appela doucement Belle-Amour.

— Non.

— Monsieur Emile, répéta-t-elle, en se traînant vers lui, les mains jointes. Vous aussi, regardez-moi, voyez comme je suis... Est-ce que je mens? est-ce que je peux mentir ? Pourquoi ne me croyez-vous pas ?

— Oui, dit Emile, il est bien temps.

Belle-Amour leva les yeux vers lui.

— Le mal que vous m'avez fait, dit encore Emile, personne ne peut me l'ôter, n'est-ce pas ? ni empêcher que vous me l'ayez fait. Il aurait mieux valu garder cela pour vous.

— Mais, répondit Belle-Amour avec accablement, on ne peut pas... Je n'ai pas pu...

— Bien sûr!

— Non, non, affirma-t-elle. Tous les soirs, quand elles vous tourmentent, moi aussi je souffre avec vous... je me fais horreur... je me dis que ce qui vous arrive, c'est moi qui en suis cause... Dans ma chambre, j'écoute tout ce qu'elles vous font et leurs rires... leurs méchancetés. Oh! savez-vous... des fois j'ai envie de sortir pour vous protéger d'elles... et je n'ose pas... je tourne dans ma chambre... en me reprochant de leur avoir parlé. Je n'ai pas de repos... Lorsque vous passez dans le corridor, après qu'elles vous ont couvert d'insultes, je pense à ouvrir ma porte et à vous appeler... Et puis je ne peux pas... Je n'ai pas le courage.

Emile l'interrompit.

— Ce soir pourtant, demanda-t-il, le courage ne vous manque pas?

— Il m'en a fallu, allez! dit Belle Amour, pour que je me décide... A la fin je n'y tenais plus... J'ai été comme poussée... malgré moi... sans savoir, sans comprendre... Tel que je vous l'explique, vraiment... et j'ai honte devant vous.

— Quoi?

— J'ai tellement honte, répéta-t-elle.

Il haussa les épaules, enfonça les mains dans ses poches, puis lâchement, avec un ricanement de mépris :

— Ce que vous avez surtout, affirma-t-il, c'est que vous avez bu... Vous êtes saoule, n'est-ce pas? et naturellement lorsqu'on se trouve dans votre état, on ne calcule pas ses actes ni ses pensées. On va comme ça... On raconte n'importe quoi... tout ce qui vous vient sur la langue... hein? dites que ce n'est pas vrai, que vous n'êtes pas ivre?

Belle-Amour ne répondit pas.

— C'est du propre, fit Emile.

Il contempla la malheureuse qui se tenait les yeux baissés et grommela à deux ou trois reprises :

— Saoule... vous êtes saoule... ivre-morte complètement... saoule perdue...

— Et après? riposta Belle-Amour

Emile se redressa et, brutalement, d'une voix mauvaise :

— Je ne vous conseille pas de me parler sur ce ton-là, déclara-t-il, parce qu'ici je suis chez moi et que je puis vous mettre dehors.

— Eh bien, dit Belle-Amour, c'est comme il vous plaira! Chassez-moi, mettez-moi dehors...

— Quand je voudrai.

— Une femme saoule, ça ne compte pas, reprit la fille. Ce qu'elle raconte, voyons, ça n'a pas de sens... ni d'raison. Qu'est-ce que j'avais pensé, moi? Ben, voilà... évidemment... parce que j'ai bu...

— Je vous en prie...

— Mais pourquoi que j'ai bu ? continuait Belle-Amour se parlant à elle-même... pourquoi ? Ah ! oui, j'y ai... C'est pour oser venir ici et d'mander pardon à monsieur Emile et monsieur Emile s'en moque pas mal... Ah! là là, ma fille, c'est tant pis pour toi. Fallait pas boire... Fallait...

— Vous n'avez pas fini?

Emile, au comble de l'exaspération, s'approcha de Belle-Amour et la saisissant par un bras, la secouant :

— Allez! ouste! gronda-t-il. Ça fait assez comme ça... Vos boniments... vos simagrées!... Portez-les ailleurs et vivement! Ici je ne veux plus vous voir! ni vous entendre. Partez... Autrement, je ne sais pas ce que je vous ferais... je n'réponds plus de moi.

— Mais, gémit Belle-Amour, qui parut alors s'éveiller, qu'est-ce que j'ai dit? qu'est-ce que j'ai pu dire? Vous êtes fâché?

Elle voulut s'accrocher à Emile, se retenir à lui.

— Voyons! voyons! débitait-elle tandis qu'il la tirait vers la porte... voyons! Ça n'a pas d'dignité, vos manières vis-à-vis d'une femme.

Emile cria :

— Oh! mais parlez maintenant... Foutez-moi le camp, hein?

Et il parvint, en la rudoyant, à la faire avancer, puis, avec mille efforts, car elle lui résistait, à la jeter dans l'escalier.

## XVII

Deux jours passèrent. Emile, qui dans sa détresse et sa honte avait, naguère, tant imploré la présence de Belle-Amour, éprouvait à présent un plaisir singulier à se rappeler la scène où la malheureuse était venue lui avouer ses angoisses. Une rancune grandissante l'habitait, le poussait à chercher dans le spectacle d'une douleur proche un aliment à son propre tourment. Et ce fut la mystérieuse attirance de la souffrance qui le fit naturellement descendre, le surlendemain soir, chez Belle-Amour, puis presque toutes les nuits. Il s'enfermait avec elle durant des heures, sans lui adresser autrement la parole que pour accabler la malheureuse sous ses réflexions blessantes et se venger ainsi des maux qu'il endurait.

Belle-Amour ne répondait pas. Elle s'étendait sur son lit et, regardant tantôt Emile, tantôt la flamme rouge de la lampe, admettait vaguement qu'il était nécessaire que tout se passât de la sorte. Dès la tombée du jour, elle attendait et buvait, assise près du poêle, un exécrable marc de fantaisie qu'elle prenait au bistro voisin. Elle s'enivrait ainsi en attendant Emile et lorsque, certaines nuits, il tardait à descendre, elle entre-bâillait légèrement sa porte, toute surprise de ne pas le voir et se demandant avec inquiétude ce qui le retenait. Peu importait à Belle-Amour les mauvais traitements d'Emile, ses sarcasmes,

ses insultes, ses coups même. L'essentiel était qu'il fût là.

Car il la battait maintenant, il la rossait avec délices, lorsqu'à bout d'arguments, il s'apercevait tout à coup qu'elle était ivre. La colère le jetait sur elle et il l'injuriait en même temps qu'il la frappait à tour de bras, avec l'idée de lui faire mal et de lui arracher des cris. Mais Belle-Amour ne criait pas. Elle poussait à peine de longs soupirs qui pouvaient aussi bien témoigner de sa souffrance que d'une obscure et innommable satisfaction.

— Entends-tu, lui disait Emile avec fureur, je te tuerai.

Alors quelquefois la malheureuse pleurait, mais c'était parce qu'elle avait trop bu et que, dans sa pauvre cervelle, l'idée de la mort évoquait on ne savait quoi de hideux et d'attendrissant. Les larmes coulaient sur son visage et elle les essuyait, et Emile voyait ses mains noueuses et décharnées de vieille, et il en avait du dégoût.

Tout chez cette femme lui était odieux. Il n'y pensait qu'avec une répugnance extrême, et cependant il descendait chaque nuit chez elle, car à surmonter ce dégoût, il ressentait un sentiment si véhément et si profond qu'il en devenait presque une jouissance. Sans doute Emile ne se rendait pas compte exactement de l'attrait qu'exerçait sur lui cette créature toujours ivre, à demi-démente, ou, s'il y songeait quelquefois, c'était pour s'avouer secrètement qu'elle était son souffre-douleur, mais qu'après tout elle l'avait mérité.

Cependant, à quelque heure qu'il rentrât le soir, les autres, dans la rue, l'attendaient et n'étaient jamais lasses de se moquer de lui et de le tracasser. Il avait beau raser les murs, s'effacer, se cacher dans des entrées de porte et avancer dès qu'il croyait le passage libre, c'était en pure perte. Aussitôt, l'une des filles jetait un cri et toutes accouraient dans sa direction avec des rires qui le faisaient trembler.

La vie était ainsi devenue pour Emile une sorte de

cauchemar dont les diverses phases se correspondaient invariablement d'un jour sur l'autre et se répétaient. Il la divisait en deux parts. La première comprenait les heures égales et monotones de présence au bureau, mais la seconde commençait avec la nuit et Emile la redoutait comme ces malades qui entrent éveillés dans leur rêve et ne peuvent s'y soustraire.

C'était presque un rêve, en effet, pour Emile, que ce moment étrange où il guettait dans la rue s'il passerait la porte sans être vu. Mais comment l'expliquer? Emile avait alors comme l'idée de ne plus être lui, mais son double, et d'assister à tous ses mouvements, de les enregistrer l'un après l'autre avec un soin prodigieux, un souci de l'exactitude qui confondaient l'entendement. Il se voyait ouvrant la porte de Belle-Amour et jetant un regard dans la chambre, puis entrant sans desserrer les lèvres et se tenant d'abord un grand moment dans une attitude empruntée. Il lui fallait souvent près d'une demi-heure avant de prononcer un mot et, aussitôt qu'il parlait et s'animait, l'impression du rêve l'envahissait à un tel point qu'il n'avait plus le sens de rien. Ce qu'il disait, un autre le disait à sa place, ou du moins il le croyait et s'en remettait confusément à cet autre soi-même dont il n'avait pas le contrôle et dont les réactions parfois le stupéfiaient. Il en allait, chaque nuit, de même. Emile le savait, l'acceptait et, s'il n'essayait plus de réagir, c'est qu'il manquait depuis trop longtemps de sommeil et que ses anciennes habitudes étaient entièrement perdues.

— Ah! oui, gémissait-il parfois, dormir! ne plus aller malgré moi chez cette femme. Dormir!... Tout oublier!

Mais il avait peur du sommeil, car il y retrouvait le même tourment, les mêmes visages, et en sortait encore plus abattu. Après tout, il dormait éveillé ou presque, ou en donnait l'impression quand, descendant les marches, il croisait des gens sans les voir. Irma déjà s'en était aperçue. Elle avait rencontré Emile dans l'escalier

et, à sa grande surprise, avait pu constater qu'il était en pantoufles, sans pardessus ni chapeau, et tenait des propos incohérents. Où allait-il? Dans quel café? Irma ne pouvait quitter un client pour suivre son frère, mais ensuite elle cherchait, rue Letellier, rue Frémicourt et dans les environs immédiats, si elle ne le voyait pas et s'en informait de tous côtés.

Or, Emile restait introuvable. La Rouque perdait son temps. Où qu'elle se renseignât, personne ne savait que répondre. Non, on n'avait pas vu M. Emile.

— Un grand, disait la Rouque, avec des moustaches jaunes, l'air sournois, en dessous, pas aimable.

Les gens à qui elle s'adressait remuaient négativement la tête et elle allait plus loin, fouillant du regard chaque intérieur de bar avant d'entrer. Partout c'était la même réponse et la Rouque, à la fin, n'osait plus importuner quiconque de ses questions, lorsqu'une nuit Bébert l'aborda mystérieusement dans la rue et chuchota :

— Viens avec moi... mais fais doucement... tu vas te marrer.

— Rapport à quoi?

— Rapport à Emile, dit Bébert.

Il marchait sur la pointe des pieds et lui faisait signe, derrière, d'avancer, sans bruit, le long du mur. Bébert s'arrêta.

— Où donc ? demanda la Rouque, à voix basse.

— Là... vise...

Par une fente des volets, une mince lueur filtrait. Bébert la désigna, eut un petit rire. Puis il se recula et céda sa place à la Rouque.

— Alors, s'exclama celle-ci... Emile! J'en reviens pas.

— Y a d'quoi, répondit Bébert.

La Rouque regarda mieux.

— C'tte vieille saleté de Belle-Amour, murmura-t-elle. Avec Emile... tout d'même... c'est dégoûtant.

— Et qu'est-ce qu'ils fabriquent? interrogea Bébert qui voulait voir.

— Oh non! fit Irma écœurée, j'aurais pas cru.

Les bras lui en tombaient, mais, comme Bébert, elle eut un petit rire.

— Quoi, qu'est-ce qu'ils font?

— Ils sont couchés, expliqua-t-elle. Oui enfin, ensemble... les deux, dans l'pageot.

— Moi, ça m'plaît! gouailla Bébert.

Il obligea la Rouque à s'effacer, colla un œil contre la fente et ne bougea plus. Parfois, son rire le reprenait par saccades et, attentif à la scène dont il ne perdait pas un détail, il se tenait comme pétrifié derrière ce volet, près d'Irma qui surveillait la rue.

— Bébert, lui dit soudain la fille, allez... Laisse donc, amène-toi.

— Attends!

— J'attends plus, répliqua-t-elle, attristée du plaisir que semblait prendre Bébert. Si tu n'viens pas, j'm'en vais.

— Eh bien, va-t'en!

Elle dut tirer Bébert, l'arracher à ce spectacle qui l'emplissait, elle, de dégoût et lui d'une froide jubilation, le poussa en avant.

— Ecoute, fit-il, j'ai une idée.

— Non, non, protesta-t-elle. Ils nous gênent pas. C'est leurs affaires à eux.

Mais Bébert revint sur ses pas. Il donna un grand coup contre le volet, puis le secouant comme pour le décrocher, cria :

— Au nom d'la loi, j'ordonne...

Irma voulut le faire rentrer.

— Chut! chut! tais-toi... voyons... tais-toi, lui dit-il dans le corridor. Fous-moi la paix... ne parle pas si haut... Laisse faire... ils vont sûrement s'amener... si, si... Patiente, quoi! ah! voilà... voilà...

La porte du corridor s'ouvrit.

— Au nom de la loi, répéta Bébert d'une voix rude.

Emile, tenant une lampe à la main, se pencha dans la direction d'où la voix arrivait.

— Bébert! appela la Rouque... Oh! non, vraiment... j't'assure, c'est pas des blagues.

— Qui cherchez-vous? dit Emile.

Sa lampe levée, il contempla Bébert et répéta :

— Qui? Ben, parlez!

Bébert pouffa de rire.

— Eh! bille! demanda-t-il... tu me r'mets pas ?

— Ah! tiens, fit Emile, monsieur Bébert?

— Il paraît.

Irma l'interrompit.

— C'est idiot d'déranger le monde comme t'as voulu, déclara-t-elle... T'es-t'y plus avancé?

— Toi aussi! constata Emile en la reconnaissant. Pourquoi? Qu'est-ce qu'il y a?

— Mais rien du tout, répondit la Rouque. Bébert a trouvé amusant de taper dans l'volet, tout à l'heure. C'est guère intelligent.

— Et les agents? questionna mystérieusement Emile... ils sont dehors?

— Les agents?

— Oui, quoi!

— Ben, tu vas fort! dit Bébert qui, le premier moment de stupeur passé, trouvait le quiproquo très drôle... Y a pas d'agents.

— Vous en êtes sûr?

— Oh! alors, n'attige pas! répliqua Bébert. C'est Belle-Amour qui t'rend si rigolo?

Emile se tut.

— Et — réponds — poursuivit Bébert, t'es marida avec ? Pas possible! Sans nous prévenir ? Toi, marida avec la môme ?

Il secoua doucement Emile par l'épaule.

— Mes félicitations, débita-t-il sur un ton sarcastique. Tu te mets bien... une jeunesse de première fraîcheur, hein? à ta mesure...

— Oui, dit Emile.

Bébert demeura court.

— Oui? ah? fit-il, ne sachant si Emile se moquait. C'est vrai. Oui... oui... bien sûr...

Mais il se ressaisit et, soufflant aussitôt la lampe :

— Tiens, déclara-t-il... Comme ça, si qu'tu l'avais des fois mal vue, ta gosse, tu risqu'ras pas, c'tte nuit, d'avoir des déceptions.

FRANCIS CARCO.

(*A suivre.*)

# POÈMES

—

## *NAISSANCE*

*Le ver-luisant annonce la dernière musique terrestre,*
*Les villes se séparent aux nuits d'Europe,*
*Les continents et les mers interrogent leurs souvenirs,*
*Et des phrases s'échappent des zones du silence...*

*Le rêve, prisonnier du gouffre planétaire,*
*Suspend aux voûtes en vogue*
*Ses trésors, diamants et bagues,*
*Fortune des plus forts astrologues...*

*Des femmes suivent leurs génies polygames*
*Dans l'ordre lunaire des gammes*
*Pour une naissance future...*

*Déjà, déjà*
*Rouge d'oriflammes*
*T'abandonne la diane*
*A la chute qui nous comble, ô Fruit mûr!*
*Et le Jour,*
*vivant nageur des escales solaires,*
*Anonyme noyé verdâtre de la nuit prochaine,*
*Couronne de phosphore un vol vif :*
*le Papillon!...*

—

## *L'ELU!*

*Lequel d'entre les oiseaux chanteurs sera le rossignol?*

*Aux pays Nordiques des hommes et des glaces,*

*Œdipe aveuglé sent l'âme d'Orphée*
*Couler en source de son sein percé.*

*Le taureau trapu noir et méchant*
*Depuis l'aube des mondes a franchi l'anneau du cirque*
*Et s'est multiplié sur toute la terre,*
*Usurpant par la force les trônes et les honneurs...*

*Lequel d'entre les oiseaux chanteurs sera le rossignol?*

*Les étés sont morts l'un après l'autre*
*Sans que la broderie intérieure des songes*
*Se soit animée de chansons parallèles.*

*La voix a perdu son prestige et sa grâce,*
*Miracle des cordes vocales plus poignantes qu'instruments,*
*Le parfum d'éternité à l'éphémère s'enlace*
*Et monte moins vite sur le socle de l'Absolu.*

*La pierre des cathédrales s'effrite et se patine :*
*Vieilles vertèbres affaissées sous le poids du Mal,*
*Les charpentes métalliques tremblent aux Matines*
*Des cloches au haut du mât du vaisseau augural.*

*Dans sa cage de fer, au moindre reflet,*
*Se voyant tel qu'il fut aux temps anciens*
*Le poète secoue en chantant les chaînes à ses pieds rivées*
*Et donne de l'Espoir à tout l'Equipage.*

—

## CHANSON DE LA SOIF!

*O Virginie, tu joues aux dés*
*Dans le bar aux sept couleurs*
*Et c'est ton âme que le barman*
*Verse aux buveurs d'aventures.*

*Pour toi l'incendie de l'enfer*
*Où les péchés crépiteront,*
*Chairs brûlées et chandelles de suif,*
*Ton âme sera toute bue...*

*Tu supplieras Dieu*
*Pour calmer ta grande soif*
*D'ouvrir les écluses d'un rio,*
*Forêts de frais oratorios..*

*Dans les bars souterrains,*
*Températures de soutes et de cales,*
*Les pirates de la dernière escale*
*A coups de piastres et de douros*

*Briseront les bouteilles sans âme*
*A coups de piastres,*
*De cantiques et de douros,*
*Oui, de douros,*

*— Plus rien à boire, ô bourreaux!...*

—

## *PLUIE D'ETE!*

*Une lourde angoisse m'étreint,*
*Le soir plein d'orage s'étend,*
*Bouffées vertes des chlorophylles*
*Dans les squares et les jardins;*

*Tu es partie bien tristement :*
*Nos roses étaient des orties,*
*l'Amour se trompe d'élément*
*Et prend la porte de sortie;*

*Le cœur devient intelligent,*
*Il préfère la dissonance,*
*L'édredon de songes se gonfle*
*Sur le lit de nos décadences;*

*Regards de pauvre aux devantures*
*Des magasins illuminés,*
*La pluie d'été, la pluie d'été*
*Baptise les femmes impures!*

—

## VIGIE

*Toi qu'anime l'Esprit sur les remparts tu veilles,*
*Ta chair sent l'envahir l'angoisse de la Mort,*
*Les flèches des archers sifflent à tes oreilles :*
*Lance ton javelot dans le combat des forts;*

*Cible du souffle pur de ton inquiétude,*
*Le vieil arbre du mal tord son panache amer*
*Comme le pin géant cède au vœu de la mer*
*Sous le vent qui le courbe et le sel qui le brûle;*

*Des athlètes viendront, après ceux qu'on révère,*
*Dans le bal trépidant relever les danseurs;*
*L'heure n'est plus de joie Antigone sévère*
*Quand tu viens consacrer le moderne lutteur!*

*Ton amour inquiet veille sur l'Acropole!*
*Le troupeau de la chair traîne sa lourde croix,*
*Le ciel a refermé sur la ville frivole*
*Sa darse de lumière où tremblent des yeux froids;*

*Passez spectres, Pierrots exsangues, Colombines*
*Lunaires, à l'ancien culte vous faites don*
*De la fleur et du vase où votre être s'incline*
*Et l'horreur de tomber tente votre abandon!*

*Seul le Voyant peut lire au grand livre des Parques*
*Combien le fleuve noir cueillit d'âmes en fleur*
*Que guida le désir vers l'étoile des barques*
*Sur les eaux du Pêché qu'explorent les dragueurs!*

—

## DEPART

*Quelques étoiles en pleurs séchaient leurs yeux de flammes.*
*Les mondes rapidement jetaient leurs montagnes d'ombre.*
*Les glas poétiques et graves scandaient vos prières*
*Prométhée, Orphée — orgueil, humilité —*
*Crucifiés sur la Croix du Sud et ses fournaises.*

*Dans le voyage en métro j'ai connu le Monde*
*Et des aviateurs m'ont dit l'adorable mot : « Partir! »*
*J'ai attendu leur retour, mais là-haut les poitrines éclatent,*
*Oppressées de divin et ne respirant pas l'air de soufre*
*Plutôt l'ouragan qui essouffle dans les vitesses inconnues;*
*Je n'ai pas le pied marin pour les longues traversées,*
*Un soir dans un port je voulus fuir :*
*Adieu Patrie de la douleur où la Poésie est un cri,*
*Mais dans tous les clochers l'enfance sonnait des glas,*
*Et se dressaient les catafalques pour des enchanteurs défunts;*
*Moi, né pour la joie, j'ai vécu dans la Mort*
*Libératrice comme disent les consolantes hypothèses,*
*Mais le vaisseau vertueux n'était pas encor chargé,*
*Les diamants envahissaient le quai, nul docker*
*Pour combler les cales et les entreponts de mes trésors!*
*Un fou jouait de l'accordéon dans un bar,*
*Ses cheveux longs encadraient de cordages une Méduse pâle,*
*Les filles pleuraient, les mariniers songeaient en buvant des*
*[alcools,*
*Et des prêtres chantaient le « De Profundis » dans une*
*[prison;*
*Partir! Des pistes s'ouvraient sur la Mer et dans le Ciel,*
*Les têtes de nos intercesseurs souriaient entre les nuages;*
*Pour ses rites funèbres Vénus soufflait dans ses conques,*
*Un métro aérien parcourait son circus de lumière,*
*Sur les cimes célestes le cinéma des anges se déroula,*
*A la marée montante la cathédrale rompit ses amarres,*
*Avez-vous vu passer un cygne sur la mer ou dans le ciel?*

—

## *ECRIT SUR LA STELE*

*Tu te tiens au delà des musiques verbales*
*Et instrumentales*
*Entre les nuages de sons et le silence,*
*Un souffle de harpe te balance*
*Et le souvenir de notre Amour tué*
*Te baigne de mélancolie et de grâce céleste...*

*Tes yeux sont des vasques de jade*

*Où notre Amour perpétuel brûle et parfume,*
*Mes angoisses — dans la vallée aux sycomores —*
*(O jours abolis que nous vécûmes*
*Ensevelis dans la crypte de la Mort)*
*Mes angoisses montent vers Toi,*
*Habitante de l'impondérable Lumière...*

*Tu te tiens dans les golfes frissonnants de prières*
*Portée par le favorable courant vers Dieu,*
*Tu marches sur les eaux, âme de Psyché feue,*
*Et les plis de la robe d'épousée*
*Sont alourdis de roses mystiques...*

*Ton corps transparent vase où ton âme était flamme*
*Est l'amphore de marbre noir recélant larme à larme*
*La Douleur distillée de mes jours torturés*
*— Sur ton Destin Psyché mes yeux jamais ne cesseront de [pleurer —*

*Car je t'ai goûté, vrai baiser d'une ombre,*
*Baiser posthume de tes lèvres de vent!*
*Il n'y a rien d'aussi étrange dans les joies des vivants*
*Que ces lèvres ayant goût de cendre et de pénombre...*

*Qu'il m'est doux ce retour de Toi, en robe noire,*
*Et le sourire épiphanique du Jour nuptial...*
*De Toi! jaillie du sculptural sarcophage*
*Qu'imaginairement je t'ai élevé — où je t'ai couchée*
*Et sur le basalte duquel j'ai gravé nos prénoms :*
*« André-Eva »*
*Comme deux oiseaux écrasés sur la porte de bronze!*

ANDRÉ MORA.

# LES APOCRYPHES D'OSCAR WILDE

—

Quand la pluie permet de flâner aux étalages des bouquinistes, dans Charing Cross Road, on a la surprise de voir, exposée dans mainte vitrine, une affiche qui porte, en grandes lettres bleues, ces mots que je traduis : ACCUSATION SENSATIONNELLE DE FAUX LITTÉRAIRE : QUI A ÉCRIT « POUR L'AMOUR DU ROI », OSCAR WILDE OU MRS CHAN TOON ? UN PENNY. Et pour un penny, le libraire vous délivre un « pamphlet », quatre pages de 30 cm. sur 20 cm., sans couverture ; en haut, à gauche, la première page porte : « Second Edition » ; à droite : « Price : One Penny », et le titre, en grandes capitales, est ainsi disposé :

WHO WROTE
« FOR LOVE OF THE KING » ?

Puis, sous un double filet, suit une correspondance, composée de douze lettres, qui couvre entièrement les quatre pages de beau papier. Aucun commentaire n'accompagne cette publication.

Mais avant de résumer cette correspondance, disons ce qu'est l'ouvrage incriminé. Nous l'avons sous les yeux, un volume format 15×22, couverture toile, crème ; le titre, en lettres dorées, *For Love of the King, by Oscar Wilde*, est placé très haut, entre deux dessins allégoriques, dorés ; celui de gauche représente un oiseau retenu par les barreaux d'une prison ; dans celui de droite, le même oiseau vole librement entre la terre et le ciel où se voit une étoile. Au bas, au milieu, autre dessin circulaire représentant les flots de la mer et au-dessus une étoile. Le

texte, qui occupe cinquante pages, est imprimé en très beaux caractères sur du papier à la cuve très épais et de belle qualité. Le volume fut publié par MM. Methuen and C°, le 22 octobre 1922, et tiré à mille exemplaires.

Ce même texte avait paru en octobre 1921 dans le *Hutchinson's Magazine* et en décembre de la même année dans le *Century*, de New-York. L'apparition de cette œuvre inconnue d'Oscar Wilde avait causé une certaine surprise, mais il ne semble pas qu'aucun doute ait été émis sur son authenticité. Une brève introduction expliquait sa provenance. Il y est dit que cette pantomime fut « inventée » dans le courant de 1894, ou peut-être un peu plus tôt. Elle fut écrite non pour la publication, mais comme cadeau à une amie de l'auteur et de sa famille, Mrs Chan Toon, et lui fut envoyée avec la lettre qui suit l'introduction et explique son origine.

Avant son mariage avec Mr Chan Toon, « gentleman » birman, neveu du roi de Birmanie et avocat inscrit au barreau du Middle Temple, Mrs Chan Toon s'appelait Miss Mabel Cosgrove ; elle est la fille de Mr Ernest Cosgrove, de Lancaster Gate, ami de Sir William et de Lady Wilde, et elle fut élevée avec Oscar et son frère Willie.

Pendant longtemps, Mrs Chan Toon, qui, après la mort de son mari, devint Mrs Woodhouse Pearse, refusa la permission d'imprimer la pantomime. Feu Robert Ross (exécuteur testamentaire d'Oscar Wilde) désirait beaucoup l'inclure dans une édition des œuvres de Wilde, dont elle fait maintenant partie, mais ne parvint pas à obtenir le consentement de la détentrice. Un arrangement, toutefois, ayant été passé, la pièce est à présent rendue publique.

L'introduction prend fin sur ces déclarations quelque peu énigmatiques. Voici maintenant la lettre qui prétend confirmer les allégations précédentes :

Tite Street Chelsea.
27 novembre 1894.

Ma chère Mrs Chan Toon,

Je me repens grandement d'avoir été si long à accuser récep-

tion de « Récits sur la Pagode ». J'ai eu plaisir à les lire et j'ai beaucoup admiré leur charme étrange et délicat. La Birmanie m'appelle.

D'autre part, je vous envoie une féerie intitulée : « Pour l'amour du Roi », juste pour votre amusement personnel. C'est la conséquence de longues et lumineuses conversations avec votre distingué mari, dans le Temple et sur la rivière, dans les jours où je méditais d'écrire un roman aussi beau et aussi compliqué qu'un tapis de prière persan. J'espère que j'ai attrapé l'atmosphère.

J'aimerais la voir jouer dans votre demeure-jardin, par une nuit où le ciel est un drap violet et les étoiles comme des yeux de femmes. Hélas ! cela n'est guère probable.

Je suis dans les douleurs d'une nouvelle comédie. J'ai rencontré l'autre jour une personne parfaitement merveilleuse qui inconsciemment a irradié mon présent de suggestions sinueuses : un baron suédois, français de manières, athénien d'esprit, et oriental par ses mœurs. Sa société est une série de révélations...

J'étais à Oakley Street jeudi ; ma mère me dit qu'elle vous envoie une lettre presque chaque semaine.

Constance désire être chaleureusement rappelée à votre souvenir, tandis que moi, qui baigne mon front dans le parfum des nénuphars, je me jette à vos pieds.

OSCAR WILDE.

Une analyse de cette pantomime n'aboutirait guère qu'à démontrer qu'elle n'ajoute rien à la gloire de son prétendu auteur. Il est certain qu'un examen minutieux impose les doutes les plus troublants à quiconque est familier avec l'œuvre d'Oscar Wilde. Aussi bien, voici maintenant Mrs Chan Toon, *alias* Woodhouse Pearse, accusée publiquement de faux. Revenons à cette accusation.

Citons d'abord la première lettre reproduite dans le pamphlet. Courte mais prodigieusement significative, elle est écrite le 26 juin de cette année, d'un modeste hôtel des environs de Charing Cross, et adressée à J. Millard Esq. En un style d'affaires, elle propose « six très intéressantes lettres d'Oscar Wilde, que pour un achat immédiat vous pouvez avoir à un prix d'occasion. Voulez-vous me télé-

phoner de bonne heure demain ? » Puis cette phrase rapide et ambiguë : « J'étais le possesseur original de la pièce d'Oscar : « Pour l'amour du Roi. » *Original owner* ne veut pas dire « possesseur de l'original », mais cela donne confiance, et peut, lu à la hâte, créer une confusion dans l'esprit. Le billet est signé Mrs. Wodehouse Pearse, — sans trait d'union et avec *Wode* au lieu de *Wood*.

Le destinataire téléphona, prit rendez-vous, et examina les lettres. Il ne douta pas un moment qu'elles ne fussent des faux. Il n'en laissa rien paraître, me dit-il, lorsqu'il me raconta cette entrevue, mais il eut soin, dans la conversation, de mentionner *sa* bibliographie d'Oscar Wilde. Il paraît qu'alors la dame s'écria d'un ton dont elle ne put dissimuler tout à fait l'inquiétude : — « Mais vous êtes Mr Stuart Mason », et Mr Millard avoua cette seconde identité.

En effet, sous le pseudonyme de Stuart Mason, il a compilé une admirable et précieuse *Bibliography of Oscar Wilde*, préfacée d'une très amusante note de Robert Ross ; il n'est donc pas excessif de dire qu'il a les meilleures raisons du monde de soupçonner une supercherie. Il est certain qu'en lui écrivant, l'ex-Mrs Chan Toon ignorait à qui elle s'adressait. Elle avait en vain essayé de vendre les lettres en question à un libraire qui lui conseilla de les offrir à un amateur, dont il lui donna l'adresse et le nom, l'un et l'autre incorrects. C'est ainsi que la dame écrivit à J. Millard Esq., The Bungalow, Abbey Road, Saint-John's Wood, N. W., au lieu de C. S. Millard, The Bungalow, 8 Abercorn Place, N. W. 8 ; cependant la lettre parvint à destination, les deux rues étant contiguës et desservies par le même facteur.

L'entrevue qu'il eut avec Mrs Woodhouse Pearse paraît avoir donné à Mr Millard la certitude qu'il tenait l'origine de nombreux faux manuscrits et fausses lettres d'Oscar Wilde, dont une partie furent achetés par des marchands d'autographes et de livres rares, qui se montrèrent en la

circonstance assez mal avisés ; on peut s'étonner que des gens qui ont la réputation d'être des experts se soient aussi facilement laissé prendre à une pareille imposture. Il est vrai que, si leur acquisition de ces faux est postérieure à la publication de la pantomime, leur crédulité s'explique. Comment auraient-ils cru à une supercherie, alors que les directeurs de deux magazines et les éditeurs d'Oscar Wilde ont ajouté foi aux dires de Mrs Chan Toon ? Bien mieux, ils peuvent supposer que la publication de *For Love of the King* a été autorisée par l'exécuteur testamentaire de Wilde et les représentants légaux des intérêts de la succession. La rédaction de l'introduction le donne à entendre, et sans doute Mrs Chan Toon s'y réfère-t-elle, dans les conversations, pour rassurer les acheteurs de ses contrefaçons. Apparemment, la publication de la pantomime, avec la note explicative et la prétendue lettre d'Oscar, est un argument irrésistible pour convaincre les acheteurs et pour dissiper les soupçons de tromperie. Pourquoi n'ont-ils pas pensé à un rapprochement d'âges? Mrs Chan Toon prétend qu' « elle fut élevée avec Oscar et son frère Willie ». Elle devrait donc avoir actuellement une soixantaine d'années, alors que, d'après la plupart de ceux qui l'ont rencontrée, elle n'en paraît guère cinquante.

Mais la correspondance rendue publique par Mr Millard contient des arguments plus accablants encore.

Dès qu'il eut la conviction que les lettres à lui offertes étaient apocryphes, Mr Millard demanda par écrit, le 28 juin, aux éditeurs Methuen, la faveur d'examiner le texte dactylographié d'après lequel la pantomime avait été imprimée.

D'après ce que me dit Mrs Wodehouse Pearse, — explique-t-il, — je comprends qu'elle n'a jamais eu le manuscrit original, mais que la dactylographie contient des corrections et des remaniements de la main d'Oscar Wilde, et que ce document dactylographié est en votre possession. Je comprends aussi que personne n'a jamais vu la lettre que Mrs Wodehouse Pearse déclare

avoir reçue de feu Robert Ross demandant la permission d'inclure *For Love of the King* dans l'édition complète des œuvres d'Oscar Wilde.

Mr Millard spécifie en outre qu'au cours de ces dernières années, il a eu l'occasion d'examiner un très grand nombre d'ouvrages de Wilde en manuscrit, ou dactylographiés avec des corrections manuscrites, « dont il est maintenant définitivement démontré que ce sont des faux ». Et il justifie sa demande par le fait que Mrs Wodehouse Pearse a offert la veille de lui vendre une demi-douzaine de lettres supposées lui avoir été écrites par Wilde, « dont j'affirme sans hésitation que ce sont des faux ».

A cette lettre, qui se termine sur cette accusation péremptoire, les éditeurs se bornent à répondre le lendemain par un bref accusé de réception, ajoutant prudemment qu'ils « espèrent répondre plus longuement dans un jour ou deux ».

Le 4 juillet, Mr. Millard attend encore. A cette date, il écrit de nouveau à MM. Methuen en leur envoyant copie d'une lettre qu'il se propose d'adresser au *Times Literary Supplement*.

Mais je ne l'enverrai pas avant que vous ayez eu un nouveau délai pour répondre à ma lettre du 28 juin. J'espère encore que vous me permettrez d'examiner le document dactylographié que vous avez reçu de Mrs Wodehouse Pearse. Dans la lettre qui accompagne mon envoi au directeur du *Times*, j'expliquerai naturellement que vous avez été d'un bout à l'autre de bonne foi.

A ce rappel, les éditeurs répondent, le 7, qu'ils ont retrouvé la dactylographie originale et ils invitent Mr Millard à venir l'examiner sur place, ce que celui-ci s'empressa d'accepter.

Le lendemain, 8 juillet, partaient à l'adresse du directeur du *Times* les deux lettres dont la version suit. La première, qui est privée, explique la seconde, destinée à être publiée.

Monsieur, je n'ai envoyé la lettre ci-jointe à aucun journal,

aussi vous serai-je reconnaissant de me faire savoir s'il ne vous est pas possible de la publier.

Les preuves que je possède que la pièce intitulée *For Love of the King* n'est pas d'Oscar Wilde sont beaucoup plus fortes que je ne l'expose dans ma lettre, mais il me semble préférable de présenter calmement le cas et de laisser à Mrs Wodehouse Pearse ou à MM. Methuen le soin de fournir les preuves de l'authenticité. Je suis sûr que MM. Methuen ont agi d'un bout à l'autre de bonne foi et ont été trompés.

Je puis ajouter que Mr Vyvyan Holland, exécuteur testamentaire de Wilde, n'a pas été consulté par MM. Methuen concernant l'inclusion de cette pièce dans l'édition des œuvres d'Oscar Wilde et qu'il m'approuve de vous envoyer la lettre ci-jointe pour publication.

Voici maintenant la lettre par laquelle Mr Millard désirait rendre publiques les raisons qu'il a de croire à une imposture.

A l'éditeur du *Times*.

Le 19 octobre 1922, MM. Methuen ont mis en vente en un volume identique à ceux de la première édition complète des œuvres d'Oscar Wilde, publiée par eux en 1908, le scénario d'une pièce appelée *For Love of the King*, décrite sur la page de titre comme « A Burmese Masque ». Un compte rendu du livre dans le *Times Literary Supplement*, du 26 octobre, se terminait par ces mots : « Nous ne pouvons nous empêcher de nous demander si Oscar Wilde se serait soucié de voir ceci... solennellement placé parmi ses œuvres complètes... »

Dans une introduction préfixée à l'ouvrage, il est dit que la pièce fut écrite pour Mrs Chan Toon (à présent Mrs Wodehouse Pearse) et que Wilde la lui envoya en Birmanie, accompagnée d'une lettre datée du 27 novembre 1894. On ne connait l'existence d'aucun manuscrit de cette pièce, de la main de Wilde. L'impression a été faite d'après un document dactylographié portant des corrections manuscrites. Récemment, grâce à la courtoisie de MM. Methuen, en la possession de qui il se trouve, j'ai eu l'occasion d'examiner ce document. et je n'ai aucune hésitation à déclarer que les corrections manuscrites ne sont pas de la main de Wilde.

Wilde avait l'habitude de conserver tout papier portant son écriture. J'ai moi-même examiné des centaines de manuscrits de ses pièces, nouvelles, essais et poèmes, complets ou incomplets, quelques-uns écrits même pendant ses années d'université et d'autres aux derniers temps de sa vie. Pas une ligne de ce « Burmese Masque » n'a été trouvée de l'écriture de Wilde, non plus, autant que je puis le vérifier, que personne n'a vu l'original de la lettre du 27 novembre 1894 que Wilde aurait écrite à Mrs Chan Toon (comme elle s'appelait alors). Wilde datait rarement ses lettres.

Pendant les années 1893 et 1894, Wilde composait *An Ideal Husband* et *The Importance of being Earnest.* Un examen du manuscrit original de ces deux pièces au British Museum montrera la méthode de composition de Wilde. Il est presque incroyable qu'à cette période, alors qu'il était au sommet de sa carrière dramatique, alors que John Hare et d'autres directeurs le pressaient d'exécuter des contrats sur lesquels il avait déjà touché des arrhes, alors que (comme il s'en plaint dans la partie inédite de *De Profundis*) les circonstances l'ont même empêché de terminer sa pièce en un acte appelée *A Florentine Tragedy*, il est presque incroyable que Wilde ait eu le temps ou le désir de composer, de compléter et de réviser ce « Burmese Masque » qui, par le sujet et par le style, diffère entièrement des ouvrages qu'il avait tentés jusqu'alors.

En outre, il est dit dans l'introduction que « Robert Ross désirait vivement l'inclure dans une édition des œuvres de Wilde... mais qu'il ne put obtenir le consentement de la détentrice. » De 1905 à 1909, j'ai étroitement collaboré avec Robert Ross pour la préparation des deux éditions des œuvres de Wilde que Mr Ross voulait faire aussi complètes que possible, — des fragments même de conférences et deux pièces inachevées y furent joints. Si l'existence de *For Love of the King* avait été connue de Mr Ross, il est (pour le moins) improbable qu'il ne m'en eût jamais parlé. Je propose donc que, jusqu'à ce que la preuve de son authenticité soit démontrée, il ne soit pas admis que *For Love of the King* est l'œuvre d'Oscar Wilde simplement parce que la pièce a été publiée sous son nom plus de vingt ans après sa mort.

Votre obéissant serviteur,

STUART MASON.

Le 15 juillet, le directeur du *Times* retournait la lettre avec cette excuse que « l'abondance des matières » l'empêchait de l'insérer.

Mais Mr Millard est opiniâtre. Le 17, il l'adressait au directeur du *Times Literary Supplement*, avec les explications qui suivent et qui précisent ses précédents arguments.

A l'éditeur du *Times Literary Supplement*.

La semaine dernière, pensant qu'il vous la communiquerait, j'ai envoyé à l'éditeur du *Times* la lettre ci-jointe ; mais comme il me l'a retournée avec l'explication que l'abondance des matières l'empêchait de l'insérer, je pense qu'il est possible qu'elle ne vous soit pas parvenue. Du reste, je n'espérais pas que le *Times* même l'insérât.

Bien que j'aie toujours douté que *For Love of the King* soit d'Oscar Wilde, je n'avais eu aucune occasion de confirmer mes soupçons, jusqu'à ce que, récemment, Mrs Wodehouse Pearse offrit de me vendre six lettres qu'elle déclarait avoir reçues de Wilde. Comme je vis immédiatement que ces lettres étaient des faux, j'obtins de MM. Methuen la permission d'examiner la dactylographie d'après laquelle *For Love of the King* fut imprimé, — celle même que Mrs Wodehouse Pearse déclare avoir reçue de Wilde avec ses corrections autographes. Ces corrections ne sont certainement pas de la main de Wilde, et un expert, qui a examiné le document avec moi, s'accorde à dire que les corrections sont de la propre main de Mrs Wodehouse Pearse.

Il me semble de quelque importance que la question de l'authenticité de *For Love of the King* soit soulevée en ce moment, parce qu'il a été annoncé dans le *Daily Graphic* du 11 juillet que « circulent un bon nombre de lettres et même de poèmes d'Oscar Wilde qui n'ont jamais été publiés. Quelques-uns sont entre les mains de Mrs Chan Toon ». Des démarches sont en cours pour que défense soit faite à Mrs Chan Toon (*alias* Mrs Wodehouse Pearse) de publier ces « poèmes » et ces « lettres » dans son prochain recueil de réminiscences, mais cela ne l'empêchera certainement pas d'essayer de se défaire de ces documents auprès de marchands ou de collectionneurs sans méfiance.

J'ai envoyé à MM. Methuen une copie de ma lettre au *Times*

et ils n'ont soulevé aucune objection aux déclarations qu'elle contient.

Mr. Vyvyan Holland, qui est l'exécuteur testamentaire d'Oscar Wilde, a, lui aussi, vu cette lettre et m'approuve de vous l'envoyer pour publication.

Je ne l'envoie à présent à aucun autre journal; aussi vous serai-je reconnaissant de me faire savoir aussitôt que possible si vous comptez la publier.

Mais le directeur du *Times Literary Supplement* dut éprouver, devant cette lettre, le même embarras que le directeur du *Times* quotidien. Pas plus que son collègue, il n'osa encourir la responsabilité de publier ces accusations. C'est qu'un procès en diffamation, un « libel case », est chose grave en Angleterre. La personne qui s'estime calomniée n'a pas à confondre le calomniateur ; c'est celui-ci qui doit fournir la preuve de ses accusations, justifier ses imputations. Sans doute, les deux « editors » durent-ils prendre l'avis de leur conseiller légal, qui jugea probablement que Mr Millard n'apportait aucune preuve évidente, matérielle, basée sur des faits vérifiables, indiscutables, et qu'aucun juge ne s'en tiendrait, pour débouter la plaignante, à la conviction intime de M. Millard, si ancrée fût-elle, et si logique que fussent ses déductions. Le *Times* eût été compris dans les poursuites, et, même avec un jugement rendu en sa faveur, les frais du défendeur, dans ce genre de litige, sont toujours énormes. L'administration du *Times* et de son supplément littéraire estima peut-être que le débat ne valait pas tant de soucis, et elle décida de ne pas s'en mêler.

Mr Millard reçut donc une lettre datée du 21 juillet, dans laquelle le directeur du *Times Literary Supplement* le remerciait de lui avoir offert sa lettre, et il ajoutait : « Mardi étant le jour où nous mettons sous presse, je regrette de n'avoir pu prendre une décision à temps... J'espère vous donner réponse jeudi. » Et le jeudi 23, en effet, il informait Mr Millard qu'il décidait de ne pas publier sa lettre.

Ce même 17 juillet, Mr Millard adressait aussi au directeur du *Daily Graphic* la protestation qui suit :

Monsieur,

A la page 5 du *Daily Graphic* d'aujourd'hui sont insérés, sous le titre « Opportunity », de mauvais vers que, sur l'autorité de Mrs Chan Toon, vous attribuez à Oscar Wilde. Si le poème était authentique, ce serait une infraction au copyright de le publier sans le consentement de l'exécuteur testamentaire de l'auteur. Wilde peut bien avoir écrit des vers quelconques dans sa jeunesse ; même à l'âge de 18 ans, il n'a jamais écrit de vers aussi mauvais que ceux-ci et je mets Mrs Chan Toon au défi de produire l'original écrit de la main de Wilde.

Dans votre numéro du 11, il est dit que quelques lettres d'Oscar Wilde sont en la possession de Mrs Chan Toon. Il y a environ trois semaines, Mrs Wodehouse Pearse (ex-Mrs Chan Toon) offrit de me vendre six de ces lettres dont j'affirme sans hésitation que ce sont des faux.

Je vous conseille de prendre des informations sur cette dame avant de lui donner à nouveau la publicité gratuite de vos colonnes.

Ensuite, afin qu'elle n'en ignore, Mr Millard mettait Mrs Wodehouse Pearse au courant par un bref billet, daté aussi du 17 :

Madame,

J'enclos ci-joint, 1° copie de la lettre que j'ai ce jour envoyée à l'éditeur du *Times Literary Supplement*, 2° copie de la lettre que j'ai ce jour envoyée à l'éditeur du *Daily Graphic*.

Mais le tenace Mr Millard ne s'estimait pas encore satisfait. Le 20 juillet, il adresse une véritable mise en demeure à Mr Walter Hutchinson, qui dirige la maison d'édition Hutchinson et C^ie, propriétaire de l'*Hutchinson Magazine*, dans lequel parut pour la première fois, sous le nom de Wilde, la pantomime incriminée.

Monsieur,

Veuillez trouver ci-joint : 1° copie d'une lettre que j'ai envoyée au directeur du *Times Literary Supplement*, et 2° copie d'une

lettre que j'ai envoyée au directeur du *Daily Graphic*. Vendredi dernier, j'ai transmis les copies de ces deux lettres à Mrs Wodehouse Pearse, au Gordon Hôtel, 27 Craven Street, Strand w. c. 2; mais à part le fait qu'elle m'a informé par téléphone qu'elle les avait reçues, elle n'a intenté aucune action.

J'accuse Mrs Wodehouse Pearse d'avoir truqué le document connu sous le titre de *For Love of the King* et de l'avoir fait passer pour une œuvre d'Oscar Wilde, sachant parfaitement que c'était un faux, et d'avoir obtenu ainsi frauduleusement, de vous-même et d'autres éditeurs, des sommes d'argent.

Si, comme je l'espère, Mrs Wodehouse Pearse m'intente une action en diffamation, je vous demanderai probablement d'avoir l'obligeance de produire la correspondance que vous avez échangée avec elle ou avec son agent avant de publier *For Love of the King*, sous le nom d'Oscar Wilde, dans votre magazine d'octobre 1921.

Si Mrs Wodehouse Pearse s'abstient de me poursuivre, je compte que vous intenterez contre elle une action correctionnelle pour avoir, par des moyens frauduleux, obtenu de vous des sommes d'argent. Les présomptions contre elle sont écrasantes.

Poussant la correction à l'extrême, ou décidé à acculer son adversaire, Mr Millard l'avise le lendemain de l'envoi de cette nouvelle missive :

Madame,

Ci-inclus, copie d'une lettre que j'ai envoyée à Mr Walter Hutchinson, l'éditeur.

Toutes les lettres de Mr Millard sont dûment datées et signées, et portent son adresse. Mais, si l'ex-Mrs Chan Toon use volontiers du téléphone, elle a la prudence de ne pas écrire, prudence un peu tardive peut-être.

Après cette offensive rudement menée contre son adversaire qui ne riposte pas, une accalmie suivit. Le silence de la presse, ou sa pusillanimité, doit rassurer les forgeurs de documents qui savent que tout s'oublie vite. Toutefois, Mr Millard ne se tient pas pour battu et il s'obstine. Pour que le public soit informé, il a fait imprimer cette correspon-

dance et les affiches exposées dans Charing Cross Road. Il adresse à tous les libraires un exemplaire du pamplet et il leur offre de les en pourvoir gratuitement pour les vendre un penny à condition, spécifie-t-il, qu'ils exhibent en bonne place l'affiche accusatrice.

Vous n'avez pas à redouter des poursuites de la part de Mrs Chan Toon, — atteste-t-il, — car (j'ai le regret de le dire), aussitôt que le faux a été rendu public, elle a disparu de son hôtel sans laisser d'adresse.

Par crainte d'offenser MM. Methuen et de perdre, j'imagine, le profit de leurs annonces, plutôt que par crainte de poursuites de la part de Mrs Chan Toon, les journaux ont refusé de commenter mes divulgations ; ainsi désormais devient facile la carrière du contrefacteur littéraire.

J'ai informé MM. Methuen que, s'ils font annoncer par la presse qu'ils retirent le livre de la circulation je m'estimerai satisfait, mais qu'autrement je continuerai ma campagne pour démasquer cette imposture jusqu'à ce que l'affaire soit portée devant les tribunaux, ou soit de quelque autre façon rendue suffisamment publique.

Cependant, jusqu'à présent MM. Methuen sont restés muets. Avec l'assistance de Mrs Chan Toon (Mrs Wodehouse Pearse) cette maison d'édition éminemment respectable a réussi à « refiler » à un public sans méfiance mille exemplaires d'un livre qui se vend huit shillings et demi net, et pour lequel, sans le nom d'Oscar Wilde et la firme de Methuen and Co, Ltd., personne ne donnerait huit pence et demi. Probablement a-t-il été vendu un nombre encore plus grand de l'édition à cinq shillings.

*The Times Literary Supplement*, qui refusa de publier ma lettre formulée en termes très modérés, proclame par voie d'annonces que « le lecteur judicieux de livres anglais ou étrangers se renseigne » dans ses colonnes ; néanmoins, il ne veut même pas mentionner le fait que l'authenticité de *For Love of the King* a été mise en question par quelqu'un qui est à même de parler avec une certaine somme d'autorité.

J'espère que vous m'aiderez à divulguer largement cette tromperie.

Les libraires ont en grand nombre répondu à l'appel de

Mr Millard, et l'affiche aux lettres bleues arrête partout l'attention du passant. Indifférents aux subtilités juridiques, les bouquinistes et les libraires ont décidé en pratique avant que les tribunaux ne décident en droit. Devant l'accueil fait aux divulgations de Mr Millard par les détaillants, MM. Methuen se sont émus, et, dans le *Times* du 29 août, page 1, colonne 3, ils ont fait insérer une annonce par laquelle ils déclarent qu'ils continueront à publier *For Love of the King* sous le nom d'Oscar Wilde « jusqu'à ce que l'imposture soit prouvée ».

A cela, le bibliographe d'Oscar Wilde riposte en demandant à Mrs Wodehouse Pearse de produire une lettre ou un document quelconque, émanant d'Oscar Wilde ou de Mr Robert Ross, son exécuteur littéraire, qui démontre que l'un ou l'autre ait jamais entendu parler de Mrs Wodehouse Pearse (*alias* Mrs Chan Toon) ou qu'ils connaissaient l'existence de la pantomime intitulée *For Love of the King*.

Obtiendra-t il une réponse ? Quelle sera l'issue de ce débat ? En tout cas, il n'est plus possible de croire à l'authenticité de la pantomime birmane. Les collectionneurs d'autographes et de manuscrits sont mis sur leur garde. Il existe quelque part des faussaires qui forgent des contrefaçons d'Oscar Wilde, dont ils battent monnaie. Leur industrie sera sans doute moins prospère désormais, et il est souhaitable qu'ils soient finalement démasqués.

HENRY-D. DAVRAY.

# L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN POLOGNE

—

A l'heure où les journaux viennent de célébrer, à l'occasion des manœuvres de Volhynie, l'effort militaire de la Pologne, il n'est pas sans intérêt de faire connaître ce que ce pays a fait également pour son instruction et son éducation. Une brochure, récemment éditée par le ministre de l'Instruction publique de Varsovie, nous le permet fort à propos.

Trois régimes scolaires, conditionnés par trois systèmes politiques, existaient en Pologne avant la Grande Guerre. Dans les écoles publiques et privées de la Pologne autrichienne, l'enseignement était donné, à tous les degrés, en polonais par des professeurs polonais. Un « conseil scolaire régional », dépendant du gouvernement central, réglait les questions d'instruction publique. A l'opposé de ce régime assez libéral, la province prussienne était la proie de la plus intransigeante germanisation : aucune école polonaise ! N'exigea-t-on pas, en 1907, que les enfants de six ans connussent déjà l'allemand à leur entrée à l'école primaire ? Dans la Pologne russe, il faut distinguer l'ancien Royaume du Congrès des anciennes provinces orientales de la République polonaise. Dans le premier, sous la pression populaire et en présence de l'effervescence révolutionnaire, un oukase impérial (octobre 1905) autorisa l'enseignement en polonais dans les seules écoles privées. Les droits et privilèges des écoles de l'Etat leur étaient du reste refusés. Malgré cette défaveur, l'activité de ces écoles privées dans la période d'avant-guerre constitue une des pages les plus honorables de l'histoire de l'instruction nationale en Polo-

gne (1). Dans les Marches de l'Est, au contraire, aucune école polonaise, ni publique, ni privée, n'est tolérée. En somme et en dépit de certaines concessions arrachées par l'opinion, on s'efforce, comme dans la Pologne allemande, de tuer le sentiment national. On « russifie » autant qu'on le peut.

Pendant la Grande Guerre, lorsque les Allemands et les Autrichiens envahirent la Russie, les écoles russes du Royaume du Congrès disparurent. Des écoles polonaises s'y substituèrent avec rapidité. L'enseignement primaire fit des progrès (1914 : 5.855 écoles avec 406.096 enfants ; 1917 : 8.883 écoles avec 721.590 enfants). Le 15 novembre 1915 eut lieu l'ouverture de l'Université et de l'École polytechnique de Varsovie. Le public se donnait, spontanément, à la cause de l'éducation nationale. Les Autrichiens et les Allemands ne modifièrent pas, durant la guerre, leur politique scolaire. Dans la Pologne autrichienne, les écoles furent dévastées par les opérations militaires et les déplacements de la ligne de feu.

On peut mesurer par ce qui précède la difficulté et la complexité de la tâche qui incombait au ministère de l'Instruction publique de la Pologne restaurée et unifiée. Il lui fallait établir un système d'enseignement uniforme et national. Il lui fallait prescrire les méthodes les plus en rapport avec les exigences, les besoins de l'âme du pays polonais et les résultats les plus certains des recherches pédagogiques. Si tout n'est pas aujourd'hui parfait, si beaucoup de traces des régimes abolis en 1918 sont encore très visibles, il n'en est pas moins vrai qu'un gros effort a été fourni et que des résultats importants ont été obtenus. L'examen rapide de la situation des divers ordres d'enseignement nous permet de le montrer.

(1) Les certificats délivrés par les écoles privées polonaises ne conféraient pas le droit d'entrer à l'Université et à l'École polytechnique russes, mais ils donnaient accès aux hautes écoles en Autriche, en France, en Belgique, en Suisse, en Italie. De nombreuses colonies d'étudiants polonais à l'étranger se formèrent alors.

§

La Pologne est, actuellement, divisée en onze circonscriptions scolaires. Ce nombre sera augmenté. Chaque circonscription est administrée par un Curateur nommé par le Président de la République. Les Curateurs ont sous leurs ordres les inspecteurs des écoles primaires de chaque district. Les écoles secondaires relèvent directement des Curateurs. A la tête de l'enseignement public est le ministre des Cultes et de l'Instruction publique.

## 1° Enseignement primaire

*a*) OBLIGATION, FRÉQUENTATION SCOLAIRE. — Avant la Grande Guerre, l'obligation existait en Pologne prussienne (huit années) et en Pologne autrichienne (six ans, sept dans les villes). Elle continue, naturellement, à y être appliquée. Mais cette obligation n'existait pas en Pologne russe où habite, précisément, plus de la moitié de la population polonaise. Dès février 1919, le principe de l'obligation, depuis sept jusqu'à quatorze ans, fut adopté pour l'ancienne Pologne russe. Il a commencé à entrer en vigueur en 1923-24. Il ne touche donc, pour l'instant, que les élèves des deux plus jeunes contingents.

*Ecoles primaires dans l'ancien Royaume du Congrès.*

| Années scolaires | 1910-11 | 1920-21 | 1921-22 | 1922-23 | 1923-24 |
|---|---|---|---|---|---|
| Nombre des enfants<br>0/0 | 370.576<br>100 | 1.141.900<br>308,1 | 1.202.897<br>324,6 | 1.239.442<br>334,5 | 1.345.786<br>363,1 |

Dans les Marches de l'Est, l'obligation scolaire ne fonctionne pas encore. Elle y sera, progressivement, introduite. Malgré cette lacune, les progrès de l'enseignement primaire sont indéniables.

| Année scolaire | 1921-22 | 1922-23 | 1923-24 |
|---|---|---|---|
| Elèves........ | 3.197.000 | 3.208.352 | 3.248.000 |
| Maîtres....... | 57.158 | 62.003 | |
| Ecoles........ | 27.414 | 27.384 | |

La proportion des élèves des écoles primaires, par rapport au nombre total des enfants d'âge scolaire, s'exprime comme il suit : 1921-22 : 62,3 o/o ; 1922-23 : 65,1 o/o ; 1923-24 : 71,1 o/o. Il n'y a relativement que peu d'écoles primaires privées. En 1922-23 on comptait :

| 1922-23 | PUBLIQUES | PRIVÉES | TOTAL |
|---|---|---|---|
| Écoles ....... | 26.653 | 731 | 27.384 |
| Maitres....... | 59.111 | 2.892 | 62.003 |
| Élèves........ | 3.132.074 | 76.278 | 3.208.352 |

La langue de l'enseignement était en 1922-23 : dans 22.347 écoles, le polonais ; dans 1.217, l'allemand ; dans 332, le polonais et l'allemand ; dans 3.025, le ruthène ; dans 89, le polonais et le ruthène ; dans 32, le blanc-ruthène ; dans 11, le russe ; dans 39, le tchèque ; dans 3, le polonais et le tchèque ; dans 92, le lithuanien ; dans 1 le polonais et le lithuanien ; dans 113 le yiddisch ; dans 3, le polonais et le yiddisch ; dans 71, la langue hébraïque ; dans 3, le polonais et l'hébraïque ; dans 6, le yiddisch.

*b)* ORGANISATION, ENSEIGNEMENT. — Suivant le nombre des élèves qui les fréquentent, les écoles sont rangées en sept degrés. Les écoles à sept classes (écoles du septième degré) ont le programme le plus complet. Les matières qu'il comprend et leur répartition sont indiquées dans le tableau suivant :

| CLASSES | I | II | III | IV | V | VI | VII |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Religion............... | 2 | 2 | 2 | 2 | 2 | 2 | 2 |
| Polonais............... | 18/2 (1) | 8 | 6 | 5 | 4 | 4 | 4 |
| Langue étrangère....... | — | — | — | — | 4 | 3 | 3 |
| Arithmétique et géométrie | 6/2 | 4 | 4 | 4 | 4 | 4 | 4 |
| Histoire naturelle........ | — | — | 2 | 3 | 2 | 3 | 4 |
| Géographie............... | — | — | 2 | 2 | 2 | 2 | 4 |
| Histoire................. | — | — | 2 | 2 | 2 | 2 | |
| Dessin................... | 2/2 | 2 | 2 | 2 | 2 | 2 | 2 |
| Ouvrages................. | 4/2 | 3 | 3 | 4 | 4 | 4 | 4 |
| Chant.................... | 2/2 | 2 | 2 | 2 | 2 | 2 | 1 |
| Jeux et gymnastique..... | 6/2 | 6/2 | 6/2 | 4/2 | 4/2 | 4/2 | 4/2 |
| Ouvrages féminins....... | — | — | 2 | 2 | 2 | 2 | 2 |

(1) C'est-à-dire 18 « demi-heures » scolaires.

*c*) FORMATION DES MAITRES (1). — Dès que fut reconstitué l'État polonais indépendant, on créa, sur tout le territoire de la nouvelle République, des *séminaires* d'instituteurs (cinq années d'études). Il est exigé des candidats à ces écoles une préparation qui embrasse le programme de l'école primaire à sept classes. Des *Cours annuels d'instituteurs* existent aussi pour les candidats qui ont fait toutes les classes d'une école secondaire.

| | en 1918 | en 1920-21 | en 1922/23 |
|---|---|---|---|
| Nombre des séminaires publics : | | | |
| de jeunes hommes..... | | 62 | 69 |
| de jeunes filles........ | | 25 | 35 |
| temporairement mixtes. | | 4 | 12 |
| Total : | 24 | 91 | 116 |
| Nombre des séminaires privés : | | | |
| de jeunes hommes..... | | 4 | 4 |
| de jeunes filles........ | | 50 | 56 |
| temporairement mixtes. | | 3 | 6 |
| Total : | 49 | 57 | 66 |
| Nombre des Cours d'instituteurs : | | 2 | 4 |
| Nombre des élèves dans les Cours et séminaires : | | | |
| de jeunes hommes..... | | 9.956 | 13.216 |
| de jeunes filles........ | | 10.085 | 16.656 |
| Total : | | 20.041 | 29.872 |

Des *Cours supérieurs d'instituteurs* d'une année existent pour les maîtres qui ont, avec de sérieuses capacités, les brevets exigés et au moins deux ans de pratique de l'enseignement. Ils peuvent s'y spécialiser dans une branche d'études. Ils ont la priorité dans les nominations aux écoles primaires de six et sept classes. Les instituteurs remarquables sont à même de poursuivre encore leurs études durant deux ans à l'*Institut public d'instituteurs* de Varsovie. Il les prépare aux postes de direction de l'enseignement primaire.

(1) Cf. aussi dans le tome LXXXIV de la *Revue Pédagogique* (Delagrave, Paris), p. 198, l'article de Mlle Maucourant : « Écoles normales de Pologne ».

## 2° Enseignement secondaire

*a*) FRÉQUENTATION, ORGANISATION. — L'organisation de l'enseignement secondaire polonais date de 1919. On peut l'esquisser ainsi : l'école secondaire, le « gymnase », a huit classes. A la classe inférieure (la 1re) sont admis les enfants de neuf ans et demi à douze ans. Les trois classes inférieures (1re, 2e, 3e) forment le « gymnase inférieur ». Il correspond aux classes supérieures de l'école primaire. Les cinq autres classes, dites « gymnase supérieur », sont divisées en sections: mathématiques et sciences naturelles, — humanités (avec le latin), — classique (avec le latin et le grec). Dans une des écoles de l'État a été encore réalisé le type néo-humaniste (sans les langues classiques) à titre d'essai.

| | 1922/23 | 1923/24 |
|---|---|---|
| Nombre des écoles secondaires publiques : | | |
| de garçons........ | 183 | 186 |
| de filles .......... | 36 | 35 |
| de coéducation..... | 42 | 45 |
| | 261 | 266 |

Les écoles publiques ont été fréquentées pendant l'année scolaire 1922/23 par 82.678 garçons et 19.877 filles, soit au total 102.555 élèves ; pendant l'année scolaire 1923/24 par 87.827 garçons et 21.785 filles, soit 109.612 élèves. Pendant l'année scolaire 1923/24, le type « humanités » était le plus nombreux (dans 55-60 o/o des écoles) ; venait ensuite le type mathématiques-sciences naturelles.

Les écoles privées (large acception du mot) forment la majorité des écoles secondaires. Elles sont entretenues par les Diétines (conseils des districts) et les villes, les unions communales, diverses Sociétés.

| | 1922/23 | 1923/24 |
|---|---|---|
| Nombre des écoles secondaires privées : | | |
| de garçons........ | 118 | 113 |
| de filles........... | 219 | 218 |
| de coéducation..... | 189 | 167 |
| | 526 | 498 |

En 1922/23 : 55.689 garçons et 72.901 filles fréquentèrent ces écoles(128.590 élèves). En 1923/24 : 48.800 garçons et 63.400 filles (112.200 élèves).

Sans être obligées de se conformer aux programmes officiels, les écoles privées se modèlent, en général, sur les gymnases publics. Beaucoup n'ont pas de classes supérieures. Elle sont, naturellement, soumises au contrôle du Ministère et des Curateurs. Les autorités scolaires confirment les directeurs, règlent les rapports, confèrent les droits de gymnase public. L'attribution de ceux-ci par le Ministère a lieu chaque année depuis 1920. Les écoles reconnues les meilleures obtiennent « les pleins droits ». Les plus faibles soit comme organisation, soit comme qualité du personnel, soit comme méthode, progrès des élèves, etc., obtiennent les « droits restreints » ou sont dépourvues de droits et forcées, par conséquent, de s'amender ou de fermer leur porte. En 1923/24, 109 écoles privées possédaient les pleins droits, 220 les droits restreints, 169 n'avaient pas de droits.

En conclusion, en 1922/23 l'ensemble des écoles secondaires a été fréquenté par 138.367 garçons, 92.778 filles, soit, au total, 231.145 élèves. En 1923/24, ces écoles instruisaient (en chiffres ronds) 136.600 garçons et 85.200 filles, soit, en tout, 221.800 élèves. En 1923/24, dans 668 écoles la langue de l'enseignement était le polonais, dans 82 l'allemand, le ruthène, le blanc-ruthène, le russe, l'hébraïque, le yiddisch, le français, le lithuanien; dans 14 écoles, le polonais et une autre langue.

*b)* ENSEIGNEMENT — Le programme du gymnase inférieur comprend : la religion, le polonais, une langue étrangère moderne, l'histoire de Pologne, la géographie, les mathématiques, la physique et la chimie, l'histoire naturelle, la calligraphie, le dessin, le chant, les travaux manuels, la gymnastique.

Au gymnase supérieur, l'enseignement est donné selon trois combinaisons dont chacune donne à un groupe de « matières similaires », appelé « base didactique », une

importance capitale. La « base didactique » de la section *mathématiques-sciences naturelles* est constituée par les mathématiques, la physique et la chimie, la cosmographie, l'histoire naturelle. Celle de la section *humanités* comprend le polonais, l'histoire, le latin. Celle de la section *classique* : le latin, le grec, l'étude de la civilisation classique. La « base didactique » de la section *néo-humaniste* est le polonais, l'histoire, une langue étrangère moderne.

Dans toutes les sections, il est particulièrement insisté sur les choses polonaises (1). On s'efforce aussi de donner à l'enseignement un caractère concret. On suscite le travail personnel, l'initiative des élèves (2).

### 3° Enseignement professionnel.

Avant la Grande Guerre, l'enseignement professionnel était systématiquement négligé en Pologne. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui et les écoles qui le donnent sont de divers types.

*a)* ÉCOLES D'ENSEIGNEMENT COMPLÉMENTAIRE. — Entretenues par des unions communales, des associations ; bénéficiant de subventions de l'État, elles sont destinées aux jeunes gens qui n'ont qu'une instruction élémentaire et sont occupés dans l'industrie ou le commerce. Les leçons, qui ont lieu le soir, durent trois mois.

| ANNÉES SCOLAIRES : | 1923-24 | 1924-25 |
|---|---|---|
| Écoles complémentaires............... | 302 | 340 |
| Nombre total des classes............. | 1.336 | 1.779 |
| Nombre total des élèves............. | 47.230 | 51.930 |

(1) Ce que l'on appelle : « Étude de la Pologne contemporaine » en VIIIe commence par la partie géographique, à laquelle succèdent la partie économique, des notions sur le régime social de la Pologne, des notions de droit public avec l'interprétation de la constitution de la République, un aperçu synthétique de la culture et de la civilisation, enfin l'explication des devoirs du citoyen.

(2) Les élèves des diverses sections construisent très souvent eux-mêmes les appareils scientifiques. A la section « mathématiques-sciences naturelles », les sciences naturelles comportent quinze heures de leçons par semaine dont sept d'exercices et d'excursions.

*b*) ÉCOLES D'ARTISANS. — Elles forment, méthodiquement, des artisans et des ouvriers qualifiés pour les fabriques. Les cours, qui durent de deux à quatre ans, sont destinés à des jeunes gens de quatorze à seize ans qui ont une instruction élémentaire.

| | 1923-24 | 1924-25 |
|---|---|---|
| Ecoles et cours d'artisans publics...... | 31 | 27 |
| Ecoles et cours d'artisans, communaux, sociaux et privés.................. | 29 | 49 |
| Total...... | 60 | 76 |
| Nombre des sections.................. | 142 | 153 |
| Nombre des élèves.................. | 5.846 | 6.537 |

*c*) ÉCOLES TECHNIQUES ET AGROTECHNIQUES. — Destinées à former des techniciens auxiliaires, elles ne reçoivent que des candidats ayant fait des études primaires complètes ou ayant suivi les cours d'une école d'artisans. Les études y durent de trois à quatre ans.

| | 1923-24 | 1924-25 |
|---|---|---|
| Ecoles publiques techniques et agrotechniques ; cours techniques publics .... | 40 | 40 |
| Ecoles privées techniques et agrotechniques ; cours techniques privés.... | 7 | 8 |
| Total...... | 47 | 48 |
| Nombre des sections............... | 86 | 91 |
| Nombre des élèves................. | 6.864 | 7 405 |

*d*) ECOLES D'INDUSTRIE ARTISTIQUE. — La durée des études y est de quatre à cinq ans. Les candidats doivent faire preuve d'aptitudes artistiques.

| | 1923-24 | 1924-25 |
|---|---|---|
| Ecoles publiques d'ind. artistique..... | 3 | 3 |
| » privées » » | 2 | 1 |
| Total......... | 5 | 4 |
| Nombre des sections................ | 9 | 8 |
| Nombre des élèves...... ............ | 555 | 500 |

e) ÉCOLES DE COMMERCE. — Trois ans d'études. Les candidats doivent avoir fait des études primaires complètes.

| | 1923-24 | 1924-25 |
|---|---|---|
| Ecoles de commerce publiques........ | 14 | 15 |
| Ecoles de commerce sociales et privées. | 131 | 182 |
| Total... | 145 | 197 |
| Nombre des élèves.................. | 13.446 | 18.400 |

f) ÉCOLES PROFESSIONNELLES DE JEUNES FILLES. — Trois ans d'études. Les candidates doivent avoir fait des études primaires complètes.

| | 1923-24 | 1924-1925 |
|---|---|---|
| Ecoles publiques et cours professionnels publics pour jeunes filles........... | 22 | 26 |
| Ecoles et cours professionnels privés pour jeunes filles................. | 106 | 138 |
| Total.... | 128 | 164 |
| Nombre des sections.................. | 216 | 251 |
| Nombre des élèves.................. | 8.537 | 9.893 |

En résumé, en 1923/24 on comptait 687 écoles ou cours professionnels des catégories mentionnées ; en 1924/25, le chiffre s'en est élevé à 829. Le nombre des élèves s'est aussi notablement accru, puisqu'il est passé de 82.478 en 1923/24 à 94.665 en 1924/25.

g) Il faut ajouter aux catégories qui précèdent les ÉCOLES INFÉRIEURES D'AGRICULTURE qui relèvent du ministère de l'Agriculture.

| | 1923 | 1924 | 1925 |
|---|---|---|---|
| Ecoles publiques agricoles et forestières | | | |
| de garçons.......... | 5 | 5 | 6 |
| de filles.......... .. | 1 | 1 | 1 |
| Ecoles agricoles des corps autonomes et privées | | | |
| de garçons.......... | 56 | 57 | 60 |
| de filles............ | 23 | 25 | 25 |
| Ecoles d'horticulture des corps autonomes (+ une privée) | | | |
| de garçons.......... | 5 | 5 | 5 |
| Total....... | 90 | 93 | 97 |

Le nombre des élèves sortis de ces écoles fut de 2.520 en 1923 ; de 2.831 en 1924 ; en 1925, 3 430 élèves des deux sexes s'y inscrivirent.

Enfin sont encore à mentionner : deux Conservatoires de musique de l'Etat, deux Conservatoires privés et l'Ecole de Musique Chopin, qui possèdent des cours moyens et supérieurs ; quatre autres Conservatoires de Musique en différentes villes et l'Institut de Musique de Cracovie sont des établissements du niveau moyen ; soixante et une écoles privées de gymnastique rythmique, art dramatique, etc. ; quarante-huit écoles (1.440 élèves des deux sexes) de peinture, dessin, sculpture, art industriel, entretenues par les communes, des associations, des particuliers. — En 1923-24, le chiffre total des écoles et cours artistiques du degré inférieur ou moyen s'élevait à cent-vingt, le nombre de leurs élèves (approximativement) à 9.285.

### 4e Enseignement supérieur

*a*) ECOLES D'ÉTAT. — Onze institutions d'enseignement supérieur sont légalement qualifiées d'« Ecoles Académiques » : les universités de Varsovie, Cracovie (1), Léopol, Poznan, Vilno, les Ecoles Polytechniques de Varsovie et

(1) C'est l'Université de Cracovie qui possède les plus anciennes traditions : elle fut fondée en 1364 par le roi Casimir le Grand. L'Université Jean Casimir, à Léopol, continue l'Académie créée dans cette même ville en 1661.

de Léopol ; l'Ecole principale d'Agronomie de Varsovie ; l'Académie des Mines ; l'Académie des Beaux-Arts (Cracovie) ; l'Académie de Médecine vétérinaire (Léopol). Font encore partie des hautes écoles publiques : l'Institut pédagogique de l'Etat (Varsovie), l'Institut dentaire de l'Etat (Varsovie), l'Ecole des Beaux-Arts (Varsovie) ; les cours supérieurs des Conservatoires de musique de Varsovie et de Poznan. — En 1923-24, les hautes écoles publiques que nous venons d'énumérer comptaient 28.611 étudiants, 8.147 étudiantes ; total : 36.758.

*b*) ÉCOLES PRIVÉES. — Outre ces institutions de l'Etat, il existe des écoles privées ayant le caractère des hautes écoles : Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Varsovie (légalement académique, elle comptait en 1923-24 : 1.044 étudiants, 273 étudiantes) ; l'Université libre de Varsovie (1923-24 : 700 étudiants, 353 étudiantes) ; l'Université de Lublin ; les Ecoles des Sciences politiques de Varsovie et de Cracovie (en 1923-24, la première avait 499 étudiants et 70 étudiantes) ; l'Ecole supérieure de Commerce étranger (Léopol) ; les Cours supérieurs agricoles (Léopol) ; les cours supérieurs de l'Ecole de Musique Chopin à Varsovie et des deux Conservatoires de musique privés de Cracovie et de Léopol.

### 5° Education des Enfants anormaux

En 1923-24, la Pologne possédait trente établissements particuliers et soixante-dix sections (surtout auprès des écoles primaires) pour les enfants anormaux. On y élevait 3.328 enfants. Parmi ces établissements, vingt-sept étaient des internats (six de l'Etat, vingt et un des communes ou des districts ou privés). Les instituteurs-éducateurs pour les enfants anormaux sont formés par l'Institut public de pédagogie spéciale créé à Varsovie en 1922. En 1923-24, il en est sorti vingt-trois personnes. Cette année, l'Institut a vingt-huit étudiants.

L'hygiène scolaire, l'éducation physique ont aussi retenu

l'attention du ministère de l'Instruction publique. Un « Inspecteur général d'hygiène » s'y trouve. Les écoles secondaires, les séminaires d'instituteurs, les écoles professionnelles (sauf de rares exceptions) possèdent des médecins et, pour la plupart, des dentistes scolaires. Les écoles primaires dans les grandes villes sont également dotées d'une surveillance médicale. L'organisation des soins médicaux dans les écoles primaires des villages est, en ce moment, en cours de réalisation (1).

§

Il n'est pas superflu d'ajouter à tous les renseignements qui précèdent quelques mots du caractère de l'enseignement polonais d'aujourd'hui et de ses méthodes. Ils achèveront de faire connaître l'effort polonais, en préciseront la portée, mettront en lumière son idéal.

Dans la sphère intellectuelle, l'éducateur polonais se propose « d'éveiller et de développer les facultés de l'esprit ». Sans négliger les connaissances fondamentales, il en limite le nombre et s'attache à l'exactitude, à la profondeur du savoir plus qu'à son étendue. Mais, en plus de l'intelligence, il a l'ambition d' « éveiller et de développer les forces physiques et morales ». Il veut donner à ses adeptes adresse et vaillance. C'est pourquoi l'on devine dans chaque matière, dans la manière « de la travailler », dans la coordination de toutes les « branches » d'études, le souci de fortifier la santé physique, de former le caractère, de « le rendre ferme et serein », d' « élargir la conscience sociale », de cultiver, avec le patriotisme, « le sentiment des devoirs civiques, de la solidarité humaine ». De là aussi la mise en œuvre des méthodes actives qui exigent des élèves initiative, esprit de recherche et évitent « le superficiel, le verbalisme ».

Enfin « la forme républicaine du régime de l'Etat, la

(1) Cf. *La Médecine scolaire*, Paris, novembre 1924 : « L'hygiène scolaire et l'éducation physique en Pologne. »

connaissance des fautes du passé d'avant les partages avec ses nuisibles privilèges de classes » (1), donnent à l'enseignement polonais un autre caractère qu'il faut signaler : il est démocratique. « Une des manifestations de ce caractère est précisément l'appellation donnée à l'école : « Szkola powszechna », école universelle, école pour tout le monde au sens strict du mot. Permettre, en principe, à chaque individu d'atteindre à l'échelon d'instruction et à la situation correspondant à ses capacités, quelle que soit sa naissance, quelle que soit sa fortune », telle est l'idée qui a présidé à l'organisation d'ensemble de l'enseignement polonais, à tous ses degrés.

Ainsi, en dépit des lourdes charges léguées par le passé des temps de servitude, en dépit de la plus grande des complexités, l'œuvre entreprise en Pologne pour l'instruction et l'éducation nationales, apparaît déjà solide et digne d'être admirée. Ce n'est pas en France qu'on sera tenté de le nier.

M. HÉNON.

(1) Pour mieux apprécier l'effort polonais, on fera bien de relire la page où Rambaud (*Histoire de la Russie*, Hachette) analyse les causes de la disparition de l'Etat polonais lors des partages.

# LE CAMP DU DRAP D'OR [1]

CHRONIQUE DE FRANCE EN CINQ ACTES

—

## CINQUIÈME ACTE

### CINQ ANS APRES OU LE CAMP DU DRAP D'OR

L'immense tente du roi François Ier au Camp du Drap d'Or. Elle est d'un drap tissu de fils d'or et broché ton sur ton, de fleurs de lys d'or, et très hautes. Ses parois, à gauche, à droite, et son plafond (auquel est suspendu un vélum rouge non déployé encore) laissent filtrer un jour d'une blondeur chaude, presque orangée. Les trois quarts du fond de la tente sont faits d'une souple tapisserie représentant la geste de l'empereur Charlemagne, et qui, soutenus par de gros anneaux d'or, glisse le long d'un mât de chêne horizontal que supportent des solives, lorsqu'on veut ouvrir une baie sur le dehors. Au lever du rideau, la tapisserie est entièrement tirée et massée en gros plis contre le lit de repos du roi, installé à gauche sous un dais peint en or et surmonté d'une seule grande fleur de lys en bois doré. Ce lit, fort richement ouvragé, couvert de somptueuses étoffes incarnadines, peut être à volonté dissimulé par un rideau rouge, et de manière que cette portion de la scène puisse former une sorte de chambrette isolée. Non loin, quatre ou cinq fauteuils ou cathèdres écussonnées des armes de France. La baie, au moment où cet acte commence, étant ouverte, on a tout droit devant les yeux, sous un éclatant soleil de juin, la vue d'une partie du camp français, miraculeux village composé de tentes lamées d'argent et d'or, et surtout d'une notable étendue de la Lice, du vaste champ-clos désert et gazonné où se pratiquent les jeux, les luttes, les tournois et les joutes. A l'extrême horizon, des gradins fondus en l'azur du ciel et qui, sommés d'oriflammes et de panoplies gigantesques, servent à recevoir et contenir à peine la foule des invités d'Henri VIII et de François Ier, les jours de grande fête.

Quand le rideau se lève, à milieu de scène et au premier plan, tournant son large dos au public, le roi d'Angleterre, Henri Tudor, superbement vêtu, le chapeau bien empanaché d'une plume d'autruche errant sur son épaule gauche, a posé une grande flèche sur la corde d'un grand arc qu'il soulève et bande vers la lice, où se voit une cible déjà toute peuplée de flèches. Il tire. Le nouveau trait atteint le centre même de la cible, aux acclamations des personnages groupés, en deux clans, des deux côtés de la baie et sous la tente. Et voici quels sont ces personnages :

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 652, 653 et 654.

## SCENE I

Outre HENRI VIII, gros et puissant prince, comme l'on sait, — le roi FRANÇOIS Ier, debout, magnifiquement accoutré, tel que nous le voyons dans nos rêves ou selon le Titien; en grand apparat, la reine d'Angleterre, épouse d'Henri VIII, CATHERINE d'ARAGON assise dans un fauteuil; près d'elle, assise également, MARIE D'ANGLETERRE, duchesse de Suffolk, autrefois reine de France; leur faisant vis-à-vis MADAME CLAUDE, reine de France et LOUISE DE SAVOIE, assises toutes deux; et s'agitant, devisant, bourdonnant autour de ces princesses, des dames et seigneurs anglais et français, parmi lesquels MADAME MARGUERITE, sœur de François Ier, le duc de SUFFOLK, ALENÇON, VENDOME, LAUTREC, MADAME DE CHATEAUBRIAND, ANNE DE BOLEYN, demeurée à la cour de France, et maintenant première dame d'honneur de Madame Marguerite, LA TREMOUILLE, LA PALISSE, etc., et plus à l'écart le CONNETABLE DE BOURBON, TRIVULCE et BAYARD. Tout à fait sur la droite, le cardinal WOLSEY, premier ministre d'Henri VIII, dans sa robe écarlate, le PRESIDENT DUPRAT, chancelier de France et le chambellan GRIGNAUX. Au dehors, soldats anglais et français, un MAITRE DU JEU DE L'ARC. Puis TRIBOULET.

HENRI VIII

Or, c'est ma dernière sagette! qu'en dites-vous, mon frère?

LE MAITRE DU JEU

En plein noir!

Applaudissements frénétiques de l'assemblée.

FRANÇOIS Ier

Bravo, mon frère. Trois fois bravo! Quel sagittaire vous êtes! Henri VIII? non, Apollon lui-même. Je m'avoue trois fois vaincu.

HENRI VIII

Ce m'est orgueil d'ouïr flatterie si généreuse du vainqueur de Marignan. Vous me troublez d'ivresse et de gloire. Mais pourquoi dites-vous : trois fois vaincu? Fleurettes de compliments. Hier, aux joutes, vous m'envoyâtes sucer le caillou. Je me défends à l'arc aujourd'hui. Nous marquons un point contre un point. Encore ce jeu des flèches est-il de moindre chevalier...

CATHERINE D'ARAGON

Il est vrai, Henri!

HENRI VIII, à part

Elle n'a besoin de le dire. (*A Wolsey, qu'il aborde.*) Wolsey, priez la reine, ma femme, de se taire.

Brouhaha de ruches où l'on entend ces mots : « L'exquise courtoisie... » François Ier baise la main de Catherine d'Aragon.

LE CARDINAL WOLSEY, répondant à Henri VIII.

Sa bonne nature est parfois simplette.

HENRI VIII

Non, elle vieillit! (*aimable effarouchement de Wolsey*) et ses dents se déchaussent, laissant passer flux de mots insipides. Qu'elle prenne garde! (*Se tournant vers François.*) Mon frère, vous baisez la main de notre reine. Madame Claude, me donnerez-vous le prix de ma victoire? (*Henri VIII va baiser la main de la reine de France. A François Ier.*) Çà! il nous faut jouer la belle à quelque autre jeu!

FRANÇOIS Ier

De grand cœur, je vous obéirai.

HENRI VIII

Oui, mais quel jeu? Cherchons, mesdames.

ANNE DE BOLEYN, espiègle.

C'est ça, cherchons!

Louise de Savoie, un doigt sur les lèvres, intime le silence à miss Boleyn.

HENRI VIII

Les quilles, par exemple? (*Sursaut de François Ier et de plusieurs des assistants*) comme au temps de votre bon roi Louis XII? Non! nous ne sommes des enfants. Et à qui s'y échauffe trop, ce jeu donne la mort.

Grand trouble de François et de Louise de Savoie.

GRIGNAUX, s'approchant de François.

Ne le froissez point, surtout, n'allez plus le battre — quel que soit le jeu.

LE PRESIDENT DUPRAT, qui s'est de même approché.

Monsieur de Grignaux a raison.

FRANÇOIS Ier

Monsieur le Président Duprat, il me semble qu'ici vous ne présidez.

Il lui tourne le dos.

DUPRAT, à Grignaux.

Pourquoi m'appelle-t-il toujours président? Ne suis-je pas son chancelier?

GRIGNAUX

Le sien, oui. Mais beaucoup plus celui de madame Louise. Avouez!

Geste impatient de Duprat, dont la réponse se perd dans le joyeux tapage.

HENRI VIII

Nul ne trouve? eh bien, moi, j'ai trouvé. (*Pris d'énorme gaieté.*) Regardez ces bras? vous semblent-ils invincibles? Regardez ce torse, vous semble-t-il...

LA TREMOUILLE

... d'Hercule même.

HENRI VIII

Non, je ne dis pas. Vous avez compris? Vous n'avez pas compris. Je vous dirai le jeu tout à l'heure, si vous ne trouvez. Maintenant, cherchons une récompense au vainqueur. Car pour bien se... Bon! j'allais le dire.

TRIVULCE, à Bourbon.

Quel mystère!

BOURBON

Cousu de gros fils blancs. Il veut lutter. Il veut toujours lutter. Il lutte avec Suffolk. Il lutte avec ses fous. Il lutte avec sa femme...

BAYARD, souriant.

Ce n'est jeu de princes.

HENRI VIII, à François Ier

Mon frère, trouvez-nous la récompense.

FRANÇOIS Ier

Mais je ne sais pour quel jeu?

HENRI VIII

Vous l'allez savoir. Oh! oh! par Saint-Georges! Je viens de trouver la récompense.

LA TREMOUILLE, à Vendôme.

L'imagination de ce roi dépasse l'entendement.

HENRI VIII, très content de sa trouvaille.

La plus jeune d'entre vous, mesdames, accordera au vainqueur un baiser!

VOIX parmi les dames.

La plus jeune... oh!... mais... mais...

TRIVULCE, à Bourbon.

L'exquise courtoisie

BOURBON, fraîchement.

Ne riez. Son esprit est lourd. Mais il a de grandes vertus.

TRIVULCE

Quelles?

BOURBON

Ne serait-ce que son attachement à Wolsey.

TRIVULCE

Vous le prisez beaucoup... son cardinal de ministre.

BOURBON

A la France il veut du bien. Témoin ces fêtes que nous lui devons, où rayonne sur nous l'amitié de son prince.

BAYARD

Monsieur le connétable, oserai-je vous entretenir un instant?

BOURBON

Messire...

Bayard et le Connétable s'entretiennent dans le plus grand mécontentement réciproque.

MARIE D'ANGLETERRE, duchesse de Suffolk, battant des mains.

La plus jeune d'entre nous! *Yes!* mon frère a tout l'esprit des...

FRANÇOIS Ier, inquiet.

Que va-t-elle dire?

MARIE D'ANGLETERRE

Comment nommez-vous en France?... oh! oui, c'est cela!... des Cours d'Amour. (*Applaudissements des seigneurs anglais.*) La plus jeune! la plus jeune!

MARGUERITE

Eh! mais c'est vous, madame.

MARIE D'ANGLETERRE

Nenni! Je pense que lady de Boleyn, mon amie retrouvée et mon ancienne dame d'honneur à la cour de France, — la vôtre à présent, madame Marguerite, — est de bien loin la plus jeune d'entre nous.

HENRI VIII

Voyons un peu cette favorite?

Mouvement parmi les dames.

LA TREMOUILLE, à Vendôme.

Favorite! Tous ses mots ont un poids.

VENDOME

Vous n'êtes jamais content.

LA TREMOUILLE

Si fait! mon âme au fond d'elle-même n'a jamais tant ri. Mais vous êtes, vous, un seigneur lugubre.

ALENÇON

Allons, ici, point de querelles.

FRANÇOIS Ier

Or, c'est une de vos sujettes, mon frère. Ne le saviez-vous pas?

HENRI VIII

Elle est Anglaise? Où donc est cette dame?

FRANÇOIS Ier, s'approchant de Louise de Savoie.

Ma chère maman, veuillez présenter miss de Boleyn à mon frère.

LOUISE DE SAVOIE, pompeusement.

Sire, le fait déjà lointain, les grands travaux d'un si grand règne ne vous ont pas laissé dans la mémoire les noms de ces dames pleines de vertus et de sagesse, que vous nous envoyâtes — oh! il y a cinq ans et plus —

en qualité de dame d'honneur, pour suivre madame d'Angleterre votre sœur (devant qu'elle fût madame de Suffolk), lors de ses fiançailles avec notre toujours bien regretté roi Louis XII (*elle se signe*) : Dieu l'absolve!

HENRI VIII

En effet, j'avoue...

LOUISE DE SAVOIE

Celle-ci n'était alors qu'une enfant. Nous la gardâmes en France. La voici maintenant belle personne.

HENRI VIII

Boleyn? Mais attendez donc? Je la connais très bien, oui, sans trop la connaître. Vous l'appelez « miss »? Oh! *shocking!* Par jeu gaulois, sans doute? Sa famille, bourgeoise de bon commerce, m'a donné son noble père, mon ambassadeur, mon ami.

LOUISE DE SAVOIE

Mademoiselle de Boleyn, saluez votre prince. Elle est émue de voir son roi.

ANNE DE BOLEYN fait la révérence, puis se tournant vers Marie d'Angleterre, à voix basse.

Je ne suis pas émue du tout.

HENRI VIII, bas au cardinal Wolsey.

Elle m'émeut. Ces larges yeux d'azur... et quelle fraîcheur! O la perle!

WOLSEY

Sire, nous la pouvons rappeler en Angleterre.

HENRI VIII

*Perhaps! Certainly, she is very nice.* Catherine me jette des yeux dévorants.

FRANÇOIS Ier, tenant la main d'Anne de Boleyn.

Mon frère, nous avons la donneuse de récompense. Le jeu maintenant! (*Avec intention, vers Duprat.*) Quel qu'il soit, je suis prêt à vous combattre, selon toutes les règles de la chevalerie.

HENRI VIII, étonné.

Le jeu. Vous n'avez pas compris, Mon bras! mon torse!

FRANÇOIS Ier

Eh bien!... non?

HENRI VIII

La lutte, mon frère, la lutte olympique, le vrai jeu de gloire, et telle que la pratiquaient les héros d'Homère entre leurs batailles.

FRANÇOIS Ier

Vous, mon frère, lutter contre moi?

HENRI VIII

Vous êtes fort, je le suis. (*Il jette son chapeau. Et riant d'un large rire et tendant les bras.*) Présentez-vous.

CATHERINE D'ARAGON

Non! c'est violent, méchant et vilain.

HENRI VIII, à Wolsey, désignant sa femme.

Wolsey!... (*Celui-ci va prier la reine d'Angleterre de se tenir coite. Henri à François.*) Vous refusez?

FRANÇOIS, jetant un regard sur l'assemblée où personne ne bouge et n'ose rien dire; avec dignité.

Ce sera donc pour répondre à vos vœux. Mais où lutter? (*montrant la lice*) sous les flèches du soleil?

HENRI VIII

Non pas, ici l'ombre est douce et les tapis moelleux...

FRANÇOIS Ier, il jette son chapeau.

A votre gré, mon bon frère! (*Approbation flatteuse des dames.*)

HENRI VIII

Soit! mais vous serez battu!

FRANÇOIS Ier, se piquant au jeu et tendant les bras.

Voire.

HENRI VIII, il fait saillir ses biceps.

Je vais conquérir vos lèvres, *mademoiselle* Boleyn.

ANNE DE BOLEYN, penchée sur l'oreille de Marguerite.

Bon! il sera toute sueur.

MARGUERITE

Imprudente, il est votre roi!

ANNE DE BOLEYN

Je ne suis sa reine.

Les deux princes avancent l'un vers l'autre.

TRIBOULET, paraissant sur le seuil de la porte et haussant sa marotte.

Deux fous! — nous serons trois!

FRANÇOIS Ier

Triboulet, nous n'avions point de juges, tu nous en serviras, si l'agrée mon frère l'Hercule.

HENRI VIII

Que m'importe le juge, mon frère l'Atlas! Je suis sûr de vaincre.

TRIBOULET

Hercule! Atlas! eh bien, ficelez-vous! Pas de crocs-en-jambe.

HENRI VIII, reculant d'un pas.

Non! j'ai réfléchi.

FRANÇOIS Ier, imprudemment.

Vous reculez?

HENRI VIII, furieux

Que dites-vous! (*Il va pour s'élancer.*) Non, mais je veux aussi mon juge. Suffolk, tu m'en serviras.

Haut-le-corps de celui-ci.

SUFFOLK

Moi!...

MARIE D'ANGLETERRE

Allez, mon mari.

Joie et rires indiscrets de quelques seigneurs.

SUFFOLK

Juger avec ce fou!

TRIBOULET, gambadant.

N'êtes-vous pas un fou d'avoir épousé une reine?

MARIE D'ANGLETERRE, à part.

Insolent.

HENRI VIII

Luttons!

Il saisit François Ier au collet. Celui-ci le repousse en éclatant de rire.

GRIGNAUX, passant rapidement sous l'oreille de François.

Laissez-vous tomber, Pâques-Dieu!

Les deux princes ouvrent les bras, puis les referment, s'étreignent brutalement, ne sont

plus qu'un, tournent sur eux-mêmes. Henri VIII semble le plus fort. Les assistants font demi-cercle et tendent des visages inquiets, graves, ironiques, joyeux. Bayard et Trivulce, à l'écart, ne regardent pas.

BOURBON se détache d'eux et dit au sire Bayard à mi-voix :

Nous continuerons tout à l'heure ces propos. Je ne suis le mauvais Français que vous croyez!

La lutte maintenant s'aggrave : le Tudor de temps en temps écarte les poings et en cogne de toute sa force le dos et le cou de François (ce qui n'est pas de jeu). A ce moment les Français poussent des « oh! » réprobatifs. Les dames françaises particulièrement se montrent alarmées.

TRIBOULET

France, tu vas t'écrouler! Redresse! redresse!

SUFFOLK

Taisez-vous!

Large tournoiement des deux princes. François plie jusqu'à terre.

TRIBOULET

Allons! *(François se redresse d'un coup de rein qui met en péril à son tour Henri VIII. Redoublement de buffes de sa part.)* Angleterre, vous trichez!

SUFFOLK

Bouffon, plus un mot.

TRIBOULET

*Shut up, Coxcomb!*

Le roi de France va succomber sous les coups et le poids du gros roi d'Angleterre; dans un effort surhumain il se redresse encore et lestement, avec intention, ou par un mouvement instinctif de défense, il glisse le fatal croc-en-jambe. Henri VIII choit lourdement. Bravos des Français.

SUFFOLK

Le croc-en-jambe! C'est tricherie!

François désolé tend avec courtoisie la main au Tudor et le veut relever. Mais celui-ci n'accepte et le regarde haineusement.

LES DAMES et SEIGNEURS FRANÇAIS

Tricherie? Non!

LES DAMES ET SEIGNEURS ANGLAIS, sauf Marie d'Angleterre.

Si!

LA TREMOUILLE

Un croc-en-jambe? Je ne l'ai pas vu.

LA PALISSE

Ni moi!

LES FRANÇAIS, tournés vers le sire du Terrail.

Messire Bayard.

BAYARD, loyalement.

Je ne l'ai pas vu... (*Etonnement de tous. Avec gravité :*) Je n'ai pas regardé.

LOUISE DE SAVOIE

Qui donc est le vainqueur?

MARIE D'ANGLETERRE

France.

HENRI VIII, furieux.

Ma sœur!

SUFFOLK, furieux.

Madame!...

ANNE DE BOLEYN

Angleterre.

HENRI VIII se relève, sans l'aide d'aucunes mains, et après un silence.

Merci, lady.

TRIBOULET

Nul? Que l'on recommence!

HENRI VIII, renfrogné.

Non pas! nous reprendrons un autre jour.

FRANÇOIS Ier

Vous êtes, sire, je le jure devant Dieu, le plus fort. Seul un grand hasard...

HENRI VIII

Et vous le plus malin.

FRANÇOIS Ier

Mon frère!...

HENRI VIII

N'est-ce point le mot? Pardon. Notre mauvais français... (*Il parle à l'oreille de Wolsey. Alors, maître de lui-même et souriant :*) Leste! ah! oui, leste! Vous êtes

le plus leste. Et vous m'avez battu. (*Grande surprise parmi les assistants.*) Lady de Boleyn, le baiser à mon frère.

ANNE DE BOLEYN

Il ne l'a tout à fait mérité.

FRANÇOIS I[er]

Aussi ne le prendrai-je point... miss.

HENRI VIII, à l'oreille de Wolsey, désignant Anne de Boleyn.

*Yes! in England.* (*Il l'entraine au premier plan de la scène.*) Charles-Quint m'attend à Gravelines. Je n'y eusse point couru. Nous irons dans cinq jours le contenter sur tous les appointements qu'il propose. Veuillez l'en prévenir!

WOLSEY

Ces fêtes ne sont terminées.

HENRI VIII

Nous les écourtons.

FRANÇOIS I[er], à part.

Que se disent-ils?

DUPRAT, à celui-ci.

Maintenant, je le crains fort, tout est à reprendre.

GRIGNAUX

Une autre fois, sire, écoutez les vieillards.

FRANÇOIS I[er], leur tournant le dos.

Je ne branle du menton. (*A voix haute.*) Monsieur le connétable, prîtes-vous bien toutes les dispositions pour la revue de nos troupes que doit passer mon très cher et très vaillant frère Henri? Je la veux brillante et digne de son regard splendide.

BOURBON

Tout est prêt, sire.

Ils s'entretiennent à mi-voix avec Trivulce et Bayard. Les seigneurs et dames font des groupes animés.

HENRI VIII, penché sur Wolsey.

Vous aiderez aussi le Bourbon à réformer, selon nos vues, tout ce royaume.

WOLSEY

Louise de Savoie le hait maintenant, car depuis la naissance d'un dauphin, il a tourné son cœur ambitieux vers la très jeune fille de Louis XII. Aura-t-il pouvoir de troubler cette France damnable?

HENRI VIII

Raison plus forte de l'aider, Wolsey.

WOLSEY

Œuvre mal assurée.

HENRI VIII

Trafiquez de lui! Mais attendez, je veux rire du François. (*Haut, appelant François Ier.*) Mon frère...

Il fait quelques pas vers lui.

FRANÇOIS Ier, venant à sa rencontre.

Mon frère...

Bourbon, le front hautain, suit des yeux le conciliabule.

HENRI VIII, prenant le bras de François.

Votre Bourbon est un orgueilleux. Quel feu dans le regard! et cette pâleur de glace...

FRANÇOIS Ier

Certes oui, mon frère, où se mire la plus funeste ambition. Mais j'y sais lire.

HENRI VIII

Si j'avais un tel sujet, je ne lui laisserais pas longtemps la tête sur les épaules.

FRANÇOIS Ier

Accordez-moi confiance.

HENRI VIII, haut et à tous.

Confiance? mon frère! En vous je l'ai tout entière. Et pour vous bien prouver que de ma défaite je ne garde la moindre rancune, non seulement je passerai en revue dans une heure — après un repos que vous me devez (*il se tâte en riant l'épaule et les reins*) — vos belles troupes de France, mais encore les nôtres qui s'y mêleront fraternellement; et je veux, je désire que ce soit ici,

devant votre logis doré. (*François s'incline avec grâce. Retournant à Wolsey.*) Tu vois, mon Wolsey, je l'ai prévenu. Il ne pourra m'accuser...

WOLSEY

Vous êtes un grand roi.

Henri VIII va baiser la main de Louise de Savoie.

LOUISE DE SAVOIE

Le plus aimable prince du monde...

HENRI VIII

Madame, votre fils en est le soleil, de nos brouillards admiré. — Bien plus! Mon frère, vous eûtes raison de vous fier à moi quand vous vîntes hier, en ami, et seul, me saluer dans mon logis des verrières — qui ne saurait en splendeurs passer le vôtre: ah! vôtre goût français!... — et quelque jour, peut-être tout à l'heure, peut-être demain, peut-être dans un instant, peut-être ce soir, je ne vous dis quand, je vous veux rendre cette visite en famille, sans apparat et, comme vous, seul. Alors je vous dirai : c'est moi qui suis votre homme et qui me rends à vous! (*Les deux princes s'embrassent. Wolsey depuis quelques instants parle avec le connétable. Bayard, très affligé, les regarde. Henri VIII se tournant vers ses dames et seigneurs :*) Ma reine et vous, mesdames nos sujettes, vous, mes amis, vous ferez honneur à cette revue de nos puissances. Veuillez me suivre et dans une heure, ici même, vous nous montrerez tous, ayant pris le repos du jour que nous commande ce chaleureux été, un visage où rayonnent l'allégresse et le triomphe.

Il sort accompagné par François Ier jusqu'au seuil de la tente, et entraînant tous les siens.

FRANÇOIS Ier, se tournant vers ses dames et gentilshommes.

Vous, ma reine, vous, nos dames et nos seigneurs, mettez à profit le conseil admirable de mon bien-aimé roi d'Angleterre, et nous revenez dans une heure pour un

combat qui sera, de votre part, mesdames, et entre vous, celui du charme, de la jeunesse et de la beauté.

LOUISE DE SAVOIE, à part.

Toujours la jeunesse!...

L'entière assemblée sort dans un murmure de joie et d'adulation. Triboulet, le dernier, agitant sa marotte à grelots. François rappelle messire Bayard et le Connétable.

SCENE II

FRANÇOIS Ier, BAYARD, BOURBON, des VALETS, et plus tard QUELQUES PERSONNAGES DE CE DRAME

FRANÇOIS Ier

Messires, tous deux mes vrais amis, épargnez-moi les soins, trop curieux à cette heure, d'aucuns de mes valets. M'excuserez-vous si je vous prie de veiller le repos d'un roi de France? J'aimerais briller en santé devant nos armées et celles de mon frère. Or, je me sens las — non point trop — quelque peu.

BAYARD

Cette lutte méchante...

BOURBON

Imprudente!

FRANÇOIS Ier, impatienté.

Allons, vous aussi! Je suis las d'avoir passé les trois nuits dernières, après tant d'éclats, de jeux, de fêtes, avec notre digne et pelliculeux chancelier — il est vrai, pour le bien du royaume. Plus je crains ces veilles de travail que les combats... qu'un Marignan, où nous restâmes vingt-huit heures à cheval. Veuillez que je me repose et ne laissez entrer nul qui brouillonne, enfin nul. — Bayard, mon ami, faites-moi donner de l'ombre...

Trois valets, sur un signe de Bayard, tirent et déploient le vélum du plafond et la tapisserie au fond de la scène. Ensuite, à voix basse, il ordonne aux valets de sortir ; ce qu'ils font.

BOURBON

Il me faudra pourvoir aux suprêmes coquetteries de cette revue...

FRANÇOIS I^er^

Vous m'avez dit : tout est prêt! Non? Eh bien, vous, messire, abandonnez-moi.

Geste de Bayard vers le Connétable. On entend gronder un lointain orage.

BOURBON

Je resterai jusqu'aux premiers indices de votre sommeil...

FRANÇOIS I^er^

Mes premiers ronflements.

TOUS DEUX

Oh! sire, sire.

FRANÇOIS I^er^

Mais voici un autre ronflement. Il est du ciel. Tenez, les nuages me verseront leur ombre aimée. (*Et en effet, l'obscurité devient à peu près complète.*) Je m'étendrai seulement... (*Il va jusqu'au retrait où se trouve le lit et s'étend tout habillé sur les étoffes, la barbe haute et les deux mains sous la nuque.*) Tirez ce rideau, Bourbon!

BOURBON, à voix étouffée.

Je ne suis son valet!...

BAYARD, de même.

Que dites-vous là!... (*Bayard, lentement, précautionneusement, tire lui-même le petit rideau qui dissimule maintenant le lit du roi. D'une voix contenue, revenant vers le connétable.*) Tout grand que vous puissiez être, tout chevalier que nous soyons, et je suis en cela votre ancien, nous n'avons à rougir de nous montrer les écuyers-servants d'un tel prince et d'un tel chevalier.

BOURBON

Mais non des valets!

BAYARD

De loyaux serviteurs.

L'orage gronde. L'ombre est profonde.

BOURBON

Je suis autant prince que lui!

BAYARD

Connétable...

BOURBON

Autant et plus, un chevalier.

BAYARD

Oh! messire... (*Une accalmie au ciel. Grand silence. On entend le ronflement léger du roi.*) Le roi dort. (*Bourbon, lassé, haussant les épaules, est allé s'asseoir sur un siège assez éloigné du lit royal, Bayard vient se tenir derrière lui. A voix basse, mais grave et presque solennelle.*) Celui qui est couronné, sacré, oint de l'huile envoyée du ciel et roi d'un si noble royaume, premier fils de l'Eglise, est chevalier sur tous autres chevaliers.

BOURBON

Vous qui l'avez armé, vous crûtes le faire tel.

BAYARD

Il a rompu quatre mille Suisses, les forçant à jeter leurs piques et à crier : France!

BOURBON

Vanteries, Bayard! Et vous le savez! A Marignan j'ai tout fait, par de hardies et sages mesures, tout remis en notre faveur — tout sauvé — moi seul! Récompense : une gaupe, la mère de ce roi fol, me veut arracher mes biens d'héritage et mon titre.

BAYARD

Marignan! vous seul. En cette journée des géants, vous ne les dépassiez tous.

BOURBON

Oui! tout sauvé! moi seul!

BAYARD

Avec nos trente mille braves, nos seigneurs, nos princes et mon épée!

Un nouveau grondement de l'orage, suivi d'un silence.

BOURBON, réfléchissant, puis se levant.

Bien, très bien, noble ami, je vous laisse avec elle — et avec lui. — Ne réveillez pas le dormeur.

Il va pour se retirer.

BAYARD, faisant un pas vers lui.

Si mon cœur, de la même force que l'orage, vous pouvait parler.

BOURBON, se retournant.

Que me dirait votre cœur?

BAYARD, dans un soufle et lui prenant la main.

Il vous dirait : ma peine est grande...

BOURBON

Et c'est tout?

Plusieurs éclairs sillonnent l'ombre. Bourbon a les yeux fixés sur le Sans Peur et Sans Reproche.

BAYARD, lentement.

Charles de Bourbonnais, qui me nommez votre ami, moi qui tant vous admire, moi qui tant vous aimai... ne regardez point mes larmes...

BOURBON, ému lui-même.

Du Terrail!

BAYARD, lointain, comme s'il parlait d'outre-tombe.

Votre cœur n'est plus français.

BOURBON

Adieu, fol Bayard!

Il sort.

BAYARD, d'une voix presque inentendue, semblant venir du fond de l'espace.

Adieu, source de ma grand'peine...

A cet instant plus rien ne se voit. Un coup de tonnerre formidable ébranle et fait crier les joints de la tente dont les grandes toiles obscurcies claquent au vent.

FRANÇOIS Ier pousse une longue plainte; et il appelle :

Bayard! Bayard!... (*Il se lève, hausse le rideau, marche en titubant sur la scène, les bras devant lui, qu'il ouvre et referme...*) Bayard!

Soudain il agrippe dans l'ombre une Ombre, ou plutôt un homme qui se met à rire.

L'HOMME, se démenant, comme chatouillé.

Hi! hi! hi! Non point Bayard, sire. La Trémouille.

FRANÇOIS Ier

La Trémouille?

LA TREMOUILLE

Eh! oui-dà! je veillais sur vos ronflements.

FRANÇOIS Ier

Heu... heu... Il me semblait avoir commis Bayard...!

LA TREMOUILLE, grassement.

Nenni! La Trémouille, mon gros prince. Mais voilà plus gros encore. (*Entre, à la lueur faible du jour qui revient un peu, le roi Henri VIII, mais un Henri VIII aviné, la face pourpre, et même qui semble être plus épais. C'est vraiment une futaille. Triboulet, la face rouge aussi, l'accompagne en chuintant comme pour ordonner le silence. Bientôt on s'aperçoit que les visages de François Ier et de la Trémouille sont également montés au pourpre. La Trémouille glapissant:*) Et messire Triboulet!

FRANÇOIS Ier, se mettant à rire aux éclats.

Par l'ombre du roi Louis! C'est mon frère qui me vient surprendre. Ah! ah! ah! le drôle me l'avait promis.

HENRI VIII, d'une voix caverneuse et goguenarde.

Par le cul d'un Lombard, c'est mon frère que je vois. Je tiens parole, grosse oie remplie de farce!

FRANÇOIS Ier

Que barbotez-vous là tous les deux?

HENRI VIII

On ne barbote, on pousse, on roule...

Henri VIII et Triboulet poussent en scène, jusqu'au premier plan à droite, deux énormes boules, de la grosseur d'un obus et couleur de sang.

FRANÇOIS Ier

Qu'est-ce que cela, mons Triboulet?

TRIBOULET, à voix sourde.

Ne m'interrogez pas! Vous savez bien que je ne pourrais pas vous répondre.

HENRI VIII

Où donc est mon bouffon?... Eh bien, eh bien, Suf-

folk! Roule à ton tour, mon bouffon! (*Parait Suffolk, vert comme un cadavre, et poussant une grosse boule qui s'en va rejoindre les deux autres. Il s'assoie sur l'une d'elles et crache en l'air et jette des cris aigus. Le roi d'Angleterre saute un petit pas de danse ressemblant à une gigue, et tout à coup s'éponge de ses doigts qu'il égoutte.*) Vois-tu, François, je m'ennuyais. On va jouer aux quilles.

FRANÇOIS Ier

L'heureuse idée! J'y pensais.

HENRI VIII

Comme avec, comme avec, comme avec (*il éternue violemment*) un même cœur. N'est-ce pas, Triboulet?

TRIBOULET

Ne m'interrogez pas. Vous savez bien que je ne pourrais pas vous répondre.

HENRI VIII

Il ne sait pas son rôle.

FRANÇOIS Ier

Des peines de famille lui ont chaviré le cervicule.

HENRI VIII en grand mystère.

Sa fille... chut!... Vous l'avez...? Ce sera dit plus tard.

La Trémouille glousse en faisant des mouvements gymnastiques.

LA TREMOUILLE

Une! Deux! Une! Deux!

HENRI VIII

Celui-là dut avaler une sauterelle

FRANÇOIS Ier, désignant Suffolk qui suffoque.

Et celui-là treize cents crapauds! Où sont les quilles?...

HENRI VIII

Dites plutôt, masque d'oribus! avec qui jouerons-nous aux quilles?

SUFFOLK, d'une voix de fausset.

Avec Dieu le père!

HENRI III se jette sur lui et lui donne de grands coups de pied au cul, cependant qe Suffolk hulule, le ventre sur sa boule.

Blasphémateur! Je te vas réformer!... Non, sire, on va jouer aux quilles en famille, avec des amis. J'ai dressé la liste de nos invités — non!... de nos quilles. (*A Suffolk.*) Antéchrist! fais-nous l'appel des quillards. (*Il lui tend un long parchemin que l'autre agrippe. Se tournant vers le dehors, où l'on entend des cris plaintifs.*) Ohé! silence! claquets de moulins. (*Allant vers la tapisserie qu'il soulève.*) Cela ne veut se taire?... (*Un bruit d'enfer vient en bouffée.*) Silence, languards!

DES VOIX

Par la passion! — Par la résurrection! — Par l'ascension! — C'est la nuit des pleurs et grincements de dents!

FRANÇOIS Ier

Comment! il fait nuit?

LA TREMOUILLE, un doigt sentencieux en l'air.

Au clair de Saturne.

DES VOIX

Ai-je pas ouï la trompe du jugement! — La terre s'enfonce dessous moi!

HENRI VIII

Pies de ménage! la Mort vous prenne par le bec!

DES VOIX

Je meurs. — Je pâme. — Je suis damné. — Hi! — ho — hi!

HENRI VIII, reculant de deux pas et hurlant.

Quiconque veut jargonner s'en aille au pays des taupes!

UN CHŒUR DE VOIX

Attrape! roi futaille!

Trois grosses boules rouges sont lancées de l'ombre et viennent se ranger parmi les autres.

HENRI VIII

Aïe!... (*La rotule cognée par l'une des boules, le Roi d'Angleterre imite Suffolk au quatrième acte, et saute sur*

*un pied en se tenant l'autre.)* Fais-nous l'appel des quilles, basilic!

FRANÇOIS Ier se précipite derrière le dos de Suffolk assis sur une boule, et se penchant.

Il ne pourra lire. (*A Triboulet.*) Des torches, bouffon, des torches!

HENRI VIII

Des torche-culs? Ne bouge, bouffon, bouffon, ne bouge. (*Lugubre.*) J'écris avec du feu, c'est plus simple.

Le parchemin devient phosphorescent.

FRANÇOIS Ier se frottant les yeux.

Eh! oui, trente mille comètes!

HENRI VIII

Appelle les quilles!

SUFFOLK, voix de fausset.

François d'Angoulême!

FRANÇOIS Ier saute en l'air.

Hein?

HENRI VIII

Présent. Roi des quilles. On ne te quillera. Tu verras quiller. Fftt! reste en ta coquille.

SUFFOLK

La Trémouille!

LA TREMOUILLE, tombé cul à terre.

Présent!

HENRI VIII

Messire Triboulet! à l'œuvre donc, moulard! Plantez-le.

Le bouffon aide à se relever La Trémouille, et le place droit, comme il ferait d'une quille, près de la rampe.

LA TREMOUILLE, tremblant de tous ses membres.

Triboulet, dis-moi?...

TRIBOULET

Ne m'interrogez pas. Vous savez bien que je ne pourrais pas vous répondre.

HENRI VIII, à La Trémouille

La foudre te foute droit!

La Trémouille se tient rigide.

SUFFOLK, continuant l'appel.

Anne de Boleyn...

Sort par l'entre-bâillure de la tapisserie, Anne de Boleyn marchant comme une poupée animée. Elle a les deux joues plaquées de fard, et les yeux semblent à fleur de tête. Elle rit à petits cris lascifs.

ANNE DE BOLEYN

Pré-sente!

HENRI VIII

C'est bien. Place-la! Paix, la gourmande!

Triboulet la place à deux pas de La Trémouille, sur la même ligne et face aux deux rois.

ANNE DE BOLEYN

Mon petit joli Triboulet...

Elle lui enlace le cou.

TRIBOULET, sévère.

Ne m'interrogez pas!

Aussitôt elle s'immobilise.

SUFFOLK

Grignaux, chambellan!

Sort de la tapisserie l'ample monsieur de Grignaux tournant sur lui-même comme un vase sous la main d'un potier. Sa figure est mi-rouge, mi-verte. Il souffle et ahane.

HENRI VIII

A sa place!

FRANÇOIS Ier

Quel muids!

HENRI VIII

Une outre, en outre. (*A Grignaux.*) Tais-toi, foutre!

GRIGNAUX

Pâques-Dieu, cher bouffon...

TRIBOULET, un doigt sur les lèvres, et de la main gauche lui cognant le ventre.

Je ne pourrais pas vous répondre.

A l'instant Grignaux se tient immobile à la place choisie par Triboulet, qui est à deux pas d'Anne de Boleyn, sur la même ligne.

SUFFOLK

Bonnivet et l'Aventureux.

HENRI VIII

Pourquoi ensemble?

SUFFOLK, bêtement.

Hé! hé!... il n'y a qu'un mot : Bonnivetetl'aventureux.

Entrent se tenant par le bras, et dansant, L'Aventureux et Bonnivet. Ils ont tous deux la figure verte et poussent des « hi-han! »

FRANÇOIS Ier

Tiens, je les croyais à la chasse! Ils sont au bal. (*Leur faisant de petits signes en dansant lui-même.*) Oh! mes amis! oh! mes amis!

HENRI VIII

Le muguet!... le gangrené! (*A Triboulet.*) Sépare-les. C'est indécent.

L'AVENTUREUX

Père la Marotte!

BONNIVET

Papa Grelots!

TRIBOULET envoie une baffe à la joue de Bonnivet.

...rogez pas! (*et tournillant le nez de l'Aventureux, comme s'il fermait un robinet.*) ... vous répondre!

Il les arrache l'un de l'autre, et place Bonnivet sur la même ligne que Grignaux et L'Aventureux à deux pas derrière La Trémouille.

SUFFOLK, effaré, il pousse des cris.

Marie, hi! Marie, hi!... d'Angleterre. (*Il se lève.*) Ma femme!...

HENRI VIII, froidement.

Sa femme?

FRANÇOIS Ier

Comment! sa femme?...

TOUTES LES QUILLES

Sa femme? — sa femme? — sa femme?

HENRI VIII

Enfin, Triboulet, est-ce sa femme?

TRIBOULET, finement.

Ne l'interrogez pas...

HENRI VIII

Oh! le renard!... Mais non, c'est la femme de Louis XII, et ma sœur. Je ne peux pas me tromper, voyons. (*Suffolk pleure.*) Assez, toi!... gâte-donzelle! Et nomme!

SUFFOLK

Marie d'Angleterre.

Entre Marie s'éventant d'un mouchoir, elle a le visage blanc comme de la neige et les yeux pochés de lunes vertes; elle minaude en trottinant.

FRANÇOIS Ier

La coquette! (*Il fait un claquement de baiser avec les lèvres et lui envoie une bise du bout des doigts.*) Tiens!

Marie l'Anglaise tend l'oreille. François renouvelle son geste galant. Marie lui donne la révérence. — Grognement de Suffolk.

HENRI VIII, à Triboulet.

Dépêche, grelottard! Plante-la. Je suis de la revue.

TRIBOULET, sans que Marie l'interroge, à son oreille.

Ne m'in...

Il la place derrière L'Aventureux, en tête de la troisième ligne.

SUFFOLK

Bourbon, connétable!

Entre Bourbon, à pas automatiquement dignes, le front penché; lorsqu'il se relève, on aperçoit qu'il a la figure du diable; les sourcils en pointe vers les tempes, la bouche en serpe et de grandes rides quadrillant le visage.

HENRI VIII

C'est le diable!... (*Les quilles, saisies de frayeur, se dérobent de tous les côtés.*) En place! (*Les quilles reviennent à leur place et de nouveau s'immobilisent. Triboulet, tremblant, s'est caché sous les draps du lit.*) Triboulet!... Triboulet!... (*Celui-ci avance la tête.*) Place-moi ça!... Avec honneur! Joue de la trompette avec ta bouche.

BOURBON, se croisant les bras.

Eh bien, fou!

TRIBOULET dresse les poings et hurle.

Ne m'interrogez pas!... je ne pourrais pas vous répondre!

Il lui indique de loin la place qu'il doit prendre et qui est derrière Anne de Boleyn, au second rang.

SUFFOLK

Duprat, chancelier. (*Henri VIII se gratte la tête.*) Non! celui-là est rayé.

HENRI VIII

Hum... hum... il est occupé. A cette heure il palabre avec Wolsey. Il vend la France à l'Angleterre.

FRANÇOIS Ier

Mes oriflammes! Mes chevaux! Mes canons!... Bayard!

A ce nom toutes les quilles tombent sur le plancher, Suffolk s'écroule, et le roi d'Angleterre vacille et choit sur les genoux comme sous un vent de tempête. Au bout d'un moment, il se relève piteux.

HENRI VIII

Après tout, je ne sais.

Chacun reprend sa place.

FRANÇOIS Ier respirant.

Ouf! (*Il se frotte les yeux.*) Bougie du diable! c'est trop beau, je veux lire...

Il se penche sur l'épaule de Suffolk.

HENRI VIII

Andouille! tes yeux crèveront.

FRANÇOIS Ier se rigolant, après avoir lu dans le parchemin.

Ho, ho, ho, mon frère...

HENRI VIII, plein de dignité froissée.

Merci!... Je l'appelle andouille, il m'appelle son frère. Le voilà, le voilà bien, ce tact français!

FRANÇOIS Ier, pris d'un rire inextinguible.

Ho! ho! Il y en a deux, mâle et femelle, qui ne viendront pas. Ho! L'une est trop loin et l'autre plus loin encore!

HENRI VIII, frappant du pied.

Tout le monde viendra. Tout le monde est là.

SUFFOLK

Louise de Savoie.

FRANÇOIS Ier, il bat des mains comme un enfant.

Maman! maman! maman!

HENRI VIII

Il demande sa tétée?

Entre LOUISE DE SAVOIE, grande tête d'ivoire sinistrement balafrée de rides. Elle marche hautaine, et soudain se baisse et grogne, humant de droite et de gauche, puis, crispant une main sur son cœur elle roucoule :

Mon amour... mon amour.... (*Triboulet lui cloue sa phrase dans l'oreille.*) Un baiser?... O jeunesse!... (*Il la place au second rang près du Bourbon, derrière Grignaux. Elle saisit la froide main du connétable et de nouveau susurre :*) Mon amour!...

HENRI VIII, se voilant la face.

Taisez-vous, madame. Oh! que c'est vilain. (*Toutes les quilles se voilent la face.*) De la pudeur! Les quilles ne se doivent donner la main. (*A Suffolk.*) Continue!

SUFFOLK, tout tremblant.

Su...!

Il s'arrête.

HENRI VIII

Qui te fait suer?

SUFFOLK, comme s'il avalait une huître de travers.

Suffolk.

HENRI VIII, lui allongeant un coup de pied.

Eh! bien, te lèveras-tu? (*Nouveau coup de pied. Suffolk tombe et s'en va rampant vers ses compagnons du jeu de quilles.*) Faufile-toi, serpent! Hé, rends-moi la liste!

Il s'en empare.

SUFFOLK

Où? où?

Triboulet le traîne par l'oreille jusqu'à sa place, au second rang, derrière Bonnivet. Il le dresse tout debout. Suffolk crache en l'air.

TRIBOULET

Ne m'interrogez pas!...

Le serpent s'immobilise.

HENRI VIII

A moi!

Il va pour continuer l'appel des noms.

FRANÇOIS Ier, riant à gorge déployée

Les deux autres... oh! oh! oh!... inutile!... oh! oh! oh!

HENRI VIII

Tout le monde est là, grosse panse!... Anne de Beaujeu!

Elle entre toute recroquevillée, pareille à une vieille fée des Légendes et levant un bâton noueux dont elle semble menacer des chats ou des rats.

ANNE DE BEAUJEU

Je les exterminerai tous!

HENRI VIII, l'ayant saluée respectueusement.

Le silence, madame, serait une perle entre vos dents jaunes. Avec tout le respect dû aux sorcières, messire Triboulet!

Elle menace le fou de son bâton.

TRIBOULET, à celle-ci.

Je ne pourrais plus vous répondre...

Elle est placée derrière Suffolk. Triboulet lui chipe son bâton et le jette en l'air. La vieille fée s'immobilise.

FRANÇOIS Ier en pleine terreur se cache derrière les boules et glapit:

Non! pas celui-là!... pas celui-là!... pas celui-là!...

HENRI VIII

Le roi Louis XII! (*François et toutes les quilles poussent des cris perçants.*) Silence!... Il vient de loin. (*Saluant bas vers la tapisserie.*) Majesté...

Nouveaux cris de François et de toutes les quilles. Le roi Louis XII est apparu, tel qu'on le voit dans cette chronique, sous même vêture et coiffé du même chaperon. Mais sa tête est une tête de mort. Il parle cependant.

LOUIS XII

Ma reine!... où est ma reine!... Ah! ah! la voilà!... Gourgande!... (*Toutes les quilles s'énervent et se mettent à parler entre elles. La quille Marie d'Angleterre se déplace et va se placer derrière la quille l'Aventureux*

*qui lui fait paravent de ses coudes tremblants.)* La ribaude!... Où se cache-t-elle maintenant?...

Louis XII avance à pas ferme entre les quilles.

HENRI VIII, froissé dans sa sœur.

Oh! le méchant loup qui croque de la prunelle! Il gronde sa femme d'être si bréhaigne!

LA QUILLE ANNE DE BOLEYN, enhardie.

Foi de moi! si j'avais tel fâcheux mari, je le ferais mari d'autre sorte!

Les quilles empêchent Louis XII d'atteindre sa femme, hors la quille La Trémouille et la quille Anne de Beaujeu, qui le tirant par les os de la main veut l'entraîner.

LA QUILLE ANNE DE BEAUJEU

Allez donc, traînard! Et battez-la comme plâtre!...

LA QUILLE BONNIVET

Croyez-vous que la dame ait faute de picotin amoureux?

FRANÇOIS Ier

Oui-dà! elle se revenge des tyrannies de ce cerf tanné et je tiens qu'elle a un ami, voire deux, sinon davantage.

Henri VIII lui allonge un coup de poing.

LA QUILLE GRIGNAUX

Pâques de soles! je voudrais, pour mon purgatoire, régner dessus ce friand musequin.

HENRI VIII, furieux.

Résigne-toi de n'en avoir onques l'appétit. C'est ma sœur!

LA QUILLE LA TREMOUILLE

Laissez coqueter mon roi!

LA QUILLE BOURBON

Messire, votre plumail est digne d'émoucher un roi de Castille.

LOUIS XII

Je n'ai de plume, traître! C'est mon âme en aigrette. Flambes-y ton groin!

LA QUILLE BOURBON

Chapeau bas!

LOUIS XII, hululant.

Crime de lèse-majesté!

Il veut étrangler Bourbon. Cris de toutes les quilles.

HENRI VIII

Silence, papegaux en cage!

LA QUILLE LOUISE DE SAVOIE, hurlante.

N'étranglez pas mon amant!

De nouveau Louis XII s'élance vers sa femme.

LA QUILLE L'AVENTUREUX

L'aura pas!

TOUTES LES QUILLES

L'aura!... l'aura pas!

Henri VIII maintenant se rigole à ventre déboutonné. François en fait autant.

LOUIS XII

Où est François?

LA QUILLE SUFFOLK

Là-bas!

LOUIS XII

Où est François!...

FRANÇOIS Ier

Présent!

LOUIS XII — il se prépare à bondir — mais tout à coup il lève le bras, et solennel :

Bran! je me soucie de cette gouge autant que d'un rot.

Stupeur générale. Il va se placer de lui-même au troisième rang, près de Marie d'Angleterre et derrière Bourbon. Il s'immobilise. Ainsi font toutes les quilles, à leur place exacte.

HENRI VIII, à François Ier.

Quelle majesté!

FRANÇOIS Ier, une main en l'air.

Philosophie du ciel.

HENRI VIII, une main vers le sol.

Ou de l'enfer. Au jeu maintenant!

FRANÇOIS Ier

Hé! pas encore. Une place est vide.

HENRI VIII

C'est la tienne!

FRANÇOIS Ier

Je n'irai point — godon!

HENRI VIII

Je ne t'y invite, roi des quilles!... Fauteuils! deux! (*Triboulet rapproche deux fauteuils sur la droite au premier plan, derrière les boules rouges. Henri VIII et François cérémonieusement se saluent et s'assoient. — Grand silence parmi les quilles. — Henri VIII à Triboulet :*) Toi, tu lanceras les boules. (*Gracieusement à François.*) *This arm-chair is comfortable. Is yours so?*

FRANÇOIS Ier, plein de courtoisie.

*It is, I am very well.*

Il prononce : *It is han véri vel.*

HENRI VIII

Qu'est-ce que c'est ça? (*Puis, à voix très sage et se frottant les mains.*) Vous comprenez, mon bon frère, je veux savoir... On accusa ma sœur d'avoir tué ce roi... La bonne renommée de la famille en souffre. Elle en souffre beaucoup. *Yes!* Je veux savoir.

FRANÇOIS Ier

L'honneur de la mienne, *sir*, autant m'est chère. Elle domine la vôtre de toute son ancienneté.

HENRI VIII

Votre sœur est plus vieille que la mienne?

FRANÇOIS Ier

Non, je vous dis *sir!* monsieur.

HENRI VIII

Ah! vous parlez anglais?

FRANÇOIS Ier

Quand je rêve. Donc, ma famille, je le répète, domine la vôtre de toute son ancienneté. .

HENRI VIII

Tudor!

FRANÇOIS Ier

Non.

HENRI VIII

Ma famille Tudor, *sir*, n'est pas dominable, surtout de votre Valoiserie. Valois! Valets!

François lève le poing. Aussitôt son fauteuil, supporté par une espèce de socle, s'élève en l'air, et le poing frappe dans le vide.

FRANÇOIS Ier

Plus haut, France!...

Henri VIII lève les deux bras. Aussitôt son fauteuil suit un même mouvement ascendant.

HENRI VIII

Plus haut, Angleterre!

FRANÇOIS Ier

Plus haut, France!...

HENRI VIII

Plus haut, Angleterre!...

LES QUILLES LA TREMOUILLE, GRIGNAUX, BONNIVET, L'AVENTUREUX, LOUISE DE SAVOIE, ANNE DE BEAUJEU, ET LOUIS XII, sans bouger.

Plus haut, France!

LES QUILLES LA TREMOUILLE, GRIGNAUX, BONNIVET, et BOURBON, de même.

Plus haut, Angleterre!

Les deux adversaires sont arrivés au même point dans l'espace, et se cherchent pouille. Voire même ils veulent s'étrangler.

FRANÇOIS Ier

Et pourquoi, l'Angleterre?

HENRI VIII

Et pourquoi, la France?

TRIBOULET, d'en bas, les mains en cornet devant la bouche.

Ne vous interrogez pas. Vous savez bien que vous ne pourriez pas vous répondre.

FRANÇOIS Ier

Juste!

HENRI VIII

*That's right. (Les fauteuils aussitôt redescendent. Et le plus naturellement du monde, la conversation continue.)* Je veux savoir.

FRANÇOIS Ier

Chachez, chire... Sachez, chire. Sachez, sire.

HENRI VIII, d'une voix de tonnerre.

Qui de vous, les quilles, a tué le roi Louis XII? (*Silence.*) Par Saint-Georges! celle-là devra le dire (*il se lève*) et m'approcher! (*François se lève à son tour.*) Nulle ne parle? nulle ne bouge?

FRANÇOIS Ier

Si! l'une a bougé.

HENRI VIII

Laquelle?

FRANÇOIS Ier

Là-bas...

HENRI VIII

Bon, c'est Louis XII. Il ne s'est pas tué lui-même.

FRANÇOIS Ier, finement.

Qui sait?

Les deux princes se rasseoient.

HENRI VIII à Triboulet.

Puisqu'il en est ainsi, bourreau, fais ton office. (*Triboulet soulève une des grosses boules et vise. Henri VIII sévèrement :*) Les quilles tombées devront nous vider, sur ce point, tout le contenu de leur âme de quille, en un rot, un hoquet, voire un pet. Au choix. Mais avec la bouche.

FRANÇOIS Ier

On ne comprendra rien.

HENRI VIII

Alors, en quatre mots. Ou cinq. Pas plus. Je suis de la revue. Quilles! celles de vous qui mentiront seront égorgées par ma grande lame. J'ai fait un pacte avec le diable. Il m'avertira. (*A Triboulet.*) Touche!

Le bouffon lance une boule. La Trémouile et Bourbon sont abattus.

LA TREMOUILLE

Hi! hi! hi! hi!

BOURBON

Ah! ah! ah! ah!

FRANÇOIS Ier

Quatre mois chacun.

HENRI VIII

Ce n'est pas clair. (*Tirant son épée.*) Jurons de tuer qui ne répondra. Moi, je le jure!

FRANÇOIS Ier, tirant son épée.

*Idem!*

HENRI VIII

Parlez!

LA TREMOUILLE, glapissant.

Ce n'est pas moi!...

BOURBON, hurlant.

Ce n'est pas moi!...

Ils grouillent au plancher comme des damnés.

HENRI VIII

Triboulet!

Le bouffon jette une autre boule. Anne de Boleyn, Grignaux et Suffolk sont abattus.

LES TROIS ENSEMBLE

Ce n'est pas moi! Ce n'est pas moi! Ce n'est pas moi!

Suffolk et Anne de Boleyn serpentent et Grignaux patouille comme une tortue renversée.

HENRI VIII

Vous verrez que ce ne sera personne. (*A Triboulet.*) Va!

Triboulet lance une nouvelle boule qui s'en va mettre à bas le seul Louis XII.

LOUIS XII, avec une voix qui semble venir du bout de l'infini.

Ce n'est pas moi.

HENRI VIII, à François.

Ah! vous voyez, ce n'est pas lui.

FRANÇOIS Ier s'éponge le front de sa manche.

Dieu soit loué, je respire. Quel vilain crime c'eût été!

LOUIS XII rauque à travers sa tête de mort qu'il berce.

L'enfer... l'enfer... l'enfer...

HENRI VIII

Ce mort parle trop! Il faut le tuer!

FRANÇOIS Ier

Quel exemple!

HENRI VIII

J'ai juré!

FRANÇOIS Ier

Pour être deux fois mort, sera-t-il plus mort?

HENRI VIII

*No, that's right.* Allez, mons Triboulet.

Le fou jette une quatrième boule qui cette fois atteint en droite ligne Bonnivet et Anne de Beaujeu.

BONNIVET, à voix très basse.

Ce n'est pas moi.

HENRI VIII, la main à l'oreille.

Hein? on ne l'entend pas. Il doit mentir...

FRANÇOIS Ier

Il ne ment jamais!

HENRI VIII

Vous le dites? Alors, il ment.

FRANÇOIS Ier, levant son épée.

Prenez garde!

HENRI VIII

Je ne suis une quille. (*D'une voix terrible.*) Or ça, c'est peut-être vous, mon frère!...

FRANÇOIS Ier, hurlant, l'épée haute, avec laquelle il fait des moulinets frénétiques.

Ce n'est pas moi!

HENRI VIII

Poursuis, bouffon... Mais non! celle-ci n'a pas répondu.

Il désigne Anne de Beaujeu.

ANNE DE BEAUJEU, déchirant ses crins d'argent.

C'est elle, elle, elle.

HENRI VIII

Qui, elle?... Est-ce vous?

ANNE DE BEAUJEU

Elle...

HENRI VIII, prêt à fondre sur la vieille fée.

Elle a dit plus de cinq mots.

FRANÇOIS Ier, le retenant.

Quatre sont les mêmes. (*A Triboulet.*) Allons, pousse.

Triboulet abat L'Aventureux et Marie d'Angleterre.

L'AVENTUREUX

Ce n'est pas moi.

Il grouille au sol et pousse des cris de souris.

FRANÇOIS Ier

Pauvre amour d'ami!

MARIE D'ANGLETERRE, à genoux, les mains jointes, avant de choir et de s'évanouir.

Ce n'est pas moi!...

FRANÇOIS Ier

Non, belle Marie!... (*A Henri VIII.*) Une quille à genoux, cela ne vous attendrit pas? Cœur de soufre!

HENRI VIII

Je suis habitué à ses façons. (*Triomphant bassement.*) Mais enfin, ce n'est pas elle! Tudor est sauf. Et l'honneur de la famille. Par la merdé! (*au bouffon*) abats la dernière quille.

Triboulet vise. François paraît anxieux. Triboulet lance la boule et manque la quille.

FRANÇOIS Ier, joyeux.

Manquée!

Les cheveux de Louise de Savoie se hérissent, sa coiffe l'abandonne, elle tremble de tout son corps de quille et sue des sueurs de sang, et pft! choit à la renverse.

HENRI VIII

Non point manquée!

FRANÇOIS Ier

Manquée, vous dis-je!

HENRI VIII, sauvagement.

Elle tombe tout de même.

FRANÇOIS Ier

Oui! mais elle ne dit rien... rien... écoutez... rien. Ce n'est pas elle!...

HENRI VIII, se levant.

Qui ne dit rien avoue!

FRANÇOIS Ier, de même.

Qui ne dit rien ne dit rien!

HENRI VIII

Ah! elle ne dit rien... Alors tuons-la!...

FRANÇOIS Ier

Je ne tuerai point ma mère! Je ne tuerai point ma mère! Butor! Sauvage! Assassin! (*Il se jette l'épée droite sur Henri VIII, qui, bondissant en arrière et tendant la sienne, engage le fer. Duel. Grouillement et glapissements des fantômes. Un coup de tonnerre, suivi d'une aiguë et longue sonnerie de trompettes. Les deux combattants s'écartent et se mettent à danser. Triboulet tourbillonne agitant sa marotte. François tout en sautant :*) Qu'est ceci, Triboulet?

HENRI VIII, de même.

Qu'est ceci, Triboulet?

TRIBOULET

Ne m'interrogez pas. Vous savez bien que je ne pourrais pas vous répondre.

HENRI VIII, toujours dansant.

Il ne sait pas son rôle.

FRANÇOIS Ier, de même.

Non, il ne sait pas son rôle.

HENRI VIII

Mais ceux-là, regardez, savent le leur! La danse macabre!... Hi! hi! hi!

Toutes les quilles se sont levées, tous les fantômes se poursuivent en sautelant et Louis XII-à-la-tête-de-mort est le plus gai! Ils chantent par deux fois ce couplet, la première à voix aigrelette, et la deuxième dans un hurlement indicible :

La Danse macabre s'appelle
Que chacun à danser apprend,
A l'homme et femme est naturelle:
Mort n'épargne petit ni grand.

Au plus fort de la gueulée, les boules éclatent, faisant un bruit effroyable, comme des obus. Toutes les quilles tombent.

FRANÇOIS Ier, sur un genoux, comme blessé à mort.

Les boulets de Marignan!

Il tombe.

HENRI VIII, tournant sur lui-même.

Vingt mille cadavres!... Vingt mille cadavres!...

Il tombe.

Et TOUS, hors Triboulet, couchés à plat ventre, psalmodient ensemble d'une même voix lugubre — ce mot :

Eternité!

cependant que le bouffon, virevoltant sur eux légèrement, sifflote un petit air goguenard. Un nouveau coup de tonnerre. Le nuage passe sur le Camp du Drap d'or. L'ombre se fait plus dense. Et dehors la sonnerie de trompettes est plus déchirante. Pendant quelques instants, l'obscurité devient complète. — Silence. — Dans plusieurs coins, la tente se peint d'une couleur orangée. Le jour va bientôt vaincre les ténèbres. Les fantômes, les boules, même en éclats, ont disparu. Des valets sous les ordres de Bayard tirent le vélum du plafond. Rayonnement solaire partout.

LA VOIX DE FRANÇOIS Ier

Bayard!... Bayard!...

BAYARD se précipite, ouvre le rideau qui dérobe le lit.

Sire, nos fêtes sont au plein de leur joie. Vous êtes en retard. Je vous ai laissé le plus longtemps reposer...

FRANÇOIS Ier, une main au front, se dresse.

Tu n'as rien vu?... Heu! heu! ce ne pouvait être un songe... Horreur! Bayard, tu les a vus?...

Bayard, se méprenant, commande d'un geste aux valets d'ouvrir largement la tapisserie au fond de la scène. François titubant fait quelques pas vers le jour.

BAYARD

Vu? Nous allons les mieux voir. L'orage est passé. Tout l'air retentit de musiques. La foule de nos seigneurs

et dames se presse autour de votre maison de toile. Ils viennent à nous. Les voilà tous. Adieu, sire, le temps de sauter à cheval, et je cours à mon poste.

Il sort.

FRANÇOIS Ier, se raidissant.

Va, mon Bayard! (*Il retourne un instant vers le lit, se regarde en un miroir... et d'un pas ferme, le visage souriant, il va se présenter au seuil de la tente. Bonnivet et l'Aventureux se jettent sur lui et l'embrassent.*) Tiens, l'Aventureux! Tiens, l'Amiral! Du bonheur à la chasse?

L'AVENTUREUX

Trois alouettes!

Il les lui montre.

BONNIVET

Et deux grenouilles! (*Il les lui tend.*) As-tu bien dormi?

FRANÇOIS Ier

Heu... Quel gibier! Quel festin royal!

L'AVENTUREUX

Les alouettes pour François Ier!

BONNIVET

Et les grenouilles pour Henri VIII! (*La chasse est jetée en l'air.*) Ils nous suivent tous. Les voilà!

SCENE III

LE PLUS GRAND NOMBRE DES PERSONNAGES DE CE DRAME. Entrent, faisant des saluts, des génuflexions vers le roi, poussant des cris de plaisir, toutes les dames et seigneurs que nous vîmes déjà : CATHERINE D'ARAGON (François lui baise la main), MADAME CLAUDE, MARIE D'ANGLETERRE, VENDOME, ANNE DE BOLEYN, DUPRAT, GRIGNAUX, des SEIGNEURS français et anglais, des PAGES aux armes de France et de Tudor. Plus tard, seront vus BOURBON, SUFFOLK, LA TREMOUILLE, BAYARD, TRIBOULET et des BOUFFONS.

Henri VIII, la mine réjouissante de bonne santé, paraît : léger, sautillant, courtois, il tend une main salueuse vers le roi François Ier. Celui-ci le salue de même.

HENRI VIII, suivi du cardinal Wolsey.

France, nous ne voulûmes pas, nous Anglais — nous Tudor — aller troubler vos bien doux songes. Oui, nous

avons, ces dames et seigneurs et moi-même, respecté votre impérial sommeil. Je dis impérial, tant vos songes doivent être magnifiques. Fort peu nous reste à voir de cette belle revue où gracieusement sont mêlées nos puissances. Nous l'admirâmes de tous nos yeux. Vos lances, vos piques, les armures de vos chevaliers, leurs épées brillent comme si Phœbus lui-même, devenu votre lige ou plutôt votre esclave, les avait astiqués. Vous triomphez de nous. Par Saint-Georges! vos troupes de France, et de loin, sont les plus gorgiaises.

FRANÇOIS Ier, saluant.

Je n'en crois rien... rien... Et je suis sûr que les troupes de votre majesté...

HENRI VIII

Si fait! comme elles sont les plus glorieuses, et j'ajouterai les plus alertes, les plus ingambes. Ah! mon frère, quel brio! Devant de telles splendeurs, je m'incline, je ne me dis plus roi de France, non ce n'est pas vrai. Car elles vous sont dues.

FRANÇOIS Ier

Monsieur de la Palisse, messieurs nos capitaines, prenez tous votre part de cette manne généreuse. Toutefois, sire, nous copiâmes beaucoup vos pompes et vos fastes, qui sont les plus irrésistibles, au jugement des plus sévères, aussi vos méthodes anglaises les plus savantes du monde...

HENRI VIII

Pourquoi me flatter, nous ne vous valons pas.

FRANÇOIS Ier

L'Angleterre, notre sœur, de qui nous apprenons tout...

HENRI VIII

Point! Sœur aînée, sœur quasi maternelle nous est la France, et nous apprenons toutes choses...

FRANÇOIS Ier

De vous...

HENRI VIII

De vous...

FRANÇOIS Ier

De vous...

HENRI VIII

De vous... (*Les deux princes s'embrassent en pleurant.*) Bref, nous eûmes le temps — vous, rêvant de conquêtes, — nous eûmes encore le temps, mon frère, de vous ménager une surprise.

FRANÇOIS Ier

Une surprise?

PLUSIEURS DAMES ET SEIGNEURS

Oui, oui, très joyeuse!...

HENRI VIII

Mais tout d'abord, si mon frère y consent, les dernières troupes de nos armées passeront devant nos yeux.

Sonnerie de clairons. Les troupes défilent au loin.

SEIGNEURS ET DAMES

Voyez! les stradiots... les lansquenets... Voici les cranequiniers. Encore, encore des canons... Les hérauts de France et d'Angleterre agitent leurs oriflammes...

HENRI VIII, à François.

Quel est donc ce seigneur? Là, devant tous. Le puissant cavalier! Oui, armé tout de noir... Voyez comme il fait se cabrer sa bête! Ah! l'orgueilleux prince.

FRANÇOIS Ier

Le connétable, mon frère.

LOUISE DE SAVOIE, tendue vers l'apparition, qu'elle dévore des yeux.

Bourbon!

HENRI VIII

Vous savez ce que je vous en ai dit. (*Passant la main sur son cou.*) N'oubliez pas.

FRANÇOIS Ier

Et celui-là, mon frère? Non moins orgueilleux me

semble-t-il... Le haut torse dressé! Quelle arrogance!... Oui, tenez, là-bas... Il mène vos archers.

HENRI VIII

Ne le reconnaissez-vous pas? Suffolk! Suffolk, pliant, souple au contraire, bon serviteur docile à tous jeux (*lui poussant le coude*) voire de quilles. (*La figure de François se rembrunit.*) Et vous, mon frère, qu'est donc celui-ci?... Oh! mais, c'est un centaure! Tiens, il s'arrête. Il nous salue de son épée. La mine charmante, le bon sourire.

FRANÇOIS Ier

Il est à moi! Non, à la France.

HENRI VIII

Mais qui donc?

FRANÇOIS Ier

Bayard, l'incorruptible.

HENRI VIII

Qui vous fit chevalier?

FRANÇOIS Ier

Jusqu'en l'âme!

Du Terrail, un instant, paraît sur son cheval et saluant de l'épée, comme encadré dans la baie.

HENRI VIII

Une salve pour messire Bayard!

Larges coups de canon. Les dames se bouchent les oreilles, mais elles rient. Bayard enlève son casque, s'incline et passe. Le ravissement est général. Les exclamations de plaisir et d'admiration volent dans l'air.

CLAUDE DE FRANCE

La revue est donc finie?

ANNE DE BOLEYN

Non! il y a la surprise!

Bien des cous se tendent vers le dehors. — Pendant le dialogue suivant, la reine Catherine d'Aragon, aux écoutes et les yeux flamboyants, guinde son corps.

HENRI VIII, glissant les doigts sur la figure d'Anne de Boleyn.

Ce petit nez, comme il règne doucement au milieu de ce frais visage.

MARIE D'ANGLETERRE, à mi-voix.

Aussi doucement régnerait-il sur votre cœur... (*apercevant Catherine d'Aragon, elle change le mot*) votre cour, monsieur mon frère.

ANNE DE BOLEYN, tout espiègle.

Doucement? il joue parfois de la trompette, vous savez.

HENRI VIII, en pleine joie.

Est-il possible? Comment faites-vous?

Elle tire son mouchoir et le porte à son nez. A cet instant les sons aigus d'une trompette et une infinité de grelots retentissent. Un immense rire général. Les seigneurs se tiennent les côtes.

TOUS

La surprise!... la surprise!...

Paraissent et s'arrêtent devant la baie messire Triboulet à califourchon sur un âne, levant haut sa marotte qu'il fait tintinnabuler, et la nombreuse troupe, qui l'entoure, des bouffons d'Angleterre : ceux-là portent l'écusson des Tudor sur la poitrine.

TRIBOULET

Stop!

Les bouffons se rangent derrière lui en une ligne.

HENRI VIII, à François I^er et aux Seigneurs.

Les fous d'Angleterre menés par le plus grand fol de France! Voyez-le bien sur son âne...

GRIGNAUX

Pâques-Dieu!...

HENRI VIII, se rigolant.

Hi! hi! n'est-ce pas d'une imagination...

LA TREMOUILLE, à part.

Pleine de tact.

TRIVULCE

Généreuse.

TOUTES LES DAMES

Délicieuse.

LES SEIGNEURS ET LES DAMES

Chante! — gigote! — parle, Triboulet!

TRIBOULET

Parler? moi! j'ai de la glace dans mon dos. Ces fols anglais sont lugubres. Je ne suis guère inspiré.

HENRI VIII

Il ne sait pas son rôle.

François Ier sursaute.

TRIBOULET, se tournant vers les fous.

Eh bien, voyons, remuez! dansez! n'importe quoi! la gigue si vous voulez. Dégelez-vous, english!... Ah! misère... Ils sont tous là rangés comme dans un jeu de quilles.

FRANÇOIS Ier, hululant.

Pourquoi dis-tu cela? Pourquoi dis-tu cela? (*Rire de toute l'assemblée répétant ces mots* : Un jeu de quilles.) Répondras-tu, fou!

TRIBOULET, interdit.

Moi? je ne sais... Vraiment, sire, je ne pourrais pas vous répondre.

FRANÇOIS Ier se précipite à la gorge de Duprat.

Duprat! mon chancelier! Retenez bien ceci. Désormais, les jeux de quilles — vous m'entendez?...

DUPRAT, secoué, presque étouffé.

... les jeux de quilles...

FRANÇOIS Ier, martelant les mots.

... sont interdits dans tout le royaume!

Redoublement de rires, tout le monde s'esclaffe. Henri VIII n'en peut plus et, de ses mains aux gros doigts, se tape sur le ventre. Le roi de France erre comme un follet parmi toute cette gaité, puis enfin, levant et baissant les bras, il se met à rire éperdûment, goulûment, et va se jeter sur son lit en se tenant les tripes. Soudain il ferme sur lui le rideau. Chacun respecte l'immense hilarité royale.

TRIBOULET

En ce moment, le roi s'amuse. (*La joie est à son comble. On ne s'entend plus. Triboulet, à voix stridente :*) Allez donc vous en assurer, monsieur de la Trémouille!

Docilement, ce bon seigneur va soulever le rideau : personne.

LA TREMOUILLE

Le roi s'est tiré des grègues par-dessous la tente.

HENRI VIII

C'est pour faire profiter de son rire toutes nos armées!... Et si le rire les gagne... Trente mille hommes!

On se roule à terre. — Suivi des bouffons, Triboulet, majestueux, fait avancer son âne jusqu'au milieu de la scène.

TRIBOULET

Dames et seigneurs...

Il s'arrête et semble réfléchir.

LES ASSISTANTS

Il mijote un discours!... Il va parler!...

L'AVENTUREUX

Enfin, voilà un âne!

Il lui baise le museau.

BONNIVET

Et un vrai! (*Il lui baise une oreille. Triboulet avance maintenant jusqu'à la rampe.*) Ane des ânes, tu vas traverser la toile.

L'AVENTUREUX

Tu vas déchirer le drap d'or.

Bonnivet et L'Aventureux tirent l'âne par la queue.

LA TREMOUILLE

Bon! c'est fait... la toile est crevée!

TRIBOULET

Dames et seigneurs...

MARIE D'ANGLETERRE

Il parle aux alouettes...

ANNE DE BOLEYN

Il parle dans le désert...

TRIBOULET

Dames et seigneurs, moi le fol qui ne savait pas son rôle, du moins, l'ayant appris, saurai-je vous dire ceci : la Chronique de France que le Théâtre de X*** représenta devant vous, cette nuitée, sous la direction et avec les conseils de haut seigneur, X*** nous paraît

être — on veut le croire — du jongleur Paul Fort, chantre de l'Ile-de-France et trouvère né Rémois. Pour le fond même de l'œuvre, est-ce de l'histoire, n'en est-ce point? Je vous en conjure, dames et seigneurs, ne m'interrogez mie : vous savez bien que je ne pourrais pas vous répondre.

FRANÇOIS Ier, paraissant dans la salle, au milieu des spectateurs.

Non point! C'est de l'histoire. Je le sais! j'y étais. Dames et seigneurs, la troupe du Théâtre X*** vous salue et remercie. Vivent les Dames.

Henri VIII — courbé sur la rampe — tend la main à François Ier et l'aide à gravir le mur de la scène.

BONNIVET et L'AVENTUREUX

L'entente cordiale! — Sire! ne le lâchez pas!

François Ier rentre chez lui.

TOUS LES PERSONNAGES DU DRAME

Vivent les rois!

HENRI VIII

Eh bien, Sire, vous prenez un peu l'air?

FRANÇOIS Ier

Non, j'étais allé voir si Rabelais n'était pas dans la salle.

Rire homérique, fanfares, salves, et

RIDEAU

mais qui n'étouffe pas le son merveilleux des trompettes de France.

PAUL FORT.

FIN

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## *LITTÉRATURE*

Léon Pierre-Quint : ***Marcel Proust, sa vie, son œuvre***, Simon Kra. — E. de Clermont-Tonnerre : ***Robert de Montesquiou et Marcel Proust***, Flammarion. — Henri, Jean et André Brémond : *Le charme d'Athènes et autres essais* (Bloud et Gay. — Emile Henriot : *Livres et Portraits* (2e série), Plon. — Léon Treich : *L'Esprit de Tristan Bernard*, Collection d'Anas, Nouvelle Revue Française.

Le livre de Léon Pierre-Quint sur **Marcel Proust, sa vie, son œuvre,** est la première étude d'ensemble que l'on ait encore consacrée au romancier des jeunes filles en fleur, si rapidement célèbre et si tôt disparu dans son linceul de gloire. La première partie du volume nous évoque la vie du romancier et cette vie est déjà un roman balzacien. Malade, Marcel Proust ne pouvait bouger que très difficilement. Aussi, écrit M. L. Pierre-Quint, presque chacune de ses sorties avait un but précis, le but qui dominait toute sa vie : « compléter et préciser son enquête sur le monde, le monde extérieur, et la psychologie des êtres. Il était devenu un enquêteur perpétuel. Il n'allait plus dans les salons qu'il avait adorés que pour se documenter. » Il y a une grande et minutieuse précision des êtres et des choses dans l'œuvre de Proust ; sans doute le romancier a puisé abondamment dans les riches réserves de son subconscient et usé des méthodes du rêve pour recueillir en lui les images affectives, mais ces images, ces émotions englouties et ressuscitées, c'est l'intelligence qui les cueille et en compose des gerbes logiques. M. Léon Pierre-Quint écrit :

> Marcel Proust arrive toujours à cette conclusion que l'intelligence est incapable de nous rappeler la réalité de nos joies et de nos peines. Elle est également impuissante à faire revivre les morts que nous chérissons. L'amour que nous leur portons reste caché dans l'inconscient et cet inconscient seul peut le réveiller.

Ce sont là jeux de mots bergsoniens : il n'y a plus d'inconscient, dès la minute où nous prenons conscience de cet inconscient. Nous retrouvons ici les mêmes erreurs d'analyse psychologique que dans la philosophie bergsonienne, mais cela n'a d'ailleurs aucune importance. Ce qui compte ici, c'est l'œuvre du romancier et non l'explication philosophique qu'il en donne.

Parlant du rôle de l'inconscient dans l'œuvre de Proust, M. L. Pierre-Quint écrit encore :

Notre inconscient est bien, somme toute, la grande réalité de notre vie intérieure. C'est en lui que vivent nos morts et notre enfance. Et il n'est jamais si réel, si près de notre compréhension que lorsque la douleur le traverse. Parti de cette douleur, l'artiste atteint la vie et apporte la joie.

Il est dangereux d'employer des mots qui n'ont aucune réalité, comme cette « grande *réalité* de notre vie intérieure », résidant dans l'inconscient. Avec moins de dogmatisme et plus de subtilité, Marcel Proust lui-même, dans une lettre inédite que cite M. L. Pierre Quint, parle de cette « mémoire involontaire (qui selon moi, bien que Bergson ne fasse pas cette distinction, est la seule voie, la mémoire de l'intelligence et des yeux ne nous rendant du passé que des fac-similés inexacts qui ne lui ressemblent pas plus que les tableaux des mauvais peintres ressemblent au printemps, etc.) ». Il parle encore de ces « réminiscences brusques » et, ajoute-t-il, « une partie du livre est une partie de ma vie que j'avais oubliée et que tout d'un coup je retrouve en mangeant un peu de madeleine que j'avais trempé dans du thé... » (Le mécanisme de ces sensations réveillées et rescapées est si simple et si habituel qu'il est inutile de l'expliquer. L'inconscient ici n'est qu'un subconscient à fleur d'âme.) « Une autre partie du livre, continue Marcel Proust, renait des minutes du réveil, quand on ne sait pas où on est et qu'on se croit deux ans avant dans un autre pays. » Minutes où les images retrouvent leur fraîcheur initiale. Mais ce qui est curieux, c'est que cette méthode si spontanée et si sincère, que Marcel Proust a utilisée pour faire ressentir les émotions de sa vie affective, de jeunes arrivistes en ont fabriqué trop consciemment, et sans génie, une formule qui prétend être nouvelle.

Cette étude de M. Léon Pierre-Quint plonge profondément dans l'œuvre de Marcel Proust, et nous fait comprendre l'état

d'âme de cet écrivain qui, sentant sa mort prochaine, veut, par la sincérité d'une venue où il s'est mis tout entier, donner une signification à sa vie fugitive.

> L'art est pour lui, écrit M. L. Pierre-Quint, la forme suprême de l'action. Proust nous ayant appris à approfondir chaque fait, nous savons que c'est la maladie qui a ainsi orienté sa vie, qui a déterminé la vocation de cet homme...

Certes, l'œuvre de Marcel Proust s'éclaire à la lumière mystique de la philosophie bergsonienne, qui a certainement influencé le romancier d'*A la recherche du temps perdu* ; et la seule critique que je ferai à M. L. Pierre-Quint, pour cette belle étude, c'est de se montrer, dans son analyse philosophique, plus bergsonien que Proust lui-même et peut-être d'avoir ainsi, par excès de ferveur, un peu déformé une œuvre qui n'a pas besoin de s'appuyer sur l'illusion d'une doctrine éphémère. Disons seulement que la philosophie bergsonienne a été un levain pour l'art de Marcel Proust, et il est même bien qu'il se soit fait de l'art et de son art une conception à peu près semblable à la définition de M. Bergson :

> L'art n'a d'autre objet que d'écarter les symboles pratiquement utiles, les généralités conventionnellement et socialement acceptées, enfin tout ce qui nous masque la réalité pour nous mettre face à face avec la réalité même.

Cette illusion d'atteindre « la réalité même » est une excellente excitation pour un romancier, mais que le philosophe et le critique ne peut contempler qu'en souriant.

§

Mme E. de Clermont-Tonnerre, en nous disant simplement ses impressions d'amitié, nous laisse dans ce livre sur Robert de Montesquiou et Marcel Proust une image vivante de ces deux écrivains et nous fait pénétrer plus intimement dans leur vie et dans leur pensée. Ce sont ici comme des pages déchirées d'un journal intime où l'auteur a noté des mots, des gestes et deviné, sous ces mots et sous ces gestes, la vraie sincérité et la plus subtile psychologie de ses deux personnages. Dès les premières heures de leur amitié, Mme de Clermont-Tonnerre avait senti que Marcel Proust était, comme elle l'écrit, attiré irrésistiblement « par les gens encore somptueux du faubourg Saint-Germain

comme le Grand Paon l'est par le papillon qu'il cherche et trouve à travers l'espace, mû par les forces puissantes de l'espèce ».

Ce n'était pas certes, ajoute-t-elle, pour le plaisir de voir son nom cité dans une mondanité quelconque ; mais « il sentait obscurément que c'était au milieu des Guermantes, des Cambremer, des Laumes, qu'il lui fallait œuvrer ». Tous ces gens là étaient son « chantier » ; il savait « dans quelle encoignure de salon il devait se placer pour happer et fixer les êtres humains qu'il lui fallait peindre ». Il se rappelle « des mots, des citations, des traits qui ne peuvent être inventés, les pose dans son récit et les cimente avec le miel métaphysique qui coule incessamment de sa pensée... »

Je trouve dans ce livre une lettre curieuse où Marcel Proust expose à Louis de Robert sa conception littéraire. Cette lettre met un peu au point l'influence de la philosophie bergsonienne sur l'art du romancier.

Vous me parlez de mon art minutieux du détail, de l'imperceptible, etc., écrit-il... Ce que je fais, je l'ignore, mais je sais ce que je veux faire ; or j'omets (sauf dans des parties que je n'aime pas) tout détail, tout fait ; je ne m'attache qu'à tout ce qui me semble (d'après un sens analogue à celui des pigeons voyageurs qui se dirigent, je vous dirai cela mieux le jour où je souffrirai moins) décider quelque loi générale. Or, comme cela ne nous est jamais révélé par l'intelligence, que nous devons le pêcher en quelque sorte dans les profondeurs de notre inconscient, c'est en effet imperceptible parce que c'est éloigné ; c'est difficile à percevoir, mais ce n'est nullement un détail minutieux. Une cime dans les nuages peut cependant, quoique toute petite, être plus haute qu'une cime voisine. Par exemple, c'est une chose imperceptible, si vous le voulez, que cette saveur du thé, que je ne reconnais pas d'abord et dans laquelle je retrouve les jardins de Combray. Mais ce n'est nullement un détail minutieusement observé, c'est toute une théorie de la mémoire et de la connaissance (du moins c'est mon ambition) non promulguée directement, en termes logiques (du reste tout cela ressortira dans le troisième volume). Ce qu'il y a de triste dans les lettres, surtout quand c'est ma main brisée et fatiguée qui écrit, c'est qu'elles ont l'air de vouloir dire le contraire de ce qu'on pense.

Il est amusant de savoir que devant le succès du premier livre de Proust, Robert de Montesquiou ne se départit pas « du rôle transcendental et protecteur qu'il avait adopté une fois pour toutes envers Marcel ». Il écrivait:

Je ne sais pas si ce jeune homme irréparable donnera, un jour, sa mesure dans une œuvre, suivant une expression dont on abuse ; j'avoue ne pas le croire, parce que sa mesure consiste peut être précisément à n'en pas avoir. Il est l'auteur d'un livre touffu, inextricable, pour lequel il a, tout d'abord, trouvé un joli titre : *A la recherche du temps perdu* ; mais il lui en a substitué un autre, extravagant et mauvais....

Suit une critique subtile et futile de l'écriture illisible et enchevêtrée de Proust. Cette critique de l'écriture de Proust, observe Mme de Clermont-Tonnerre, montre à quel point Montesquiou s'attachait davantage à la forme qu'au fond, mais, ajoute-t-elle :

Je crois, oserai-je dire, je sais, qu'il fut très agacé par le succès du petit Marcel. Montesquiou n'avait pas des sentiments assez bas pour envier un véritable talent. Mais sa gloire à lui restait toujours comme ces soleils d'hiver qui n'ont pas assez de force pour dissiper le brouillard ; et le petit jeune homme qui venait mendier des faveurs et qu'il avait si bien réchauffé et nourri de ses paroles et de son expérience faisait mine de vouloir le surpasser.

L'observation semble très juste. Très juste aussi sera la critique que l'auteur fera de la poésie de Montesquiou :

Si on enlève le côté bibelot, fanfreluche, préoccupation de la mode du jour, il y a, sinon de grands poèmes (dans les *Chauves-Souris*), du moins une atmosphère particulière qu'il faut essayer de comprendre.

Il y a aussi une émotion qui n'a pas été sentie, peut-être parce que l'ironie en éteint le sanglot. J'aime encore ce jugement :

Montesquiou fait partie de ceux à la fois pensifs et inquiets qui sont torturés par la dualité de leur nature les empêchant de s'apparier à la plupart des humains, par qui ils sont rejetés, tantôt comme des parias, tantôt comme des demi-dieux.

Le demi-dieu nous a, peut-être à tort, paru comme une divinité chinoise emprisonnée dans un temple de porcelaine.

§

Sous ce titre : **Le charme d'Athènes et autres essais**, MM. Henri, Jean et André Brémond ont réuni fraternellement une série d'études d'une érudition fort distinguée. On connaît la célèbre petite méditation de M. Henri Brémond sur Athènes : on la retrouvera ici ; mais je veux signaler particuliè-

rement dans ce livre l'essai sur la religion de Pindare, celui sur le réalisme d'Euripide, de M. André Brémond, et celui encore de M. Jean Brémond sur les Pèlerins de Cantorbéry, où se manifestent les nuances de trois esprits critiques remarquables.

§

M. Emile Henriot, dans cette deuxième série de **Livres et Portraits**, a réuni ses articles d'histoire, de petite histoire littéraire. Il y a beaucoup à apprendre dans ces notes d'érudition critique, écrites avec un goût parfait et un sens très fin de la psychologie si diverse des écrivains et de leurs muses. Un livre à conserver précieusement dans sa bibliothèque.

Et puis voici, dans l'amusante collection d'anas de M. Léon Treich : **L'Esprit de Tristan Bernard**, ses mots fidèlement recueillis, et aussi ceux qu'on lui prête. On lui prête beaucoup, parce qu'il est très riche d'esprit. D'autres pages encore, extraites de ses romans et de son théâtre, comprennent ce petit livre récréatif qui est d'une philosophie, d'une souriante amertume et d'une langue si pure que cela n'a pas l'air d'être « écrit ».

JEAN DE GOURMONT.

## *LES POÈMES*

Catulle Mendès : *Choix de Poésies*, Fasquelle. — Robert de la Villehervé : *Poésie II, 1874-1899*, Ollendorff. — Guillaume Apollinaire : *Il y a...*, préface de Ramon Gomez de la Serna, Messein. — Guillaume Apollinaire : *Calligrammes*, « la Nouvelle Revue française ». — Francis Jammes : *Le Quatrième Livre des Quatrains*, « Mercure de France ». — Louis Payen : *La Coupe d'Ombre*, Malfère. — Joseph Mélon : *Les Soleils reviendront*, Perrin.

Nul livre ne serait aussi intéressant et propre à émouvoir le lecteur réfléchi que le livre dont l'objet consisterait à peser, à revoir, à fixer sur des bases meilleures la renommée et la valeur des poètes de France, notamment de ceux qui font à jamais la gloire du XIX[e] siècle, si riche. Hugo toujours dominerait, mais par des poèmes qui ne seraient plus ceux qu'on cite partout et sur des motifs à jamais purs et raisonnés. Vigny, Lamartine ne se départiraient en rien de leur grandeur justement avérée ; Baudelaire continuerait et plus amplement que jamais à être exalté ; on ne se contenterait plus de l'admirer, on le comprendrait déjà

et certains même le sentiraient tout entier peut-être. Les autres ? Non moins que Musset à présent trop dédaigné, Gautier qu'on triomphe à déblatérer surtout lorsque l'on ne l'a pas lu, les Parnassiens, à peu près tous, seraient conviés à faire appel à plus de justice, et pour plus d'un, la revision de leur procès serait heureuse. L'aide de l'éditeur Fasquelle serait précieuse, qui groupe ainsi un certain nombre des poèmes les meilleurs de chacun des poètes qui ont, on le peut craindre, trop écrit, ou qui, du moins, peuvent tout d'abord apparaître inégaux et parfois inférieurs à eux-mêmes. Le succès, je gage, de son *Verlaine* l'a incité à persévérer : après Gautier, Banville, Haraucourt, voici qu'en un volume il présente, par un **Choix de Poésies**, Catulle Mendès. A quel rang Mendès serait-il classé par les générations nouvelles si elles prenaient la peine de le lire ? Car elles ne préféreront pas toujours l'ignorance et le dédain, on peut le présumer. Mendès sortira, me semble-t-il, comme l'incarnation la plus pure des doctrines, des aspirations aussi et des préjugés parnassiens. Non seulement parce qu'il en a créé, maintenu le groupement aussi longtemps qu'il lui fut possible, parce qu'il préfigure la foi dans le Parnasse jusqu'à l'exclusivisme et s'honore de lui être demeuré fidèle jusqu'au souffle suprême, mais surtout peut-être parce que son talent s'est prêté non sans souplesse à toute la diversité des tons et des recherches dont chacun des autres fédérés ne possédait, à sa disposition, qu'il le préférât ou non, que tel ou tel et bien rarement plusieurs. Les tons auxquel se plie la voix de Mendès ne doivent pas de beaucoup être moins nombreux, encore que de sonorité moindre, que les tons de la voix de Victor Hugo, Archiloque mis à part et Juvénal. Oui, il y a dans Catulle Mendès du Gautier, du Banville, du Leconte de Lisle, du Coppée, presque du Mallarmé et du Verlaine, du Sully-Prudhomme et du Silvestre : surtout, et plus heureux en raison de son goût subtil de mièvrerie et de détail contourné ou galant, avec un peu de Glatigny, beaucoup d'Albert Mérat. J'entends à peine, il est vrai, des échos de Dierx, de Heredia, de Villiers ou de France. Mais cette présentation de l'art de Mendès serait à juste titre taxée d'iniquité si je ne m'empressais d'ajouter que l'amalgame adroit à diverses doses d'éléments disparates constitue vraiment, par grâce spéciale, une originalité suffisamment marquée et attachante, qui n'appartint jamais qu'au seul Catulle Mendès, et

qui, si elle est plus propre à attacher qu'à émouvoir, n'en est pas moins fort particulière et décisive. Combien, au surplus, il surpasse un Mérat, un Glatigny, et jusqu'en ses meilleurs morceaux un Silvestre ou égale un Coppée, s'il ne parvient à la grandeur d'un Dierx ou d'un Leconte de Lisle ! Et voilà bien deux poètes dont M. Fasquelle nous devrait donner un choix, car de l'un on s'est détourné sans raison sans l'avoir encore voulu entendre — et c'est un poète de premier rang, et de l'autre on a trop retenu les prétentions à l'impassibilité et à la sérénité érudite, et l'on a oublié les admirables pièces de sentiment angoissées et personnelles.

Dans un même esprit de piété se continue la publication des *Œuvres* de Robert de la Villehervé, disparu, je crois, en 1919. Le présent volume, **Poésie II, 1874-1899**, « comprend un grand nombre de poésies que Robert de la Villehervé avait négligé de réunir en volume ». Sans doute en eût-il éliminé quelques-unes et eût-il apporté quelques corrections à la plupart. Il n'en reste pas moins que ce pur et loyal esprit s'adonna avec sincérité au plus noble des arts, et que sa pensée, un peu craintive, réservée ou trop désireuse d'élucidation, a souvent revêtu tout uniment, tout spontanément, la forme du poème. Mais on nous promet un tome de poésie pure, nous y retrouverons bien des vers qui nous avaient intéressé, lorsqu'ils parurent, au nom de M. de la Villehervé. Il convient d'en attendre la publication définitive pour nous en former une opinion exacte et réfléchie.

Précédé d'une préface par M. Ramon Gomez de la Serna, traduite par M. Jean Cassou, la Collection de la Phalange donne le tome posthume de Guillaume Apollinaire : **Il y a...** Des proses de guerre, des portraits de peintres et d'écrivains, le célèbre morceau qui étonna tant de lecteurs en 1908 : *Onirocritique*, un certain nombre de poésies qu'on ne trouve ni dans *Alcools* ni dans ce merveilleux recueil **Calligrammes**, dont, justement, *La Nouvelle Revue française* fait paraître une édition nouvelle. Les rares qualités d'intelligence, la sûreté avec laquelle Apollinaire élit et lie les parties constitutives de ses poèmes, ses vers qui ont l'air de ne pas chanter et qui paraissent si simples, on les suit qui se définissent des premiers écrits (1895) aux suprêmes, de 1918. Incertains, autant que volontaires au début, ils s'affermissent à mesure qu'il en use avec une discrétion de

plus en plus magistrale. Si le poème, le chant intellectuel ne furent point son but et s'il dédaigna de s'enfermer au domaine de pure spéculation, les moyens qu'il a mis en œuvre dépendent plus qu'aucun autre de l'intelligence ; c'est elle qui se meut à la découverte de l'instinct, et qui détermine la sensibilité, progression inverse de l'habituelle aux poètes, qui ne sont pas que de sentiment, et où il a dépassé ceux qui, depuis, ont imité sa marche, prodige malaisé, sans doute, à soutenir ou à reprendre ; découverte qu'il fit, on l'exploite, mais l'a-t-on comprise ainsi qu'elle est ? Je saisis des compromis, des malentendus, des déviations involontaires de son attitude, qui, d'ailleurs, ne sont pas toutes dénuées d'intérêt.

Des quatrains familiers où sourit et nargue un peu la verve amusée de Francis Jammes : **le Quatrième Livre des Quatrains**. Il y en a pour tous les paysages du Béarn, pour chaque maison et chaque haie, pour des poètes, pour des amis, pour des chasseurs, pour des fleurs et pour des animaux. Et comme ces quatrains malicieux et charmants forment des évocations parfaites, on aimerait que Francis Jammes en eût composé tous les jours de son existence, et qu'il en paraisse des recueils pendant de très nombreuses années.

Dans les poèmes de **la Coupe d'Ombre**, M. Louis Payen a enfermé le meilleur de son âme et de son talent de poète. Ame qui eut à souffrir de vives douleurs et des déceptions, mais qui connut aussi la joie et s'est délectée de toutes les ivresses du souvenir, qui s'est exaltée des mille espérances et désolée des dures expériences de la vie et de la Guerre, qui s'est attendrie, attristée, aggravée en la présence des mensonges quotidiens de la fortune et des fausses gloires. Talent qui, pour ne se point déplaire parfois à l'entraînement de la faconde et presque de l'improvisation pathétique, ne s'en ressaisit pas moins jusqu'à plus d'émotion subtile et à l'expression par métaphore sensible et concentrée. Le poète a su unir en les juxtaposant des poèmes parmi les mieux venus de son œuvre, de façon à les décaper de cette rouille de la monotonie qui trop souvent en ternit, par de longues redites, la matière vivante ; il en fait surgir un drame d'humanité, poignant et sincère. Je doute qu'un meilleur choix eût pu se faire dans cette œuvre un peu touffue.

M. Joseph Mélon, après sa grande tentative du *Roi Triste*, nous

offre une nouvelle série de poèmes à forme classique et à tendances philosophiques sous ce titre : **Les Soleils reviendront**. Son ambition aura été, une fois encore, de rénover la poésie d'idées. Il appartient à la lignée fière des descendants d'Alfred de Vigny. On y compte des Louise Ackermann et des Sully-Prudhomme. Sa pensée est austère ; il y attache plus son attention qu'au soin de polir ses images ou ses phrases. Il les veut pures néanmoins et n'aime guère le jeu, sans doute vain à son opinion, d'enchaîner l'oreille de ses auditeurs ou de faire aux yeux de ceux qui le lisent apparaître des ensembles plastiques, colorés et lumineux. Alfred de Vigny ne dédaignait pas de développer sa pensée sous la forme d'un tableau, tantôt ordonné et balancé à la manière des classiques et de Poussin, tantôt mouvementé à la mode des romantiques, et, dans la *Maison du Berger*, les parties surannées ne sont pas celles où s'évoquent les hauts pâturages, les cimes alpestres, les rives sous le brouillard encourtiné des rivières lentes ; bien au contraire. On peut être moins grand que Vigny, égaler ou surpasser Sully-Prudhomme et plus aisément encore Mme Ackermann, mais c'est d'une destinée poétique suffisamment enviable.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

André Baillon : *Un homme si simple*, F. Rieder et Cie. — Gustave Kahn : *L'aube énamourée*, Editions Montaigne. — Henri Deberly : *L'ennemi des Siens*, Editions de « La Nouvelle Revue française ». — Dominique Dunois : *Lucile, cœur éperdu*, Calmann-Lévy. — Maurice Larrouy : *Coups de roulis*, Editions de France. — René-Marie Hermant : *Fakir*, Edgar Malfère. — Maurice d'Hartoy : *L'homme bleu*, Edgar Malfère.

**Un homme si simple**, par André Baillon. Le titre que M. Baillon a donné à son livre est ironique, évidemment, car la psychologie de Jean Martin, le personnage dont il a recueilli la confession, se révèle d'une infinie complexité, comme celle de tous les velléitaires. Jean Martin, en effet, qui est allé se réfugier dans un de ces chalets de la Salpêtrière où l'on isole certains anxieux de son espèce, est un composé de contradictions — selon la définition que donnait déjà Pascal de l'homme sain... Mille courants traversent son âme et y provoquent des remous où le meilleur comme le pire se confondent et tantôt semblent se concilier ou se combattre. Il est têtu, ce qui est la manière d'être vo-

lontaires des gens sans volonté; mais les projets d'articles et de romans qu'il agite dans son cerveau ne prennent jamais corps, et l'on se demanderait même par quel miracle il jouit de la confiance des gens de lettres et des éditeurs, si l'on ne savait par expérience que ce n'est pas toujours aux réalisateurs qu'on s'intéresse le plus, et qu'on vit souvent plus largement de crédit, au point de vue moral comme au point de vue matériel, qu'en payant comptant. Jean Martin, au reste, n'a rien d'un monstre, s'il ressemble aussi peu que possible à un héros. Le trouvons-nous différent de la plupart des hommes, c'est qu'une crise, en coupant le fil qui assemblait les disparates dont sa personnalité apparente se compose, les lui fait étaler pêle-mêle devant nous.

« Est-il bon? Est-il méchant? » demandait Diderot dans un livre qui peut bien avoir eu, comme celui-ci, à son origine, une curiosité aiguë d'auto-analyse. Jean Martin qui, après avoir quitté sa femme, une brave ménagère, pour vivre maritalement avec une pianiste, s'éprend morbidement de la fille de celle-ci, n'est point qu'un cynique vulgaire. Il y a en lui de nobles aspirations, de la générosité, et si son bon ange pleure sur sa déchéance, on voit bien qu'il ne l'a pas quitté! « Qu'est-ce que cela prouve? » diront les gens raisonnables. Je ne pense pas que M. Baillon ait voulu rien prouver. Il nous intéresse, il nous intrigue, il nous apitoie. Il propose, en outre, une nouvelle méthode de déchiffrement de l'inextricable énigme de notre existence. Pour savoir du mécanisme spirituel des gens sains, rien d'aussi utile à pratiquer que l'étude des maniaques ou des demi-fous, sinon des fous. Mais M. Baillon qui s'apparente aux écrivains russes (son héros a la forme d'orgueil de leurs personnages : l'orgueil dans l'humilité) est assurément un artiste. Il sait ne pas dépouiller de son mystère la vie subconsciente qu'il évoque. Il n'est point jusqu'aux petites phrases claires qu'il emploie dont les démarches subtiles ne l'aident à nous procurer l'impression d'une descente dans les profondeurs de l'âme de son Martin. Il ne prétend pas avoir fait de la littérature. Encore moins un roman, j'imagine. Il a écrit une œuvre vraie, douloureusement humaine. Et ce n'est point peu.

**L'Aube énamourée**, par Gustave Kahn. Je ne crois pas qu'on puisse dire que M. Gustave Kahn a écrit, ici, un roman, quoique par maints détails et d'une très savoureuse observation,

son récit ait un caractère réaliste. Non, cette histoire des amours d'une jeune fille charmante et d'un littérateur amateur, hésitant et tant soit peu timoré, peut-être aboulique, finit trop bien, s'arrange trop au gré des cœurs sensibles, malgré divers incidents qui n'ont pour objet que de les tenir en haleine, pour ne pas relever du conte. Poète, M. Gustave Kahn en prend à son aise, sinon avec la vie qu'il sait bien que l'artiste n'a d'autre mission que de réfléchir dans ses œuvres, du moins avec la destinée, qui est fantaisiste ; et il appelle à son aide les fées ou les esprits favorables ou la chance, comme on dit plus volontiers aujourd'hui, pour redresser les injustices et pour réparer les torts du hasard qui nous a fait naître là et non ici, et nous a donné des parents de cette espèce, et non d'une autre... Mais comme elle est exacte, et amusante, et attendrie, malgré son humour, la peinture qu'il fait du ménage Vittier! Que le père Vittier est vrai, dans sa déchéance! Il s'y ébroue, il y crâne encore, moitié dupeur et moitié dupe, point du tout résigné à sa guigne, ni conscient de ses fautes, et désespéré espérant toujours. La plus grande originalité du livre, très alertement écrit de M. Gustave Kahn, c'est dans la figure de Germaine, cependant, qu'il me paraît qu'elle réside.

Sans rien ou presque rien nous dire, en effet, de ce que sent et pense son héroïne, il nous fait assister, comme à l'éclosion d'une fleur, au développement de l'amour dans son âme. Et quand cet amour s'épanouit sous nos yeux, hâté par le pathétique des événements, dans sa grâce sensuelle et encore naïve, il nous semble en avoir eu la révélation la plus intime et la plus profonde.

**L'ennemi des siens**, par Henri Deberly. Il y avait chez Flaubert un satirique, sinon un humoriste, comme il y en a un chez M. Deberly dont j'ai signalé, ici même, le truculent *Prosper et Broudilfagne*, et qui nous présente aujourd'hui une héroïne assez semblable à la Bovary du maître de Croisset. Emma se perdait un peu par la faute de son mari ; c'est beaucoup par celle de son père — tardigrade égoïste et têtu — que faillit, puis se laisse entraîner par la passion jusqu'au crime, l'Isabelle de M. Deberly. Orgueilleuse et sensuelle, cette jeune fille, supérieure à son milieu, et impatiente d'en secouer la contrainte, eût été, sans doute, mieux entourée ou favorisée par les circonstances, une femme de mérite et peut-être de valeur. L'analyse est lucide

que fait M. Deberly de son caractère, et c'est avec un talent très ferme qu'il montre comme les vertus négatives de l'adversaire que le destin veut qu'elle se choisisse ont raison de ses qualités peu communes. Mais je le sens, malgré sa réserve, trop frémissant du désir de nous arracher coûte que coûte la condamnation du père de la malheureuse... Aussi bien, n'a-t-il pu se contenir jusqu'à la fin, et je crois que son œuvre eût gagné en objectivité, et donc en intensité, s'il s'était dispensé de mettre dans la bouche d'Isabelle les reproches sanglants qu'elle adresse au comte de Bitry (il est vrai, sous l'impulsion de la rancune autant que du remords) à la veille d'entrer au couvent. M. Deberly est un écrivain très sûr de son style. Il se maîtrise d'autant plus qu'il se sait plus impétueux. En cela, il ne laisse pas de ressembler encore à Flaubert. Mais je ne crains pas qu'il se laisse égarer par l'amour de l'art pour l'art. Quand il aura acquis plus d'aisance ou de naturel, il nous donnera les œuvres parfaites qu'on peut d'ores et déjà attendre de lui.

**Lucile, cœur éperdu**, par Dominique Dunois. La mère de Lucile qui, mariée à un incroyant, s'est détournée de la foi de son enfance, fait le vœu, un jour que la gamine est gravement malade, de la mettre dans un couvent jusqu'à sa majorité, si elle échappe à la mort. Lucile, d'abord rebelle aux pratiques de la maison d'éducation où on l'a mise, se plie bientôt à sa discipline et se laisse gagner par son influence mystique. De retour chez elle, tout lui apparaît non seulement étranger, mais hostile, et l'amour sincère d'un jeune homme l'effraie comme une manifestation du malin. Elle se ferme à l'affection de ses parents qu'elle ne comprend plus, dont elle ne partage plus les idées ni les sentiments, et renonce, enfin, pour toujours au monde. Le couvent, auquel on avait cru la prêter, l'a prise, et sa mère la perd pour n'avoir pas su la garder. De cette histoire, d'ailleurs très vraisemblable, et non sans analogie avec *L'Empreinte* de M. Edouard Estaunié, on ne saurait rien conclure contre le danger pour les familles de confier leurs enfants à de pieuses éducatrices. Le mysticisme ne pénètre pas la plupart des jeunes filles qui, dans l'exercice de la dévotion, ne contractent que des habitudes, une certaine réserve, ou un tour d'esprit qu'elles perdent vite au contact de la vie profane. Le cas de Lucile, « cœur éperdu », comme prend soin de la qualifier M. Dunois, est exceptionnel.

Mais M. Dunois a su nous introduire dans l'intimité de cette âme altière et sensible. Il l'analyse avec lucidité, et son œuvre, à la fois forte et subtile, atteste de très réelles qualités de romancier.

**Coups de roulis**, par Maurice Larrouy. Quand j'aurai dit que M. Larrouy est un des meilleurs parmi les romanciers populaires de ce temps, qui en compte peu, on me fera bien l'honneur de croire que je n'ai voulu en rien diminuer le mérite de ce conteur dru, verveux, à l'humeur et à l'imagination allègres et qui écrit dans une langue saine d'attachantes histoires qui font aimer la mer et les marins. Il y a bien, comme dans *Le révolté*, quelque convention dans ces *Coups de roulis* où nous assistons, amusés, aux déboires d'un député d'occasion qui, chargé d'une enquête sur notre flotte de guerre de la Méditerranée par le parti de la Chambre le moins favorable au ministère de la rue Royale, se croit obligé, au terme de sa mission, de reconnaître que l'armée navale a droit — comme on dit — à toute la sollicitude du gouvernement, sa fille s'étant amourachée, par surcroît, d'un enseigne de vaisseau... Mais M. Larrouy connaît à fond le tempérament et les mœurs des hommes qu'il peint. S'il traite ceux-ci un peu de la façon dont George Sand traitait ses paysans, c'est-à-dire en ne retenant de leur physionomie que les traits les plus sympathiques, il ne leur prête jamais des qualités qu'ils ne possèdent point.

**Fakir**, par René-Marie Hermant. Cette histoire est singulière, sans doute, des premières manifestations du génie chez un jeune homme, mais en dépit de l'exceptionnalité du cas qu'elle étudie, attachante toujours et parfois suggestive. Le héros de M. René-Marie Hermant n'est point, d'ailleurs, un génie ordinaire, si l'on peut dire. Une sorte d'obligation ascétique ou mystique régit (j'allais écrire : *conditionne !*) le développement de ses prodigieuses facultés, et il ne saurait aimer sans déchoir. C'est qu'il est à demi hindou, et qu'aux Indes le commerce voluptueux, comme on le sait (voir *La plus belle histoire du monde*, de Kipling) « ferme les portes » du mystère aux esprits qui s'abandonnent aux exigences de la chair. Hannois ne connaîtra donc l'amour qu'une seule nuit et, dans la solitude, en menant la vie d'un ascète, s'acharnera à la découverte de la langue-mère antique qui recèle le secret de nos origines... Attachant et suggestif,

ai-je écrit du livre de M. Hermant au début de ces lignes. Décevant, aussi. C'est un défaut commun à ces sortes d'ouvrages, qui nous font espérer beaucoup, de tourner court au seuil de l'occulte.

**L'Homme bleu**, par Maurice d'Hartoy. Avec ce conte, c'est dans le domaine du merveilleux sans prétention transcendantale que nous transporte M. d'Hartoy. Mais une émouvante poésie s'en dégage et qui n'est pas non plus dénuée de philosophie. M. d'Hartoy, à qui sont familières les belles légendes des Celtes, évoque en artiste les paysages fantastiques que, dans leurs rêves, ces amants des forêts et des eaux, victimes d'un inguérissable enchantement, rendirent plus réels que la réalité... Tristan et Yseult, le roi d'Ys, les thèmes immortels ressuscitent tandis qu'on lit le récit des aventures de cet homme à la chair bleuie par les reflets d'un immense saphir sous-marin. C'est d'une imagination un peu livresque, mais charmante, et très fastueusement écrit.

JOHN CHARPENTIER.

## *LITTÉRATURE DRAMATIQUE*

Marie Lenéru : *Le bonheur des autres*, préface de Mme Jean Balde, Bloud et Gay. — Martial Perrier : *Ma version de La « Maison Cernée »*, Imprimerie de Montmartre.

Telle que nous la montrent les pages émues de la préface écrite par Mme Jean Balde pour *Le bonheur des autres*, il y avait en Marie Lenéru une âme de haute intelligence et d'une émotivité exaspérée jusqu'à la souffrance par de cruelles infirmités. Repliée sur elle-même, Marie Lenéru aimait passionnément la vie dont elle espérait, guérie, jouir pleinement un jour : « Je ne peux me sentir apaisée que par des succès », écrivait-elle dans son journal. Mais ces succès mêmes ne sont qu'une mince réparation du destin pour celle qui attend mieux de l'avenir et qui proclame : « Vous êtes témoin, mon Dieu, que je n'ai pas choisi cette carrière... »

Son désir? Etre femme et n'être que cela, activement, effectivement. En attendant ce triomphal avènement, qui ne fut jamais, hélas! elle se plaisait à discuter avec elle-même des problèmes que l'existence lui semblait proposer à ceux qui la vivaient. Emportée par les réactions d'une émotivité dont l'impé-

tueux élan commandait à l'intelligence, elle aboutissait avec rigueur aux situations et aux solutions extrêmes, celles qui heurtent l'opinion et ameutent les protestataires.

*Les Affranchis* et *Le Redoutable* furent assez vivement discutés au moment de leur représentation, discussions qui se renouvelèrent quand fut publiée *La Paix*. Devons-nous considérer le bruit fait autour de ces ouvrages comme un signe réel de leur perfection artistique ? Qui ne voit les conséquences fâcheuses de l'erreur consistant à attribuer une valeur artistique à la singularité d'une doctrine ou à l'effet produit par l'affirmation d'une opinion extrême ?

Déjà, en 1911 (1), à propos de *Les Affranchis*, nous écrivions : « Mlle Lenéru n'a vu de l'art dramatique que le dialogue et dans ce dialogue le moyen le plus convenable pour elle d'exposer ses raisonnements personnels à propos d'œuvres littéraires qu'elle avait lues et où elle jugeait voir « un problème posé comme il ne se présentait pas pour elle ».

Fidèle à soi-même, elle écrivait à M. Gémier à propos de **Le Bonheur des autres**, qu'elle se proposait de lui envoyer pour qu'il en prenne connaissance :

Vous avez eu l'hiver dernier une pièce de M. Lucien Népoty (2) qui traitait le même sujet, exactement du point de vue opposé au mien. Elle prenait le second mariage conclu pour le bonheur des parents et hostile ou, du moins, étranger à la pensée des enfants.

J'ai été frappée de la situation inverse : le second mariage, si souvent conclu en vue des enfants et du bien-être domestique, le second mariage de raison. Et j'ai songé aux femmes qui s'efforcent de se dévouer ainsi au mari et aux enfants d'une autre, et aux hommes qui réclament ce dévouement. Et comme tout s'agrège et s'étend alors qu'on presse étroitement un sujet, peut-être ai-je été amenée à écrire une pièce sur l'oubli ? J'ai choisi l'inscription du tombeau de Rachel pour épigraphe à cette pièce, où tout le drame a lieu pour et contre ceux qui ne sont plus.

Et Mlle Lenéru, en leur conservant la forme du dialogue dramatique, adoptée jadis pour s'exprimer, de nous faire part des discussions qu'elle eut avec elle-même pour assurer son opinion sur la fausseté du mariage sans amour, « qu'il soit dû à la vénalité ou à l'abnégation ».

(1) *Les Entretiens Idéalistes*, 25 février (Critique dramatique).
(2) *Les Petits.*

Ayant revêtu ses arguments d'apparences humaines, qui seront les personnages de son drame, et réglé, selon les nécessités du raisonnement, le déploiement de l'action où ils s'affrontent, M^lle Lenéru imagine qu'une jeune couventine, Anna de Lostange, consent, par pur esprit religieux de sacrifice, à épouser Sosthènes Alexandre, veuf avec quatre enfants.

L'âme encore pleine de celle qu'il a perdue, le père ne se résigne à cette seconde union que par amour pour ses enfants, à qui la présence d'une femme est nécessaire. Devenue M^me Alexandre, Anna n'occupe dans la famille de son mari que la situation d'une manière de gouvernante à qui, bien qu'avec des formules de politesse, nulle humiliation n'est épargnée.

Ses belles-sœurs, son mari lui-même lui font sentir, à tout instant, qu'elle n'est point l'épouse d'élection, la mère, mais seulement la marâtre, la femme mise auprès d'orphelins pour accomplir une tâche de gouvernante et d'éducatrice.

Cependant, Anna finit par aimer son mari. Orgueilleuse, elle dissimule ce sentiment avec soin, et se cantonne obstinément dans sa fonction de remplaçante. De son côté, Sosthènes, oubliant sa première femme, s'éprend de la seconde, mais, rebuté par l'attitude d'Anna, il s'éloigne, la laissant seule au foyer avec les enfants.

Son absence est longue, assez pour qu'après avoir détruit chez le père le souvenir de la morte, Anna le détruise chez les enfants par la seule force de sa vertu et de l'amour qu'elle leur porte. L'étrangère a conquis ainsi tout le domaine dont la seule gestion lui avait été confiée et quand, enfin, le père se décide à reparaître, c'est en épouse amoureuse qu'elle le reçoit.

> La vie commune, expliquait M^lle Lenéru dans la lettre qu'elle écrivait à M. Gémier, la vie commune est un lien trop fort, et pour peu que les êtres méritent l'amour, ils ne peuvent pas se le refuser. Aussi ma pièce « finit bien » et c'est précisément ce que j'ai trouvé de tragique, cet oubli complet, ce dépouillement absolu d'une morte à qui l'on voulait obéir, cette substitution d'une femme à une autre dans l'âme du mari et des enfants... si bien que je ne sais plus ce que veut dire mon titre, ce « bonheur des autres », s'il s'agit vraiment de le faire ou de le prendre.

Eh bien ! non. Tel qu'il se présente, le drame réalisé ne nous montre que le calvaire d'Anna. Son amour pour Sosthènes,

l'amour de Sosthènes pour elle, l'idée, toute morale, du dépouillement de la morte, n'y apparaissent qu'accessoirement dans le dialogue. Arguments de discussion, ils ne participent point effectivement à l'action dramatique. Et d'abord, assistons-nous à un drame ? Non ! mais seulement à une controverse correctement écrite, et qui a pour objet la situation douloureuse d'une jeune fille épousant un veuf, père de quatre enfants. L'auteur examine avec méthode le cas qu'elle a choisi et, ce travail intellectuel terminé, l'intuition lui vient, l'intuition et non l'inspiration, de la véritable tragédie à écrire : celle de la lutte de la vivante avec la morte, dans les personnes de ceux qui lui survivent : mari, enfants, proches. De cette intuition est né le dénouement sentimental que Mlle Lenéru se reproche d'avoir accepté. Le tragique qu'elle y perçoit est celui de l'erreur esthétique dont souffre tout l'ouvrage, et qui est ici la même que dans le reste de son œuvre.

Est-ce à dire que nous ne devons reconnaître aucun mérite à l'effort de cet écrivain ? Non pas, certes. Il faut le louer pour son ardent désir de concevoir et d'exprimer avec hauteur et noblesse la vie, la vie effective, dont elle était irrémédiablement séparée par de pénibles infirmités. Louons-la pour avoir réalisé des caractères comme celui de Mme de Montalibert, une religieuse que la règle monastique sépare de la vie réelle, comme Mlle Lenéru en était séparée par le destin et qui, comme elle, ordonne et préjuge de l'existence selon des principes inflexibles, mais avec tout l'arbitraire de l'intelligence livrée à ses seuls moyens. L'intelligence est grande chez Mlle Lenéru, elle est la substance d'une œuvre où elle laisse trop peu de place à l'art pour que le critique puisse honnêtement moins faire que constater ce manque de proportion et en marquer les fâcheuses conséquences.

§

Il est d'opinion courante, dans le monde des lettres et du théâtre, de considérer *La Maison Cernée* comme une œuvre de Pierre Frondaie. Or, cette pièce est de Martial Perrier. Plus que jamais, alors que les journaux ont annoncé comme prochaine sa reprise à l'Odéon, il importe de l'affirmer.

Et pour appuyer son affirmation, M. Martial Perrier de publier : **Ma version de la « Maison Cernée »**, qui n'est autre chose, que le texte de : *La trahison de Jeff Gordon*, dont il est l'unique auteur. Un avant-propos, qui débute par les phrases ci-dessus

nous expose les tribulations d'un débutant dans la carrière d'auteur dramatique, en conflit avec un collaborateur déjà pourvu de quelque notoriété.

En toute honnêteté, la comparaison des textes s'impose. Or, nous trouvons dans les deux ouvrages : même sujet, mêmes personnages, mêmes situations dramatiques, et toutes preuves incontestables que *La Maison Cernée* et *La trahison de Jeff Gordon* sont deux états d'une même œuvre.

L'action du collaborateur se manifeste tout particulièrement après le second acte. Elle n'opère point sur l'essentiel du sujet, mais elle modifie les conditions du drame et l'aspect moral des personnages.

En vérité, M. Pierre Frondaie ne s'est guère soucié du sens psychologique de l'œuvre. M. Martial Perrier s'était efforcé de mettre en scène des *Anglais*, de nous en montrer l'âme avec ses caractéristiques de race, et certaines parties du dialogue, certaines scènes même étaient consacrées à cette analyse. M. Frondaie, lui, considérant la pièce en homme de métier qui vise le succès de son ouvrage auprès du public, ne s'est préoccupé, selon la formule de feu Sarcey, que de la « scène à faire ».

On avait affaire à un mari, une femme, un amoureux, à l'éternel trio réuni dans des conditions assez pittoresques, mais il importait peu qu'ils fussent Anglais ou non pour tirer des péripéties où ils s'affrontaient le maximum d'intensité dramatique. M. Perrier les avait voulu anglais, ils le restaient par l'uniforme. Pour le reste, ils n'étaient que les comparses d'une action passionnelle, les termes d'un de ces problèmes dramatiques que M. Frondaie excelle à poser et à résoudre dans les trois heures d'une soirée de théâtre.

Devant cet appauvrissement psychologique de son œuvre, devant la nouvelle disposition des éléments du sujet qu'il avait fourni, M. Perrier est en droit d'écrire :

> Le soir de la représentation de *La Maison Cernée*, je demeurai frappé de surprise. Une fois de plus, tout l'abîme qu'il y avait entre nos deux sensibilités se mesurait. Ah ! la pièce, car si tant est qu'on y retrouvait le point de départ du scénario, quelle étonnante transformation avaient subie mes personnages.

Etonnante en effet, au point de ressusciter les morts, comme

il arrive pour l'un d'eux, dont la survivance a permis à M. Frondaie de corser habilement les effets des troisième et quatrième actes de *La Maison Cernée*.

La cause est donc entendue. *La Trahison de Jeff Gordon* et *La Maison Cernée* sont bien les deux versions d'une même œuvre, la seconde n'étant que la première revue et corrigée par un homme de métier.

Les écrivains sont gens particulièrement irritables et susceptibles. Ils le sont d'autant plus que le succès les favorise, et les moindres ressentiments entre eux s'enveniment cruellement. On a vu des collaborations, qui furent fécondes et célèbres, brusquement rompues après de longues années de durée, et d'âpres discussions succéder à une entente heureuse.

Dans ces divorces de deux talents, il en est comme dans ceux ordinaires, où chacun se débat pour la possession des enfants. La querelle s'envenime et on assiste alors à ces petits drames douloureux pour les personnalités en cause et dont la préface de M. Martial Perrier nous conte les péripéties, au cours desquelles la société des Auteurs dramatiques ne nous paraît pas jouer un rôle bien reluisant.

Un conflit est survenu entre deux auteurs. Elle a toute autorité pour le juger. Elle ne saurait être partiale. Les preuves lui sont fournies qui dicteront son arrêt et, si elle est équitable, elle condamnera... dans le sens de ces preuves et selon la justice, puisqu'on a fait appel à son autorité pour arbitrer le conflit...

Oui, mais il est écrit :

> Selon que vous serez puissant ou misérable,
> Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Or, l'un des plaideurs appartenait à cette cour de Thalie que composent les membres sociétaires de l'Association des Auteurs dramatiques, il possédait quelque notoriété, il faisait de l'argent ; l'autre... mon Dieu, l'autre n'était qu'un modeste adhérent, un auteur encore à peu près ignoré, un humble débutant dans la carrière. Sans doute, celui-ci avait tous les droits pour lui et des preuves indiscutables pour les affirmer.

L'impertinent ! dans quel embarras mettait il la commission appelée à arbitrer le différend qu'il lui soumettait ! Aussi la commission de consulter son Conseil judiciaire, afin qu'il lui soit épargné de formuler un jugement, de prononcer un arrêt.

Or, nous savons tous qu'il n'y a pas de justice qui tienne contre un vice de forme. Brid'oison — je veux dire le Conseil judiciaire — découvrit le vice nécessaire pour épargner à la commission une douloureuse équité. Et M. Martial Percier fut débouté avec des considérants qu'il faut lire dans la préface où il les reproduit.

Considérants à méditer pour l'enseignement qu'ils comportent, quant à l'attitude d'une association d'écrivains dramatiques vis-à-vis de ses membres et aussi pour les clartés qu'ils donnent sur le fond de la pauvre nature humaine.

LOUIS RICHARD MOUNET.

## *HISTOIRE*

Georges Lizerand : *Le Dossier de l'Affaire des Templiers*. Librairie ancienne, Honoré Champion. — René Ristelhueber : *Les Traditions françaises au Liban*, Préface de Gabriel Hanotaux, Félix Alcan. — N. Iorga : *Brève Histoire des Croisades et de leurs fondations en Terre Sainte*, Librairie universitaire, J. Gamber. — Bernard Fay : *L'Esprit révolutionnaire en France et aux Etats-Unis à la fin du XVIII[e] siècle*, Librairie ancienne Edouard Champion. — Marquis de Noailles : *Le Comte Molé*, 1781-1855. Sa vie. Ses Mémoires. T. IV, Librairie ancienne Edouard Champion. — Mémento.

M. Georges Lizerand, Docteur ès lettres, Professeur au Lycée Michelet, a donné, dans « Les Classiques de l'Histoire de France au moyen âge » (l'intéressante Collection publiée chez Ed. Champion sous la direction de M. Louis Halphen), **Le Dossier de l'Affaire des Templiers.** Il ne contient pas toutes les pièces, bien entendu (leur totalité formerait un recueil de « plus de 3.000 pages »), mais celles d'entre elles qui, à les juxtaposer, recomposent l'historique du Procès. En résumant cet historique dans l'Introduction, M. Lizerand a souligné l'importance particulière de ces pièces, leur rôle, et précisé leur place dans l'enchaînement des faits. On lira ainsi : le mémoire de Jacques Molay sur la réunion des deux ordres du Temple et de l'Hôpital (ce fut comme le début de l'affaire) ; la proclamation-réquisitoire de Philippe le Bel, avec les instructions relatives à l'arrestation et à l'interrogatoire des Templiers ; des spécimens de l'interrogatoire des divers témoins par l'inquisiteur de France (lorsque le Procès était encore dans les mains du Pape) ; l'inventaire des biens d'une des Maisons du Temple (« qui nous permet de nous faire une idée assez complète de l'importance des Maisons » de l'Ordre) ; un choix copieux de ceux d'entre les documents juridiques qui

« donnent au Procès sa véritable physionomie », lorsque le Roi, par ses agents politiques, intervint énergiquement ; puis les dépositions finales, parmi lesquelles trois de Molay, « pleines de réticences » (on lui avait d'abord arraché de faux aveux), et une autre, « celle d'un théologien étranger à l'Ordre, dont l'avis pourrait bien représenter le sentiment public » ; enfin deux lettres du roi, touchant « la décision finale du pape », qui proposait d'arrêter là le procès et de supprimer l'Ordre, ce qui fut fait, — non sans que Jacques Molay ait été brûlé vif.

M. Georges Lizerand, éditeur des pièces d'un célèbre procès historique, n'a pas eu ici l'occasion de faire connaître son avis sur les mobiles de Philippe le Bel (1). On sait que ce roi fut accusé d'avoir voulu s'emparer des biens immenses des Templiers. Leur puissance dangereuse l'offusquait. Il est facile de voir (surtout d'après son analyse de la littérature considérable relative au sujet) que M. Lizerand a, touchant la culpabilité des Templiers, une opinion très mitigée de réserves. Par exemple, il qualifie d' « anormale » la « faiblesse » de Clément V, qui, après avoir prudemment attiré à lui l'affaire, finit par abandonner les Templiers à Philippe le Bel. Mentionnons, en finissant, que l'auteur de ce précieux labeur a donné, du texte latin des pièces par lui réimprimées, une traduction française qui, sauf pour l'une d'entre elles, n'existait pas encore.

Les troubles de Syrie, où les Druses de l'Anti-Liban viennent d'attaquer les troupes françaises, ne donnent que trop d'actualité à l'ouvrage de M. René Ristelhueber, consul général de France, sur **Les Traditions françaises au Liban**. On sait le mandat exercé en Syrie par la France, sur désignation de la Société des Nations (laquelle n'a guère fait que reconnaître après coup, — traduisant l'assentiment des Etats alliés, — une ancienne situation acquise, à peu près comme la Conférence de La Haye s'était donné le luxe plus ou moins inutile de reprendre à son compte le traité de 1839 réglant le statut international de la Belgique, traité qui jouait, avec ou sans l'intervention de la conférence). On sait que les rapports de la France avec les chrétiens de la chaîne du Liban, principalement avec les Maronites, dont elle est devenue la protectrice, remontent aux Croisades. Ils se sont continués et développés, se manifestant par une action poli-

(1) Voir, d'ailleurs, du même auteur, *Clément V et Philippe IV le Bel.*

tique plus ou moins suivie, où il faut distinguer les actes de Louis XIV, de la Révolution, du Consulat, de Napoléon III et de la troisième République (malgré la politique anticléricale de celle-ci). L'auteur, dont l'œuvre a de la nouveauté, a utilisé des documents originaux. Des lettres de Louis XIV et de ses ministres, conservées au Liban, ont orienté ses recherches, qui se sont poursuivies au Patriarcat maronite et au Consulat général de France à Beyrouth, puis aux Archives nationales et au ministère des Affaires étrangères. Le chapitre consacré à la politique de Louis XIV et de ses successeurs, protecteurs des Maronites, est surtout développé. On y trouve notamment de curieux détails, — parfois inattendus en leur typique couleur locale (1), — sur une famille maronite de Consuls de France, dont les membres exercèrent successivement cette charge de 1655 à 1758. Le dernier fut le cheikh Naufel-el-Khazen, et ses descendants furent suppliciés en 1916 pour leurs sympathies françaises. L'histoire des rapports du Patriarcat maronite avec le grand roi n'est pas moins curieusement retracée. Quoique moins nouveaux, les chapitres qui suivent montrent la persistance des rapports de la France avec sa clientèle libanaise. On ne trouve rien sur l'expédition de Syrie en 1860. Tel qu'il est, ce livre remplit suffisamment son objet, qui est d'apporter le témoignage de l'Histoire sur l'action et les titres de la France en Syrie. — Après ou avant le livre de M. Ristelhueber, on pourra lire, comme un autre document sur l'Orient latin, la **Brève Histoire des Croisades et de leurs fondations en Terre Sainte**, par M. N. Iorga, Professeur à l'Université de Bucarest. L'auteur s'est fort occupé, dans sa carrière, des choses de l'Orient médiéval, latin et byzantin, et ces études nous recommandent l'actuel petit ouvrage. Les nombreux travaux publiés sur l'histoire des Chrétientés d'Orient peuvent laisser place à un exposé sommaire. Remarquons que cet abrégé nullement scolaire d'un publiciste averti, suppose chez le lecteur une sérieuse connaissance préalable de l'Histoire des Croisades.

(1) Dans un débat où ils n'obtiennent pas satisfaction, deux frères du cheikh Hossun font des menaces : «... Il y aurait du sang répandu et, après tout, ils sauraient bien obliger les marchands français, qui achetaient la soie du Liban, à leur payer, à eux aussi, les droits du Consulat » (exercés par le cheikh Hossun et qu'ils prétendaient partager avec lui). Ceci fit dire au représentant de la France, Estelle, que les Chrétiens du Liban « naissent avec des plaintes dans la bouche ».

De M. Bernard Fay je ne connaissais que le *Panorama de la Littérature contemporaine* (étude où l'on remarque une vibrante et avertie sensibilité, en ce qui concerne notamment la période précédant et suivant immédiatement la Guerre, soit dit en passant et sans vouloir empiéter sur la rubrique compétente). L'auteur, en me faisant l'aimable envoi de ce petit livre, ignorait sans doute que je ne pouvais l'accueillir qu'à titre privé. Il y parle de ses longs séjours à l'étranger, et il s'agit, je suppose, de l'Amérique, où M. Fay a recueilli les éléments d'un ouvrage considérable sur **l'Esprit révolutionnaire en France et aux Etats-Unis à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle**. C'est un livre à la façon de Tocqueville et de Chastellux, plein de renseignements recueillis sur place. L'auteur, qui semble une intelligence très fine, s'est efforcé d'y définir et d'y préserver, notamment « pour tout ce qui touche aux idées », ce qui est né de l'amitié franco-américaine entre les années 1770 et 1800. De ces idées, philosophiques, religieuses, politiques et littéraires, il a voulu suivre, non pas le développement abstrait, mais « la pénétration et les transformations dans l'esprit des individus et des masses ». On trouvera donc, minutieusement décrits dans cette enquête rétrospective, les sentiments et les opinions qui dominèrent les deux mondes à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, lors de la révolution française. Quand on aura noté qu'entre tous les faits, ceux surtout paraissant « avoir joué un rôle dans la vie de l'intelligence » ont été retenus ; que les documents utilisés, provenant « de diplomates, d'écrivains, d'hommes du monde, d'hommes politiques », ont une « valeur spéciale » comme représentant, somme toute, « une attitude de l'esprit humain » ; quand on aura noté, disons-nous, cette méthode psychologique, et signalé l'espèce de vibration tout intime qui sort de là pour animer le développement historique, on aura indiqué ce que ce patient ouvrage apporte de neuf. Bref, les idées révolutionnaires, en Amérique et en France, apparaissent ici comme psychologiquement d'un seul tenant.

On pouvait se demander, par ailleurs, si M. B. Fay, dans ses recherches au milieu des sources originales atteintes par lui, non probablement sans fatigues, au fond des Archives et des Universités américaines, aurait pu garder la liberté, l'*écart* du point de vue critique. Car enfin, étant donné l'époque choisie, celle des premières luttes politiques et doctrinales qui se parta-

gèrent la Société américaine, nombre de ces documents devaient être entachés de partialité. Pour Jefferson, par exemple, les sources sont très louangeuses quand elles émanent du parti démocratique (par lui fondé) ; très sévères, au contraire, et dénigrantes, quand on les recueille dans le parti fédéraliste, ou whig (qu'il ne servit point). Ces dernières ont communiqué quelque chose de leur sévérité à l'ouvrage de Cornélis de Witt, et, à travers cet ouvrage, à l'article de Taine. J'ai relu cet article après les pages de M. Fay sur Jefferson, et celles-ci m'ont paru moins âpres. M. Fay, qui est allé voir, aura examiné le pour et le contre et obtenu, dans l'exemple cité, des impressions moins partiales.

Le dernier chapitre a pour titre « Le Grand Schisme ». La France et l'Amérique, à partir de 1800, de Napoléon, suivirent chacune son chemin divergent. Elles se sont retrouvées lors de la Grande Guerre (qui a fourni l'émotion dont ce livre résulte). De nouveau, comme à la fin du XVIIIe siècle, on a cru sentir qu'une espèce d'hommes plus raisonnable que celle de la vieille Europe vivait au Nouveau-Monde. Bien que je n'aie jamais été très féru d'Américanisme, j'ai éprouvé ce sentiment, avec des centaines de milliers d'autres pères de famille, lorsque le noble Wilson mit fin par l'Armistice à l'abominable tuerie, devenue d'ailleurs inutile ! Sur les deux bords de l'Océan, deux humanités se sont, comme aux anciens jours, unies en un même tressaillement de bonté. Qu'elles y restent !

Le marquis de Noailles vient de donner le tome quatrième de sa publication sur **le Comte Molé**. L'ancien ministre de Napoléon Ier (rappelons que les deux premiers tomes sont consacrés à sa carrière sous l'Empire) y est toujours membre de la Chambre des Pairs de Louis XVIII, et nous le voyons appuyer le duc de Richelieu comme véritable ministre de la Restauration. Fin 1817, il entre dans le ministère de Richelieu. Comme ministre de la Marine, il applique d'importantes mesures de réorganisation, et dénie à l'Angleterre le droit de visite. Après la dissolution du second ministère Richelieu, qui succéda aux ministères Dessoles et Decazes, M. Molé, comme pair de France, resta mêlé aux mouvements politiques d'un temps fertile en intrigues. Cet honnête homme (qui n'était pas sans passions) les a connues et décrites.

L'ouvrage de M. de Noailles est surtout la mise en œuvre des

Mémoires de Molé, lesquels sont malheureusement bien incomplets. Ce qui en reste prend fin dès 1819. Divers autres papiers personnels, concurremment utilisés, n'offrent pas de date plus récente. M. de Noailles, dans son avant-propos un peu sommaire, ne dit pas de quels documents il fera usage pour les parties ultérieures de l'ouvrage (règne de Charles X, 1830, ministères Molé sous Louis Philippe). Espérons, néanmoins, que les volumes à venir auront la valeur des premiers. A l'occasion de ces tomes attendus, nous aimerions à revenir sur cette importante publication.

Mémento. — M. Gabriel Hanotaux réédite l'« Histoire de France contemporaine », publiée de 1903 à 1908, et qui, changeant de titre général, devient, dans cette réimpression, l' « Histoire de la Fondation de la Troisième République ». Elle s'arrête, en effet, à la mort de Gambetta. Les deux premiers volumes, actuellement réimprimés avec quelques modifications, relatent *Le Gouvernement de M. Thiers*. Longtemps mêlé au groupe des fondateurs de la troisième République, ayant vu les affaires de près, et exercé lui même le pouvoir, l'ancien ministre des Affaires étrangères, M. Hanotaux, était bien placé pour écrire cette Histoire, et bien qualifié pour lui donner cette distinguée tenue d'académique impartialité.

EDMOND BARTHÉLEMY.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

H. Simonnet : *Le Facteur lipo-soluble A, la croissance et la reproduction*, Thèse de la Faculté des Sciences de Paris. — H. Simonnet et L. Randoin : *La Question des vitamines*, « Bulletin de la Société de Chimie Biologique », 1925. — Langworthy : *Radioactivité des Tomates mûres*, d'après *l'Année Biologique*, 1925.

L'hygiène de l'alimentation se trouve actuellement complètement rénovée par les travaux des physiologistes. Le rôle des amino acides et celui des vitamines apparaissent de plus en plus comme essentiels. Les amino acides sont les « matériaux de construction » de la matière vivante, de la molécule d'albumine ; il y en a une vingtaine ; leur constitution chimique est bien connue. Il n'en est pas de même des vitamines ; sur leur nature, on est encore réduit à des hypothèses ; on les classe conventionnellement en vitamines A, B, C, X...

Un jeune physiologiste de valeur, H. Simonnet, vient précisément de consacrer sa thèse de doctorat ès sciences au **Facteur**

**lipo-soluble A,** et de montrer son intervention dans les phénomènes de croissance et de reproduction.

Parmi les substances naturelles qui peuvent être employées comme source de facteur A, les matières grasses d'origine animale se montrent particulièrement favorables ; le beurre, le jaune d'œuf, l'huile de foie de morue, sont actifs à de faibles doses (3,5 pour 100, 0,2 à 0,5 pour 100 suivant les cas). Les animaux soumis à la carence en facteur lipo-soluble croissent d'abord comme des animaux normaux ; mais au bout d'un certain temps, leur développement s'arrête : ils déclinent et ils meurent quand ils ont perdu de 27 à 47 pour 100 de leur poids; les divers organes ne sont pas également frappés : ceux qui s'atrophient le moins sont les yeux et les ovaires, ceux qui s'atrophient le plus, le thymus et les testicules.

Après avoir longuement étudié les effets de la carence, H. Simonnet envisage les circonstances capables de les faire varier. Un fait assez important est le suivant ; il y a lieu de tenir compte de la carence maternelle. Deux portées de Rats provenant de mères soumises à des régimes différents par la quantité du facteur A qui leur était allouée (sous forme de beurre) en supplément du régime de base (pain, riz, maïs), se comportent de manière très inégale quand elles sont soumises au même régime déficient en facteur A. Tandis que la portée 1 (régime maternel pauvre en facteur A) ne manifeste aucune croissance dès le début de l'expérience, les animaux de la portée 2 (régime maternel riche en facteur A) continuent à grandir et voient leur croissance ralentie que vers la 13e semaine. Récemment, Goldblatt a montré l'influence capitale que la quantité du facteur A, présente dans le régime maternel, exerce sur le degré de calcification des os des jeunes soumis à un régime pauvre en ce même facteur. D'après Korenchewsky et Carr (1923), les mères qui reçoivent un régime riche en vitamines A et en calcium ont des portées plus nombreuses et d'un poids total supérieur à la naissance par rapport à celles qui reçoivent un régime ordinaire ou un régime pauvre en ces mêmes vitamines, mais les individus isolés ne pèsent pas plus. En revanche, le régime du père, avant la conception, n'a aucune influence sur le nombre et le poids des jeunes à la naissance. Ainsi, il faut tenir compte de l'histoire antérieure des animaux, du régime de la mère, et aussi de leur propre régime

avant l'expérience. La réponse à un même régime carencé en facteur A est bien différente suivant que le régime antérieur est pauvre ou riche en facteur A. Tout se passe comme si un animal soumis avant l'expérience à un régime riche en vitamines liposolubles A faisait, de ces substances, des réserves suffisamment importantes, lui permettant de supporter, mieux ou plus longtemps, un régime carencé, ce que ne pourrait faire un autre animal ayant reçu un régime pauvre durant la période précédant l'expérience.

Notons encore que les animaux adultes sont bien moins sensibles que les jeunes à la carence en facteur A. D'autre part, les différences sexuelles s'accentuent avec certains régimes. Ainsi Matill et Conklin ont constaté que des Rats soumis au régime lacté exclusif ne présentent pas une courbe normale de croissance et que les femelles se développent moins bien que les mâles.

Il y a aussi une influence de la carence en facteur A sur les fonctions de reproduction. L'alimentation lactée exclusive est également défavorable pour la reproduction. D'autre part, voici deux régimes voisins indiqués par Simonnet ; dans le premier figure 5 à 10 gouttes d'huile de foie de morue par jour, mais pas de beurre, dans le second pas d'huile de foie de morue, mais 12 pour 100 de beurre. Les animaux soumis au premier régime n'ont pas de progéniture ; ceux qui consomment le second régime montrent une fécondité normale. Evans et Bishop ont signalé de leur côté un régime où il y a 9 pour 100 de graisse de beurre ; les animaux se développent normalement, mais sont stériles, soit dès la première génération, soit à la seconde ; il ne s'agit pas de carence en facteur A ; les femelles qui souffrent de cette stérilité diffèrent des autres, non pas dans le fonctionnement de leur ovaire, mais dans celui de leur placenta. Evans et Bishop ont fait appel à un facteur X !

§

Dans le *Bulletin de la Société de Chimie Biologique*, H. Simonnet, soit seul, soit en collaboration avec Mme Randoin, a traité à diverses reprises de **la Question des vitamines**. Pour le « facteur hydro soluble B », on consultera le numéro de juin 1925. Ce facteur est présent, en quantité variable, mais toujours notable, partout où il existe des cellules *en activité* ou

*ayant été en activité* : le facteur B ne disparaît pas à la mort de la cellule ; il manque au contraire dans les tissus de réserve et de soutien ; il n'est pas formé par les tissus animaux et paraît tirer son origine des tissus végétaux ; les feuilles vertes, les graines, les fruits, les tubercules, le foie, l'œuf, sont riches en facteur B. Au point de vue chimique, le facteur B paraît avoir une parenté avec l'acide nucléique, qui constitue le noyau des cellules vivantes.

D'après Findlay, les organes les plus riches en acide nucléique, qui sont aussi les plus actifs, sont ceux qui contiennent le plus de facteur B. Cet auteur suppose que les graisses phosphorées (lipoïdes) des surrénales (glandes qui surmontent les reins) représentent une réserve de vitamines à la fois pour le système nerveux et pour les organes génitaux, réserve qui servirait à la formation de l'acide nucléique. Dans la carence en facteur B, les troubles nerveux sont souvent au premier plan, et pour les faire disparaître, il est nécessaire de faire agir un « facteur antinévritique ».

En réalité, dans l' « avitaminose B » il s'agit de troubles de la nutrition, et en particulier de la transformation des hydrates de carbone (amidon, sucres...) au sein de l'organisme. Pour éviter l'apparition de ces troubles, il est nécessaire de maintenir dans l'alimentation un rapport déterminé entre la quantité de vitamines B et la quantité des hydrates de carbone susceptible d'être digérés et absorbés. On constate que l'organisme dépérit, on augmente la ration en féculents et sucres sans augmenter la teneur des aliments en vitamines B, l'organisme périclite davantage ; or, on aurait pu observer un accroissement de poids en diminuant simplement la quantité de féculents et de sucres ingérés. Autrement dit, s'il y a déficience en facteur B, il faut soit augmenter le taux de ce facteur dans les aliments, soit diminuer le taux des hydrates de carbone.

La notion des « déséquilibres alimentaires » se dégage des travaux de H. Simonnet, et paraît avoir une grosse importance théorique et pratique. Il ne s'agit pas de manger beaucoup ou modérément, il s'agit que les divers facteurs alimentaires se trouvent dans des rapports donnés entre eux. Les êtres vivants sont le siège d'équilibres chimiques ; les matières chimiques qui pénètrent dans l'organisme doivent, pour que l'être ne souffre pas,

réaliser certains équilibres. C'est la tâche de l'hygiène alimentaire de déterminer, entre les divers composants chimiques des rations alimentaires, les formes d'équilibres qui sont susceptibles d'être transformées par l'organisme normal, « sans efforts de compensation, ni sans surcharge par déchets », et avec le meilleur rendement compatible avec l'équilibre intérieur de l'individu.

Il y a une vingtaine d'années, on concevait les problèmes de l'alimentation à un tout autre point de vue : il suffisait, pensait-on, de fournir à l'organisme le nombre de calories (quantité de chaleur) qui lui est nécessaire ; peu importait la nature chimique des aliments.

§

Lafayette Mendel a déclaré, au sujet de ses vitamines : « Toutes les théories actuelles ne sont que des hypothèses dont aucune n'est encore scientifiquement prouvée ; la physiologie, comme la chimie des vitamines, est encore entièrement à étudier ». Hypothèses, oui, mais hypothèses fécondes. Il est bien possible, comme l'ont entrevu Williams et Seidel, que les vitamines ne soient que des formes particulières de certains groupements d'atomes ou noyaux organiques, particulièrement actives, et agissant par leurs charges électriques.

La vie se ramène toujours finalement à des phénomènes électriques. Et, puisque nous parlons d'alimentation, signalons que Langworthy, au cours d'une enquête sur l'existence de substances radioactives dans les aliments, a constaté le fait curieux suivant, rapporté dans *L'Année Biologique* : la Tomate réduite en pulpe présente une certaine radioactivité !

GEORGES BOHN.

## *DÉMOGRAPHIE*

**L'assimilation des étrangers.** — La campagne que nous menons dans le *Mercure de France* depuis plusieurs années pour que l'on donne une solution au problème, de plus en plus angoissant, de l'invasion étrangère, qui n'est qu'un corollaire de notre dépopulation, va-t-il enfin trouver une solution conforme à nos vœux ?

A l'appui d'une demande d'interpellation sur les mesures que

compte prendre le gouvernement pour enrayer la dépopulation de la France et notamment pour faciliter l'assimilation et la naturalisation des étrangers, M. Charles Lambert, député du Rhône, vient de saisir le président de la Chambre d'une proposition de loi modifiant considérablement les articles du code civil relatifs aux étrangers.

Considérant que la dépopulation menace la France dans ses œuvres vives et qu'il importe de prendre immédiatement des mesures énergiques contre le fléau — celles proposées jusqu'ici, bien qu'excellentes, étant insuffisantes ou de portée trop lointaine — le député du Rhône, tout en insistant sur la nécessité d'une politique nationale de défense contre les étrangers indésirables, préconise une politique de large assimilation pour ceux d'entre eux qui apportent à notre pays épuisé les ressources de leur énergie et de leur intelligence.

C'est par centaines de mille que, suivant l'exemple des Etats-Unis d'Amérique, on pourrait sélectionner chaque année les étrangers dignes de devenir français et qui infuseraient à la race un sang nouveau.

Pour arriver à ce résultat, M. Charles Lambert propose :

1° La suppression du droit d'option qui permet à l'individu né en France de parents étrangers ou aux enfants d'un naturalisé de décliner la nationalité française dans l'année qui suit leur majorité ;

2° La réduction à trois années du séjour de dix ans imposé actuellement à l'étranger pour pouvoir se faire naturaliser ;

3° La suppression de tout délai pour l'étranger qui a épousé une Française, qui a rendu des services importants à la France, ou qui a été attaché, à un titre quelconque, au service militaire soit dans la métropole, soit aux colonies et protectorats français.

4° La faculté, pour l'étranger naturalisé, de changer ou de transformer son nom d'origine ;

5° La réduction à 100 francs du droit de chancellerie de 1.276 francs actuellement exigé, ce droit devant être global pour une famille et supprimé pour celles comprenant plus de deux enfants vivants, ainsi que pour les étrangers, engagés volontaires dans l'armée française pour la durée de la guerre 1914 1918;

6° La simplification des formalités, la naturalisation devant être principalement subordonnée à une enquête sur la moralité de

l'étranger et à un certificat médical délivré par un médecin assermenté établissant que le postulant est d'une constitution robuste et saine, lesdites formalités ne devant pas excéder une durée de six mois.

M. Lambert, que nous félicitons de sa bienfaisante et patriotique initiative, s'inspire dans ses propositions des postulats que nous avons formulés dans cette même revue (1).

Il faut s'attendre à une vigoureuse offensive de tous les partisans du maintien de la pureté de la race — qui n'est qu'un mythe — et aussi de tous ceux qui redoutent, non sans raison, la dénationalisation de certains départements où l'élément étranger est particulièrement nombreux.

Aussi, pour parer à cette dernière objection très fondée, pour éviter en outre d'accorder d'emblée à des étrangers des droits qu'ils n'ont rien fait pour mériter et dont ils pourraient faire un usage déplorable, surtout en matière d'élection, je me permets de reprendre, en l'amendant, une idée développée dans l'*Homme Libre* par M. Ed. E. de Lesser. M. de Lesser préconise la naturalisation à deux degrés : la petite naturalisation, qui serait accordée à toute personne honorable, âgée de plus de vingt et un ans et résidant en France depuis cinq ans au moins (délai trop long). Elle conférerait à l'étranger tous les droits civils et politiques attachés à la qualité de Français, à l'exception de l'électorat, de l'éligibilité à une fonction publique, ainsi que du droit de remplir la fonction de ministre ou d'occuper une charge supérieure quelconque dans un des organismes chargés d'assurer la défense nationale.

Le second degré prévu correspondrait à la « grande naturalisation ». Elle conférerait à l'étranger la plénitude des droits civils et politiques attachés à la qualité de Français. Elle serait accordée *gracieusement* à l'impétrant par un vote des Chambres.

Chaque Chambre déciderait d'abord sans discussion et au scrutin secret s'il y a lieu de prendre la demande en considération. Dans l'affirmative, il serait aussitôt procédé à la discussion et au vote public.

La « grande naturalisation » ne pourrait être sollicitée que par des personnes âgées de trente ans au moins, mariées ou veuves

(1) Cf. *Mercure de France* du 15 août 1922, des 1er et 15 août 1923 et du 15 mars 1924.

avec enfants, résidant en France depuis dix ans au moins et sans interruption. Ce délai pourrait être réduit pour l'étranger ayant épousé une Française ou ayant plusieurs enfants français.

En toutes circonstances, la grande naturalisation pourrait être conférée, sans autres conditions, pour services éminents rendus à l'Etat, aussi bien dans le domaine des arts que dans celui des sciences, des lettres, de l'industrie, du commerce ou de l'agriculture, cette nomenclature n'étant pas limitative.

Tel est le projet de M. de Lesser que, de prime abord, nous rejetons parce qu'il est beaucoup trop compliqué et qu'il attribue au Parlement une tâche irréalisable. M. de Lesser n'a pas l'air de se douter que le Parlement ne trouve pas le temps voulu pour liquider des centaines de projets de lois en souffrance depuis des mois, voire des années...

Je ne retiendrais de sa proposition que les deux degrés de naturalisation : petite et grande.

La petite naturalisation serait accordée, selon les conditions formulées par M. Lambert, à tous les candidats français ressortissants aux paragraphes 2 et 3. Sa durée serait de dix ans. Elle comporterait pour le bénéficiaire les restrictions prévues par M. de Lesser et pourrait être annulée si le néo-Français ne se montrait pas digne de la faveur dont il a été l'objet. Ce serait en somme une sorte de naturalisation sous caution.

La grande naturalisation, impliquant les droits *complets* de tous les citoyens français, serait octroyée automatiquement après dix ans aux bénéficiaires de la petite naturalisation, aux individus prévus par M. Lambert dans le paragraphe 1, ainsi que d'emblée à tous les étrangers qui auraient rendu des services éminents à l'Etat.

Nous soumettons cette suggestion à M. Lambert et croyons que ce correctif, en réduisant à néant des craintes légitimes, vaudrait à son projet de loi l'unanimité de l'opinion des deux Chambres et aussi du public français.

AMBROISE GOT.

## *HISTOIRE DES RELIGIONS*

Nathan Soederblom : *Manuel de l'Histoire des Religions*, trad. Corswant, Paris, Editions Ernest Leroux, in-16. — Victor Branford : *Living Religions*, Londres, Williams et Norgate, in-16.

C'est un fait remarquable que les deux grands traités univer-

sels d'histoire des religions aient été rédigés par deux Hollandais, le premier en date par C. P. Tiele, le deuxième par Chantepie de la Saussaye, tous deux descendants de réfugiés français de l'Édit de Nantes (comme d'ailleurs l'auteur de ces lignes). Il faut supposer que cette descendance d'une part, et de l'autre l'atmosphère à la fois critique et scientifique de la Hollande, ainsi que l'intérêt pour ainsi dire héréditaire pour les faits religieux, ont été les conditions de cette tendance à l'étude synthétique, et non plus anecdotique comme auparavant, de toutes les religions.

La première édition du **Manuel de l'Histoire des Religions** de Tiele fut traduite en français par Maurice Vernes et en allemand par M. Nathan Soederblom, ancien élève de notre section des sciences religieuses à l'Ecole des Hautes Études (Sorbonne), diplômé de cette section pour une thèse remarquable sur *Les Fravashis* dans le zoroastrisme, et devenu depuis archevêque de Stockholm, vice-chancelier de l'Université d'Upsal, membre de l'Académie suédoise, etc. La première édition allemande épuisée, M. Soederblom remania le texte et, de proche en proche, du manuel primitif de Tiele. M. Soederblom a fait une œuvre personnelle. C'est la quatrième édition allemande que M. Corswant a traduite en français; mais l'auteur et le traducteur ont ajouté encore au texte, complété la bibliographie (qui arrive jusqu'en 1924), rédigé un index énorme : de sorte qu'il ne faut pas considérer ce volume comme une traduction, mais comme une œuvre originale en français.

Du classement des matières il n'y a pas grand'chose à dire : il est déterminé à la fois par les formes qu'a prises la religion chez les divers peuples, par la date de leur émergence historique et par leur situation géographique. Personnellement, je n'aurais pas placé à la fin les Mexicains et les Péruviens, mais je les aurais mis aussitôt après les Primitifs, parce que les recherches récentes montrent que tous les systèmes religieux américains, de l'Alaska jusque chez les Fuégiens, se tiennent par des éléments communs et que les régions dites supérieures (Mayas, Honduras, Aztèques, Incas, etc.) ne sont que des formes évoluées de formes conservées encore à l'état plus rudimentaire chez les populations dites demi-civilisées du triple continent.

Mais c'est faire à M. Soederblom une querelle de méthode : il conçoit autrement que ses prédécesseurs le groupement des

faits. Ce qu'il a voulu, c'est « établir une division en corrélation intime avec l'histoire même de la religion et non plus empruntée, comme on le fait habituellement, à l'ethnographie et à la géographie » ; il a « éliminé les jugements de valeur » et ajouté à l'exposé des faits des paragraphes critiques (imprimés en caractères plus petits) où il montre la complexité de certains problèmes, les lacunes de maintes solutions proposées, etc. Chaque chapitre se termine par une bibliographie très étendue, parfois critique. Ainsi l'*Orpheus* de M. Salomon Reinach est déclaré entre parenthèses « anticlérical », et le *Christus* de Huby, Le Roy, etc., convenablement étiqueté « réplique catholique ». Sont signalés non seulement les livres mais aussi les principaux articles de revues. A ce point de vue, le *Manuel* répond donc très exactement à son titre, et d'autant mieux que l'on ne discerne pas, comme dans d'autres traités d'histoire des religions, un parti pris dans le choix des ouvrages signalés, soit de doctrine, soit nationaliste : on y voit cités côte à côte M. Loisy et le P. de la Boullaye, les savants anglais ou français et les savants allemands.

Un autre avantage de cette nouvelle édition refondue est qu'une place importante a été accordée à des systèmes religieux récemment découverts et que jusqu'ici ne connaissaient que les seuls spécialistes, tel le système des Hittites, auquel a été accordé un chapitre spécial avec bibliographie étendue, ou le manichéisme dont les éléments sont exposés avec impartialité (pages 392-398 en petit texte). Excellent est le chapitre (pages 502-517) sur le syncrétisme, si manifeste déjà dans les cultes de Cybèle, Isis, Mithra, Adonis, Sol invictus — syncrétisme qui prépara les voies à la diffusion du christianisme.

Celui-ci est laissé à sa place vraie ; l'auteur ne l'a pas mis au sommet d'une échelle de valeurs ; il l'a situé historiquement et lui a accordé 26 pages en petit texte, donc moins qu'au bouddhisme. Et c'est un fait qu'à l'analyse le christianisme est moins riche comme rites, idées et sentiments que cette religion à laquelle adhèrent plus de 600 millions d'Orientaux et quelques milliers d'Occidentaux. De la part d'un savant européen, c'est une belle preuve d'impartialité que d'avoir, dans l'étude du christianisme, éliminé ses emprunts et de les avoir reportés dans les chapitres sur les religions asiatiques, syriennes, égyptiennes,

égéennes, grecques, romaines, en ne lui laissant que ce par quoi il se caractérise, c'est-à-dire peu de chose.

Que les religions de la Perse aient été traitées avec un soin particulier, avec amour semble-t il, par l'auteur du traité sur les *Fravashis*, n'est que trop naturel ; mais j'aurais, comme ethnographe, préféré que la place accordée aux éléments fondamentaux des religions dites primitives fût plus considérable : ce sont ces éléments qu'on rencontre à la base de toutes les religions évoluées, et par suite la description de celles-ci peut être réduite, d'autant plus qu'on a décrit avec plus de soin et de détail ces bases mêmes. Il est vrai que nous ne possédons pas encore de traité comparatif bien fait sur les religions des primitifs ; ceux que signale la bibliographie du chapitre premier sont insuffisants.

Très développé est le chapitre sur la religion des anciens Germains ; maigre un peu paraît à côté celui sur la religion des Celtes (Gaulois, Irlandais, etc.), sur laquelle il a paru pourtant ces années dernières de bonnes monographies, citées il est vrai dans la bibliographie, mais peu utilisées dans le texte ; par contre, fort utile sera le chapitre sur les diverses formes de la religion des Chinois, religion qui est aussi complexe et qui a subi autant de changements au cours des siècles que n'importe quelle autre ; le préjugé de l' « immobilité » de la Chine commence enfin à disparaître, et en matière religieuse, comme le montrent les grandes séries du P. Doré, il y a pour le moins eu autant de variations locales et chronologiques qu'il existe de variétés de races et de formes de civilisation dans l'Empire du Milieu.

Un manuel n'est pas une collection de descriptions : ce doit être l'exposé des dominantes et des constantes, une sorte d'armature sur laquelle tous les détails descriptifs pourront venir ensuite se grouper selon leur nature et leur sens : à part les quelques faiblesses et inégalités observées ci-dessus, le livre de M. Soederblom répond à la définition. Il mérite d'être largement répandu et beaucoup lu, parce qu'il contribuera à faire tomber une partie des préjugés sur lesquels les hommes, ou plutôt les nations et les groupes politiques, s'opposent et se combattent. M. Soederblom, en rédigeant ce *Manuel*, M. Corswant en le traduisant et en le complétant, ont fait une œuvre non seulement scientifique, mais pratiquement utile.

§

Tout autre est le caractère du livre sur **Les Religions vivantes** de M. Victor Branford, auteur de plusieurs ouvrages sur la situation économique internationale, sur l'évolution générale des civilisations (notamment de *Interpretations and Forecasts*, qui a fait du bruit en 1914, à la veille de la Guerre), et d'un essai sur les rapports de la *Science et de la Sainteté*, dont le présent livre est en quelque sorte un développement, dû à la réunion, lors de l'exposition de Wembley, d'un Congrès des représentants de toutes les religions de l'Empire britannique.

L'auteur montre que l'hindouisme tend dans l'Inde à « se moderniser en adaptant mieux la foi aux besoins actuels » de l'humanité; il dit que le christianisme, sous peine de disparaître, doit en faire autant et se mettre à l'école de l'Orient. Le progrès universel de la religion devrait être fondé sur une compénétration des religions occidentales et orientales, de manière à « socialiser davantage le spirituel et à retourner d'autre part à la nature ». Par là même, les religions actuelles réintégreraient « quelque chose qui existait dans celles de l'antiquité et qui a été perdu ». Bref, ce qu'il y aurait de *vivant* dans la religion, c'est le facteur d'union et non le facteur de discorde.

Je suis obligé de renvoyer au livre même pour le détail. C'est un prêche, à proprement parler, dont peut-être les masses encore très religieuses de l'Orient et de la Russie admettront les tendances, mais que notre esprit critique d'Occidentaux centraux n'acceptera que difficilement.

Batailleurs nous sommes, et nous resterons; c'est physiologique; « le spirituel », comme dit M. Branford, n'est pour nous qu'un luxe; ce n'est pas, comme pour les masses orientales ou peut être anglo-saxonnes, un besoin fondamental. Mais il est bon, parfois, qu'un auteur essaie de montrer ce qui arriverait si le « spirituel » dominait internationalement. Depuis Platon, ça n'a pas servi à grand'chose; et je doute que l'anathème lancé par M. Brandford contre le Machinisme, la Monnaie, le Pouvoir et le Mal sous toutes ses formes puisse, plus que les anathèmes de même sorte lancés par d'innombrables écrivains du dernier siècle, améliorer notre sort.

Que si la Religion redevenait comme la veut M. Branford,

cela ferait une humanité d'esclaves aux mains de quelques brigands, qui profiteraient de l'humilité volontaire des autres.

A. VAN GENNEP.

## *LES REVUES*

25e anniversaire de la mort d'Albert Samain : hommage du *Mercure de Flandre* ; articles de l'*Opinion* et du *Correspondant*. — *La Revue de Paris* : Le fétichisme de l'autorité dans le peuple russe, d'après Maxime Gorki, et qui sont les ennemis des intellectuels. — *La Revue de la Nièvre et du Centre* : Héroïsme de Mme Beauculat, cuisinière. — Naissance : *Revue du Proche Orient*. — Mémento.

La commémoration du vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Albert Samain a inspiré de beaux articles dans les revues. Le numéro d'août du **Mercure de Flandre** est un « Hommage au poète » du *Jardin de l'Infante*, accompagné d'une lettre inédite qu'il adressa à son ami Raymond Bonheur et d'une « Bibliographie d'Albert Samain » établie par M. Jules Mouquet.

Mme Rachilde évoque Samain tel que le voient encore ceux qui l'ont connu : un exemple de « la bonne éducation française ». Elle pense à lui « avec un tendre respect », elle dit « la correction naturelle de son attitude », « la grâce reposante de ses traits et la merveilleuse aménité de ses propos ». Elle résume son souvenir de l'homme et de l'artiste par cet alinéa :

> Poète français par excellence, homme d'une douce vie à la fois intense et très pure sous tous les rapports, Albert Samain est peut-être le dernier de la grande lignée des classiques, joignant l'élégance de la manière à la noblesse de la pensée.

Avec Jehan Rictus, M. Henri Barbusse fut un des plus proches amis de Samain. Leur rencontre eut lieu chez J.-M. de Heredia, rue Balzac, vers 1896 ou 1897. « Il ne voyait la poésie et la littérature que comme le résultat d'un effort presque déchirant. »

> J'ai toute une série de lettres d'Albert Samain me parlant de toutes sortes de sujets d'actualité et appréciant toute chose avec cette sentimentalité tendre et douce, timide, pudique, qui apparaissait du reste sur sa figure pâle et un peu maladive. Il était malade déjà, et il n'a pas vécu beaucoup d'années après cette époque dont je parle.
>
> Il était la modestie même, ne se rendait pas compte de tout le trésor de vraie poésie, d'irrésistible émotion que contenaient ses vers ; et il me racontait, comme il aurait raconté une anecdote sur un maniaque, le souci que prenait son ami Bonheur de réunir toutes ses productions,

de fouiller dans ses papiers et ses manuscrits pour n'en laisser perdre aucune. L'opinion publique ne lui a pas, hélas ! donné tort, dans ce sens que ses admirateurs ont toujours été, de son vivant, réduits à un nombre très restreint, et que ce n'est qu'après qu'il eut disparu que la grande renommée est venue sur son nom.

« Il ressemblait à du soleil qui se cache », écrit M. Francis Jammes. C'est l'exactitude même.

Voici deux aspects de Samain dans la mémoire de M. Camille Mauclair :

La première fois que j'ai vu Albert Samain, c'était dans une soirée musicale chez mon cher et toujours regretté ami Ernest Chausson, tandis qu'Ysaye jouait du Bach. Il contemplait profondément une jeune femme qui, en face de nous, écoutait avec passion, une jeune femme à la bouche un peu triste, aux yeux inouïs, mieux que belle, toute revêtue d'une grâce farouche et semblant garder sur elle, au milieu de tant de clartés, un mystère crépusculaire. Samain — fragile et fin — me dit tout bas : « Cette jeune femme là-bas est la seule qui écoute avec son âme. Que son visage est grave et délicieux ! Savez-vous qui elle est ? » C'était Mme Colette Willy. Le morceau achevé, je lui présentai Samain.

Je le rencontrai pour la dernière fois à Vence, et je lus sur son visage la mort prématurée. Je lui offris un bouquet de cassies de velours jaune, que je venais de cueillir dans le jardin de ma petite maison. Il le prit en souriant, et nous parlâmes du soleil, des oliviers et de la mer latine. Il me dit qu'il se sentait tout à fait bien. Peu après, je lus avec chagrin, mais sans étonnement, qu'il était revenu pour s'éteindre à Magny.

M. Ernest Raynaud, dans un beau sonnet, chante le poète :

O frère de Watteau ! le jet d'eau rend la plainte
De ton cœur oppressé d'un secret douloureux.

« Il est mort un peu avant l'heure de sa renommée et je doute s'il faut l'en plaindre », déclare M. Paul Valéry. Et cela, tombé de cette plume, est très impressionnant.

« Lorenzaccio bureaucrate », c'est Samain, selon M. Fagus qui le condamne : « Cette voix s'apparente à celle des intoxiqués du pessimisme parnassien ». Mais, M. Fagus, qui annonce la mort de « tout le monstrueux œuvre hugolique », est un homme de parti. « En pleine et fraternelle sympathie », il se

demande si Albert Samain ne restera pas le poète d'un seul vers, oui,

mais vers cornélien à sa façon, vers qui superbement poitrine devant la malfaisance de la destinée :

*Mon âme est une infante en robe de parade.*

Dans l'**Opinion** (29 août), M. Maxime Revon étudie « le sentiment de la nature » chez Samain. Il ne lui reconnaît pas ce sentiment, d'ailleurs, ou très peu :

Cependant, Samain a le sens de la grandeur calme et forte de la nature :

*Les grands bœufs accouplés rentrent par les chemins.*

C'est du très bon Pierre Dupont ou à peu près virgilien. Il semble que ce soit l'âme du poète qui prend un instant de l'ampleur reposée. Mais de tels vers sont rares dans le *Jardin de l'Infante* d'où, cependant, celui-ci est détaché. Je veux dire qu'une autre grandeur et autrement douteuse se rencontre dans la *Symphonie héroïque* du *Chariot d'or*, où un poème tout entier, les *Forêts* :

*Forêts, vastes forêts, magnifiques et fortes*

est d'une plénitude et d'un élargissement remarquables. Toutefois, l'évocation de la grandeur forestière garde le propos d'exprimer encore une disposition de l'âme du poète.

**Le Correspondant** (25 août) publie un article de M. Jean Monval sur Samain et Coppée, avec des vers et des lettres inédits. On y peut lire un long poème qu'en 1883 Samain adressa à Coppée pour lui demander d'assister à la première représentation de *Severo Torelli :*

*A François Coppée pour lui demander...*

Cher Maître,

Tout en tremblant, je viens, très vite,
Vous apporter ces petits vers,
Où ma pauvre muse interdite
A festonné tout de travers.

Je suis parmi les plus infimes
De ceux qui, destin monstrueux,
Vont accouplant de tristes rimes
Dans des hymens incestueux.

Devant les strophes que je forge
Avec des outils inhumains,
Apollon rit à pleine gorge,
En tenant son ventre à deux mains.

. . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . .
Or j'apprends, — la nouvelle est sûre,
Qu'on va bientôt représenter
Un drame de votre facture...
Et l'affiche m'a fait sauter !

Je me suis dit : quelle soirée !
Dieux ! si je pouvais être là !...
Et j'ai fait tout d'une tirée
La belle épître que voilà.

Vrai ! je suis honteux de la chose.
C'est trop indignement écrit !
Mais vous en êtes un peu cause :
Dame ! le *général* impose,
Quand on n'est encor que conscrit.

A. SAMAIN.

Paris, le 14 novembre 1883.
22, rue des Petits-Champs.

§

Une nouvelle série des « Notes et Souvenirs » de M. Maxime Gorki paraît dans **La Revue de Paris** (1er septembre). Il y a là un étonnant tableau d'un jardinier municipal continuant son travail à Pétrograd, de février jusqu'à l'automne de 1917, tandis que la ville est un vrai champ de bataille : « courbé, il travaille obstinément comme une taupe et semble aveugle comme elle ».

Cette même année, Gorki reçoit la visite de Breev, un étrange bonhomme qui s'appelle lui même « un rêveur ». Ce rêveur est un Russe-type. Son discours à Gorki explique la popularité rapide et le pouvoir de Lénine, ce pouvoir qui survit au dictateur :

Je connais le peuple. Qui est assis sur le trône, cela lui est parfaitement égal, que ce soit un Tatare ou un Kirghiz, pourvu que quelqu'un y soit assis et que le rêve sache où s'accrocher. Le peuple vit de rêve, il lui faut une énorme imagination pour se résigner à sa vie, alors que cette vie lui est donnée pour les siècles des siècles...

J'interrompis le discours de Breev en lui indiquant que de nouveau nous vivions les jours de la révolution ; il se dressa, l'excitation assombrit son visage, et il se mit à parler d'une voix étouffée :

— Révolution ? Liberté ? Allons donc ! Dès demain quelqu'un surgira, criera : « Chut... Je vous apprendrai à vivre ! » Et ils marcheront et il les conduira et ils reviendront à leur point de départ. Croyez-

moi, estimé compatriote : pour le peuple, il n'est de véritable liberté que celle de l'imagination. La vie pour lui n'est pas un bonheur, et elle ne le sera jamais ; toujours, aujourd'hui comme demain, elle ne sera que l'attente du bonheur. Le peuple a besoin d'un héros, d'un saint : Skobelev, Fedor Kouzmitch, Ivan le Terrible, peu importe qui. Et plus le héros est lointain, confus, inaccessible, plus l'imagination est libre, et plus il est facile de vivre. Il faut que quelqu'un existe, vive ! Il faut un saint. Non pas Dieu dans les cieux, mais il faut qu'il y ait sur notre triste terre quelqu'un de grande intelligence et d'une force gigantesque. Qu'il puisse tout. Qu'il veuille — et tout le monde sera heureux : voilà l'homme qu'il faut imaginer.

De sorte qu'il est inutile de démontrer au peuple que les Romanov sont soi-disant des Allemands. Ils pourraient bien être Finnois. Je vous le dis, je le connais le peuple ! Il n'a pas besoin de démocratie, de parlement anglais, il n'aime pas la mécanique, la machine, il aime le mystère. Il a besoin de l'autorité d'un grand Un ; quand bien même cet Un serait un zéro tout rond, il remplira lui-même ce zéro par la puissance de son imagination, oui ! oui !

Plus loin, Gorki constate :

Ceux qui excitent de l'hostilité contre les intellectuels sont assez nombreux. Il me semble que ce sont le plus souvent des concierges, des laquais, des cuisiniers, en général des domestiques.

§

**La Revue de la Nièvre et du Centre** (juillet août) publie un magnifique éloge du Nivernais et du Bourbonnais, sous forme d'une « grande enquête régionale conduite » par M. Raoul Toscan.

Dans ce numéro, on peut lire de fort belles « histoires de cuisine » écrites par M. Cyr Deguergue, « qui est un excellent artiste peintre » :

D'une telle contrée devait éclore une véritable pépinière d'artistes, peintres, sculpteurs, poètes, musiciens... et de cuisiniers fameux.

Aujourd'hui ces derniers sont à l'honneur.

Tout enfant ! que ce temps me parait déjà lointain, j'ai assisté à la mourante apothéose des Lourdin, des Paingris, des Gertener, des Amet, des Zeifol.

Jeune homme, je vis l'ascension des Lhonoré, des Hubert contemporains de la Mère Beauculat.

Cette dernière tenait auberge rue des Boucheries et il n'en coûtait pour se restaurer que « six sous le plat » servi sur « le Plot », âge d'or et de vie à bon marché.

Or il advint qu'un vendredi veille de foire, poulets, dindons et oies qu'on égorge, lapins qu'on « dépiote », quartiers de veau, de porc, de mouton, de bœuf qu'on pare, prépare et assaisonne, font de la cuisine un superbe tableau que n'auraient pas désavoué les grands Maîtres de l'Ecole hollandaise, si habiles en de tels sujets. Les préparatifs battent leur plein. Le ronflement des fourneaux s'accorde en sourdine au ronronnement des coquelles, d'où fument de sifflantes et odorantes vapeurs.

La Mère Beauculat préside, commande, dirige gâte-sauces et maritornes, tout marche à souhait ! !

Pendant qu'en une chambre au premier étage, M. Beauculat rend à cette même minute son âme de gargotier, à Dieu ! ! ! Pour nous tous, un semblable événement eût été une catastrophe !

Pour l'estimable cuisinière, « manquer son samedi » eut été un désastre plus grand encore ! Aussi de ces deux maux choisissant le moindre, elle se contenta de fermer à clef la porte de la chambre où reposait feu Beauculat et ne fit la déclaration du décès que le lundi suivant.

Oh ! Mânes de Beauculat ! de quelles agapes ? de quelles beuveries? de quelles chansons furent précédées vos funérailles ?

§

*Naissance :*

**Revue du Proche Orient** (15 août) : organe bi-mensuel, dirigé par M. Elias T. Hoyek (17, rue Eugène-Varlin, Paris, 10e), dans le but d'être un trait d'union entre la France et le Liban et la Syrie placés sous son mandat.

Mémento. — *L'Action nationale* (juillet-août : « L'agression rifaine », par M. J. Gasser.

*La Revue hebdomadaire* (22 et 29 août) : « L'affaire Orsini », par M. Maurice Soulié. — « Mangin », par MM. A. Guignard et Jean Guibal. — « La jeunesse inquiète de Lamartine », par M. Maurice Levaillant.

*Revue des Deux Mondes* (1er septembre) : *** « Le fascisme en Italie ». — Lettres inédites de la princesse Belgiojioso à Augustin Thierry. — Suite du journal intime d'Emile Ollivier.

*Revue bleue* (15 août) : « L'homme des rêves », nouvelle de M. Ch. de Bordeu.

*Æsculape* (août) : « Un vieux maître montpelliérain : G.F. Venel », par le professeur Paul Delmas. — La suite de l'étude de psycho pathologie consacrée à « Louis d'Orléans, fils du Régent », par M. le Dr Lévy-Valensi.

*La Revue mondiale* (1er septembre) : Colonel Godchot : « Les femmes indigènes de l'Afrique du Nord ». — « L'aviation médicale », par M. le Dr Foveau de Courmelles.

*Les Humbles* (juillet) : « Quatre Nivernais », monographies.

*La Mouette* (septembre) : « Saint-Pol-Roux », par M. P.-N. Roinard. — Un conte de M. J. Guillemard : « Le chauffeur du Kamchatka ».

*Le Navire d'Argent* (1er septembre) : numéro consacré au graveur, aquarelliste et poète William Blake, — avec un choix de ses poèmes et un dessin inédit.

*La Nouvelle Revue* (1er septembre) : « La paix mondiale et les risques de guerre », par M. Truels Wiels — Suite des « impressions du blocus de Metz (1870) », souvenirs de Mme A. Maréchal, femme du maire de la ville.

*La Nouvelle Revue française* (1er septembre) : « Sirène », par M. P. Camp — Suite de la correspondance entre J. Rivière et M. Paul Claudel.

*La Revue Universelle* (1er septembre) : M. G. Henry : « Le bon roi Zizowath ».

*La Revue de France* (1er septembre) : « Une croisière de Misère », par M. Paul Chack, première partie de l'odyssée du croiseur allemand *Kœnigsberg*. — « Une grande école française », par M. Henri Carré.

*Le Monde nouveau* (août-septembre) : « Témoignage pour Isabelle Eberhardt », souvenirs inédits de M. Robert Randau. — « La vie mystique de Stéphane Mallarmé », un article de haute critique, de M. Jean Royère.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## LES JOURNAUX

Une lettre inédite de Jean Jacques Rousseau sur la danse (*Journal des Débats*, 13 septembre). — Une enquête d'Henri Béraud au pays des Soviets (*Le Journal*, 6, 10 et 13 septembre).

M. Pierre-Paul Plan nous donne, dans le **Journal des Débats**, une longue lettre inédite de Jean-Jacques Rousseau qu'il a eu la bonne fortune de retrouver récemment, et qui figurera dans le IVe tome de la *Correspondance*, en préparation.

Dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, J.-J. Rousseau s'était montré partisan et défenseur de la danse, ce qui lui avait valu les reproches de plusieurs de ses compatriotes. A l'un d'eux « particulièrement grincheux », qui se scandalisait de voir la jeunesse de Genève exposée aux dangers des bals publics, il répondait le 8 novembre 1758 :

... Je suis tout disposé à convenir avec vous de mes erreurs. Il se peut surtout que je me sois trompé à l'égard des cercles : trouvez quelque autre moyen que les hommes ne vivent pas avec les femmes, et

j'abandonne celui là. Il est vrai qu'elles maintiennent une espèce de décence extérieure; mais elles la font payer cher.

Il se peut encore que les bals publics ne conviennent pas à Genève par de très bonnes raisons que vous alléguez à la fin de l'article qui les regarde, mais quand vous condamnez la danse en général, vous vous trompez très assurément. La danse est une inspiration de la nature, et la nature n'a jamais tort : il ne s'agit que de la régler : c'est aussi ce que j'ai proposé de faire. Pourquoi, dites-vous, faire apprendre à des filles et à des garçons ce qui leur sera défendu étant mariés? Parce qu'il faut nécessairement que des filles et des garçons vivent autrement que des maris et des femmes; parce qu'étant mariés, ils n'auront plus besoin de se marier ; parce que les inclinations de chaque âge demandent des amusements différents ; parce que des raisons de santé veulent qu'on laisse se livrer la jeunesse aux exercices que la nature lui demande. Il y a un temps pour être jeune : l'auteur de la nature le veut ainsi. C'est une injustice et une dureté d'ôter à la jeunesse les amusements de son âge, et c'est mal raisonner de l'en priver parce que cet âge ne durera pas toujours. Soyons ce que nous devons être dans tous les temps de la vie, et ne faisons point des vieillards à vingt ans. Vous parlez d'apprendre à danser, comme s'il était question d'une grande science, mais point du tout. Je ne veux point de Marcels à Genève. Qu'on marche, qu'on saute en cadence, qu'un maître donne quelques mois de leçons, pour apprendre à marcher et à se présenter avec grâce ; cette science est de mise dans tous les temps ; c'en est assez pour le plaisir et l'utilité ; je n'en demande pas davantage. Pourquoi, continuez-vous, les détourner les uns et les autres de leurs occupations et de leurs devoirs ? Mais un de leurs devoirs est de se marier. Répondez à ce que j'ai dit là-dessus dans mon livre ; et puis vous ne voulez donc accorder aucune espèce d'amusement à la jeunesse ? Cela me paraît bien dur et je vous avertis que, si vous les lui ôtez tous, elle s'en donnera malgré vous, et que ceux qu'elle choisira vaudront moins que ceux que je lui laisse.

Je ne suis pas non plus de votre avis quand vous dites que, si nous sommes corrompus, ce n'est point la faute des femmes et que c'est la nôtre. Mais tout mon livre est employé à montrer comment c'est leur faute, et je ne crois pas qu'il y ait rien à répondre à cela. Par tous pays, les hommes sont ce que les femmes les font être : cela est forcé, cela est inévitable, c'est la loi de la nature. Pour bien philosopher sur les mœurs, il ne faut pas séparer les deux sexes, car elles dépendent toujours de leur liaison. Nous ne renonçons à notre sexe que parce que les femmes renoncent au leur : rendez-les femmes, et nous serons hommes...

Cette défense de la danse pouvait être à l'époque où l'écri-

vit J.-J. Rousseau, et surtout dans le milieu protestant de Genève, d'une certaine hardiesse. Tout de même, le philosophe n'accorde le droit de danser qu'aux jeunes gens et il ne considère la danse que comme une sorte de piège au mariage. Il admet sans réfutation que ce soit interdit aux gens mariés. Nous avons, même à Genève, dépassé ce stade. On peut même voir, dans certains casinos de bains de mer où s'organisent périodiquement des concours de danses, certains tournois de tango et de fox-trott réservés aux vétérans, messieurs et dames ayant dépassé la quarantaine, et sans limite d'âge. Etant donné la coquetterie, la masculine aussi bien que la féminine, il n'y a guère à se présenter à ce concours que de véritables vieillards, ayant certainement dépassé la soixante-dixaine. Les jeunes femmes de cinquante-cinq ans, fières de leur jeunesse si miraculeusement prolongée, les contemplent avec une sorte de pitié amusée.

§

M. Henri Béraud publie, dans **le Journal**, une série d'articles, d'une grande sincérité, sur l'enquête qu'il vient de faire au pays des Soviets. Il nous dit comment on vit à Moscou :

— Assez bien lorsqu'on a beaucoup d'argent ; fort mal lorsqu'on en a peu ; et lorsqu'on n'en a point, on crève. Tous les vieux sont crevés, et tous les *bourjouis* crèveront, car on leur refuse et le droit de travailler et la permission de quitter la Russie.

Quant aux autres, ceux qui ont pu se dire « prolétaires », ils en ont pour leurs coudes, peu ou beaucoup. Cela dépend de leur condition.

« Quoi, s'écrieront les Français, que nous parlez-vous de condition ? Qu'est-ce à dire ? La Russie n'a donc pas réalisé la révolution sociale ? Il y aurait, à vous en croire, des camarades riches et des camarades pauvres ? Que racontent donc nos communistes ? »

Et les gens curieux, s'adressant au reporter, lui demanderont de les renseigner sur le marxisme appliqué, sur l'égalité économique, sur la « répartition des objets de consommation », sur les cités harmonieuses, sur l'abolition définitive et complète de l'instinct de propriété — enfin sur tout ce qui, en banlieue parisienne, fournit des thèmes à l'éloquence bolchevique.

J'en suis fâché pour nos futurs commissaires du peuple, mais ce qu'ils racontent de l'U. R. S. S. dans les feuilles et les réunions publiques ne ressemble en rien à ce que tout voyageur impartial y peut observer. En fait, l'expérience communiste est manquée, l'idée d'égalité (selon Babeuf, Sylvain Maréchal, Fourier, Bebel et Lénine), cette idée

qui anima la Révolution d'octobre n'est plus qu'un souvenir. Il est facile et plaisant de railler l'esprit « petit bourgeois » des Français. Mais un séjour de quelques semaines au pays soviétique montre clair comme le jour que tous les *petits bourgeois* ne sont pas en France ; de même que l'Etat populaire, la Chanaan ouvrière dont on fait admirer le mirage aux travailleurs de Puteaux ou de Saint-Denis n'est plus, en réalité, qu'un régime capitaliste, fondé comme les autres sur l'inégalité parmi les hommes, sur la résignation des faibles, l'appui des forts et la complaisance des pouvoirs. Voilà la vérité

On se fait en France, et en général dans tout l'Occident, les idées les plus fausses sur les aspects de la vie en Russie. Nous n'avons guère, là-dessus, que les renseignements d'une propagande trop intéressée pour être véridique.

Une fois de plus, il en faut revenir à la comparaison avec le fascisme. Rien, extérieurement, ne ressemble plus à la vie moscovite que la vie romaine : cortèges, emblèmes, crainte, silence. C'est-à-dire que la réaction et la révolution n'ont, après elles, laissé aux hommes déconcertés qu'un être sombre et masqué, le Dictateur inconnu, qui ne saurait subsister sans l'adhésion de certains groupes — nécessairement avantagés au détriment des autres. A parler brutalement, il s'agit de deux fascismes. Mais celui de Moscou est un fascisme israélite. C'est pourquoi, sans doute, il eut pour premier soin de planter son drapeau sur les banques.

En fait, l'*expérience communiste* a pris fin en 1921, au commencement de novembre, lorsque Lénine alla, devant la Conférence du parti, prononcer un discours que l'on peut considérer comme historique. Lénine disait :

« Il faut revenir en arrière, battre en retraite ; le commerce par voie d'échanges n'a pas réussi... Nous en sommes arrivés à un recul non seulement vers le capitalisme d'Etat, mais vers la réglementation du commerce, vers la reconnaissance de l'argent... »

Lénine ajoutait : « Reculons pour reprendre l'offensive. » Mais n'est-ce point l'exorde de tous les ordres de retraite ? La vérité est que, depuis ce discours célèbre, le régime soviétique ne se dirige pas *vers* le capitalisme d'Etat. Il est dedans. En plein. Et l'U. R. S. S. ne s'est pas bornée à *reconnaître* l'argent. Il en frappe à sa devise sur les flans du *Mint* à Londres.

L'unité monétaire des Soviets est le *tchervonetz*, qui vaut dix roubles-or, soit environ cent dix francs. Les citoyens qui, théoriquement, sont tous au service de l'Etat reçoivent, en *tchervonetz*, un salaire qui varie suivant leur rang, leurs capacités — ou leur loyalisme. De cet argent, ils font ce que bon leur semble. Boutiques, estaminets, restaurants, théâtres, voitures, logements, tout cela qui est l'Etat absorbe

pour la plus grande partie les salaires. L'impôt fait le reste. En principe, l'économie individuelle est abolie. L'Etat avale et dégorge la monnaie, sans relâche, et comme, en doctrine soviétique, l'Etat c'est tout le monde, l'Etat produit, répartit et consomme.

Un commerçant, un amiral, un laveur de vaisselle sont les instrumentistes de l'orchestre social. Et l'Etat est banquier, tailleur, libraire, cocher, parfumeur, hôtelier. L'Etat est modiste.

Telle est en gros la doctrine qui, succédant — *momentanément*, disent les chefs de la Troisième internationale, — au pur communisme, est appliquée au peuple russe. Avec une rigueur scientifique? Les dirigeants soviétiques le prétendent. Nous aurons lieu de voir ce qu'il en est.

Toujours est-il que, de ce régime, nous voyons disparaître la fameuse « monnaie de travail », qui cède la place à la monnaie métallique. De même, la propriété foncière a disparu, mais la thésaurisation n'est pas impossible, et, déjà, le capital-travail ne domine plus le capital tout court. La loi interdit de s'enrichir au delà d'un certain chiffre et l'héritage est aboli. Mais rien n'interdit la donation entre vifs. Défense de s'enrichir. Mais le gouvernement de Moscou lance *un emprunt à lots* avec un gros lot de cinq millions de francs-papiers...

Ne sourions pas. Toutes les institutions humaines ont leurs faiblesses. Le vieux Menger disait déjà, au siècle dernier, en répondant à Karl Marx : « Il n'y aura de révolutionnaires intraitables que les anarchistes ».

Admettons donc qu'au point où ils en sont, les soviets réussissent à imposer leurs principes. Admettons que, sans dérogation aucune, les citoyens soient salariés par le régime, logés par lui et ne consomment que chez lui. Admettons que, par la vertu de ce système, il n'y ait en Russie qu'une catégorie de citoyens, également riches, également pauvres, ou, si l'on veut, également désintéressés, tous fonctionnaires.

Eh bien, qu'est-ce donc, en bonne sociologie, que ce régime-là, si ce n'est le *capitalisme d'Etat* ? Cela, je pense, ne saurait souffrir aucune contradiction. Il faut donc que la Troisième internationale en prenne son parti. Le paradis communiste que l'on avait promis aux émeutiers d'octobre, le « droit aux biens » que l'on proclame dans nos meetings, tout cela se traduit par le régime de socialisation des services publics et des organismes commerciaux, tel que le professait en France M. Victor Augagneur vers 1905.

Or, cette conception fut condamnée devant les congrès socialistes. Et ses partisans, chassés du parti, furent mis au ban du prolétariat en qualité de réactionnaires — et de petits-bourgeois.

Voilà une mise au point de la doctrine soviétique dont la divulgation ne sera peut-être pas inutile.

Il faut lire encore dans cette série d'articles (mais sans doute seront-ils prochainement réunis en volume) le petit guide du touriste en Russie soviétique, la vie d'hôtel avec son soviet d'étage : « Il y faut avoir vécu quelques semaines pour connaître la drôlerie naturelle et profonde des objets les plus familiers, lorsqu'un personnel pris au bon endroit les emploie au rebours de leur usage ».

R. DE BURY.

## *MUSIQUE*

*Trois Concerts symphoniques de Musique moderne* dirigés par M. Walter Straram. — *Concerto pour piano et orchestre d'harmonie* et *Sonate pour piano* de M. Igor Stravinski. — BALLETS RUSSES : *Zéphire et Flore*, musique de M. Wladimir Dukelsky ; *les Matelots*, fable dansée par M. Boris Kochno, musique de M. Georges Auric. — Mémento.

L'Exposition des Arts décoratifs a édifié dans son enceinte un théâtre entièrement en bois qui se trouve être, par aventure, une excellente salle de concerts. On y entend fort bien, surtout à partir du balcon, et l'orchestre y sonne mieux que partout ailleurs, sauf naturellement dans l'incomparable stradivarius de l'ancien Conservatoire. Il serait à souhaiter que cette construction pût être conservée, sinon sur son emplacement actuel, du moins quelque part ailleurs, s'il est possible de la transporter. La section française de la *Société internationale de Musique contemporaine* y organisa **Trois Concerts symphoniques de Musique moderne** et en confia la direction à M. Walter Straram. Elle ne pouvait faire un meilleur choix. M. Straram possède des qualités de tout temps rarissimes chez les chefs d'orchestre. Il ne cherche pas à briller pour soi-même par des effets de virtuosité arbitraires et il dédaigne l'esbroufe des simagrées et contorsions où se désarticulent les batteurs de mesure en mal de génialité démonstrative. Il respecte avant tout la pensée de l'auteur. Il s'efface devant l'œuvre d'art et, comme il est profondément musicien, il la pénètre, la comprend, la comble des répétitions nécessaires et l'interprète avec une fidélité intégrale, pour la joie des compositeurs qui se voient peu souvent à pareille fête et en proclament unanimement leur gratitude. La sobriété de son geste, dont on lui fait parfois grief, le rapproche de Hans Richter, chez qui on l'exaltait ; et on ne saurait mieux comparer M. Walter Straram qu'à ce grand chef

dont, chez nous comme ailleurs, il jouirait de la renommée s'il venait d'Outre-Rhin ou de quelque pays plus lointain au lieu d'être tout simplement Français. Mais le public parisien s'est accoutumé désormais à d'autres manières et son émoi requiert d'être sollicité par une mimique adéquate. Il serait sans inconvénient que M. Straram fît quelque concession à cette indolence, car on est assuré qu'il ne choira jamais dans le cabotinage. Une bonne partie du copieux programme de ces trois séances consistait en œuvres consacrées de notre école française. D'autres étaient inédites ou de publication ignorée de votre serviteur, qui n'en put recevoir ainsi qu'une impression superficielle. A première audition, néanmoins, le *Concerto pour Quintette d'instruments à vent et orchestre* de M. Rieti me parut d'une verdeur et d'une netteté de pensée qui le distingue heureusement des élucubrations malipiéristes ; *Trois romances de P.-J. Toulet*, qui, nous avertissait la notice, « se situent dans l'œuvre de M. Roland-Manuel entre *Isabelle et Pantalon* et le *Tempo di Ballo* », me semblèrent infiniment plus intéressantes que ces deux plus importants ouvrages. Plutôt que d'en parler inconsidérément, je préfère espérer pouvoir lire d'abord quelque jour l'*Etude symphonique* de M. Brilloin que recommande à priori son culte pour la musique pure. M. Jean Wiéner se fit justement applaudir dans les *Etudes* de M. Darius Milhaud, lesquelles il enleva superbement, et qui font dorénavant si peu scandale que, sous ses doigts agiles, la plus abracadabrante et musicalement discutable obtint les honneurs du *bis*. Les deux *Pièces* de M Schœnberg gagnaient notablement à être réentendues aussi parfaitement exécutées qu'elles le furent ici. L'orchestre, en effet, réuni par M. Straram, était à la hauteur de son chef et composait un véritable ensemble de virtuoses de chaque spécialité. Il n'en fut pas moins gratifié d'un joli camouflet. M. Straram avait annoncé les *Symphonies pour Instruments à vent.* de M. Stravinsky. Au dernier moment, ces morceaux furent rayés du programme; M'informant, j'appris de source sûre que M. Stravinsky avait refusé l'autorisation de les jouer, « qu'il n'accordait qu'à certains chefs et à certains orchestres ». Ainsi, dans son infatuation bouffonne, M. Stravinsky estima qu'un orchestre français de premier ordre, dirigé par un chef également français et également de premier ordre, assez bon pour son ami M. Maurice Ra-

vel et ses confrères français et étrangers de la S. I. M. C., était indigne de Sa Grandeur. S'il existait la moindre solidarité entre chefs et les exécutants de notre capitale, on n'y entendrait plus une note de M. Stravinsky. Nous sommes envahis par un tas de métèques qui viennent chez nous se faire une réputation surchauffée par la réclame et le snobisme, pour la monnayer en dollars en se moquant de nous autant que de notre franc papier. Il conviendrait de leur enseigner à tout le moins les rudiments du savoir-vivre. M. Stravinsky doit assez de reconnaissance à Paris, qui l'accueillit presque inconnu et le lança, pour s'y sentir tenu d'accepter une interprétation ne brillant même que de bonne volonté, ce qui était loin d'être le cas. Sa conduite ne peut avoir d'excuse. M. Stravinsky eut toujours une très haute opinion de lui-même. Il s'admire incommensurablement plus que le plus emballé des snobs qui béent devant sa signature. Et il semble que cette mégalomanie ne fasse que croître et embellir au fur et à mesure qu'il décline. Il se croit le plus grand génie qu'ait engendré l'art musical, et ses thuriféraires agités l'entretiennent dans cette illusion. Mais lui et eux exagèrent. M. Stravinsky eut surtout une extrême habileté, un immense talent dont il lui reste encore quelque chose qui malheureusement diminue tous les jours. Son originalité fut immuablement de seconde main. Il commença d'abord par imiter Rimsky-Korsakoff. Dans *l'Oiseau de Feu*, avec « le Jeu des Pommes d'Or », il y a même encore du Mendelssohn. Dans *Petrouchka*, à celui de Rimsky se mêle çà et là l'ascendant de M. Schœnberg, de qui les *Drei Klavierstücke* sont datés de 1905. *Le Sacre du Printemps*, qui naquit de cette influence, est certes incomparablement supérieur à tout ce que publia M. Schœnberg et, en dépit de l'haleine courte, du morcellement et de l'abus de certains « procédés », il semblait que M. Stravinsky eût trouvé là la voie la plus propice à ses dons d'ingéniosité naturelle. *Le Rossignol*, en effet, qui suivit, — (je parle de la première version qu'il galvauda plus tard,) — le montre à l'apogée de ses facultés créatrices. La *Marche impériale* et le *Chant du Rossignol* sont assurément des chefs-d'œuvre et, bien probablement, tout ce qui restera de lui. Depuis, on assista à l'effondrement lamentable de toutes les espérances qu'on en avait pu concevoir. Il semble qu'une sorte de cassure se soit produite à ce moment dans le développement du musicien.

L'indigence d'inspiration mélodique, qui est un des traits marquants de sa personnalité, s'accentua de plus en plus. Dans *Noces*, où il la voulut déguiser sous le couvert d'un folk-lore brutal et monotone, il n'y a pas une mesure qui offre un intérêt purement musical. Après cet avortement, M. Stravinsky paraît s'être rendu compte de son impuissance à poursuivre une évolution logique dans le chemin jalonné par *le Rossignol*. Il imagina l'expédient de couper la queue de son chien en tournant délibérément le dos à son passé pour devenir non pas seulement « classique », mais bientôt pré-classique. C'est à Bach qu'il s'adressa dans sa détresse ultime et, comme ailleurs, il n'y sut trouver que des « procédés » sans avoir désormais la vigueur de les assimiler pour s'en servir avec quelque spontanéité désinvolte. Il en confectionna un **Concerto pour piano et orchestre d'harmonie** qui apporte un inexorable témoignage du désarroi où se débat son épuisement. Il y a un mélange de pastiche et d'incohérence essoufflée dans cette polyphonie artificielle et rocailleuse, d'une pauvreté telle que, arrangée à deux pianos par l'auteur, les instruments en sont réduits fréquemment à se doubler à l'unisson; dans ces progressions d'une banalité machinale, ces fugatos décalqués et stériles. Par instants, mais bien courts, quelques traces de la dextérité d'autan, noyées presque aussitôt dans un flot de lourdeur et vacuité brahmsiennissimes. Le comble est le *Larghissimo*, vague contrefaçon de l'*Andante* en *fa* de la troisième *Sonate* en *ré* mineur de Bach, appesantie de redondance beethovénienne et traversée par deux chopinesques cadences arpégées qu'on dirait que Brahms ait écrites. En vérité, une semblable caricature de Bach relève tout bonnement du grotesque. C'est, au surplus, de Brahms, encore que d'un Brahms éméché, que procède le plus visiblement l'ensemble de ce *Concerto*. Il semble que M. Stravinsky veuille persévérer dans ce nouveau genre. Sa dernière composition, une **Sonate pour piano**, est pareillement un pastiche, mais tout de même un peu plus réussi, en ce sens que, dans les limites d'une petite chose, la lassitude de l'auteur s'y assagit au point de le réconcilier avec M. Saint-Saëns ou son ombre, dont M. Conan Doyle se fera sans doute un plaisir de lui transmettre les compliments. Le morceau le plus mal venu est un *Adagietto* à reprise, constitué d'un pénible et entortillé simulacre de Bach avec un intermède central

dont le début évoque un thème des *Festklaenge* de Liszt. Les deux autres mouvements, rédigés presque entièrement à deux voix, délaient correctement des idées anémiques où Brahms toujours et Max Reger coudoient un Erik Satie tout épaté du voisinage. Dans le dernier, M. Stravinsky s'est studieusement appliqué à superposer à lui-même un thème en croches à la main droite et en doubles croches à la main gauche. Feu Théodore Dubois aurait été ravi de cet exercice de bon élève et l'eût sans aucun doute inséré dans un de ses traités. Et on songe irrésistiblement que, quand il plut à M. Maurice Ravel d'exploiter franchement les procédés du contrepoint, il aboutit au finale de son *Trio* et à la fugue du *Tombeau de Couperin*. En résumé, cet art ratatiné résonne comme un glas fêlé. M. Stravinsky est bien décidément vidé. M. de Diaghileff, dont le flair paraît infaillible, n'a pas été sans s'en apercevoir. Sur ses affiches, qu'il encombrait jadis, il n'admit cette fois de M. Stravinsky que *le Chant du Rossignol*, qui est l'unique ouvrage qu'on puisse entendre encore de lui, même défiguré sous son aspect actuel. Et, à ce propos, on doit remarquer que, chez M. Stravinsky, le maniement des timbres a suivi un processus identique à celui de la composition. Rimsky-Korsakoff fut d'abord son modèle et le demeura jusques et y compris *Petrouchka*. Avec *le Sacre du Printemps*, il inaugura une orchestration complexe et quelque peu hétéroclite, basée principalement sur l'emploi des instruments dans leurs registres inaccoutumés et, quoique l'usage de procédés voulus fut évidente, il en tira des effets souvent prestigieux — bien que non moins souvent alambiqués. Puis, par une coïncidence, sinon opportuniste, du moins opportune, à l'heure exacte où l'augmentation des tarifs syndicaux semblait rendre les grands orchestres inabordables, le sien se dégonfla subitement, jusqu'à en arriver à se suffire, dans *Noces*, de quatre pianos et de la percussion, pour y déployer une adresse qu'on ne pouvait certes qu'admirer. Et ce fut aussi la cassure orchestrale à partir de laquelle son instrumentation restreinte se « classiquifia » en compagnie de son inspiration. Aujourd'hui il orchestre comme Brahms, en colorant sa conversion de théories esthéticiennes qui, par malheur, ne changent rien au résultat. On ne saurait reprocher à M. de Diaghileff de ne nous avoir accordé cette année que six maigres soirées de juin. On le devrait bien plutôt remercier

d'avoir bénévolement sacrifié à notre change étique une portion des marks or et des livres sterling qui l'attendaient ailleurs, démontrant, au rebours de M. Stravinsky, qu'il n'a pas perdu souvenance du prime accueil qu'il y a dix-huit ans lui réserva Paris, qui seul crée et déclenche les renommées mondiales. M. de Diaghileff, lui, est trop gentleman, pour nous laisser tomber. Il nous offrit deux nouveautés dont l'une, **Zéphire et Flore**, accuse peut-être plutôt moins que les vingt ans de son adolescent auteur, M. Wladimir Dukelsky, qui a heureusement devant soi tout le temps de se rattrapper. Avec **les Matelots**, M. Georges Auric a prouvé une fois de plus qu'il ne peut rien produire qui soit indifférent. Cet ouvrage est d'un intérêt extrême et même, tout d'abord, un peu déconcertant. Après l'exubérance et la fantaisie des *Fâcheux*, on n'est pas sans quelque surprise en présence de cet art dépouillé, clarifié comme au filtre, de cette musique dénudée et quasi-linéaire, où la cadence tonique à dominante est la presque immuable armature de la pensée mélodique, où des tableaux entiers ne délaissent la tonalité initiale que pour des digressions momentanées dans les tons relatifs. Encore que la musique de M. Auric, au fond, ait toujours été très tonale, on ne peut se soustraire ici à une impression d'assez piquant contraste avec la fougue révolutionnaire d'hier et d'avant-hier. S'il y a moins de variété dans *les Matelots* que dans *les Fâcheux*, la cause en provient sans doute du sujet plus uniforme et évidemment plus vulgaire par le milieu où il se développe. Le goût particulier du musicien pour l'art du music-hall en fut ici favorisé, et, à la réflexion, dans notre société de plus en plus industrielle et citadine, où, par le phonographe et les beuglants, la muse du café-concert pénètre jusque dans les campagnes, ne serait-ce pas là que gît dorénavant « la chanson populaire » de notre époque, qui s'égrène gaiement aux lèvres carminées de la midinette ou fait battre son cœur sous ses menus nichons, tout aussi bien qu'elle accompagne « le geste auguste du semeur » ? L'inspiration des *Matelots* est pour nous persuader qu'il y a dans cet art du music hall une poésie secrète qui l'apparente au folk-lore de tous les temps et et de tous les pays. Par hasard ou intention, dans un mouvement plus vif et avec une très légère altération de rythme, le motif principal (p. 3) du premier tableau, *les Fiançailles et le Départ*, reproduit en partie

le thème du *Nocturne* des *Fâcheux*, lequel cousine de fort près avec la *Rêverie du Soir* dans la *Suite algérienne* de Saint-Saëns. Ainsi qu'une corde effleurée, la *Nuit à Lisbonne* du même frémit un tantinet dans la mémoire à l'audition du délicieux *Tempo di Valz* de *l'Epreuve* (p. 53). Un cas plus curieux, qui dévoile l'instinct profond de M. Georges Auric pour cet ordre de chanson populaire, est celui d'un rappel varié du motif de *la Solitude* (p. 97). Il me semblait connaître ça. En cherchant bien, je découvris que, sous cette forme, c'était l'air d'une vieille complainte : « On a trouvé, panpan, panpan, dans la rue des Ecoles, panpan, panpan, etc... » fabriquée à l'occasion d'un meurtre qui fit quelque bruit dans Paris il y a près d'un demi siècle, et il est improbable que M. Georges Auric ait jamais entendu cette scie qu'on chantait quelque vingt ans avant sa naissance et depuis longtemps oubliée. Ailleurs (p. 7 et 10) c'est la marche militaire d'un régiment qui passe dont on croit ouïr du même coup tonner la grosse caisse et les cymbales fracasser. La merveille est l'art accompli avec lequel le musicien traite et manœuvre ces inspirations qu'on serait tenté de taxer de quelque réactionnarisme infus. Sans déformer, pour si peu que ce soit, leur linéament mélodique intangible, il les soutient d'une polyphonie changeante, multiforme, qui chaque fois les transfigure par métamorphose harmonique et, par des nuances, des finesses, on dirait, de pinceau japonais, suscite des heurts savoureux, des duretés ou des stridences. Plus expressément harmonique, le tableau de *la Solitude* est d'une pureté de ligne et d'une intensité d'émotion suprêmes. Certes on s'incline volontiers devant les vieux modes, au prix de la beauté d'un tel *Meno lento* en *sol* mineur (p. 42). Plus loin, dans *la Tentation* (p. 74), un *Adagio non troppo*, qui par certains détails remémore le *Nocturne* des *Fâcheux*, nous élève plus haut encore dans la sérénité de son radieux et novateur entrelacs. Au cours du *Presto* de ce tableau (p. 72 et 81), comme aussi aux dernières mesures de l'ouvrage (p. 101), M. Auric s'est diverti à parodier les procédés d'école par des imitations canoniques dont le simplisme souligne l'ironie. Le *Finale*, éclatant en joyeuse fanfare, débordant d'allégresse et d'élan, forme un superbe mouvement de symphonie avec un développement de verve vraiment fulgurante. L'orchestration marque un progrès énorme sur celle des *Fâcheux*.

D'un bout à l'autre de cette partition considérable, le musicien affirme une maitrise d'écriture et une sûreté de pensée presque invraisemblables chez un si jeune artiste, et on est impatient de constater quelle évolution s'ensuivra d'un art si personnel et volontaire, où s'amalgament spontanément autant qu'indissolublement des éléments, sinon antagonistes, du moins en apparence hétérogènes. On le saura bientôt, car M. Georges Auric compose un nouveau ballet commandé par M. de Diaghileff et que publiera le même éditeur. Et, à propos de celui-ci, il importe de féliciter M. Bertrand, qui dirige la maison Heugel, de l'intelligence généreuse avec laquelle il renouvelle le fonds de cette firme célèbre et aujourd'hui centenaire, par des œuvres si différentes de celles qui ont établi sa fortune, et auxquelles il prodigue des soins fastueux et dévoués avec un désintéressement dont le récompensera l'avenir — et même un avenir tout proche.

Mémento. — Dans le mémento de mon dernier article, comme auteur de l'arrangement pour piano d'*Antar* de Rimsky-Korsakoff chez l'éditeur Alphonse Leduc, au lieu de Louis Doyen, prière de lire *Albert Doyen*, le fondateur des Fêtes du Peuple et ardent vulgarisateur de la culture musicale parmi les masses populaires.

JEAN MARNOLD.

## *URBANISME*

**Circuler.** — Les voitures qui emplissent les magasins des Champs-Elysées et l'avenue de la Grande-Armée ne sont que les échantillons d'une production dont la courbe ne paraît pas se rapprocher de l'horizontale.

Toutes les heures, les chaînes de montage des grandes usines d'automobiles laissent échapper près d'une centaine de véhicules de toutes dimensions, tandis que les cargos débarquent sournoisement à Bordeaux des montagnes de caisses pleines de châssis dépecés. Les Américains, dont les constructeurs moyens sont des géants à côté des nôtres, ont presque saturé leur pays de véhicules et font des efforts désespérés pour conquérir notre marché.

Bientôt le flot montera encore et Paris en canalise sa bonne part. La crise est ouverte et déjà, dans l'ancienne ville de Louis XIV, les voitures s'amoncellent aux carrefours pendant que les boulevards du Baron Haussmann commencent à s'engorger.

Les exutoires de Paris, prévus pour la faible circulation des diligences, s'encombrent terriblement aux veilles de fêtes et les dimanches. Rentrer en automobile de Normandie un dimanche soir devient une punition à partir de Mantes.

Rues à sens unique, signalisations, agents juchés sur des chevaux que l'on suppose aveugles et sourds, stationnements dépendant du quantième, cavalcade des autos autour des statues ironiques, sont autant de palliatifs insuffisants pour conjurer l'embouteillage définitif.

On obtiendra sans doute un nouveau sursis en interdisant aux chevaux l'enfer parisien et en chassant Crainquebille. Tri-porteurs, charrettes à bras, tramways, tout ce qui encombre la rue, devra fuir devant l'auto triomphante, mais le flot montera toujours et devant que nos cheveux ne soient tout à fait blancs, nous nous retrouverons en face du problème du chameau et de l'aiguille.

Un architecte d'avant-garde, M. Le Corbusier a montré, dans un livre singulièrement suggestif, que le plan de la cité de l'avenir ne devait en aucun cas se superposer à celui du passé. Nous évoluons, saisis par notre vertige de vitesse, plus vite que le cadre où nous vivons. Il faut le briser.

M. Le Corbusier nous trace au pavillon de l'*Esprit nouveau*, à l'Exposition, celui de la ville future.

Au centre, un noyau composé de blocs de maisons sans cours intérieures, de quarante étages, séparés par des voies de trois cents mètres de large. Autour, une ceinture de voies moins larges et bordées de vastes immeubles villas à redans. Au delà, les cités-jardins.

Il démontre qu'avec 5 o/o de la superficie bâtie, la densité de la population peut être avec ce plan cinq à six fois supérieure à la densité actuelle de Paris.

C'est le bon sens même et la solution radicale du problème angoissant de l'urbanisme. Mais M. Le Corbusier a peu de chances d'être écouté. Il professe aussi des idées par trop saugrenues. N'a-t-il pas déclaré que les maisons, « véritables machines à habiter », doivent être établies dans le canon humain et présenter le maximum de lumière, d'air et de commodités ? Sa maison se construit comme une machine en partant d'éléments standards. Il rejette les pâtisseries qui font de nos logis parisiens des saint-honoré exaspérés et il a entrepris de faire ouvrir nos fenêtres

autrement qu'au temps de Philippe IV le Bel. Il professe que les fauteuils sont faits pour s'asseoir et que les placards ont pour but de mettre les rayons à portée de la main.

Ce sont là des idées qui l'on fait mettre au ban de sa corporation.

Les rues sont embouteillées ? Cet homme simple prétend à l'instar de M. de La Palisse, qu'il faut les élargir, tout en élevant les immeubles, et regagner ainsi en hauteur ce que les maisons auront perdu en superficie.

Je ne donne pas cent ans avant que M. Le Corbusier ait raison, mais d'ici ce temps-là nous en serons peut-être réduits à circuler dans des voitures individuelles de la dimension de celles des culs-de-jatte.

Tout de même, si nous profitions du sursis que nous vaut une réglementation sévère pour essayer de rendre la cité habitable à nos enfants ?

PHILIPPE GIRARDET.

## *LINGUISTIQUE*

A.-Z.-L. Béchot : *Essai d'une grammaire naturelle directe*, Roland et Delcroix, au Cateau. — G. Espé de Metz : *Méthode de langue écrite internationale*, Arrault, à Tours. — Kr. Nyrop : *Etudes de grammaire française*, XX, XXI, XXII, XXIII, Hœst, à Copenhague.

L'auteur de l'**Essai d'une grammaire naturelle directe** dédaigne nos grammaires, et fait de la linguistique, mais visionnaire... Soit « notre suave petit mot « il », descendant du relativement rocailleux *illud* (1). On admet aujourd'hui qu'il se prononce « i », tout court. Boîte encore plus légère que ces tubes empennés renfermant des messages quasi célestes. N'est-ce pas un véritable sacrilège que d'affubler cette gentillette créature de la triple, grotesque et stupide étiquette : *pronom personnel conjonctif* ? Alerte. Notre Trésor Sacré a passé à des mains infidèles. Chevaliers, debout pour la Croisade ! Sus à la barbare, abstruse, infidèle Nomenclature ! Montjoie et Saint-Denis ! Dieu le veut. » — *Ille*, de *illud* !... Et que le pronom *même* vienne du pronom *me* répété !... Et que *godillot* soit une onomatopée !... Je ne puis digérer cette érudition, ni qu'« une » sentinelle soit du féminin parce que le soldat chargé de « veiller sur ses camarades, comme

une lionne sur ses petits », remplit « une fonction toute féminine ». C'est que la psychologie de M. Béchot verse dans la métaphysique. Elle déclare la guerre au grammairien latin Donat, et veut, par philanthropie, épargner aux enfants toute nomenclature. Mais elle en invente une nouvelle, — (elle, c'est-à-dire la psychologie de M. Béchot, mais aussi bien M. Béchot lui-même, qui est sans doute du féminin, puisqu'il veille sur nos petits) ; — et cette nouvelle nomenclature est un fantastique album de « trotteuses », de « boîtiers », d' « enveloppes décuples », de « roses schématiques », etc. Si c'était du cinéma ? Ce n'est que du kaléidoscope.

L' « espéisme », ou **Méthode de langue écrite internationale** imaginée par M. Espé de Metz, consiste à écrire « 1.250 — 5.239 — 22.200 — 6.825 — Gœthe — 4.320 — 127 — a — 1.320 — K — 75 — 7.002 — Z » pour « Envoyer collection complet œuvre Gœthe adresse ci-dessus moi payer par-mandat-international aussitôt réception veuillez-agréer... ». L'intérêt ? De résoudre ce problème de passer une commande outre-Rhin sans un traître mot d'allemand, pourvu qu'on ait sous la main un dictionnaire petitnègre-espéiste et que le libraire allemand use du dictionnaire espéiste-petitnègre. Bien entendu, la méthode s'applique aussi bien outre-Manche, au-delà des monts, planétairement ; mais l'exemple est pris du pays dont la langue, quant à l'Europe occidentale, « diffère le plus du français » : qui peut le plus peut le moins. Ces dictionnaires ou codes de signaux ci-dessus envisagés, peut-on souhaiter qu'ils soient imprimés ? Je réponds oui, parce que je faisais déjà de l'espéisme sans le savoir quand je datais une lettre, internationale ou autre, « 15-9-1925 », — et puisqu'il ne s'agit pas d'un louche et sournois espérantisme visant à se faire parler. — Il s'agit par principes de rédiger du petitnègre. « Honneur au *petit nègre* ! Il permet à quantité de gens, — qui sans lui devraient rester muets, — de faire parfaitement comprendre ce qu'ils pensent, ce qu'ils désirent... » ; c'est vrai, tant que ce que je désire n'est pas la paix entre les nations, c'est-à-dire si « envoyer œuvre Gœthe » est bien une *pensée*.

Mais voici que j'hésite à engager l'auteur dans les frais d'impression. Que récrirais-je au libraire allemand si le Gœthe, que j'aurais reçu, sans être incomplet, n'était pas aussi total que je

l'ai cru, ou sur aussi grand papier que je l'eusse souhaité ? Le petitnègre suffit-il à la casuistique et aux nuances ? M. Espé de Metz se voit entraîné à rédiger un plan de « grammaire » espéiste où les verbes se conjuguent, toujours chiffrés, mais avec des coefficients-modes, des multiplicateurs-personnes, des exposants temporels, des soulignures, parenthèses, traits d'unions, tout cela très ingénieusement, et se démenant en chemin contre les divergences françaises et germaniques. L'auteur proteste bien que seul le petitnègre est immédiatement réalisable, que la grammaire serait un surcroit, une coquetterie. Moi, je redoute pour le petitnègre ce dilemme : ou grandir, alors une algèbre ; ou mourir jeune, de ne pouvoir devenir grandnègre.

Car j'ai peur que le petitnègre français et le petitnègre allemand ne soient pas superposables. Tenez, un fait de 1923, cette carte postale que venait de lancer un négociant de Carlsruhe et qu'il devait croire rédigée, sinon en un français natif, du moins en un français mulâtre et suffisant : « N. N. Ji sont obliger à service internationaux et à contrôle du voiture. Des chemins de fer le tarif du voiture avec, recalculer en table à l'établissement en or.,.», (*Figaro*, 16 - 11 - 23, p. 1. c. 3). Des professeurs d'allemand, à qui j'ai soumis ce document, n'y ont rien pigé, n'ont pas pu le mettre en petitnègre. Il désirait pourtant quelque chose, le rédacteur ? Mais faute de penser grammaticalement, n'était-il pas incapable de manier une grammaire et même un vocabulaire espéistes ? Nos commerçants, combien sont-ils à se rendre compte que dans *je te recevais* et *je te le renvoyai*, ni *te* n'a le même sens, ni le verbe n'est au même temps ?

Il y a un homme qui sait le français ; c'est un Danois, et tous les linguistes l'ont déjà nommé. Les **Etudes de grammaire française** de M. Nyrop sont un régal : quelle justesse dans la variété ! La dernière série traite des jeux psychologiques et sociaux du *tu* et du *vous* ; elle classe des fautes d'accord grammatical que l'inattention sème par-ci, par-là, chez nos meilleurs écrivains ; elle groupe de nombreux textes où nos poètes, pour l'amour d'une rime, ont sacrifié, tantôt le vrai historique, (exemple, quand Heredia, pour rimer à « feuilles mortes » échange Phraates contre Phraortes), tantôt même leur propre et juste vision (exemple Baudelaire brisant en faveur d'une rime en *oir* la gradation de s'asseoir, manger et dormir, et écrivant faiblement :

« c'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre, Où l'on pourra manger et dormir et s'asseoir » ). Je purgerais cependant Heredia du crime d'avoir truqué la géographie dans son célèbre sonnet : « Pour me conduire au Raz j'avais pris à Trogor », et altéré Troguer pour l'accommoder à « genêt d'or ». M. Nyrop a consulté la carte d'état-major de ce qu'il appelle la « presqu'île de Cornouailles », et qui est le Cap-Sizun ; il voudra bien la reconsulter : Trogor est un village entre la baie du Loc et Plogoff; ayant pris là son guide, et non au Troguer de la baie des Trépassés, le poète est mieux en droit de marcher plusieurs heures avant de sentir au visage ce « souffle amer », qui ne l'eût pas lâché entre Troguer et le Raz.

Ce n'est pas que ce même sonnet soit vierge de petites absurdités : froid pédantisme de comparer le susdit guide à un « antique Evhage » ; fausse qualité de « terre kymrique » donnée à notre Bretagne (sous prétexte que la langue bretonne, émigrée du pays de Galles en Armorique, est issue du keumraeg ou gallois, c'est comme qui définirait le Canada l'âpre terre latine où hurlent les blizzards) ; invraisemblance que le susdit Evhage tutoie un touriste : « Regarde la mer ! », et le tutoie en breton « Sell euz ar-mor ! » ; car Heredia ne savait pas le breton, puisque ce texte de 1895 fut d'abord, en 1893 : « Senèz Ar-mor ! », qui ne signifie rien. Du moins le poète accepta une correction. C'est ce qu'on attend d'un chroniqueur de l'*Echo de Paris*, qui, le 14 août dernier, prétendait que l'usage breton est de saluer les touristes par « E bad e beve herio » non sens, pour *Mad eo beva, hirio*, « Il fait bon vivre, aujourd'hui »; mais on ne compte guère sur une résipiscence, car le chroniqueur traduit ainsi : « Il fait bon de vivre aujourd'hui » ; ce qui est une phrase de député majoritaire. Le français est une langue que connaît à fond un seul homme, en Danemark.

MÉMENTO. — Dans ma chronique du 15 - XI - 1924, p. 256, lire « eau de neaulte ».

GASTON ESNAULT.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

**Sur quelques éditions de « Dom Juan » de Molière.** — Sous la signature « Varius », *l'Intermédiaire des chercheurs*

*et des curieux* a posé, dans son nº 1625 (LXXXVIII, 531), la question suivante :

*Le Don Juan de Molière.* — L'édition des œuvres complètes de Molière, en huit petits volumes in-16, de Firmin-Didot, an VII (1799), présente cette particularité bizarre, que la pièce de Don Juan se trouve amputée au début de l'acte III des deux scènes importantes :

1º à la fin de la scène un, la tirade de Sganarelle contre l'incrédulité de don Juan a été supprimée ; 2º la scène suivante, si célèbre, qui est celle du pauvre, est réduite à trois répliques. Comment expliquer que des suppressions pareilles aient été pratiquées, en 1799, sur une œuvre aussi connue et dans une édition qui ne devait pas être sans valeur, puisque c'est celle que Napoléon Ier avait à Sainte-Hélène ?

Les suppressions qui étonnent Varius ne constituent en aucune façon une particularité bizarre propre à l'édition Firmin-Didot, an VII. Cette édition reproduit, à quelques variantes insignifiantes près, le seul texte du *Dom Juan* qu'on connût en France à cette date.

Cette pièce de *Dom Juan*, Molière ne l'a pas publiée lui-même, pour des raisons que l'histoire n'a pas su encore pleinement élucider (1). Lorsque ses héritiers établirent la première édition collective de ses œuvres, ils y insérèrent un texte qui, vraisemblablement, était déjà expurgé de quelques passages jugés scabreux lors de la première représentation et qui, dès la seconde, avaient été supprimés, soit de bon gré, soit plutôt sous la contrainte de la police, par Molière.

Ce texte expurgé ne trouva pas grâce devant la police en 1682. Les éditeurs durent, les tirages étant achevés, y placer des « cartons ». C'est l'édition ainsi mutilée par ordre de police qui a été constamment imprimée jusqu'en 1734. A cette dernière date sortit une nouvelle édition qui introduisait une coupe différente des scènes et diverses indications scéniques ne figurant pas dans les précédentes. Mais, pour le texte, sauf des variantes à peine dignes d'être notées, on conserva celui de l'édition censurée de 1682. Toutes les éditions connues en 1799 (an VII) dérivaient du type 1682 ou du type 1734 ; il n'y a donc aucune singularité bizarre à relever dans l'édition Firmin-Didot.

Trois exemplaires de l'édition 1682 avaient échappé au carton-

(1) Je propose dans *Tartuffe et ses Avatars* (Paris, Nourry, 1925) une explication fondée sur des documents et des arguments nouveaux.

nage. En 1683, à Amsterdam, puis en 1694, à Bruxelles, avaient paru des éditions clandestines non censurées, dont le texte était établi sur une copie différant sensiblement du texte imprimé en France. Les variantes du texte clandestin ont été ajoutées, pour la première fois, en 1819, par Auger, au texte établi par lui sur l'exemplaire à demi-cartonné de la Bibliothèque Royale. De cette édition Auger est née la version que nous avons l'habitude de lire dans les éditions modernes. *Dom Juan* ainsi rétabli dans un texte qui, s'il n'est pas celui de la première représentation, s'en rapproche du moins, a été joué pour la première fois à l'Odéon le 17 novembre 1841. Auparavant, à Paris, on ne jouait guère que l'adaptation en vers que Thomas Corneille avait faite de la comédie de Molière, en 1677. On avait même au XVII[e] siècle fait passer en Hollande, pour le chef-d'œuvre de Molière, une médiocre tragi-comédie de Dorimond, jouée pour la première fois à Lyon en 1658, imprimée en 1659 et réimprimée en 1665, l'année où Molière fit représenter son propre *Dom Juan*.

La Comédie-Française n'a mis à la scène le vrai *Dom Juan* de Molière que cinq ans après l'Odéon, le 15 janvier 1847, pour le deux cent vingt-cinquième anniversaire de la naissance du poète.

FRANCIS BAUMAL.

## *NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES*

**Une dernière réponse à M. F. Picard, à propos de J.-H. Fabre** (1) — Monsieur, vous aurez la parole le dernier et je ne vous répliquerais plus si vous me répliquiez encore — ce que je souhaite assez vivement. Vous ayant rendu incapable de nuire à J.-H. Fabre dans les colonnes du *Mercure*, il ne serait pas mauvais que vous nous ajoutiez quelques touches à votre

(1) V. au *Mercure* du 1[er] juin mon étude : *Les Ennemis de J.-H. Fabre et Ferton* ; au numéro du 1[er] juillet celles de M. Rabaud : *J.-H. Fabre et la science*, et celle de M. Picard : *J.-H. Fabre est-il un génie ?*

Sous la rubrique « Notes et documents scientifiques », v. au *Mercure* du 15 juillet ma *Lettre ouverte* à M. Rabaud ; au *Mercure* du 1[er] août ma *Lettre ouverte* à M. Picard : et leurs réponses dans les numéros du 15 août et du 1[er] septembre. V. dans le numéro du 15 septembre ma lettre au Directeur du *Mercure*.

V. également aux « Echos » du *Mercure*, 1[er] août, une lettre de M. Picard.

En ce qui concerne M. Bohn, se reporter, notamment, à ses « Mouvement scientifique » des 1[er] mai et 15 septembre.

peinture de vous-même. Des spectacles comme vous ne se rencontrent pas tous les jours ! — Continuez d'être l'homme qui voit dans les *Souvenirs Entomologiques* — écrits dans un style « très contraire au goût français » — « l'étalage de tous les lieux communs qu'ont ressassés à toute époque les ignorants » et « des idées préconçues sur la psychologie animale qui eurent cours de tout temps chez ceux qui ne l'ont jamais étudiée » ! Allons ! offrez au lecteur, qui ne s'embarrasse pas des ménagements auxquels je suis obligé, une suprême occasion de vous re-décerner le nom de cuistre...

Comme votre chef de file M. Rabaud, polémiquement défunt aujourd'hui, et non moins que cet intermittent M. Bohn — dont le lecteur peut apprécier la perspicacité, le savoir, le courage et la droiture, — vous professez en Sorbonne les sciences naturelles et moi, j'ose m'occuper de sciences naturelles sans titre universitaire. L'un et l'autre faits sont indéniables. Mais, Monsieur, la dispute n'est pas entre vous et moi. Elle est entre vous, et — depuis Darwin et Léon Dufour jusqu'aux actuels MM. E.-L. Bouvier et Marchal — tout ce qui porte un nom en zoologie, particulièrement en zoologie entomologique. Lorsque donc je vous « dénonce », ce n'est pas « contre les naturalistes » que je « requiers », mais c'est en leur faveur que je plaide. Avant vous, la haute valeur scientifique de Fabre non seulement n'a été niée par personne, mais encore tous les naturalistes l'ont exaltée. Voyons ! les imbéciles sont-ils Darwin, Léon Dufour, Milne Edwards, Lacaze-Duthiers, Emile Blanchard, Pérez, etc., etc., ou s'appellent-ils Rabaud, Bohn, Picard ? La question se pose exactement en ces termes et votre infatuation invraisemblable ne vous empêche tout de même pas de constater un isolement que j'ai tenu à mettre en pleine lumière. Vous sentez — votre chef l'a si bien senti qu'il est mort de rage — quel effet, après mes explications, produisent sur le public, aussi bien votre commune préface au recueil des œuvres de Ferton que le factum intitulé par M. Rabaud *J.-H. Fabre et la Science*. Souffrez, quant audit factum, que j'en remette le préambule sous vos yeux, puisque les organes auditifs de votre co-compilateur sont bouchés pour toujours à mes « vociférations ».

Pour tout naturaliste averti, la vogue dont jouit l'œuvre de J.-H. Fabre ne cesse point d'être une surprise. Peut être l'œuvre mérite-t-elle

quelque estime ; mais à l'analyser, même de façon sommaire, on ne trouve en elle aucun trait qui la distingue de celle de cent autres observateurs honorables dont le nom reste attaché à la description de faits intéressants, sans vue d'ensemble, comme sans relief marqué.

La surprise des naturalistes diminue en partie quand ils constatent que les admirateurs de J.-H. Fabre n'ont par eux-mêmes aucune compétence, et que leur opinion découle de la séduction exercée par la forme du style et la nature des sentiments exprimés — toutes qualités extérieures au fond même de l'œuvre.

Certes, il n'est pas indispensable de mal écrire pour exposer des données scientifiques ; mais il n'est pas indispensable non plus d'envelopper un fait menu, très menu parfois, dans un flux de mots qui semble avoir pour but de donner le change sur l'exactitude et sur la portée du fait. La sobriété est l'essentielle qualité du style scientifique ; sans impliquer la sécheresse, elle n'exclut ni la clarté ni l'élégance... Et l'homme de science, qui entend louer J.-H. Fabre pour son style, ne parvient pas à goûter les mérites littéraires d'un bavardage pédant et monotone.

Laissons cependant la jungle de Kipling, où vous joueriez mal les Bagheera, si moi je devais être assimilé aux Bandar Log, et où vous représenteriez très bien certain animal à longues oreilles. Oui, de façon naturelle... Mais pourquoi faites-vous *aussi* la bête, exprès ? Cela ne vous réussit pas mieux que le reste. Vous voulez jongler avec les gouttes de glaise et de glaire, elles vous retombent sur le nez et vous vous noyez dans votre crachat. Vous ne voulez pas avoir été douché par M. Bouvier et l'éminent naturaliste (voyez le *Mercure* du 15 septembre) vous redouche. « M. Coulon me prie de lui ouvrir les périodiques scientifiques...» écrivez-vous. — Non. Je vous ai simplement prévenu qu'en me citant ou me désignant dans l'une des revues scientifiques où vous calomniez Fabre, vous me verriez alléguer le droit de réponse. Et je n'ai pas sollicité votre « recommandation », mais j'ai mis au pied du mur votre loyauté éventuelle, ou plutôt j'ai donné à votre prudence un avertissement que je crains qu'elle retiendra.

La discussion du mérite *scientifique* de Fabre (terrain où j'ai tenu à me cantonner, car les lecteurs du *Mercure* riraient de moi si je m'avisais de défendre ce magistral écrivain lorsque vous le prenez sur le terrain littéraire) irait mieux dans une revue d'entomologie que dans le *Mercure*. Sans « machiavé-

lisme » — l'expression est bien pour votre taille — mais non pas sans rouerie, vous profitez de l'avantage. Vous m'embarrassez en produisant en trois lignes chacune, dans une revue dont les lecteurs ne sont pas entomologistes, une poignée de calomnies touchant des questions compliquées et qui descendent au cœur, outre la psychologie, de la morphologie, de l'anatomie ou l'embryologie de l'Insecte. J'ai réussi cependant, pour ce qui est de la Paralysation des proies, de l'Hypermétamorphose des Halictes, des Eumènes, du Retour au nid, à montrer de quelles grossières inexactitudes, de quelles flagrantes contre-vérités, de quelles équivoques, omissions, restrictions mentales et autres trucs polémiques, — vilains partout, mais répugnants quand il s'agit de science, — vos allégations sont tissues. Or votre manière, je la retrouve perfectionnée, obligé que vous êtes de payer d'audace, dans « l'inventaire » où vous condensez en deux pages les quatre cents pages bourrées de faits qui composent la VIII^e série des *Souvenirs*. Cette série-là, contemporaine des quatre-vingts ans du Maître, n'est sans doute pas son plus étonnant. A 80 ans Fabre n'innove plus toujours et ne creuse plus aussi profond ; souvent il complète et il effleure, mais c'est toujours avec une originalité souveraine, qu'il s'agisse de la Bruche, des Cétoines, des Halictes, des Pucerons du térébinthe, des Sarcophages, des Epeires, de la Volucelle, etc. « Articles de vulgarisation parsemés de lamentables erreurs! » — vous écriez-vous. Vous commencez par la Bruche et finissez par la Volucelle. Voyons un peu.

Il vous faut d'abord, en ce qui concerne la Bruche, inventer cette abracadabrante maboulerie :

> Les Bruches sont *très spécifiques* ; or *Fabre* croit que la bruche des pois peut attaquer les fèves, les gesses et les vesces, confondant ainsi quatre espèces que le jeune débutant collectionneur sait distinguer : les *Laria pisorum*, des pois, *rufimana*, des fèves, *tristis*, des gesses, et *rufipes*, des vesces...

Dans l'hypothèse, Monsieur, où vous seriez de bonne foi, vous donnez une preuve d'inintelligence à décourager les épithètes. Mais tout est possible avec vous et il se peut que vous n'ayez pas compris que tantôt Fabre a en vue la Bruche du pois, en tant que l'une des environ quatre-vingts espèces de bruches vivant en France et que, tantôt, il s'occupe de la Bruche en tant que repré-

sentant général du genre. —J'ajoute qu'il n'est pas vrai que les Bruches soient « très spécifiques » ; peu de Coléoptères le sont moins. Mais inintelligence et ignorance ou bien malveillance, votre allégation attaque l'auteur des *Souvenirs* à l'endroit que vous savez le plus sensible ; elle veut fortifier la pernicieuse légende des mépris et ignorance où le grand savant aurait tenu la nomenclature. Je vous rappelle, Monsieur, que je suis prêt à montrer, non pas aux lecteurs du *Mercure*, mais à ceux du *Bulletin de la Société Entomologique* et de *la Feuille des Naturalistes*, revues où vous sévissez, la fausseté par trop excessive de cette légende, tant alimentée par M. Rabaud et vous depuis que le farouche L. Bedel a rendu son âme au dieu des Coléoptères du bassin de la Seine, adoré par lui en quatre tomes !

Quant à Galien Mingaud, que vous faites intervenir contre Fabre, il vous faut, Monsieur, ce que l'on appelle un fier aplomb ! ! Mingaud, de son vivant conservateur du Museum de Nîmes, ma ville natale, que j'ai bien connu, admirait l'auteur des *Souvenirs*, grandement. Je possède les deux mémoires qu'il a consacrés à la Bruche du haricot : l'un en 1899, l'autre en 1901 ; celui-ci avec la collaboration de mon ami Gaston Darboux, alors maître de conférences à la Faculté des Sciences de Lyon. Sauf un point sur lequel nous nous expliquerons, vous savez où, quand vous voudrez, les deux mémoires sont en parfait accord avec l'admirable chapitre des *Souvenirs* que vous incriminez. Dans le second mémoire, Darboux et Mingaud parlent de Fabre, avec la déférence qu'ils étaient heureux d'avoir à lui témoigner. Ici encore, je suis à votre disposition si vous avez une once de loyauté... et quelques kilogrammes d'imprudence.

Sur la Volucelle, je puis aussi vous servir. Vous opposez Künckel à Fabre et vous nommez « immortel » le mémoire de Künckel intitulé *Recherches sur l'organisation et le développement des Volucelles*. Immortel ! est beaucoup dire ; mais j'ai moi-même, ici même, voici quinze ans, parlé de ce bel ouvrage de façon fort élogieuse et vous trouverez le passage reproduit page 56 du *Génie de J.-H Fabre*. L'Ermite de Sérignan le connaissait bien, et s'il n'en a point parlé, c'est uniquement pour ne pas lui faire un grave reproche. Car la partie consacrée par Künckel aux mœurs de la Volucelle — partie très brève, beaucoup trop brève par rapport à la partie historique et à la partie anatomique —

contient une grave erreur, commise par Künckel après tout le monde. Künckel, en bon darwinien, a pensé que si le Diptère parasite des nids de guêpe qu'est la Volucelle peut pénétrer dans les guêpiers, c'est parce que « cette mouche au corps annelé de noir et de jaune a revêtu les teintes des Frelons et des Guêpes *pour mieux les tromper* ». Fabre, au contraire, après une démonstration irrésistible, concluera :

... Alors, quelle nécessité pour la Volucelle de se déguiser en Guêpe ? Gris ou bariolé, tout diptère est admis dans le terrier, du moment qu'il est utile à la communauté. Le mimétisme de la Volucelle, l'un des plus concluants, dit-on, est en somme une puérilité. L'observation patiente, en continuel tête à tête avec les faits, n'en veut pas ; elle l'abandonne aux naturalistes de cabinet, trop enclins à voir le monde des bêtes à travers l'illusion des théories.

En psychologie animale, Künckel — remarquable anatomiste et dont l'ouvrage est d'abord et surtout un ouvrage d'anatomie — peut passer pour un naturaliste de cabinet et, en tout cas, par rapport à Fabre. En ne le citant pas, dans un chapitre qui est un chapitre de première main et qui traite la Volucelle, sous un angle où Künckel ne s'est placé que subsidiairement, Fabre a obéi au précepte exprimé par lui à propos de Darwin et du darwinisme : « Je fais hardiment la guerre aux idées que je crois fausses ; mais Dieu me garde de la faire jamais à ceux qui les soutiennent » (*Souv.*, II^e^ série, p. 168 de l'édit. définit. illustrée). Il n'a pas plus voulu citer Künckel qu'il n'a cité, dans des cas analogues, Romanes, Dubbock, Pérez, Herzen, Edmond Perrier ou Ferton et *tutti quanti*. Voilà, Monsieur, la façon dont vous êtes capable d'apprécier celui que nous continuerons d'appeler un *parangon de probité et de délicatesse* ! ! Pour revenir à Künckel, c'est encore un de ces incompétents auxquels s'oppose le beau trio de « naturalistes avertis » que vous composez vous, ce terrible (avant qu'il fût mort !) M. Rabaud et ce pacifique M. Bohn ! Comme son maître Blanchard (auquel le mémoire sur les Volucelles est dédié), Künckel admirera Fabre sans restriction sur le terrain scientifique. Son édition française de Brehm, *Les Insectes*, lui fait une grande place qui aurait été plus grande si huit, sur dix séries des *Souvenirs*, n'avaient pas été encore à paraître quand cette édition de Brehm a paru. Allez voir notamment, Monsieur, sur quel ton (t. I, p. 256 et 262) Künckel parle de ces travaux de

Fabre sur l'hypermétamorphose que vous avez si ardemment voulu, avec M. Rabaud, faire passer pour un plagiat de Newport !

Enfin, vous me renvoyez à la *Gazette des Tribunaux*. Certes, un réquisitoire contre votre co-auteur et vous n'y serait pas déplacé ; et si j'étais l'un des héritiers ou des ayants-droit de l'Homère des Insectes, je ne manquerais pas de vous poursuivre en justice. Votre préface au recueil de Ch. Ferton, la réclame à cet ouvrage, — réclame à laquelle l'éditeur des *Souvenirs* a dû mettre le hola (vous savez assez ce dont il s'agit— le *J.-H. Fabre et la Science*, l'annonce bruyante qui, dans la *Feuille des Naturalistes*, revue que M. Rabaud dirige, est faite, chaque numéro, à ce factum, les passages de vos notes au *Mercure*, où vous traitez ce grand homme, et cet homme vraiment saint, en fourbe et en brocanteur scientifique : tout cela ressortit, je crois, à la diffamation, à la concurrence déloyale ou au quasi-délit que réprime l'article 1382 du Code civil. Il se pourrait, au demeurant, que je perdisse mon procès, — mais vous y gagneriez certainement abondante provision de honte.

MARCEL COULON.

## *NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE*

**Troisième festival de musique de chambre donné, à Venise, par la société internationale pour la musique contemporaine.** — La société internationale pour la musique contemporaine est en train de prendre une place de plus en plus grande dans notre vie artistique. Deux fois déjà elle avait convié le public à des réunions estivales à Salzbourg. Choisir cette année la ville adorable du silence comme cadre à des concerts de musique ultra-moderne pouvait paraître de prime abord assez dangereux pour celle-ci. De fait, Venise s'est révélée un milieu incomparable pour le « meeting » qui vient de s'y tenir du 2 au 8 septembre. Le pur style XVIII^e^ siècle vénitien du théâtre *La Fenice* créait une ambiance charmante aux concerts. Et dans la journée, chacun trouvait à se divertir suivant ses goûts. C'est ainsi que l'on pouvait voir, au Lido, Schönberg, Egon Wellesz, Richard Strauss encore, se livrer quasi nus aux flots jadis très amers de l'Adriatique ; Strawinsky flâner aux

boutiques de la Merceria ; Prunières disserter savamment sur quelque détail d'architecture ; et surtout tout le monde se retrouver chez Florian pour y déguster les fameux « gelati ». A prendre parfois les allures de quelque « Rotonde », ce café ne joua pas moins un rôle des plus utiles, car les relations de musiciens à musiciens qui se nouèrent autour de ses tables ne sont pas parmi les résultats les moins utiles et féconds du festival.

A vrai dire, les menus musicaux servis chaque soir furent parfois bien copieux et compacts. En 5 concerts, 29 plats d'origine et de mains diverses nous furent servis. Si le critique de profession, déjà fortement mithridatisé, n'eut pas trop à en souffrir, le gros public ne fut pas sans présenter parfois les symptômes de quelque début d'indigestion. Pourtant, même des œuvres qui semblèrent dépourvues de tout intérêt, avaient en un certain sens leur réelle utilité.

Je ne parvins pas à découvrir le moindre sens à la sonate pour piano, interminable et chaotique, de l'Allemand Schnabel ; mais le néo-scriabinisme de celle du Russe Feinberg, malgré son vide et ses prétentions, était un échantillon utile de l'influence exclusive qu'a exercée depuis dix ans en Russie le maître admirable de Moscou, et sur quoi nous ne sommes pas assez documentés en Occident. Constater les faiblesses extrêmes des épigones de certaines personnalités importantes, quoique ne nous étant pas parfaitement familières, devrait bien nous aider à voir mieux la médiocrité d'œuvres plus proches de nous, et où souvent nous nous laissons aller à applaudir non pas tant l'expresse réalisation qu'une tendance que nous sommes naturellement prêts à épouser.

Les œuvres les plus saillantes du festival furent la sérénade de Schönberg, la sonate pour piano de Strawinsky, le concerto pour piano et orchestre de chambre de Paul Hindemith. Ce dernier musicien, originaire de Francfort, avait été révélé cet hiver au public parisien par un concert de la *Revue musicale*. Je ne crois pas ce concerto d'une venue aussi belle que certains des quatuors à cordes du même auteur ; mais il y règne toujours cette terrible âpreté, cette force parfois brutale, cette vie tourmentée et impétueuse à laquelle, personnellement, je ne puis guère résister. Ici, Hindemith paraît avoir voulu se dégager du romantisme, de l'expressionnisme qui lui est naturel, avoir voulu chercher à

s'élever vers une sorte de logique sonore. Je ne puis dire que cela me paraisse lui avoir réussi. J'ai bien l'impression que ce n'est *qu'à travers* le flux et le reflux des sentiments humains que ce compositeur pourra s'élever vers une région plus pure et plus sereine, et non point par un effort d'abstraction intellectuelle. C'est aussi par une tendance vers une pure construction musicale que se caractérise la sérénade de Schönberg. Et le résultat n'en paraît pas meilleur que chez Hindemith. On est prodigieusement intéressé par la valeur unique du contrepoint, le dosage incomparable des sonorités de l'orchestre de chambre ; mais quelle sécheresse se dégage de cette œuvre ! et comme, lorsqu'elle cherche à être gracieuse, son sourire devient terriblement grimaçant ! Où est l'extraordinaire matière sonore de certaines des cinq pièces d'orchestre ; ou bien la profonde ferveur du finale du quatuor avec chant ?

Si la « pureté » de la musique paraît assez artificiellement cherchée par certains compositeurs de l'Europe centrale, c'est devenu une banalité de constater que c'est de soi-même que vers elle tend tout l'effort d'un Strawinsky. Au premier abord, cette nouvelle sonate paraît assez déconcertante. Pas un instant on n'y sent la présence d'un auteur. C'est une musique sans « moi ». On a beaucoup reproché à Strawinsky, depuis l'*octuor*, l'emploi unique de thèmes imités de la musique du XVIIIe siècle. Je pense que cela lui était indispensable pour parvenir à une semblable dépersonnalisation. Mais jusqu'à ses toutes dernières œuvres, dans sa musique dramatique ou vocale, Strawinsky, tout en s'effaçant, laissait parler directement les « choses » dont il avait à traiter. Ansermet et Boris de Schlœzer l'ont déjà maintes fois fort bien indiqué. Dans la *Sonate*, il n'y a plus rien en dehors de la forme elle-même. Celle-ci devient presque une sorte de « chose ». En quelque sorte, elle s'objective en se réfléchissant. Et par là l'art d'un Strawinsky pourrait s'apparenter à une sorte d'Hégélianisme assez proche, par exemple, de celui d'un Valéry.

On parle beaucoup des « choses » dans l'esthétique musicale d'aujourd'hui. Et je crois que l'on pourrait sans trop de dommages transposer musicalement la classification que fait Thomas d'Aquin des Universaux ; dire qu'il existe une musique *in re*, dans les choses, celle qu'essayent de dégager la plupart des néo-classiques d'aujourd'hui ; une musique *post rem*, c'est-à-dire

uniquement dans l'esprit humain, purement subjective ; et aussi une musique *ante rem*, dont l'origine serait dans l'esprit divin. De celle-ci nous n'eûmes guère d'écho au festival. La seule œuvre religieuse qui y figurait, une mélodie du Tchèque Vicpalek, quoique noble et émouvante, ne dépassait pas la sphère de l'aspiration subjective. Pour saisir quelques fragments d'une musique purement spirituelle, il me fallut aller chez les moines du couvent arménien, au milieu de la lagune, entendre une magnifique messe chantée en leur antique plain-chant, et ce fut, en marge du congrès, une impression inoubliable.

Je ne sais trop si, sauf exception, un musicien français pourrait répudier entièrement tout subjectivisme. Je crois que c'est par là que l'on pourrait expliquer le demi-échec de Ravel avec *Tzigane*. Il a voulu y traiter uniquement formellement des motifs qui lui étaient étrangers, et cela pour une artiste déterminée, l'admirable violoniste Jelly d'Aranyi. Un ouvrage ainsi de circonstance, probablement Strawinsky l'aurait-il réussi ? Il manqua à Ravel le déclanchement profond de sa sensibilité pour que son œuvre égalât ses sœurs aînées.

Souvent l'Euterpe française fait, au milieu de ses consœurs d'apparence plus costaude, l'effet d'une aimable femme du monde, jolie et distinguée. On la sent parfois un peu fragile et apprêtée. Mais combien elle sait garder de grâce et de séduction ! Malgré l'intensité dramatique et son premier mouvement, je préfère d'autres œuvres d'Honegger à sa sonate pour violoncelle et piano, où se voient quelques traces de facilité. Mais les *Joueurs de Flûte*, surtout *Krishna* et *M. La Péjaudie* (il était bien amusant d'évoquer à Venise un personnage du demi-vénitien qu'est H. de Régnier !) sont du très bon Roussel. De même les *2 mouvements* d'Ibert pour instruments à vent sont bien séduisants et spirituels ! Un hommage fut également rendu à la mémoire de Gabriel Fauré, grâce à la grande artiste qu'est M^me^ Croiza, qui voulut bien chanter l'*Horizon chimérique*.

Une œuvre qui, d'une certaine manière, s'apparente à certaines tendances françaises est la *Sonate* de l'Italien Rieti (pour piano et trois instruments à vent). Ce musicien (dont j'espère que nous applaudirons bientôt un ballet) est un véritable pince-sans-rire. Il sait nous faire avaler avec un imperturbable sérieux les plus cocasses bouffonneries. Mario Labroca avait été, aux

côtés de Casella, l'un des excellents organisateurs, l'un des animateurs du festival. On applaudit justement de lui un *quatuor* à cordes d'un néo-classicisme harmonieux et discret; il sait allier, chose, hélas ! trop rare, le dépouillement et la grâce. F. Malipiero pratiquait jusqu'ici un style dont la fragmentation extrême ne laissait pas de gâter, à mon sens, ses dons extraordinaires de coloriste. La longue œuvre vocale qu'il nous a donnée: *Le stagioni italiche*, en plus d'émouvants accents dramatiques, révèle un bel effort de construction mélodique. On pourrait la comparer parfois à certaines cantates de la renaissance italienne, comme par exemple celle de Benedetto Marcello, que A. Casella dirigea dans un magnifique concert de musique ancienne donné dans la grande salle du Palais des Doges, où les fresques de Tintoret reprirent pour un instant une vie singulière.

D'un certain point de vue, la plus grande nouveauté du festival fut une œuvre d'un Américain, Louis Gruenberg, intitulée le *Daniel Jazz*, pour voix et orchestre de chambre. C'est l'histoire racontée d'une façon mi-plaisante mi-grave, de Daniel dans la fosse aux lions. Il y a là un étonnant mélange d'humour et de religiosité: Souvent l'on pense à l'extraordinaire prône de Charlot dans le film : *Le Pèlerin*. Puis tout d'un coup surgissent des pages d'une intense poésie biblique. Malgré quelques wagnérismes de plume, cela est essentiellement américain. Les rythme de jazz-band n'ont jamais été à ma connaissance employés d'une façon aussi endiablée ni aussi musicale. Ayant été, je crois bien, le premier à parler du *Daniel Jazz* et de son auteur dans la presse musicale européenne, c'est avec une joie réelle que je vois Louis Gruenberg s'inscrire parmi les noms importants de la musique actuelle.

La Pologne était représentée par un quatuor de Szymanowsky, assez ému, d'un beau contrepoint (malgré également quelques wagnérismes), d'une construction plus solide que d'autres œuvres du même auteur (regrettons en passant que l'on n'inscrive pas parfois aussi des ouvrages de A. Tansman, comme exemple de musique spécifiquement polonaise). Le magnifique violoncelliste qu'est Cassado représentait à lui tout seul l'Espagne avec une sonate pour violoncelle de sa composition, hélas! bien médiocre. Il est dommage que le Brésilien Villa-Lobos n'ait figuré qu'avec *4 épigrammes*, qui donnaient une bien faible idée de son art cu-

rieux et puissant. De l'école anglaise nous avons entendu *3 rondels* de Vaughan Williams, au charme aimablement préraphaélite. Je ne puis que citer les noms aux mérites divers des Allemands Schülhoff, Butting, Eisler (celui-ci auteur d'un duo pour violon et violoncelle, fort bien écrit, mais très schonbergien), des Autrichiens Grosz et Korngold, du Hongrois, Szekely, des Américains Eicheim et Ruggles. Pour finir, je voudrais dire le plaisir général qu'a fait un quatuor du noble doyen de l'école tchèque, Léos Janacek. Malgré quelque académisme, l'auteur de tant d'opéras de grande valeur (dont le *Petit renard* tout récemment créé à Prague) écrit une musique plus remplie de jeunesse et de verdeur que nombre de compositeurs cotés comme « jeunes ».

Malgré quelques erreurs ou lacunes, probablement inévitables, la S. I. M. C. peut être fière de sa réussite. Espérons que l'an prochain, à Zurich, elle saura nous présenter encore un tableau vivant et varié du dernier état de la musique.

RAYMOND PETIT.

## *CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE*

Ernest Seillière : *Alexandre Vinet, historien de la pensée française, suivi d'un appendice sur Henri-Frédéric Amiel*, Paris, Payot. — Constant Bourquin : *Julien Benda ou le point de vue de Sirius*, avec une introduction de M. Jules de Gaultier, Paris, Editions du Siècle. — Georges Batault : *Le Problème Juif*, Paris, Plon ; *Sibyl*, roman ; Paris, Flammarion. — Ernest Gagliardi, professeur à l'Université de Zurich : *Histoire de la Suisse*, édition française par Auguste Reymond, Lausanne, Payot, 2 vol. — Mémento.

Pour avoir un jour parlé de Rousseau (pas le douanier, l'autre, le contrebandier) avec une légèreté évidemment coupable, l'auteur de cette chronique se vit traiter de « petit badin » par son excellent confrère Pierre-Paul Plan. Sa mortification et son remords lui ont dicté le serment d'être désormais sérieux.

Il ose croire qu'un repentir sincère lui vaudra le pardon du Dieu des bonnes gens. Déjà le Ciel, afin de le fortifier dans son propos, offre à ses méditations toute une série de travaux graves. Ne serait-ce point le signe avant-coureur de la grâce ?

Ces ouvrages de poids se rapportent principalement à la philosophie et à l'histoire, antidotes actifs de tout « badinage » malséant.

Parmi eux, la civilité m'engage à saluer avant tout autre le dernier livre d'un auteur qui n'est pas de chez nous, mais qui

nous fait l'honneur d'étudier très sympathiquement un de nos plus grands hommes, **Alexandre Vinet, historien de la pensée française**.

A cause sans doute des préoccupations qui dominent toute sa longue carrière de critique et de philosophe, M. Ernest Seillière aborde l'œuvre de Vinet dans un esprit assez différent de celui auquel obéissent d'ordinaire, en Suisse romande, les commentateurs — adversaires aussi bien que panégyristes — du penseur vaudois. Pour lui, Vinet, « chrétien sans spécification particulière, et tel que le pouvait faire la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », est avant tout « un interprète du mysticisme chrétien fondamental », appliqué à « réfuter le mysticisme naturiste, tout en l'excusant sur certains points, précisément parce que cette thèse est un mysticisme également ».

Cette proposition, l'auteur la défend, avec la claire et ferme méthode qui est la sienne, en définissant d'abord le christianisme de Vinet, puis en examinant son attitude en face des écrivains français, de Pascal à George Sand, qu'il a, semble-t-il, jugés en moraliste plutôt que « situés » en impartial historien des idées. Un bref appendice, une sorte de contre-épreuve, vérifie la position prise par Amiel en face des mêmes problèmes qui angoissèrent son devancier.

Si l'on me demandait, sur tout cela, une opinion personnelle, je répondrais : « L'utilité et l'importance sociales de la vaste enquête que poursuit M. Seillière sur l'histoire du romantisme ne peuvent pas être contestées. Que ce bon magistrat ait jugé utile de citer à sa barre Amiel et surtout Vinet, je le comprends fort bien. Qu'il ait obtenu de ces deux témoins des dépositions intéressantes et à plus d'un égard nouvelles, je l'admets volontiers. Mais je dois avouer que l'intérêt du témoignage demeure pour moi limité par un fait auquel le talent de M. Seillière ne saurait rien changer : Vinet appartient comme Amiel à une famille d'esprits où je ne me connais ni parents ni amis, et je me sens incapable d'écouter sur le chapitre de la morale des gens dont les idées, en art et en politique, me semblent si souvent absurdes ou odieuses. Je conçois que l'on hésite entre Noé et Deucalion, entre Thomas d'Aquin et Spinoza, entre Rome et Genève, entre Maurras et Lénine. Néanmoins, s'il faut s'arrêter quelque part sur les voies enchevêtrées qui mènent à ces divers points de l'espace

philosophique, ce n'est ni l'aérodrome Vinet ni le relais Amiel que je choisirais comme lieu d'atterrissage ».

J'éprouve plus d'attrait pour la conception « spectaculaire » de M. Jules de Gaultier, par qui le jeune philosophe neuchâtelois Constant Bourquin a eu l'heureuse fortune de faire préfacer un remarquable essai sur **Julien Benda ou le point de vue de Sirius**. Personne encore n'avait songé, je crois, à rapprocher si délibérément l'inventeur du *Bovarysme* et l'auteur de *Belphégor*. Leurs liens, dont M. de Gaultier, dans son introduction, reconnaît l'existence, M. Bourquin les souligne en observant que le premier « a construit la théorie philosophique d'un point de vue que M. Benda avait spontanément adopté ». La remarque paraît juste. Dans la suite, bien que M. Bourquin prétende, lui aussi, considérer le monde comme volonté de représentation et se cantonner, en face des phénomènes, dans le rôle d'un spectateur attentif, on serait tenté parfois de le chicaner sur certains de ses enthousiasmes qui, mesurés à leur objet, semblent le dépasser de plusieurs longueurs. Son livre, sorte de Baedeker intellectuel, n'en reste pas moins un guide précis et sûr. Il y trace un portrait ressemblant de ce curieux aristocrate de l'intelligence qui s'appelle Julien Benda.

On ne méconnait l'intérêt ni de la réaction anti bergsonienne dont cet écrivain a pris la tête ni des jugements qu'il a portés sur l'esthétique de la société contemporaine. Il faut donc savoir gré à M. Bourquin de nous donner à ce sujet des analyses consciencieuses, substantielles et subtiles.

Par une pente assez naturelle, le nom de M. Benda nous amène au **Problème Juif.** Sous ce titre, M. Georges Batault, citoyen de Genève, a écrit, voici quelques années, un ouvrage impressionnant. Il est curieux de constater à ce propos que l'antisémitisme, inconnu autrefois en Suisse romande, y pousse aujourd'hui des racines et y possède des organes, comme le *Pilori* du satiriste genevois Georges Oltramare et la *Nouvelle Revue Romande*, rédigée à Lausanne par quelques disciples de saint Thomas, de saint Charles Maurras et de saint Jacques Maritain. Pour d'autres raisons que les leurs, M. Batault se déclare comme eux l'adversaire d'Israël.

La force du livre, où sa position d'historien-philosophe se trouve définie avec toute la netteté désirable, réside essentielle-

ment dans le fait que l'auteur n'obéit ni à des préjugés de race ni à des préoccupations d'ordre religieux. C'est en étudiant les origines et les destinées de la civilisation grecque — considérée par lui comme la seule civilisation complète — que M. Batault a été conduit à s'occuper du judaïsme. Cette circonstance explique comment il a pu en instruire, sans haine mais sans ménagements, le procès historique. Elle confère à son verdict, dont la sévérité s'affirme rigoureusement logique, une particulière valeur.

Il était bon de le rappeler avant d'en venir à l'œuvre nouvelle où l'auteur développe sous forme de roman certaines idées qui lui sont chères. **Sibyl**, nos lecteurs s'en souviennent, est une brève histoire dont le contenu narratif se peut résumer en quelques lignes. Aux environs de Naples, un voyageur lettré, qui ressemble par plus d'un trait à M. Georges Batault, rencontre une Américaine, jeune et jolie, mais affligée d'un oncle fort ennuyeux, le révérend Knox Wilson, ministre du culte protestant. Il s'éprend d'elle et s'efforce de la soumettre à son désir en même temps que de la gagner à sa vue païenne du monde. L'idéologie de la puritaine fléchit peu à peu devant celle du séducteur, mais, à l'instant même où Sibyl va succomber, un dernier scrupule paralyse sa chair et met en fuite l'amant insatisfait.

Le danger du genre, c'est que l'appareil romanesque nuise à la vertu démonstrative de la doctrine et que, d'autre part, l'érudition et la philosophie, distribuées en tranches trop copieuses, alourdissent la marche du récit.

Le premier roman de M. Batault n'échappe pas entièrement à ce double risque. Il convient toutefois de réserver son jugement : le conte n'est pas achevé, le plaidoyer non plus. Sans doute retrouverons-nous bientôt Sibyl dans ce *Colloque avec Pan* qui doit faire suite à l'aventure campanienne. C'est alors seulement que l'écrivain nous livrera toute sa pensée. Dès aujourd'hui, il est visible que le roman lui apparaît non comme une fin, mais comme un moyen, un véhicule commode pour accroître le rayon d'action des idées. Les thèses qu'il défend à grand renfort de textes anciens sont peut-être d'inégale valeur. Reconnaissons qu'elles s'accordent parfaitement avec celles du *Problème juif* et que M. Batault n'a pas tort de voir dans le puritanisme un redoutable allié de la loi mosaïque. Pour le reste, attendons.

§

La plupart des grands ouvrages consacrés à l'histoire générale de la Suisse ont vu le jour dans la partie alémanique du pays. On compte parmi les plus estimés les *Origines de la Confédération* de M. Oechsli, et l'*Histoire*, de J. Dierauer, qui s'arrête à l'année 1848, date à laquelle l'ancienne ligue des cantons helvétiques adopte un nouvel équilibre et se transforme en un état fédératif.

M. Auguste Reymond, qui avait déjà mené à chef la tâche de mettre à la portée des lecteurs français les six volumes de Dierauer, leur donne cette année l'**Histoire de la Suisse**, condensée en deux tomes, par M. Ernest Gagliardi, professeur à l'Université de Zurich. Sa traduction présente dans une certaine mesure l'intérêt de la nouveauté, car elle tient compte des remaniements apportés par l'auteur à son manuscrit depuis l'édition originale. C'est ainsi qu'elle contient, sur la seconde moitié du XIXe siècle, d'importants développements, encore inédits en allemand. La version française de M. Reymond répond donc exactement aux vues actuelles de l'historien.

Rien n'est plus malaisé que d'expliquer l'évolution de cet amalgame de petits peuples qui a fini par constituer la Suisse moderne. Aux étrangers que pourrait tenter l'entreprise manquera presque toujours la compréhension intime des tendances particularistes demeurées si vivaces dans nos vingt-deux républiques. Les écrivains indigènes, en revanche, sont exposés à déformer, par instinct de race, par zèle religieux, par esprit de parti ou par un excès de ferveur cantonaliste, les événements qu'ils ont à raconter. M. Gagliardi, dont il faut louer le souci de pondération et de justice, tombe parfois dans ce travers. Ainsi, tout en rendant un hommage mérité à la merveilleuse connaissance des hommes et des choses de Suisse dont fit preuve Bonaparte, premier consul, à l'époque de l' « acte de médiation », le professeur de Zurich lui reproche d'avoir exigé l'indépendance du pays de Vaud et du Tessin et repoussé « brutalement » les vieux contraires des Bernois et des Uranais. Voilà une appréciation à laquelle on aurait de la peine à rallier les Vaudois et les Tessinois d'aujourd'hui !

Mais ne nous attardons pas aux détails. L'idée fondamentale de M. Gagliardi paraît être que, jusqu'à l'invasion française de 1798 et à la chute des régimes oligarchiques, la politique exté-

rieure des Confédérés fut, le plus souvent, dirigée par des influences étrangères, tandis que le XIXe siècle ouvre une ère de reconstruction, durant laquelle la Suisse se libère peu à peu de l'emprise, en même temps qu'elle perfectionne son organisation interne. Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer les objections que l'on pourrait faire à cette manière d'opposer l'ancienne Suisse à la nouvelle. Dans l'ensemble, elle reste exacte. M. Gagliardi l'exprime avec ampleur et donne le sentiment qu'il domine son sujet : jamais on ne le voit plier sous le poids des documents ou s'égarer dans le dédale des menus faits. On souhaiterait seulement que son interprète, M. Reymond, n'ait pas poussé d'honorables scrupules de fidélité jusqu'à l'emploi d'une syntaxe souvent trop germanique.

MÉMENTO. — 1. Un début. — J'ai lu avec plaisir deux légères plaquettes d'un jeune critique, M. Charles Fournet, qui est aussi un poète fort bien doué, d'inspiration lamartinienne et catholique. Ce sont : *L'évolution amoureuse de Lamartine* (Genève, Mongenet) et *La poésie d'André Lafon* (Imprimerie du *Courrier de Genève*).

2. Les revues. — Après un roman de M. Pierre Girard, *Lord Algernon*, dont il y aura lieu de reparler, la *Semaine littéraire* de Genève vient de publier un curieux essai de M. Albert Rheinwald : *Les rythmes de l'évolution créatrice*. — La *Bibliothèque universelle et revue de Genève* donne, dans son numéro de juillet, un inédit de Marcel Proust : *Séjour à Venise* et quelques jolies pages de M. Emmanuel Buenzod : *Printemps fané*.

RENÉ DE WECK.

## *LETTRES ALLEMANDES*

Le problème européen : Germanisme, Christianisme et Humanisme. — Ernst Troeltsch : *L'historisme. Par quel principe le surmonter ?* (« Der Historismus und seine Ueberwindung »), Pan Verlag, Berlin, 1924. — *L'Esprit allemand et l'Europe occidentale* (« Deutscher Geist und Westeuropa »), Mohr, Tubingen, 1925. — Ernst Robert Curtius : *Civilisation et Germanisme*, dans *der neue Merkur*, 8-IV-1925.

Les livres d'Ernst Troeltsch (mort à Berlin le 1er février 192?) nous apportent une des expressions les plus récentes de la pensée protestante allemande. Ils ont éveillé des échos bien au delà d'un milieu plus ou moins fermé de théologiens et de savants. Des écrivains, des critiques, des journalistes s'en sont emparés ; ils y ont puisé des formules qu'on retrouve un peu partout dans les controverses de l'heure présente sur l'esprit de l'Allemagne et son

avenir dans le monde. A tout le moins cette œuvre puissante, dont la publication en partie posthume vient seulement de s'achever, s'impose aujourd'hui à la méditation de quiconque s'intéresse aux grands problèmes que soulève l'histoire de la civilisation européenne.

C'est surtout comme historien du christianisme que Troeltsch s'était fait un nom avant la guerre. Il avait inauguré une méthode appelée à renouveler profondément les études religieuses. Partant de ce principe que toute communauté religieuse tend spontanément à faire prévaloir un certain type d'organisation sociale, Troeltsch avait mis résolument au second plan le contenu psychologique et doctrinal de la foi pour s'attacher exclusivement à la fonction sociale du groupe religieux. Dans son grand ouvrage fondamental, intitulé **les Doctrines sociales des églises et des groupes chrétiens**, il avait exploré au fil de cette méthode l'histoire du christianisme à travers toutes ses manifestations, depuis les origines jusqu'à nos jours, et il avait été conduit à distinguer trois types sociologiques dominants — le type ecclésiastique, le type sectaire et le type mystique — qui sont comme les trois solutions différentes apportées au problème de l'organisation religieuse, solutions plus ou moins antagonistes, mais dont chacune exprime un des aspects essentiels de l'idée chrétienne au cours des siècles. Méthode séduisante et dangereuse, puisqu'au lieu de confiner le fait religieux dans la transcendance immuable du dogme, elle le jetait résolument dans la relativité mouvante du devenir historique et aussi au milieu de tous les compromis que lui imposait un milieu étranger, social, politique ou culturel, auquel il lui fallait, tant bien que mal, s'adapter (1).

Si pour l'historien le spectacle de cette relativité mouvante et de ces adaptations variées comporte une satisfaction scientifique d'un ordre très délicat, peut-être n'en est-il pas tout à fait de même pour le croyant, l'éducateur ou l'homme d'action, lesquels ont besoin de solutions fermes et de normes précises. L'« histo-

(1) On trouvera dans l'étude de M. Vermeil sur *la Pensée religieuse de Troeltsch* (Etudes d'histoire et de philosophie religieuses publiées par la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, 1922) un exposé condensé des idées de Troeltsch sur le christianisme et ses multiples manifestations, en particulier sur la grande opposition entre luthérianisme et calvinisme au point de vue politique.

risme » peut-il tirer de son propre principe de pareilles solutions et établir de pareilles normes ? Ou bien faut-il faire appel à un autre principe pour le « surmonter » ? Problème troublant autour duquel s'est comme repliée la pensée de Troeltsch au cours des dernières années de sa vie, en particulier au cours de ces années critiques que furent les années de la Grande Guerre. Dans cette civilisation européenne qu'on voyait livrée à toutes les puissances antichrétiennes de guerre, d'impérialisme, de conquête ou de destruction, quelle pouvait bien encore être la position du christianisme ? Quelle sera en particulier son attitude vis-à-vis des questions de race ou de nationalité, de politique ou de culture ? En une foule d'articles ou de discours, Troeltsch a examiné une à une toutes ces questions sous leurs multiples aspects, et c'est toute cette activité un peu dispersée, d'un caractère plutôt journalistique, qui vient d'être rassemblée et présentée au grand public dans deux ouvrages posthumes, dont l'un s'intitule : **L'historisme. Par quel principe le surmonter**, et l'autre : **L'Esprit allemand et l'Europe occidentale**.

Le premier de ces deux livres s'attaque surtout au problème religieux. Y a-t-il un « Absolu » dans l'ordre religieux, qu'on puisse élever au-dessus du mouvement de l'histoire et de sa relativité ? Le christianisme peut-il prétendre à être cette norme religieuse, unique et invariable ? — Mais d'abord il n'y a pas « un » christianisme, puisqu'il est lui-même multiple et divers, historiquement différencié. Aucune Eglise isolée, pas même toutes les Eglises réunies, ne réalisent complètement l'idée chrétienne, — c'est ce qui résultait déjà du grand ouvrage fondamental de Troeltsch sur les doctrines sociales des Eglises et des groupes chrétiens. Et voici maintenant que même cette « Idée » chrétienne, ainsi surélevée au-dessus de tous ses manifestations historiques, à son tour se trouve « relativisée ». Car elle s'est, dès l'origine, amalgamée à un ensemble d'idées spécifiquement « européennes » (idées de Personnalité humaine, de Droit divin, de Progrès, etc.), qui font d'elle la religion des peuples d'Occident ou, plus exactement, des « races » européennes. Mais à côté d'elle existent d'autres religions à tendance spiritualiste et universaliste (bouddhisme, judaïsme, islamisme, etc.), où la vie religieuse de l'humanité s'est adaptée à d'autres conditions « raciales » non moins essentielles. « Les grandes religions, lisons-nous, semblent se

présenter comme des solidifications de la spiritualité inhérente aux grandes races humaines, de même qu'à leur tour ces races sont les solidifications d'un certain type biologique et anthropologique ». Le christianisme présente une de ces solidifications particulières, une de ces manifestations possibles de la vie divine dans l'humanité, mais non l'unique ni l'exclusive. A l'idée d'un « monisme » religieux il faut donc résolument substituer celle d'un « pluralisme » religieux, — ce qui d'ailleurs n'exclut nullement la possibilité d'un rapprochement progressif de ces révélations multiples convergeant vers un but commun, encore lointain et inconnu.

Plus intéressant que ce problème religieux nous paraît le problème culturel de l'*européanisme* que soulève plus particulièrement le second livre (*L'Esprit allemand et l'Europe occidentale*), où nous voyons s'affronter deux conceptions radicalement différentes de la civilisation européenne : le Germanisme et l'Humanisme.

Ici encore l'historisme, mode de pensée essentiellement germanique, a frayé la voie. Car c'est lui qui a donné naissance à toute une idéologie « raciale » et « raciste », que la guerre a singulièrement précisée ( « nous sommes autres que les autres ! ») et dont Troeltsch accepte certaines prémisses, si par ailleurs il en écarte résolument les conclusions. Il admet, lui aussi, l'existence d'un « homme gothique » — qui d'ailleurs n'est pas étroitement et spécifiquement allemand, mais « nordique ». Luther en est peut-être l'incarnation religieuse la plus typique, de même que le Faust de Gœthe en présente la figuration culturelle et artistique la plus sublime. Ce type se caractérise par certains traits moraux fondamentaux : par le goût de l'infini, c'est-à-dire du démesuré, de l'informe, de l'inachevé, — par une faculté imaginative fantastique et qui sans cesse déborde sur le réel, — par une prédilection marquée pour les impressions auditives aux dépens des perceptions visuelles, — par un penchant inné pour l'irrationalisme, pour l'ivresse et pour l'orgie sous toutes leurs formes, etc.

Et puis l'Allemand s'est fait un tout autre sentiment de la *liberté* que l'Européen occidental. Sans doute, comme « sociabilité », comme « style de vie », ce sentiment de liberté est encore chez lui moins affiné que chez les peuples occidentaux. Que de raideur et de servilité on rencontre encore en Allemagne dans

les rapports d'homme à homme ! C'est que ce peuple a grandi dans des conditions de vie plus dures et plus brutales. Mais comme liberté « intérieure », principe de religion et de culture individuelles, le peuple allemand a, depuis la Réforme, largement rattrapé et même dépassé les autres peuples. Bien plus, la sociabilité française, avec la tyrannie de ses modes et de ses conventions, et le « cant » anglais seraient ressentis par l'Allemand comme une intolérable contrainte portée à cette liberté intérieure que lui procure sa culture individualiste. — Pareillement, il est vrai que l'Allemagne n'a pas suivi l'évolution occidentale vers la liberté politique, dans le sens démocratique du mot. Des causes à la fois géographiques et historiques font que, dans l'ordre politique, l'Allemand ne conçoit la liberté que comme « subordination à un Ensemble ». Mais il faut que chaque peuple se fasse sa conception propre de la liberté en la développant de son fonds traditionnel et des conditions historiques où il a été appelé à vivre. Or, dans la conception allemande, nous retrouvons toujours ces deux tendances en quelques sortes géminées, une forte discipline extérieure et une grande liberté intérieure, c'est-à-dire la « pensée étatique allemande, et l'individualisme culturel allemand ».

Mais une opposition plus fondamentale encore s'accuse dans la conception qu'on se fait de part et d'autre de l'*ordre* civilisateur. Chez les Européens occidentaux, cette conception prend ses racines dans les idées de Raison, de Droit, d'Humanité, de Progrès, — idées vieilles de deux mille ans, empruntées d'abord au stoïcisme, assimilées ensuite et transformées par le christianisme et enfin complètement « laïcisées » par le rationalisme philosophique du dix-huitième siècle. C'est particulièrement l'évolution de l'idée de « droit naturel » qui intéresse Troeltsch, car elle constitue, à ses yeux, le fondement commun le plus stable de cette tradition civilisatrice de l'Europe occidentale. Ici encore, il ne faut pas que des variations accidentelles ou des antagonismes superficiels et d'un caractère secondaire nous fassent perdre de vue la continuité historique et l'identité profondes. Entre le Droit naturel chrétien et le Droit naturel moderne, il n'y a qu'une nuance. Le christianisme, teinté de pessimisme, éprouve la nécessité de refréner l'homme naturel, corrompu et pécheur, en le soumettant à une autorité tutélaire. L'humanisme philosophique,

plus optimiste, croit à la bonté de la nature humaine et substitue l'idée optimiste de Progrès à l'autorité tutélaire de l'Eglise. Mais c'est au fond toujours le même type moral qu'il faut savoir dégager des institutions changeantes où il s'est successivement réalisé ; c'est toujours cette éternelle *Ratio* humaniste, qui tend à l'ordre compris comme unité, universalité et stabilité, comme organisation à tendances pacifistes, internationalistes et démocratiques, qui s'affirme aussi bien dans le catholicisme que dans la libre pensée occidentale, comme aussi dans le calvinisme importé dans les pays anglo-saxons. — Et à cette *Ratio* humaniste s'oppose la conception germanique, mystique, romantique et essentiellement « historique », de la Vie mise au-dessus de tout ordre et de tout concept rationnels, de la Vie avec sa diversité, ses différenciations infinies, ses inégalités nécessaires, ses guerres et ses luttes inéluctables, ses hiérarchies dures et aristocratiques. A l'idée de Progrès s'oppose ici l'idée de Puissance et d'Expansion.

Quiconque croit au Droit naturel, éternel et divin, — écrit Troeltsch, — à la nature commune des hommes, et voit là le caractère essentiel de l'humanité, celui-là trouve dans la doctrine allemande un singulier mélange de mysticisme et de brutalité. A celui qui, par contre, voit dans l'histoire une incessante production de formes vivantes et individuelles, s'organisant suivant un droit continuellement renouvelé, le monde des idées occidentales apparaît comme un rationalisme aride et un atomisme égalitaire, comme platitude et comme pharisaïsme.

Ainsi se trouve posé le conflit entre Germanisme et Humanisme. L'Humanisme, où les peuples latins et occidentaux reconnaissent leur patrimoine séculaire, ne représentera jamais pour les Allemands qu'une importation étrangère, une superfétation adventice qui n'atteint pas chez eux la moelle intime de la vie.

Est-ce donc à une liquidation nécessaire de l'Humanisme que conclut Troeltsch ? Ici la pensée du théologien luthérien apparaît parfois singulièrement fuyante. D'une part, il ne songe nullement à sacrifier cet enseignement humaniste des « belles formes » et de l'expression littéraire, à la condition toutefois qu'on ne reconnaisse à cette culture classique et littéraire qu'une valeur purement « formelle » et « esthétique », et nullement « normative », ni « éthique ». Car, dit-il, il est définitivement périmé, ce vieux dogme humaniste que jadis Gœthe et Guillaume de Hum-

boldt s'étaient efforcés d'importer en terre allemande et qui voulait qu'un certain « homme grec » réalisât seul un prototype d'humanité. Ce n'est plus là qu'un poncif pour pédagogues, un thème de rhétorique surannée. Fondée sur une sorte de cosmopolitisme européen, qui fut l'idéal de la société du dix-huitième siècle, cette culture humaniste a été contredite par le romantisme, c'est-à-dire par l'éveil des nationalites, des traditions et des cultures nationales du dix-neuvième siècle. Et puis elle est entrée en conflit avec les grandes puissances transformatrices du monde moderne ; elle a donné naissance à un « enseignement classique », c'est-à-dire à une « école de classe » où se recrute une certaine élite bourgeoise, mais qui est ressentie comme une barrière intolérable par les nouvelles couches sociales.

Cependant, d'autre part, Troeltsch est bien obligé de reconnaître que ce vieil idéal humaniste répondait à quelque chose d'essentiel, voire même d'éternel, sans quoi aucune civilisation humaine n'est même concevable, et qu'il y a là un contrepoids indispensable à l'expansionnisme égoïste des nationalités et au machiavélisme féroce des impérialismes politiques, quelque chose en somme de *sacré* dont la disparition ferait de l'humanité un perpétuel champ de carnage et de l'histoire un simple monceau de ruines :

Dans toutes les idées de Société des Nations, lisons-nous encore, d'organisation de l'humanité, de réduction des forces destructives et des égoïsmes, il y a un fonds moral éternel que l'on ne doit pas sacrifier de parti pris, encore que l'on se rende compte des terribles difficultés avec lesquelles ces idées ont à lutter et des formidables abus qu'elles peuvent engendrer. Ces difficultés et ces abus peuvent être nettement reconnus et combattus avec la plus grande énergie. Mais on n'a pas le droit pour cela de nier l'idéal lui-même de parti pris, pour des raisons de morale ou au point de vue de la philosophie de l'histoire.

Et ainsi Troeltsch s'achemine vers un humanisme élargi, où l'Allemagne apporterait l'héritage de son « éthos » classique, de sa sève romantique, toute sa vaste érudition historique et aussi ce sens aristocratique des hiérarchies et des valeurs spirituelles révélé par Nietzsche et dont M. Ernst Curtius, reprenant dans un article récent le problème posé par Troeltsch, soulignait toute l'importance. De la sorte se constituerait par synthèse un humanisme européen, seul principe positif capable de « surmonter »

vraiment cette *idéologie de guerre* dont nous avons tous plus ou moins subi l'entraînement, mais dont il serait juste pourtant de reconnaître qu'elle a pris ses racines avant tout dans « l'historisme » allemand. Ce qui fait le grand intérêt de l'œuvre de Troeltsch, c'est qu'elle est elle-même un produit de cet « historisme », en même temps qu'elle nous apporte une des plus sympathiques tentatives en vue de le surmonter par un principe plus large et plus humain.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

## *LETTRES ESPAGNOLES*

La Société des Artistes ibériques. — Viscente Blasco Ibañez : *La Vuelta al mando de un Novelista*, Prometeo, Valence ; *Ce que sera la République espagnole*, Flammarion : *Por España y contra el Rey*, Excelsior. — Encuentros : Miguel Artigas : *Don Luis de Gongora y Argote, bibliografia y estudio critico*, Madrid ; l'œuvre de l'arabisant Miguel Asin Palacios. — Guillermo de Torre : *Literataras europeas de Vanguardia*, Madrid. — Deux critiques : Azorin et Andrenio. — Jose Bergamin: *Tres Escenas en angulo recto*, Madrid.

Un événement capital : la constitution d'une **Société des Artistes ibériques**, dont la première exposition vient d'avoir lieu à Madrid. Le manifeste de cette société, signé de noms tels que ceux de José Bergamin, Durrio, Manuel de Falla, Adolfo Salazar, Joaquin Sunyer, Guillermo de Torre, Vazquez Diaz, déclare son intention de remédier à l'état d'isolement dans lequel se trouvaient les peintres et sculpteurs espagnols vis-à-vis du monde officiel et du public et de tenir compte de toutes les tendances, dès qu'elles présenteront quelque chose de neuf et de possible. C'est d'une campagne de presse entreprise dans la *Voz* et à laquelle prirent part surtout les peintres Maroto et Juan Echevarria et l'excellent critique d'art Juan de la Encina qu'est sortie cette création, événement aussi important que, chez nous, la fondation du Salon d'Automne ou de la Société des Indépendants, nouvelle victoire de l'esprit libre sur le coûteux et absurde concordat de l'Art et de l'Etat, plus nuisible certes que tout concordat religieux.

Les noms de certains artistes espagnols brillent chez nous, déjà, du plus vif éclat : il n'est pas nécessaire de nommer Ignacio de Zuloaga, Mateo Hernandez, Juan Gris ou le grand Andalou Pablo Picasso dont on ne sait plus s'il est Français ou Espagnol, et qui, d'ailleurs, est profondément Espagnol. Mais cette pre-

mière exposition, telle que nous la présentent le numéro d'*Alfar* (juillet 1925), qui lui est entièrement consacré, et un article du poète, peintre, portraitiste, critique d'art Moreno Villa dans la *Revista de Occidente* du même mois, réunit des noms d'artistes fort vivants et séduisants : Benjamin Palencia et Dali, esprits clairs, bons géomètres; Cossio, Bores, Barradas ; les sculpteurs Victorio Macho et Angel Ferrant. Une salle est consacrée à l'extraordinaire caricaturiste Bagaria. Enfin il faudrait absolument faire connaître en France le génie de Solana, dont j'ai parlé dans ma dernière chronique à propos de son petit volume de descriptions.

Au contraire de l'individualisme sauvage et désordonné dans lequel semblait vivre chaque artiste vraiment espagnol, un effort se forme donc vers une organisation. De même, il semble que, dans le vocabulaire des critiques d'art espagnol, apparaissent des termes de discipline et de raison que nous avons accoutumé d'entendre dans le langage de nos cubistes et de nos néo-classiques. Un homme tel qu'Eugenio d'Ors, qu'inspire le pur génie méditerranéen, est pour beaucoup dans cette réaction. « L'originalité, écrit Moreno Villa dans l'article cité, s'entend d'une façon nouvelle depuis quelques années... Il n'est nullement facile de faire comprendre à un homme de 98 que l'originalité repose dans la manière de manœuvrer, construire et organiser le tableau : lui, il la cherche dans les thèmes et dans tout ce qui n'est pas réellement du métier. » Il est curieux de voir les œuvres qui sortiront de ces inquiétudes nouvelles. Mais les artistes espagnols sont parmi les plus riches et les plus vivants de l'Europe actuelle. Une école qui comprend des Picasso, des Zubiaurre, des Utrillo, ne peut que nous apporter de nouveaux motifs de surprise et de joie. L'ère de la théorie peut commencer : la peinture s'y retrouvera toujours.

§

Blasco Ibañez, auteur mondial, il faut, à présent surtout qu'il s'est lancé dans la tragédie espagnole, le restituer à sa patrie, faire paraître tout ce qu'il y a en lui de purement espagnol : cette liberté, cette audace, cette façon joyeuse et fière de porter sa gloire et de vivre une vie illustre, et surtout le manque absolu de préjugés avec lequel il regarde les choses et les gens, tout cela est propre au tempérament espagnol, et ce sont toutes ces quali-

tés foncières que nous retrouvons dans ce **Voyage autour du Monde** dont on vient de publier le troisième et dernier volume. Aucun parti pris d'aucune sorte ne trouble la vue de l'allègre voyageur dans sa tournée triomphale. Il examine tout avec sympathie et indépendance, et passe. On sent qu'à son départ il n'a pas décidé d'avance ce qu'il allait voir. La table rase était faite en son esprit : et il laisse chaque spectacle se dérouler devant lui, dans toute sa fraîcheur. Tout est enregistré, formes, couleurs, mœurs, histoire, monuments et cérémonies, sans étonnement, mais avec naturel et gaîté. C'est bien là cette humanité espagnole, cette largeur chevaleresque et libre qui semble tout à fait particulière à cette race : un sentiment intraduisible.

Rien de plus passionnant que de suivre la carrière de Blasco Ibañez. Un dynamisme puissant l'a entraîné à faire la connaissance de la planète qu'il habite ; pour un homme qui a de l'énergie à dépenser, c'est un souci compréhensible. Mais cet esprit étrangement mêlé de curiosité, de vivacité et de généreuse prodigalité, à quoi va-t-il à présent l'appliquer ? Et comment va se résoudre la nouvelle aventure où s'est jeté cet homme, justement parce qu'il se sentait Espagnol? De cette aventure un témoignage nous arrive avec **Ce que sera la République espagnole**, traduction de Mlle Lafont, suite de la *Terreur militariste en Espagne*. L'ensemble des pamphlets de celui que Salvador de Madarriaga appela récemment « un effarant athlète », forme un volume : **Por Espana y contra el Rey**, que vient de publier la jeune maison *Excelsior*.

§

M. Artigas, chef de la Bibliothèque Menendez y Pelayo, publie un **Don Luis de Gongora**, biographie pleine de précieuses informations nouvelles, à quoi sont joints des documents inédits, dont une soixantaine de lettres de Don Luis; cette biographie est établie et écrite avec un soin extrême, et il s'en dégage, délicatement, un portrait moral. Dans sa conclusion, M. Artigas porte un jugement critique sur l'œuvre gongorine, mais il a le bon esprit de le faire dans les termes les plus mesurés. Le plus ardent admirateur de Don Luis ne lui en tiendra nulle rigueur : l'appréciation esthétique de cette œuvre relève de doctrines et d'analyses subtiles et fort particulières et qui n'auraient rien à

faire dans un travail du genre de celui qu'a courageusement, modestement et utilement entrepris et mené à bien M. Artigas. Dans la renaissance actuelle des études gongorines, son ouvrage, par la richesse de sa documentation et la clarté de sa méthode, occupe une des places les plus considérables.

Le poète Gerardo Diego, dans le compte rendu qu'il en a fait (*Revista de Occidente*, août 1925) signale, parmi les documents mis en lumière par M. Artigas, le *Discours sur le style de Don Luis de Gongora*, par Martin Vasquez Siruela, très curieux et intelligent manifeste où l'exégète insiste sur l'*héroïsme* de Don Luis, et dont Gerardo Diego détache quelques lignes très profondes sur la distinction entre la *transparence* et la *splendeur*. Martin Vasquez soutient un paradoxe, repris de nos jours à propos de Mallarmé, selon quoi la prétendue obscurité de certains ouvrages lyriques ne serait pas autre chose qu'une éblouissante, une aveuglante clarté.

§

M. Gonzalez Palencia, dans le numéro de juillet 1925 de la *Revista de Occidente*, résume les travaux du grand arabisant **Miguel Asin Palacios**, et surtout sa thèse retentissante sur les origines arabes de Dante (*La Escatologia Musulmana en la Divina Comedia*, Madrid, 1919 ; une traduction anglaise de cet ouvrage est actuellement en préparation, sous les auspices du duc d'Albe). M. Asin Palacios a répondu, dans un article du *Boletin de la Real Academia Española* (1924), reproduit dans le *Giornale Dantesco* et dans la *Revue de Littérature comparée*, à toutes les polémiques engagées en Europe sur sa thèse. Je ne rappellerai pas ici cette vaste et solide construction et comment prolongeant les travaux de Julian Ribera, elle est étayée elle-même par les autres découvertes de M. Asin sur la littérature mystique arabe, où l'on trouve tous les procès de la mystique et de l'ascétique chrétienne, et sur les sources du Pari de Pascal qu'il faut chercher dans Al-Ghazali. La part de l'Islam dans les origines de notre culture ne saurait désormais demeurer méconnue.

§

La notion de littérature d'avant-garde tend à disparaître. Des écrivains tels qu'Apollinaire ou Max Jacob ne s'expliquent entièrement que si on les rattache à une tradition, quelle qu'elle

soit. C'est ce que semble négliger M. Guillermo de Torre dans son livre sur les **Littératures européennes d'Avant-Garde.** Néanmoins ce livre est précieux pour qui veut étudier les derniers mouvements littéraires. La documentation de l'auteur est d'une richesse et d'une précision tout à fait extraordinaires. Ses idées sont claires et certaines pages sont des modèles d'exposition critique. Plusieurs points obscurs de l'histoire intellectuelle de ces dernières années sont éclaircis d'une façon qui paraît définitive. Ce livre a été écrit avec ferveur et intelligence; il représente un remarquable travail de synthèse.

§

**Azorin**, qui semble de plus en plus se consacrer à la critique et à l'histoire littéraire, a donné aux *Cuadernos Literarios* un petit volume intitulé : *Racine et Molière*. Je signale, dans la même collection, les *Cartas a Amaranta*, aimables et charmants bavardages du bon critique **Andrenio.**

Le *Racine et Molière* d'Azorin découvre, une fois de plus, tout ce qu'il y a d'excessivement, de délicieusement français dans le génie bref, précis et tendre de ce grand écrivain. Rien de plus séduisant que l'affectation qu'il met à goûter notre théâtre classique et à ajuster ensemble, pour en analyser les vertus, des idées très simples, très anciennes et très naturelles.

§

Le jeune écrivain Jose Bergamin, il me faut confesser, pour reprendre l'épigraphe rimbaldienne qu'il a mise à ses **Trois scènes à angle droit**, qu'il s'évade plus qu'il ne s'explique. Mais cela n'est pas pour me déplaire. Les dialogues de ce petit volume sont aigus et brillants, pleins de surprises, et dénotent un des esprits les mieux trempés de la jeunesse littéraire madrilène.

JEAN CASSOU.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

Ernest Seillière : *Les pangermanistes d'après guerre*, Alcan. — F. Ortiz Echagüe : *Une enquête en Allemagne*. Editions Excelsior. — Laurent d'Arce : *L'Abyssinie*, Aubanel frères, à Avignon.

Les profondes déceptions que la défaite militaire a infligées au peuple allemand ont subitement arrêté la luxuriante florai-

son de ses rêves impérialistes. Mais, par un subtil procès de compensation intérieure, l'énergie qui avait animé ses illusions interrompues s'est revêtue d'une imagination moins inquiète. Du fond de l'intelligence germanique, spontanément une philosophie pleine d'enseignements consolateurs et de méditations bucoliques est montée à la surface. Dans une étude fort substantielle et rédigée avec un art inimitable, **Les pangermanistes d'après-guerre**, M. Ernest Seillière montre chez trois auteurs allemands contemporains ce souci constant, cet effort méthodique de ranimer chez leurs concitoyens déprimés une foi ancienne à la supériorité de leur race.

Le romancier Thomas Mann voit la Grande Guerre comme le dernier maillon de la longue chaîne d'insurrections des deux Romes, c'est-à-dire de la latinité et du tsarisme byzantin, contre le germanisme. Se refusant à reconnaître la suprématie intellectuelle de l'Allemagne (M. Mann se demande parfois s'il est possible d'être vraiment philosophe ou musicien, sans être Allemand), les nations environnantes se sont ruées sur elle. L'attaque brusquée des armées allemandes en août 1914 n'a été qu'un mouvement de légitime défense ; M. Mann l'interprète comme « une offensive créatrice pleine de fatalité ».

Le Russe baltique, comte Von Keyserling, auteur du célèbre *Journal de voyage d'un philosophe*, fait remarquer que les Allemands, incapables de gouverner les autres peuples et maladroits dès qu'ils touchent à la politique, semblent avoir été créés pour être le sel de la Terre et montrer à l'humanité le chemin du Progrès. Les Allemands sont le peuple de la nostalgie ; ils sont plus proches que n'importe quel autre peuple de la perfection morale. La victoire par les armes a reculé d'un demi-siècle les nations de l'Entente, et les Allemands n'ont qu'à se féliciter de leur défaite. Si l'Allemagne pouvait pour toujours abdiquer ses anciens rêves, elle ne ferait que gagner ; elle pourrait entièrement se consacrer à sa tâche de peuple élu, et réaliser la Synthèse de l'esprit et de l'âme, qui est le but ultime du progrès humain.

Enfin pour Oswald Spengler également, dont le *Crépuscule de l'Occident* a connu un si grand retentissement, l'Allemagne est destinée à devenir le champion de l'Humanité dans ses luttes pour l'idéal. C'est elle qui défendra le Droit, que menace le capitalisme dans ses deux formes : d'un côté l'effroyable puissance

des grandes industries, de l'autre la politique économique des syndicats ouvriers. Il est un bonheur, pour l'univers tout entier, que l'Allemagne ait pu conserver les trésors d'ordre moral que les autres nations ont laissé dépérir. Elle a su garder intactes l'inébranlable fidélité de ses peuples à la monarchie héréditaire, l'attachement des classes rurales à leurs coutumes séculaires, leur obéissance à leurs chefs organiques, et les anciennes traditions d'une noblesse, née et formée pour commander les classes populaires. C'est la Prusse, la Rome de nos jours, qui possède cette classe privilégiée — les hobereaux de la Prusse orientale — qui sera appelée à combattre pour le droit contre les forces de l'Argent. Secondée par une nouvelle caste de prêtres, cette noblesse prussienne, aucunement assoiffée de domination, mais poussée vers son rôle historique comme en un état somnambulique, guidera la civilisation européenne vers un meilleur avenir.

Les trois auteurs s'accordent donc à attribuer à cette extraordinaire vocation du peuple allemand un but essentiellement pacifique, mais ils n'oublient pas d'y ajouter des explications qui ne laissent pas d'être assez inquiétantes. Le rôle sublime que jouera l'Allemagne lui impose des devoirs inéluctables. Elle sera obligée d'y obéir, si possible conformément, mais, si nécessaire, contrairement à la volonté des autres peuples.

On n'est nullement étonné que ces pastorales, si heureusement résumées par M. Seillière, ressemblent de façon frappante aux discours et dialogues de Johann Gottlieb Fichte, dont les pays allemands ont retenti, après les défaites de l'armée de la reine Louise. Dans les époques similaires, les peuples subissent des lois analogues. Le même esprit de résignation, la même philosophie consolatrice anime les philosophies dominantes de l'Allemagne contemporaine et la parole enflammée du philosophe berlinois. Dès que l'armée française fut entrée dans la capitale, Fichte découvrit — contrairement à ses vues antérieures — la supériorité du peuple allemand. L'esprit allemand était à l'esprit français comme l'originalité à l'absence d'originalité, comme la vie à la mort. Les problèmes les plus passionnants du dix-huitième siècle avaient été posés en France, mais ils ne pourraient être résolus que par des Allemands. Ces derniers étaient les seuls qui n'avaient jamais cessé de croire à la perfectibilité

humaine, et ce n'était que par eux que le renouvellement du monde moral serait possible. Pour ces raisons, la domination de la nation allemande par des Français était particulièrement insupportable, puisque ainsi un peuple supérieur et plus apte au progrès serait asservi à un autre, moins noble. Fichte aussi prêchait aux Allemands une fierté tout intérieure, mais à mesure que leurs sentiments passaient de la résignation à la résistance, au fanatisme, à l'hostilité et à l'état de guerre, Fichte abandonnait la prudente réserve et la logique circonspecte de ses formules, et le ton de ses discours s'élevait. Les applaudissements frénétiques de son auditoire académique, et les vives sympathies de ses nombreux lecteurs firent corps avec la vague d'enthousiasme qui s'était emparée du peuple allemand, et qui le portait vers la guerre. Les oraisons chauvinistes de Fichte n'avaient été qu'une métamorphose d'un rêve guerrier troublé, et une compensation sentimentale pour une illusion de domination. Au moment prédestiné, elles ont été interrompues par le cliquetis des armes.

Et si le comte von Keyserling, dans son Ecole de sagesse à Darmstadt, exhorte l'Allemagne à se résigner, et à se plonger — sous les inspirations de la vieille sagesse hindoue et du savoir-vivre chinois — dans la Synthèse de l'esprit et de l'âme, ce subtil représentant d'un nationalisme spirituel n'est-il pas peut être appelé, lui et ses congénères, par l'histoire, à préparer pour sa race, par une voie détournée, le retour du régime de la force, à plier son peuple aux exigences de la prospérité matérielle, et a attiser le feu guerrier d'une génération impatiente?

L.-H. GRONDIJS.

§

Une publication de circonstance a quelque peu retenu l'attention ces temps derniers, c'est celle de M. F. Ortiz Echaguë, sur l'état des esprits outre-Rhin, où il est allé faire la promenade d'un neutre. M. F. Ortiz Echaguë est un journaliste du Sud-américain mais d'idées plutôt françaises — et il a rapporté toute une série de tableaux et de conversations qu'il publie pour notre édification : **Une enquête en Allemagne** — pour laquelle enquête, M. Charles Maurras a écrit une préface virulente (1).

(1) Ces articles ont été publiés dans la *Nacion*, de Buenos-Ayres.

Le journaliste qui pénètre en Allemagne, en passant le Rhin, est frappé par l'air de prospérité du pays — surtout en quittant les terres de France que dévasta la guerre. Le pays, en effet, n'a pas été touché, — cet excellent M. Wilson qui n'intervint peut-être jamais avec une autre intention, — cette idée m'est souvent venue, je l'avoue — ayant réussi à arrêter les opérations juste au moment où l'Allemagne allait avoir chez elle la guerre fraîche et joyeuse et connaître les plaisirs de l'invasion.

Ce qu'on voit en pénétrant en Germanie, « ce sont des contrées minières florissantes et des champs féconds ; on y sent le rythme fébrile du travail dans ses villes et dans ses ports ; on y trouve enfin plus loin la palpitation vigoureuse de cette grande capitale, — Berlin, — massive et ordonnée comme ses habitants ». Qui a donc gagné la guerre ? finit par se demander le passant que tout cet étalage surprend et interloque. Les créanciers de Londres et de Washington entendent être payés, cependant que toute la région dévastée reste à peu près dans l'état, et nous présentent la note à payer ; le gouvernement de Berlin nous renvoie aux *Calendes*, tout en travaillant à diminuer la valeur de son numéraire, etc... — Mais passons, car la suite de cette histoire est plutôt connue. M. F. Ortiz Echagüe est arrivé en Allemagne, la veille de l'élection présidentielle : — il rend compte des opinions de M. Braun — qui fut « chef du gouvernement prussien » et candidat à la présidence, c'est le candidat socialiste. On sait par lui que le socialisme, cette fois encore, n'espérait pas vaincre, mais simplement se maintenir sur ses positions. Il dit qu'on craint le triomphe d'un candidat monarchique qui serait une menace pour la France. — Nous voyons ensuite passer le Dr Holl, recteur de l'Université de Berlin, qui parle surtout de sa boutique, constate la présence de nombreux étudiants bulgares, russes, égyptiens, japonais et chinois, mais constate aussi, avec amertume, que la majorité des professeurs américains qui avaient étudié en Allemagne se trouvèrent quand même ses ennemis pendant la guerre.

Le Dr Sorge, qui occupa de nombreux postes importants dans des fabriques et usines, en particulier à la direction des usines Krupp, pleure misère, déplore la situation, la faiblesse des bénéfices, et finit par s'élever contre les mouvements sociaux du socialisme et du communisme.

En passant, on peut mentionner une visite au Dr Simons,

président intérimaire de la République allemande, avec lequel l'auteur ne parle guère que de l'Amérique du Sud.

Nous voici chez M. Lœbe, président du Reichstag ; c'est un ancien ouvrier typographe et qui fut prisonnier politique. Celui-ci parle de l'occupation française en Allemagne et se déclare partisan de la Société des Nations.

Selon le Dr Marx, chef du parti du centre, ex-chancelier, etc., l'influence de la Prusse est toujours prédominante dans le pays ; les deux tiers des députés du Parlement sont prussiens. Mais selon lui, la Prusse ne serait plus l'élément dominateur, tenant la tête en Allemagne. Le Dr Jarres demande que la raison économique s'impose dans les relations des peuples, malgré les difficultés de la liquidation de la guerre, et que l'on respecte les nécessités vitales de l'Allemagne. Un autre se plaint des entraves apportées au commerce et à l'industrie ; par ailleurs, il ajoute que l'occupation de la Ruhr fut un défi au sens commun ; le Dr Luther, personnage important du Reich, affirme que l'Allemagne a désarmé complètement ; il demande en somme le départ des troupes françaises.

C'est d'ailleurs ce que demande également le Dr Stresemann, encore un chef de parti populaire. Mais l'amiral Von Tirpitz, l'ancien chef de la marine impériale, parle plus net encore: « Ce que la France veut, dit l'amiral, c'est le Rhin, mais elle ne l'aura jamais. La France ne cherche qu'un prétexte pour nous l'enlever. L'Alsace et la Lorraine resteront allemandes d'esprit et formeront un état-tampon entre la France et l'Allemagne, maximum de concessions que l'Allemagne puisse faire. »

Sur cela arrive la nouvelle de l'élection d'Hindenburg. Patatras ! C'est le parti de la guerre, en somme, qui l'emporte et dont la menace se lève à l'horizon. Pendant cela, nous évacuons les territoires occupés, l'Allemagne fait des propositions qui sont, paraît-il, le maximum de son effort, et l'auteur se plaint de ce qu'on n'ait pas publié le rapport de la Commission de Contrôle sur le désarmement de l'Empire.

Mais tant de fois déjà des indications sont venues confirmer les préparatifs de nos ennemis, que nous ne pouvons que nous préoccuper des sentiments toujours agressifs de l'Allemagne. Nous ne serions peut être pas fâchés de nous entendre, en effet,

mais il y faudrait, je crois, autre chose que des paroles, — du vent.

Une intéressante étude encore est celle qui a été publiée par M. Laurent d'Arce sur **l'Abyssinie**, curieux pays qui apparaît légendaire avec le délicieux personnage de la reine de Saba, dont Gérard de Nerval nous contait les aventures dans son *Voyage en Orient* (1). Une autre histoire d'hier, mais déjà ancienne également, fut bien celle de l'expédition italienne envoyée contre le négus Ménélik par la péninsule en mal de conquête coloniale et qui, cette fois, « tomba sur le manche », — comme on dit dans le monde, — les Abyssins lui ayant administré la plus magistrale tripotée qui se soit peut être jamais vue et dont il soit parlé dans les annales des expéditions d'outre-mer (2).

L'Abyssinie, dont le volume de M. Laurent d'Arce rappelle l'histoire ancienne, qu'il a pu reconstituer d'après des textes égyptiens, adopta, avec l'introduction du Christianisme, une religion bizarre où se trouvent mélangés des pratiques, des traditions judaïques et des légendes et usages chrétiens.

Il y a là un peuple fier, courageux, très averti, qui possède une organisation militaire et sociale rappelant nos vieilles époques de la féodalité ; dont les églises sont des cabanes et les pompes religieuses et militaires des spectacles somptueux ; qui vit indépendant sur ses hautes terres et n'entend pas s'en laisser débusquer ; enfin dont les mœurs sont curieuses, la civilisation intéressante et bizarre, les qualités souvent aussi remarquables que les défauts.

L'influence italienne, malgré les combats de naguère, mais surtout l'influence anglaise, toujours prête à revendiquer des droits éventuels, et même l'influence française, à laquelle on veut donner peut être trop d'importance, — sans parler d'autres pays — peuvent retenir notre attention, et se font surtout sentir en Abyssinie, que

(1) Sur la reine de Saba, on peut voir une publication, en somme récente, du Dr Delarue-Mardrus. Je cite de mémoire, n'ayant pas l'ouvrage sous la main.

(2) On a beaucoup raconté, après la déconfiture de l'expédition italienne, que les Abyssins, se méfiant de l'humeur galante de leurs femmes ainsi que du caractère entreprenant de leurs captifs, avaient imposé à ces derniers la castration. *Se non è vero*... Mais l'Abyssin est souvent polygame, de mœurs aisées, à ce point qu'une femme de vingt-cinq ans n'ayant pas changé trois fois de mari est peu considérée. La mesure excessive dont il a été parlé n'était donc qu'une simple « précaution. »

clôt sa forteresse de montagnes entre la mer et les lignes ferrées qui passent à l'occident. Mais depuis la guerre de 1914-1918, l'influence allemande se fait de plus en plus sentir dans le vieux royaume de la reine de Saba, nos voisins d'outre-Rhin travaillant à établir dans la région une nouvelle colonie qui viendrait compenser la perte des territoires qui leur ont été enlevés.

Pour ce qui nous concerne, on peut toujours dire que l'élément français est nombreux en Abyssinie, avec les commerçants et les missionnaires ; et que c'est une compagnie française qui a construit le chemin de fer qui part d'Obock et s'élève jusqu'à 2000 mètres pour gagner Addis-Abeba, la capitale.

Ce que nous retrouvons, une fois de plus, c'est,on peut le dire, les rivalités, les compétitions des Etats de l'Europe : Angleterre, Italie, Allemagne, qui rêvent de mettre la main sur un territoire où ils n'ont, en somme, rien à revendiquer, et dont ils voudraient faire une colonie. La réaction s'est produite, déjà, surtout avec la guerre russo japonaise et la terrible « brûlée » qu'administrèrent les Nippons aux armées du tsar. Plus récemment, ce fut la réaction des Turcs d'Angora, qui reprirent Smyrne aux bandes grecques soutenues par la flotte anglaise, — événement d'une importance énorme, et dont ne put que souffrir le prestige européen ; événement dont on a vu la répercussion aux Indes et qui explique les menaces de la Chine, d'ailleurs soutenue par le bolchevisme russe, mi-asiatique lui-même. L'Abyssinie a demandé à entrer dans la Société des Nations. C'est en fait la reconnaissance de son indépendance. Mais il faudra voir ce que donnera la suite, avec cette garantie immédiate et les rivalités qui ne manqueront pas d'éclore convoitant cette riche proie.

Le volume de M. Laurent d'Arce sur l'*Abyssinie* est surtout une dissertation, mais où les faits se mélangent peut être un peu trop, ce qui en rend la lecture assez laborieuse. Il n'en constitue pas moins un document intéressant, dénotant une connaissance nombreuse du pays et des choses qui s'y rapportent, et dont la lecture ne peut qu'être profitable.

CHARLES MERKI.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Folklore

Josiah-H. Combs : *Folk-Songs du Midi des Etats-Unis* ; Presses universitaires de France. 40 »

### Littérature

Alain : *Souvenirs concernant Jules Lagneau* ; Nouv. Revue française. 6 75

*La Brise au clair de lune*, « Le deuxième livre du génie » traduit du chinois par Soulié de Morant. (Cahiers verts, n° 57) ; Grasset. 12 »

Florian Delhorbe : *Une saison chez les femmes* ; Edit. du Siècle. 7 »

Henri Flach : *Les Arena. Si la Corse est française* ; Peyronnet. 3 50

Sir Edmund Gosse : *Littérature anglaise*, traduction de Henry-D. Davray, nouv. édit. revue et augmentée ; Colin. » »

André Suarès : *Sur la vie, essais* ; Emile Paul. 7 50

E. Vayrac : *Le parfum des Humanités* ; Edit. du Trung-Bac-Tan-Van, Hanoï. » »

### Ouvrages sur la guerre de 1914

Elian-J. Finbert : *Sous le règne de la Licorne et du Lion*. Préface d'Henri Barbusse. Introduction d'Albert de Pouvourville ; Edit. du Monde moderne. 7 »

### Philosophie

Gilbert Chinard : *Jefferson et les idéologues, d'après sa correspondance inédite avec Destutt de Tracy, Cabanis, J.-B. Say et Auguste Comte* ; Presses universitaires. » »

### Poésie

Paule Lavergne : *La joie de l'été* ; Les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

### Politique

N. Boukharine : *La bourgeoisie internationale et son apôtre Karl Kautsky*. Réponse à Kautsky ; Libr. de l'Humanité. 5 »

Boukharine : *La question paysanne* ; Libr. de l'Humanité. 1 »

S. Derdarian : *Comment furent préparées les journées d'août en Géorgie* ; Libr. de l'Humanité. 1 50

Max Eastman : *Depuis la mort de Lénine*, traduit de l'anglais ; Nouv. Revue franç. 7 50

M. Victorine : *Comment doit travailler la cellule communiste* ; Libr. de l'Humanité. 0 50

### Questions médicales

F. Bezançon : *Les bases actuelles du problème de la tuberculose* ; Gauthier-Villars. » »

E. Jeanselme : *La syphilis, son aspect pathologique et social* ; Gauthier-Villars. » »

Gustave Roussy : *L'état actuel du problème du cancer* ; Gauthier-Villars. » »

Docteur Joseph Roy : *Vers la connaissance et la guérison du cancer* ; Edit. du Raisin, Dijon. » »

### Roman

Emile Baumann : *La fosse aux lions* ; Nelson. 5 75

Joseph Conrad : *Jeunesse*, suivi du *Cœur des ténèbres*, traduit de l'anglais par G.-Jean Aubry et André Ruyters ; Nouv. Revue franç. 7 50

Jean-Paul Hippeau : *La bonne*

*odeur de la terre* ; Férenczi. 7 50

Jacques Lombard : *La confession nocturne* ; Lemerre. 7 50

Henri de Régnier : *Le divertissement provincial* ; Albin Michel 7 50

Georges-G. Toudouze : *L'homme qui volait le Gulf-Stream.* (Les chefs-d'œuvres du roman feuilleton) ; Libr. Gallimard. 7 »

## Sciences

Jean Lhermitte : *Les fondements biologiques de la psychologie* ; Gauthier-Villars. » »

## Théâtre

Steve Passeur : *La maison ouverte*, pièce en trois actes ; Nouv. Revue franç. 6 75

Luigi Pirandello : *Théâtre complet.* I : *Six personnages en quête d'auteur. Chacun sa vérité.* Version française de Benjamin Crémieux ; Nouv. Revue franç. 7 50

Maurice Pottecher : *Le miracle du sang*, mystère en 12 tableaux (2e *épisode d'Amys et Amyle*), Théâtre du Peuple, Bussang ; Libr. Théâtrale. 6 »

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Mort de René Ghil. — Ephémérides de l'affaire du « Journal des Goncourt ». — Le pilote de Guy de Maupassant. — A propos du palimpseste de Tarragone. — Georges Palante. — M. André Germain et la Hollande. — Un précédent. — Se marier en bouc. — Nouveaux tarifs postaux applicables aux périodiques à destination de certains pays. — Errata. — Rachat de numéros du *Mercure de France*.

**Mort de René Ghil.** — La mort de René Ghil, survenue le 15 septembre à Niort, a surpris tous ceux qui connaissaient ce poète au masque mâle et énergique, à l'air jeune encore, malgré les ans. Il était né en 1852, à Tourcoing, d'un Belge et d'une Française. Il se mêla de bonne heure au mouvement symboliste, dont il s'écarta bientôt, pour se créer un art personnel et compliqué. Dès son premier livre, *Légendes d'âmes et de sang* (1885), il s'annonce comme le poète d'un système philosophique et scientifique. L'année suivante, par son *Traité du Verbe*, il lance sa théorie de l' « instrumentation verbale ». Il rêve une œuvre gigantesque, sorte d'épopée cosmique, basée sur les théories modernes du devenir et de l'évolution, auxquelles il mêle des souvenirs de la philosophie hindoue.

Pour cette œuvre, qu'il devait passer sa vie à construire et développer, il voulut une forme nouvelle. Rimbaud, dans son célèbre sonnet, avait attaché à chaque voyelle une couleur, Ghil, associant à cette « correspondance » les consonnes, attribua en outre à chaque son de la parole un rapport musical et instrumental. Il s'efforça donc d'évoquer dans ses vers des harmonies de couleurs et de musiques, en concordance avec les idées et les sentiments qu'il exprimait, et ainsi le choix de ses mots fut déterminé par des recherches d'effets si subtils,

par des préoccupations si complexes, que son œuvre est à peu près inintelligible pour les non-initiés.

Il faudrait une étude de plusieurs pages rien que pour analyser les théories de Ghil. Leur originalité valut à l'auteur une réputation rapide dans les milieux de la jeune littérature, en France et à l'étranger, mais leur complication lassa vite la bonne volonté des écrivains et des lettrés, et le vide se fit lentement autour du poète. Ghil ne s'en émut pas. Il avait vraiment le feu sacré, et, pendant trente ans, il façonna son épopée scientifique, patiemment, dans une demi-obscurité, sans s'arrêter ni se plaindre. Rien n'indique qu'il ait jamais douté de lui-même, malgré tous ceux qui secouaient la tête et qui, non sans admirer sa foi, sa persévérance, sa belle probité d'artiste, déclaraient qu'il s'était trompé, qu'il avait manqué son œuvre et sa vie.

Du moins, il obtint le respect unanime, et ses adversaires reconnurent la grandeur et la richesse de son tempérament, — tel Mendès, qui littérairement était à l'apposé de Ghil et qui lui a rendu assez bien justice, voici un quart de siècle, en ces termes :

> Parfois, dans quelque petit poème, s'émeut une naïveté de chanson populaire; plus souvent, parmi les ambitieux poèmes aux efforts d'escalade, tonne, pareil à un clairon d'arrivée, un vers hautain, fort, rayonnant, pareil à ceux de Victor Hugo prophète. Plaise au ciel — car nous sommes affamés d'immensité neuve! — que M. René Ghil réalise quelque jour, pour la gloire de l'humanité, ses vastes chimères. Mais s'il lui fallait descendre, même un peu vite, du zénith rêvé, il serait encore, en bas, un poète terrien de valeur réelle, un Icare qui pourrait fort bien voleter, sous l'infini, avec les débris de ses ailes. (*Le Mouvement poétique, 1900.*)

*L'Œuvre* de Ghil, qui a commencé à paraître en 1887, comprend aujourd'hui plusieurs volumes divisés en deux grandes séries : 1° *Dire du Mieux* (*Le meilleur Devenir, Le Geste ingénu, La Pieuvre égoïste, Le Vœu de vivre, L'Ordre altruiste*); 2° *Dire des sangs* (*Le Pas humain, Le Toit des Hommes, Les Images du Monde*).

Ghil a exposé ses théories littéraires et scientifiques dans ses livres et dans les revues, surtout dans les *Ecrits pour l'Art*, qui parurent en deux séries : la première de 1887 à 1892 avec Gaston Dudebat, la seconde en 1905 avec Jean Royère. — L. M.

§

**Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt** (1). — *Samedi 5 septembre.* — *Paris-Soir* (M. Gabriel Reuillard) demande à Mme Jeanne Landre, vice-présidente de la Société des Gens de Lettres,

(1) Voir *Mercure de France*, 1er et 15 septembre, 1er et 16 octobre, 15 décembre 1921 ; 1er janvier, 15 avril, 1er et 15 septembre et 1er octobre 1922 ; 15 août 1923 ; 15 mars, 1er et 15 avril, 15 septembre 1925.

et à M. Lucien Descaves, membre de l'Académie Goncourt, ce qu'ils pensent de cette affaire.

Je pense, dit Mme Jeanne Landre, que l'Académie Goncourt doit exécuter les dernières volontés de son testataire : publier le journal, quelles que soient les conséquences de cette publication.

Quelques uns d'entre nous pourraient être placés ainsi dans une situation difficile, objecte M. Lucien Descaves. Tenez, moi, par exemple, qui suis l'exécuteur testamentaire de mon maître et ami Joris-Karl Huysmans, je pourrais être obligé, à ce titre, d'intervenir contre l'Académie Goncourt dont je suis membre. Huysmans allait voir souvent Edmond de Goncourt et lui racontait des histoires. Il est possible que Goncourt les ait notées dans son *Journal*. Si la mémoire de Huysmans s'en trouve, par hasard, diminuée, je dois, en qualité d'héritier littéraire et d'ami de ce dernier, prendre des mesures énergiques contre une inopportune divulgation.

*Dimanche 6 septembre.* — Et après la décision de M. de Monzie, que se passera-t-il ? demande l'*Intransigeant* :

Le ministre prendra une décision qui, vraisemblablement, sera conforme aux conclusions du rapport rédigé par MM. Barthélemy, Albert Salles et Fourcade. Il est peu probable que ces conclusions soient favorables à la communication. Dans l'hypothèse d'un nouveau refus de communiquer le manuscrit, l'affaire sera portée devant le Conseil d'Etat par un lecteur de la Bibliothèque nationale, M. Pierre Dufay, ancien bibliothécaire de la ville de Blois, lequel présentera un pourvoi contre la décision du ministre de l'Instruction publique pour « abus de pouvoir ».

*Lundi 7 septembre.* — M. Gustave Geffroy était d'avis, dit encore l'*Intransigeant*, de constituer une commission de gens de lettres choisis parmi ceux qui se sont montrés favorables à la communication :

Tellement il est sûr que ceux ci, après avoir pris connaissance du *Journal* inédit, déclareraient, en leur âme et conscience, que les manuscrits de Goncourt devaient rester dans leur coffre-fort. Mais M. de Monzie a préféré la consultation des trois juristes.

D'autre part, M. Pol Neveux, membre de l'Académie Goncourt et inspecteur général des bibliothèques, a eu occasion, à ce dernier titre, de lire le *Journal* inédit. C'est en paraphrasant la formule de M. Couderc (*la candeur dans l'obscénité*) qu'il traduit ses impressions de lecture :

La question, dit-il, dépasse la littérature. C'est une question de dignité nationale. On ne doit pas publier. On ne doit pas communiquer, parce qu'il y a là-dedans *trop de naïveté dans la cochonnerie.*

*Vendredi 11 septembre.* — *L'Œuvre, Comœdia* et plusieurs autres journaux, constatent que la veille, 10 septembre, date à laquelle expirait le délai ministériel pour la non-communication, il ne s'est rien passé : on ne communique toujours pas le manuscrit, puisque les juristes n'ont pas remis leur rapport.

*Samedi 12 septembre.* — Sous le titre *L'imbroglio Goncourt*, M. Henri Bidou (*Comœdia*) fait un résumé très complet de l'affaire. Il cite le passage, assez inoffensif, paru dans le tome IX du *Journal*, sous la date du 8 octobre 1894, et concernant Mme Lauth-Sand, passage publié dans le *Mercure de France*, le 1er septembre 1923, et repris par le *Gazetier littéraire*, le 26 septembre de la même année. Il conclut, après avoir demandé s'il y a intérêt pour les lettres à déchaîner les procès, multiplier les scandales, salir tous les écrivains du XIXe siècle et l'auteur lui-même :

Et pourtant nous savons bien, lecteur, que si on proposait, à vous ou à moi, de lire ce manuscrit scandaleux, nous irions comme on court au feu, et avec un plaisir qu'il ne nous resterait plus qu'à condamner.

*Dimanche 13 septembre.* — M. Antoine (*Le Journal*) rappelle une opinion d'Octave Mirbeau (« Pour ma part je l'accepte sans scrupule, ce Journal... ») et estime que, s'il survient des sanctions, le patrimoine de l'Académie Goncourt est la caution du maître qui a laissé derrière lui de quoi répondre de ses actes. — L. DX.

§

**Le pilote de Guy de Maupassant.** — L'ascension en ballon libre de Guy de Maupassant fait partie de l'histoire littéraire. On sait que Guy de Maupassant s'éleva au-dessus de Paris, en juillet 1887, dans le ballon *la Horla*. *La Horla* était un sphérique de 1.600 mètres cubes, construit par le pilote-aéronaute Maurice Mallet, qui l'avait lui-même baptisé *la Horla* du nom du roman de Guy de Maupassant et pour honorer son illustre passager.

Guy de Maupassant a relaté, dans *le Figaro*, son ascension qui eut un grand retentissement et fit de lui une sorte d'« animateur » de l'effort aérostatique français. Car c'était la première fois qu'un homme de lettres s'élevait dans les airs.

Par contre, cette ascension produisit un très mauvais effet dans l'entourage du romancier qu'elle fit passer pour fou, — alors qu'il ne l'était pas encore. Dans le monde littéraire, le fait de voyager en ballon indiquait un déséquilibre mental.

Avant Maupassant pourtant, un poète s'était avisé de vouloir monter aux nues, autrement que par la pensée : Baudelaire en avait émis le désir une fois que le hasard l'avait fait assister aux préparatifs d'une ascension de Nadar en 1859. Mais, au moment d'escalader la nacelle, le poète se déclara malade et alla se coucher. Il ne quitta son lit que deux jours après, pour assister au banquet offert aux aéronautes.

Au contraire de Baudelaire, Maupassant s'installa crânement près de son pilote, Maurice Mallet, et dès le « décollage » fit preuve du sang-froid dont il ne se départit pas un seul instant, durant les huit heures

que dura le voyage aérien. Poussé par un vent du sud, le ballon volait vers la mer dans la direction de la Belgique. Guy de Maupassant, fort calme, causait gaîment. La vision céleste et terrestre lui suggérait des remarques piquantes où se traduisait sa sensibilité d'artiste et de poète. Il chantait et récitait des vers. Dans le silence des nues, il déclama quelques strophes du *Plein Ciel* de Victor Hugo. Il voulut prouver à son pilote qu'il était capable de s'intéresser à la manœuvre aérienne et se fit expliquer le maniement de la soupape et du lest Il prouva également qu'il possédait un robuste estomac en mangeant de bel appétit une aile de poulet arrosé d'un verre de champagne. Enfin l'atterrissage se fit près de la côte, à Heyt-sur-Mer. Avec beaucoup de douceur, grâce à la science et à la virtuosité de l'aéronaute, Guy de Maupassant se sentit glisser sur une prairie. Très sportif, il aida à la manœuvre terrestre en enroulant le guide-rope, pliant le ballon et le mettant en caisse. Une voiture, conduisit à la gare voisine la caisse, le pilote et le passager qui, le soir même, regagnaient Paris, par le rapide d'Ostende.

M. Maurice Mallet, de qui je tiens ces détails, aime à conter cette ascension qu'il tient pour une des plus agréables qu'il ait faites. Il garde un souvenir charmé de l'esprit et de la bonne humeur de son célèbre passager.

Pilote et passager se lièrent d'amitié. Maupassant venait souvent visiter Maurice Mallet, dans son hôtel du boulevard de Clichy où fréquentaient également le peintre Jérôme, M. et Mme Clovis Hugues, Paul Harel...

L'aéronaute Maurice Mallet est aujourd'hui un vieillard au noble visage qu'encadre une chevelure romantique d'un blanc de neige. M. Maurice Mallet, actuellement encore, consacre son activité à la construction des aéronefs : ballons et dirigeables. Le dirigeable-vedette *Zodiac*, que les Parisiens voient souvent évoluer au-dessus des rues, sort de l'usine de M. Maurice Mallet.

Membre fondateur de l'Aéro-Club de France, le pilote de Guy de Maupassant est un savant, mais aussi un lettré qui suit le mouvement littéraire avec autant de passion que le mouvement aéronautique.

Il possède, bien entendu, dans sa pittoresque bibliothèque, près des ouvrages d'aérostation et d'aviation, les œuvres complètes en première édition et dédicacées de Guy de Maupassant. *La Horla*, superbement reliée, voisine avec les vieilles estampes des mongolfières et aussi avec la photographie moderne du beau ballon qui emporta dans le ciel l'aéronaute et l'écrivain. — LOUISE FAURE-FAVIER.

§

**A propos du palimpseste de Tarragone.** — M. E. S. Buchanan ayant opposé, ici même, son énergique dénégation aux quelques

lignes par lesquelles M. Ch. Guignebert contresignait purement et simplement la thèse de Mgr Batiffol relative au palimpseste de Tarragone, je me bornerai, quant à moi, à apporter quelques élémentaires précisions touchant le caractère de ce palimpseste, sur lequel on s'acharne à accumuler les confusions, ou les erreurs. Le texte de ce manuscrit latin-espagnol concorde, en substance, avec celui des plus anciens manuscrits latins, jusqu'ici connus, de l'Evangile, par exemple celui actuellement à Vérone (Italie), transcrit vers 390 ; ceux, irlandais, d'Armagh — et encore avec Tatien (IIe siècle), par l'omission de toute généalogie du Christ, ou même Irénée, partout où le texte de l'évêque de Lyon n'a pas été remanié conformément à la version officielle, ou *Vulgate*, de saint Jérôme. Enfin, il concorde aussi avec la doctrine du Concile de Nicée établissant, en 325, en opposition à Arius, le dogme de la divinité du Père, du Fils et de l'Esprit. Copié en apparence aux alentours du IXe siècle, par un scribe ignorant le latin — et qui, par suite, ne se corrige jamais, — le texte de ce palimpseste a été lu au service divin, à la cathédrale de Tarragone, au temps de la domination des Maures, de 850 à 1220.

Il importe, en effet, de ne point oublier que Tarragone a été, aux Ier et IIe siècles de notre ère, la patrie de maints nobles Romains chrétiens et a possédé l'une des premières communautés chrétiennes d'Espagne, comme aussi que cette domination des Maures dans la Péninsule ibérique fut cause que la hiérarchie de l'Eglise de Rome ne put obtenir, en Espagne, cette suprématie qui, vers le IXe siècle précisément, était devenue, dans ce qui constituait alors l'Europe civilisée, un fait acquis. Ce n'est qu'au XIIIe siècle que Rome triomphe, à son tour, en Espagne et y impose la *Vulgate*, qui y remplace les textes scripturaires primitifs. Mais, comme les beaux parchemins étaient fort coûteux, on eut recours au procédé facile du grattage, ou de l'effacement — par un bain acide — de ces textes, devenus hérétiques, pour y inscrire à leur place le seul texte officiel, qui est celui de saint Jérôme. Si le procédé de lavage eût été parfait, le déchiffrement des originaux eût été rendu impossible. Mais il n'en était point ainsi et c'est de la sorte que E. S. Buchanan, ayant été, en mai 1916, nommé par son fondateur-président, Mr Archer Milton Huntington, curateur des manuscrits de *The Hispanic Society of America* à New-York, a pu, à la fin de 1916, découvrir, puis déchiffrer, grâce aux empreintes laissées sur le velum antique — c'est une peau d'antilope — par la pointe métallique qui les y avait transcrits, les caractères du vieux texte.

Seul, un spécialiste aussi familiarisé qu'était E. S. Buchanan avec de telles besognes pouvait, en vérité, mener à bonne fin une tâche si ardue. Les critiques scripturaires sont, communément, tout autre chose que des paléographes. E. S. Buchanan a été initié à l'étude des anciens

textes scripturaires par l'un des meilleurs latinistes de son temps, l'évêque de Salisbury, John Wordsworth, éditeur de la *Vulgate* d'Oxford, qui, de 1896 à 1911, fut son guide et son efficace appui C'est ainsi qu'il a pu parcourir une partie de l'Europe, en quête des primitifs manuscrits évangéliques et consacrer 20 ans de sa vie à ces ingrates recherches, éditant plus de textes scripturaires anciens qu'aucun spécialiste des écritures actuellement en vie. Détaché de toute Église, mais chrétien en esprit et en vérité, il considère la doctrine du Christ comme base de la vie morale, bien que se gardant de confondre cette doctrine avec celle que codifia, en 382, sur la demande de l'évêque de Rome, saint Jérôme, à une époque où le christianisme était en train de passer de l'état de pure doctrine spirituelle à celui de système de gouvernement — raison pour laquelle la *Vulgate* a adopté tant d'éléments juifs et jusqu'aux mythologies judaïques, avec la thèse du *peuple élu*, — et où il importait, par suite, de substituer aux enseignements primitifs du salut *individuel* ceux, en conformité avec l'orientation nouvelle de l'Église, d'un christianisme hiérarchisé et autoritaire, héritier et continuateur de l'antique judaïsme.

Parce que E. S. Buchanan a découvert, dans le palimpseste de Tarragon, ce qui représente la vérité première des doctrines du Christ, on l'a accusé de « *paranoiac* », à moins que d'imposteur. Ceux qui ont pu s'entretenir avec lui, durant son récent voyage en Europe, cet été, savent combien est odieuse cette trop facile calomnie. E. S. Buchanan (dont un frère — officier britannique — est mort pour la France et dont un autre frère — Mr Alfred Buchanan, auteur de nombreux ouvrages (dont : *The Real Australia*) — est éditeur d'un des plus grands journaux d'Australie) n'attend, pour réfuter définitivement des mensonges, hélas ! intéressés, que l'autorisation de Mr Archer Milton Huntington, qui, seul, peut lui permettre de donner enfin cette édition critique qu'une basse cabale a empêchée de paraître en son temps et qui doit paraître au plus tôt. — C. P.

§

**Georges Palante.** — Un lecteur du *Mercure* nous adresse la lettre suivante :

L'écho que M. A. Chesnier du Chesne a consacré à Palante dans le *Mercure* du 1er septembre appelle quelques compléments et certaines rectifications. Voulez-vous permettre à quelqu'un qui a connu intimement le défunt de les fournir, en toute brièveté, à vos lecteurs qui n'ont certainement pas encore oublié les *Chroniques* que leur a données, de longues années durant, cet esprit désabusé ?

Palante ne peut, ne *doit* être apprécié et jugé qu'en fonction de sa vie intime. Or, celle-ci, qui n'est connue que de fort peu de gens, fut navrante. Elle a, à sa base, plus d'une tragédie, dont une tragédie matrimoniale — car la compa-

que avec laquelle il vécut, en dernier lieu, n'avait remplacé qu'imparfaitement la première, la légitime — compliquée d'une tragédie universitaire, qui découla, comme fatalement, de son union avec la fille d'un haut dignitaire de l'*Alma Mater*.

De ce chef, Palante, né pour la liberté de l'enseignement supérieur, se trouva précipité dans la servitude du secondaire. Il ne s'en consola jamais. Toute sa vie, il traîna en révolté ce joug trop lourd à porter pour son esprit avide de liberté totale. Au lycée de Saint-Brieuc, où je l'ai bien connu, il faisait tache et si on le laissa — il y eut, cependant, plusieurs « histoires » — y finir sa carrière, c'est que le professeur y faisait oublier l'homme privé et que la supériorité manifeste de son esprit en imposait, manifestement. Mais le milieu lui était hostile, et cet homme du Nord, ce Flamand en exil, ne se faisait aucune espèce d'illusions sur cette hybride situation.

Pour s'étourdir, il écrivait... et jouait, car ce fut un terrible amateur de poker. Il a, dans une plaquette éditée par le *Mercure*, essayé d'expliquer pourquoi la Sorbonne s'était refusée à le faire docteur. On lui fit payer, par ce refus, son manque de conformisme. Un tel échec l'humilia plus qu'on ne saurait dire. Car, affectant l'indépendance totale, ce paysan du Danube était un sensitif et c'est par une hyperesthésie de sa maladive sensibilité que doit s'expliquer, lors de l'affaire Jules de Gaultier, sa stupide rupture avec le *Mercure*, dont le libéralisme coutumier n'eût pu être mis en cause, contrairement aux dires de l'enragé Palante.

En somme, ce philosophe, affectant un scepticisme qui n'était que posture intellectuelle, a tristement terminé une existence fort triste et peu digne d'un véritable *ami de la sagesse*. Il venait de prendre sa retraite et s'était retiré dans la jolie petite maison qu'il s'était fait construire, à la Grandville, dans la baie de Saint-Brieuc, il y a déjà pas mal d'années, et où il se suicida. Selon de très rares informations, c'est l'état plus que précaire de sa santé qui le poussa à cet acte de désespoir. La veille de sa mort, on avait dû le rapporter chez lui, et c'est depuis très longtemps qu'il marchait difficilement et paraissait souffrir. Mais il ne se plaignait jamais et, lorsqu'on lui demandait des nouvelles de sa santé, répondait évasivement.

Il était — il faut insister sur ce point — d'une sensibilité frisant la manie de la persécution. M. A. Chesnier du Chesne, en citant le cas du duel avorté, eût pu ajouter que Palante parlait encore parfois de *tuer* le témoin en question ! De tels propos et de tels actes semblaient indiquer même à l'*outsider* un déséquilibre mental que je sais n'avoir pas été étranger à sa fatale résolution d'en finir avec une vie qui, pour tout autre que lui, eût été, en somme, acceptable.

On l'a enterré à Hillion, dont dépend le village de la Grandville. La presse bretonne n'a publié sur lui — sauf, toutefois, la *Dépêche de Brest*, où, le lundi 17 août, un professeur agrégé d'anglais, R. Villard, collègue de Palante, a publié un bon article — que d'insignifiantes notices, l'*Ouest-Eclair*, de Rennes, en tête. C'est qu'indifférent et un peu sauvage, Palante, resté tant d'années en Bretagne, n'y avait, comme je l'ai dit, pas conquis beaucoup de sympathies, à commencer par le Lycée de Saint-Brieuc. Et c'est ainsi qu'une fois de plus s'avère, en le cas typique de cet homme, victime d'un orgueil d'autant plus dangereux qu'il le cachait avec plus de soin aux yeux du vulgaire et même de ses quelques rares amis de la dernière heure, l'éternelle véracité humaine de

celle des *Béatitudes* qui dit que *bienheureux sont ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu*... Oui, *Dieu*, c'est-à-dire cette vérité suprême de la science de la vie, qu'il est, tant de fois, donné aux humbles, *aux pauvres d'esprit*, de connaître, tandis que les superbes l'ignoreront à jamais, pour leur malheur. — x.

§

**M. André Germain et la Hollande.**

Amsterdam, 6 septembre 1925.

Monsieur le Directeur,

Si « les hommes et les jours lui furent bienveillants », on n'en saurait retrouver l'écho dans l'article que M. André Germain consacre à la Hollande dans le *Mercure de France* du 15 avril.

Serait-ce, par hasard, « cette Hollandaise, tulipe ivre, hostile à sa patrie, échouée en d'autres pays », qui lui aurait inspiré ces propos fâcheux et éloignés de toute vérité ?

Les réflexions que se permet M. André Germain sur mes compatriotes sont trop aigres et souvent injustes. Je ne crois pas qu'il y ait un pays plus âprement indépendant que le nôtre, avec des sujets moins disposés à se laisser mener et diriger par des prêtres calvinistes ou de toute autre religion.

Qu'au fond de la province une toilette nouvelle fasse jaser quelques vieilles commères, c'est possible et même probable, mais qu'une femme du monde ne saurait être bien mise, ou entrer dans un théâtre sans provoquer des propos malveillants, cela est absolument faux.

Ici les femmes sont vraiment émancipées ; elles ont le suffrage, vont à leurs bureaux, président à leurs différents comités, ont leur club, conduisent leur auto, font du sport, s'intéressent au mouvement littéraire dans leur patrie et à l'étranger et mènent une vie remplie et active sous tous les rapports.

Non, la Hollande n'est pas représentée uniquement par quelques élus et le cercle restreint de peintres et d'écrivains formant seul le petit groupe isolé des « happy few » au milieu d'une population parfaitement indifférente, dégoûtante de platitude et de mœurs sauvages. Parce que les gens du Nord (aussi bien les Anglais et les Scandinaves) sont plus réservés et n'ont pas l'abord aussi facile que les nations latines, qu'ici on ne s'embrasse pas à la première entrevue, qu'on ne se dit pas ces mille jolies choses qui n'engagent à rien et dont on ne pense pas le premier mot, cela n'autorise pas les comparaisons désobligeantes dont M. Germain nous accable et qui ne laissent pas de donner une bien fâcheuse impression de notre pays et de ses habitants.

Que M. Germain ne s'imagine pas que toute critique nous soit insupportable. Au contraire, on est avide de connaître les impressions emportées par les visiteurs étrangers, même si ces impressions ne sont pas

toujours favorables. On n'a pas la prétention de se croire sans défauts et sans ridicules ; mais c'est surtout la manière peu courtoise, le ton franchement hostile que l'on regrette, car assurément l'article de M. Germain aura créé une atmosphère peu propice à ce rapprochement plus étroit, à cette connaissance plus profonde que nous rêvons tous d'établir entre son pays et le nôtre et que propagent déjà si heureusement l'Alliance française et le comité France-Hollande.

Espérons qu'il nous revienne un beau jour de printemps, muni de lunettes moins sombres et qui lui permettront peut-être de découvrir dans cette pauvre Hollande si malmenée par lui autre chose que « sa ressemblance avec le bétail vautré dans ses prés » !

Veuillez agréer, etc. ADRIENNE DEN TEX.

§

**Un précédent.** — Le 15 septembre, à 4 h. 30, une délégation des anciens combattants et mutilés s'est rendue à l'ambassade des Etats-Unis dans le dessein de protester contre l'attitude adoptée par Washington à l'égard de la France, concernant le règlement des dettes de guerre. De la lettre à Mr Myron T. Herrik, qu'en l'absence de cet ambassadeur, le chef de la délégation remit, après lui en avoir donné lecture, au premier secrétaire Johnson, ce passage est à retenir :

> Nous venons simplement vous prier de faire parvenir au sénateur Borah, au nom des anciens combattants français que nous sommes, cette histoire de la guerre de l'Indépendance de votre pays. Nous y joignons cette médaille reçue par un de nos camarades qui sauva sur le front un de vos officiers. Il n'en veut plus ; il la restitue au sénateur Borah : nous lui devons tant de dollars! ..

Ce geste évoque celui de Volney renvoyant au Baron de Grimm une médaille d'or que celui-ci, en 1788, lui avait remise de la part de Catherine II. Une lettre, datée du 4 décembre 1791 accompagnait le renvoi de la médaille impériale.

> La protection que S. M. l'Impératrice des Russies accorde à des Français révoltés, les secours pécuniaires dont elle favorise les ennemis de ma patrie, ne me permettent plus de garder en mes mains le monument de la générosité qu'elle y a déposé, écrivait Volney à Grimm... Veuillez donc rendre à l'Impératrice un bienfait dont je ne puis plus m'honorer ; veuillez lui dire que si je l'obtins de son estime, je le lui rends pour la conserver ; que les nouvelles lois de mon pays qu'elle persécute ne me permettent d'être ingrat ni lâche et qu'après tant de vœux pour une gloire que je crois utile à l'humanité, il m'est douloureux de n'avoir que des illusions à regretter. — AT.

§

**Se marier en bonc.**

16 août 1925.

Monsieur,

Puisque vous faites appel à vos lecteurs, à propos de votre article

« Se marier en bouc », je vous signalerai que dans la région habitée par mes grands-parents, — dans la Creuse et dans la Haute-Vienne, — on se servait d'une locution du même genre que celles de votre étude.

De même qu'en Savoie, les jeunes ménages s'installaient rarement chez eux. Suivant les arrangements des familles, c'était le mari qui allait chez ses beaux-parents, à « gindre », ou la femme qui allait, à « nore », chez les parents de son mari.

La nore étant la bru, gindre semble signifier gendre, tout simplement.

Jamais aucune idée de plaisanterie n'était attachée à ces expressions et je n'ai jamais entendu parler d'aucune farce s'y rattachant.

Peut-être mon renseignement vous mettra-t-il sur la voie de découvertes plus intéressantes. Je le souhaite, Monsieur, et vous envoie toutes mes salutations.

M. RIVAIL.

Saint-Rambert (Ain), le 29 août 1925.

Monsieur,

J'ai lu avec un vif intérêt l'article que vous avez publié dans le *Mercure* du 15 août et voici les renseignements que j'ai pu recueillir dans le cadre restreint où j'évolue quotidiennement :

Dans le Bugey et en particulier dans les villages des environs de Saint-Rambert en Bugey, on dit couramment *se marier en bouc* ou *être marié en bouc* pour indiquer que le nouvel époux va habiter chez les parents de sa femme.

Une autre expression, que je n'ai trouvée qu'à Oncieu et à Evosges, est *se marier en renard*, lorsque les parents de la jeune mariée passent pour particulièrement aisés et que le nouvel époux va habiter chez eux. Cette expression, très pittoresque, se passe de commentaires.

Les habitants que j'ai interrogés n'ont pu m'indiquer l'origine de ces expressions, qui se répètent de génération en génération, et qui ont encore cours malgré les profondes modifications d'ordre social et économique qui ont suivi la guerre

Il n'est pas étonnant de retrouver en Bugey des locutions qui paraissent « uniquement savoyardes », car ce pays a fait partie de l'ancien duché de Savoie jusqu'en 1601.

Je vous ferai part des nouvelles expressions que j'aurai pu recueillir, s'il en existe encore.

Veuillez croire, etc.

Dr MICHEL RIGAUD.

[Il y aurait donc une extension vers l'ouest de la zone de l'Albanais et de Rumilly. — A. V. G.]

Seyssinet (Isère), le 3 septembre 1925.

Mon cher confrère,

Je viens de recevoir, à la suite de mon article du *Petit Dauphinois*, un renseignement qui complète vos documents :

En Allevard-les Bains (Isère), l'expression *il est marié en loup* ou mieux *il est allé en loup* est très connue ; il existe même une famille qui a vu s'ajouter à son nom le mot Loup, et l'on dit « X... le Loup » pour cette raison.

Faut-il voir dans cette expression l'idée de la voracité du loup, évoquée au sujet du gendre qui s'introduit pour ainsi dire dans la bergerie, et parviendra, s'il est astucieux, à acquérir les droits de propriété sur les biens de ses beaux-parents ?

Je vous tiendrai au courant de ce qui me sera soumis d'intéressant.

Croyez-moi, etc. ANTOINE CHOLLIER.

[On remarquera que la commune d'Allevard est située à la limite du Dauphiné et de la Savoie. — A. V. G.]

§

**Nouveaux tarifs postaux applicables aux périodiques à destination de certains pays.** — En août 1924, le Congrès de l'Union postale universelle, réuni à Stockholm, a autorisé les divers pays à concéder une réduction de 50 o/o sur le tarif général des imprimés en faveur des journaux et écrits périodiques expédiés directement par les éditeurs. Un décret du 8 juillet 1925 a prorogé jusqu'au 30 septembre le tarif de 10 centimes par 50 grammes ou fraction de 50 grammes en faveur des journaux et écrits périodiques du régime international. Ce décret cesse donc de produire son effet, et dès le 1er octobre les périodiques doivent être affranchis à 20 centimes par 50 grammes lorsqu'ils sont destinés aux pays qui ont refusé d'accorder la réduction de 50 o/o. De cette situation résulte la nécessité d'établir deux tarifs pour l'étranger.

Les pays suivants ont accordé la réduction :

*Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Cuba, Ethiopie, Grèce, Hongrie, Italie et colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Serbie-Croatie-Slovénie, Tchécoslovaquie, U. R. S. S., Uruguay.*

Rien n'est modifié au tarif actuel en ce qui concerne les pays ci-dessus.

Pour tous autres pays étrangers, le tarif de vente et d'abonnement est établi comme suit, étant entendu que le précédent tarif redeviendrait applicable aux nations qui dans la suite accepteraient la réduction de moitié :

| | |
|---|---|
| Un an.................. | 100 francs |
| Six mois.............. | 54 — |
| Trois mois............ | 28 — |
| Un numéro............ | 5 — |

§

**Errata.** — Une erreur typographique s'est glissée dans la « Chronique de France » de M. Paul Fort, *le Camp du Drap d'Or*, erreur qui fausse tout le mouvement de la Scène II au quatrième acte. Page 715 du dernier *Mercure*, ligne 29, lire : « Le beau François *arrivera* de ce côté, se dirigeant vers la porte où nous sommes», au lieu de : « Le beau François *arriva* de ce côté... »

Dans l'article de M. Pierre Jaccart, *l'Art grec et le spiritualisme hébreu*, paru dans notre numéro du 15 août et dont les épreuves n'ont pu être revues par l'auteur, un certain nombre de coquilles se sont glissées dont nous relevons la liste. Page 80, lire : *ses* yeux, *ses* oreilles (au lieu de : les yeux, les...) ; p. 81, *enchâsser* les pierres (au lieu de : enchaîner) ; p. 82, *créateurs* habiles (au lieu de créatures) ; p. 83, *avisés* collectionneurs (au lieu de : avides) ; p. 85, *orné* de séries (au lieu de : armé) ; p. 91, *apocalypticien* (au lieu de : apocalyptien) ; p. 92, disserta *sur* (au lieu de : sous) ; p. 92, *moralités* tirées (au lieu de : modalités).

§

**Rachat de numéros du « Mercure de France ».** — L'administion du *Mercure de France* achète au prix de 4 francs l'un les numéros suivants :

1919. — 1er janvier, 1er février, 16 décembre.
1920. — 1er janvier, 1er décembre.
1921. — 15 janvier, 1er décembre.

*Le Gérant :* A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Mire Texier.